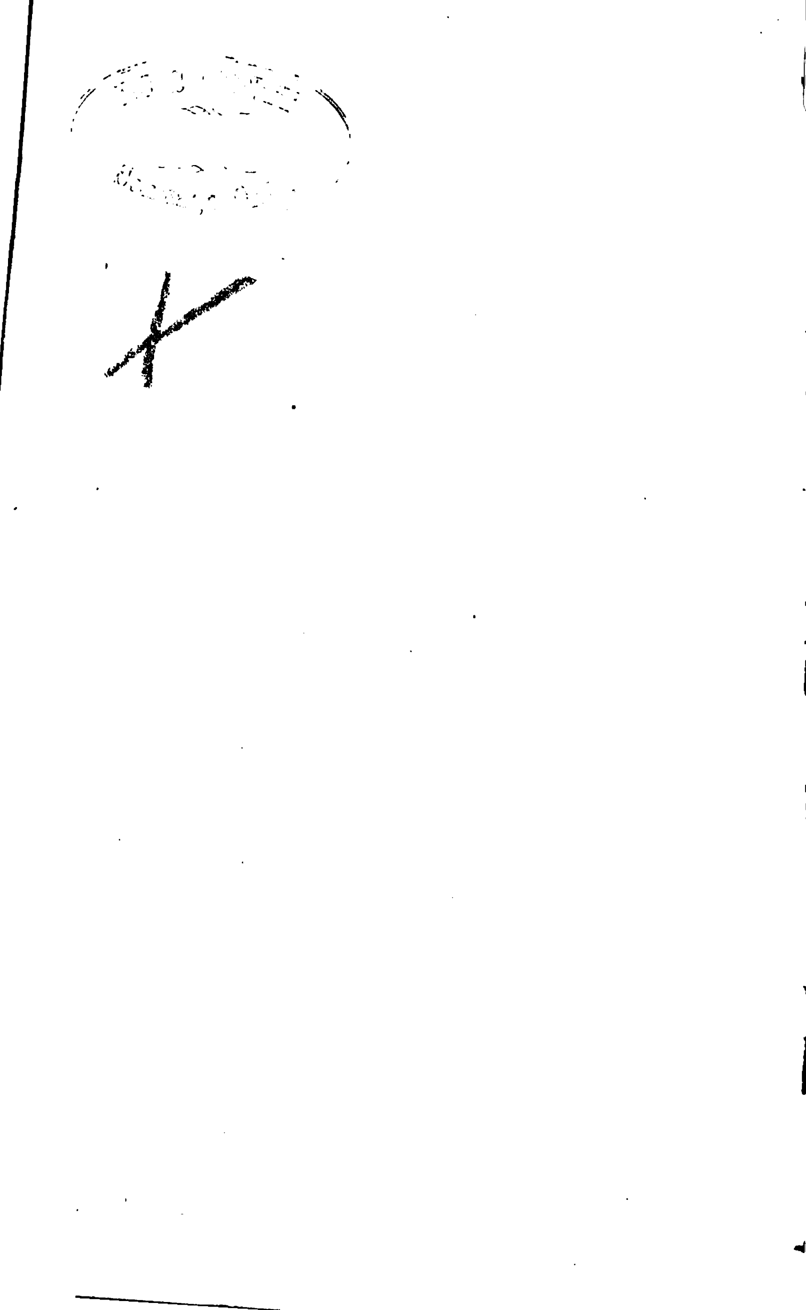

WIDENER
HN UPJR C

EX LIBRIS

LUIS MONTT





LES MONDES NOUVEAUX

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES

MONDES NOUVEAUX

VOYAGE ANECDOTIQUE

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

PAR

PAULIN NIBOYET

PARIS
J. RENOUARD ET Cie
LIBRAIRES, RUE DE TOURNON, 6.

LEIPZIG
ALPHONSE DÜRR
(LIBRAIRIE TWIETMEYER.)

1854

A

M. LE COMTE EUGENE DE MÉJAN

AVANT-PROPOS

Je suis, mesdames, le meilleur ami de l'auteur de ce livre; pardonnez-moi, messieurs, de vous taire mon nom au bas des quelques lignes qui vont suivre, je les écris sans en prévenir mon ami, parce que c'est de lui que j'ai à vous entretenir.

Son titre, un peu prétentieux des *Mondes nouveaux*, vous fera peut-être rejeter le livre par la crainte d'une contrefaçon de récits sèchement historiques. Ne redoutez rien de semblable, la première page vous conduira à la seconde, et vous irez, par les suivantes, jusqu'à la dernière. En effet, ce sont bien des descriptions historiques qu'on vous livre, le tableau est le même, le cadre et le

point de vue sont différents. Mon ami, en artiste habile, a déblayé pour vous le chemin et l'a couvert de toutes les fleurs de son imagination brillante. La fiction et la vérité chevauchent ensemble dans son livre en conservant chacune son caractère particulier. On a tant et si bien parlé de *Valparaiso*, de *Lima*, de l'*Océanie*, qu'il ne vaut guère la peine de recommencer le voyage par le même *train*. Mais parcourir en amateurs un chemin frayé, le semer d'anecdotes piquantes, c'est le voir de nouveau avec intérêt.

Le livre de mon ami est, par sa forme, un vrai roman, la jeunesse y déborde avec sa verve, sa chaleur, son besoin de conter. Çà et là quelques pages, empreintes d'une sorte de causticité, feraient croire que l'auteur est ou blasé ou sceptique. Il n'est ni l'un ni l'autre. Parti jeune et malgré lui pour des pays lointains où l'attendait une position, il a souffert de cette longue absence qui ressemblait à un exil, et souvent l'ironie sous sa plume étouffe la douleur du souvenir. Philosophe à la manière de Sterne, il raconte en riant les tristesses de son âme

et jette par les mains des personnages qu'il rencontre en tous pays la fine fleur de ses pensées. On l'aime pour sa gaîté vive, pour ses larmes cachées, pour la maturité de son esprit. Ce n'est pas un romancier, broyant du noir, pour conduire ses héros à la potence; c'est un conteur charmant qui vous promène de ville en ville, non pour y voir des maisons et encore des maisons, mais pour en connaître les habitants et mieux les habitantes. Pour moi qui l'ai suivi avec la fidélité d'un ami dévoué, je ne trouve rien de plus pimpant que ses Liméniennes, et je vous engage, monsieur, (pour parler comme lui), à le suivre dans ses complaisantes promenades.

Quant à vous, madame, qui ne connaissez peut-être du Pérou que les *Lettres péruviennes*, laissez-vous conduire par lui, il vous fera parcourir le chemin de plusieurs siècles, pour vous prouver que, *si la terre tourne, les pays marchent.*

Partez du Havre, montez sur le *Staouëly*, débarquez en bonne et joyeuse compagnie à *Valparaiso*, autrement dit la vallée du Paradis. Reprenez la

mer pour trouver mieux; voguez sous un beau ciel en plein *Océan pacifique;* rêvez de vos amours, souvenez-vous, espérez, vous aurez là l'infini pour horizon, le calme pour poésie, la solitude pour confidente. Prêtez alors parfois une oreille attentive aux récits de mon ami, regardez dans le lointain les points de vue sur lesquels il braque son télescope, et, sans vous déranger, du haut de votre dormeuse, vous pourrez parcourir les mondes nouveaux en train de plaisir à grande vitesse.

Mon ami part, au plus rapide élan de sa plume; suivez son galop à travers toutes choses: cela ne vous coutera guère que trois cents pages de lecture. Combien de gens dépenseront davantage pour voir moins...

N'avez-vous pas cru, mademoiselle, que les habitants des îles Marquises étaient encore aujourd'hui plus habillés de plumes que de fine toile? Ne vous est-il pas arrivé, madame, de supposer l'anthropophagie généralement existante dans toutes les Sandwich? Et vous, monsieur, n'avez-vous pas, à votre tour, limité le progrès aux Amériques?

Allez donc tous de compagnie constater les merveilles du temps, voyagez avec le livre de mon ami, vous ferez un voyage pittoresque sans mal de mer, sans bruit de locomotive et riches des trésors amassés à votre intention.

Qui vous donne pour l'intelligence, qui vous donne pour le cœur. Ici l'auteur verse avec prodigalité les eaux de ces sources vives; on sent que son livre a jailli des étincelles d'esprit et du foyer de l'âme. Les qualités de son style portent cette double empreinte; ce sont des fusées qui montent et vont se perdre dans l'infini; c'est aussi la sentence profonde qui dans le romancier fait pressentir le moraliste. Ce n'est jamais ni l'ennui ni le pédantisme.

Pardonnez-moi, madame, et vous surtout, monsieur, ces quelques pages d'avant-propos ou de propos avant ce livre. Je pourrais écrire un volume pour vous dire (ce que vous ne savez pas) que mon ami est spirituel, plein de bonté, de tendresse et d'originalité, j'aime mieux vous laisser faire doucement sa connaissance. Vous dé-

couvrirez ses défauts et ses qualités sans que j'aie à vous les signaler : un auteur met toujours un peu de sa personnalité dans ses écrits.

Et toi, mon cher Paulin, si modeste qu'il me faut prendre la plume pour te désigner à ton lecteur, courage, sois confiant. L'Allemagne t'a déjà fait place parmi ses meilleurs écrivains. La France, à son tour, accordera à ton talent la place qui lui est due. Écris, écris, la voix d'un ami te promet le succès, crois aux prophéties de sa plume.

X. X.

LES
MONDES NOUVEAUX

CHAPITRE PREMIER

Départ du Havre. — Le *Staouëli*. — Ses passagers. — Plaisirs de bord. — Un coucher de soleil sous les tropiques. — La vérité sur le ciel de l'équateur. — Un clair de lune à la belle étoile.

I

Le samedi, 29 juillet 1848, nous appareillâmes du Havre pour l'Amérique du Sud.

Nous étions en pleine république, et l'année d'avant, à la même heure, on fêtait le dernier anniversaire du règne de Louis-Philippe.

C'était un souvenir et un contraste : nous levâmes l'ancre sous ce double auspice.

Le ciel était d'un bleu limpide, la brise soufflait légère et douce du sud-est, la mer ondulait mollement, ainsi qu'un long champ aux fertiles épis ; notre appareillage fut ce que sont tous les appareillages.

Assurément il n'y a pas de départ qui n'ait son drame; mais les ports de mer, comme les bureaux de diligence et embarcadères de chemins de fer, sont faits à ces émotions de

chaque jour, à ces adieux si tristes qu'ils semblent éternels, à ces larmes si douloureuses qu'on les croirait de sang, et leurs habitants paraissent ne s'apercevoir, ne se douter de rien.

Les villes, à l'instar des hommes, finissent par se blaser. Aussi votre cœur peut-il se briser et votre âme se meurtrir, le mouvement n'en sera ni plus agité dans la cité, ni moins vif sur le port, et il est certain que les oiseaux, dans leurs nids, n'interrompront pas leur gaie chanson.

Pleurez ici, pleurez toutes les larmes de vos yeux; là-bas, on est heureux, on s'amuse, on rit... et si l'on vous voit pleurer, on rira plus fort. — N'allez pas vous en fâcher : la vie sans contraste serait un tableau sans ombre, et Dieu, qui a tout fait, n'a rien fait à demi!...

Quand l'humanité aura des loupes pour découvrir les plaies du cœur, comme elle a des yeux pour voir celles du corps, elle sera moins impitoyable. Inconséquente, elle le sera toujours: — les inconséquences viennent de l'esprit et non du cœur...

Quelques *vapeurs* qui chauffent, — des flâneurs qui fument, — des omnibus qui se croisent, — dès diligences qui partent au galop, — des chariots qui s'ébranlent lourdement, — des colis qu'on expédie ou qu'on reçoit, — des grisettes qui échangent, à leurs fenêtres, de joyeux propos, — des étudiants qui les recueillent, — des amoureux qui rêvent fidélité, — des négociants qui parlent sucre, — des dévots qui achètent des indulgences, —des courtisanes qui vendent leurs baisers,—des cafés qui s'emplissent,—des hôteliers qui regardent partir leurs voyageurs, — des cris et des jurons qui absorbent l'air, — mille batelets qui sillonnent la plage,—et un demi-quart de vent dans les voiles.— Voilà l'appareillage!...

Notre navire — « GRAND ET SUPERBE PAQUEBOT DES MERS DU SUD, — disait l'affiche, — FIN VOILIER, AVEC UNE MAGNIFIQUE DUNETTE POUR LES PASSAGERS », — était un petit trois-mâts, de formes et d'allures toutes martiales.

Sa ville natale : Nantes.

Son nom : *Staouëli.*

Son âge : neuf ans.

Tel était son passe-port, bien et dûment signé, parafé en mairie, avec le *visto bueno para hacer viage*, des consuls de toutes les républiques de l'Amérique du Sud.

Si jamais vous allez au Havre, — et qui n'irait par le temps de chemins de fer qui court? — parlez, informez-vous du *Staouëli*, et, à l'envi, tous les vieux marins du port, assis au soleil le long de la jetée, vous conteront les exploits, prouesses et campagnes de ce démon, ainsi qu'autrefois les vieillards de la Grèce, appuyés sur leurs longs bâtons courbés, avaient coutume de conter les actions d'éclat de leurs petits-fils.

A son départ du Havre, *Staouëli* était évidemment très-contrarié du chargement de cages à poules, bottes de foin, paquets de légumes, barils de lard salé, écuries à moutons et sacs de pommes de terre qui obstruaient son pont. Il ressemblait, ainsi, à un pauvre baudet revenant de la foire, et on pouvait aisément voir, à ses soubresauts impatients, qu'il était habitué à plus de coquetterie et à moins de gêne; il alla même, oubliant un instant ce qu'il devait à ses passagers, jusqu'à se ruer dans la lame comme un jeune cheval qu'on met au vert. Par bonheur, la charge était bien *amarrée*; elle tint bon.

Alors *Staouëli* se calma peu à peu, et, revenant à des sentiments plus pacifiques, il nous permit enfin de jouir paisiblement des derniers bruits que nous envoyait la terre, la terre de France à laquelle nous laissions tant d'amour et que quelques-uns de nous ne devaient plus revoir, hélas!...

Le soir, quand la lune plus sombre eut revêtu son bandeau d'étoiles, nous aperçûmes au loin, comme tombant dans la mer, une lueur pâle, mais fixe...

— Les feux de Barfleur! cria la vigie.

— Les feux de Barfleur! répéta l'homme de quart.

C'était encore la France, et nous nous prîmes à regarder.

Vers minuit, tout s'évanouit.

Le dernier des liens physiques qui nous unissait à la terre venait de se rompre!...

La mer et le ciel partout!... tels étaient désormais nos seuls compagnons de route...

A la vérité, on pourrait tomber plus mal.

II

Bien qu'il ne réalisât pas toutes les promesses de l'affiche et qu'il eût peu l'apparence d'un GRAND ET SUPERBE PAQUEBOT, le *Staouëli* n'en était pas moins un charmant navire, à la carène élancée, aux voiles bien arrondies sous le vent, aux mâts élégants et solides à la fois.

On eût dit, tour à tour, un jeune cheval andalous, échappé de l'écurie et secouant follement sa capricieuse crinière, et une jolie fille créole se balançant, indolente, sur son hamac tressé de paille et de lin.

La tempête grondait-elle dans les cordages et l'onde se gonflait-elle sous le vent, *Staouëli* se dressait sur la lame en courroux, ainsi que font les démons de la ballade sur les tombeaux des vierges ; puis, d'un bond fantastique, il se précipitait dans la lame écumante en se tordant de joie et en faisant siffler toutes ses vergues et toutes ses *drisses* humides comme autant de serpents attachés à ses flancs.

Au contraire, la brise caressait-elle amoureusement la *plaine liquide*, — pour parler le langage du grand siècle, — aussitôt, *Staouëli* reprenait ses airs de grande coquette, s'inclinait à droite, à gauche, pour recevoir les baisers de l'Océan, et reposait doucement ses voiles sous la brise, ainsi que se repose une femme dans les bras de son amant. Bref, il avait les qualités indispensables des gens qu'on aime, c'est-à-dire qu'il était accompli de tous points!...

III

Quand les premières tristesses du départ furent un peu apaisées, —et, par ce mot *tristesses*, j'entends toutes les petites misères qui accompagnent le début d'un voyage en mer, — chacun des passagers du *Staouëli* se mit à chercher son point d'appui moral. Il y eut alors un temps d'arrêt dans les relations commencées, une sorte de trêve, de suspension d'armes tacite. On voulait s'étudier pour se bien connaître, et la cordialité fit un instant place à l'observation... après quoi elle revint, mais, cette fois, vraie, ouverte, entière.

On s'était compris, les choix étaient faits.

Un peintre du plus gracieux talent et dont Paris, si oublieux pourtant, conserve encore un excellent souvenir à l'heure qu'il est ; un pianiste qui avait le mérite de l'originalité ; un ingénieur fort estimé, que le gouvernement chilien avait su habilement s'attacher ; plus, un ex-collaborateur de M. Mulot, lequel ex-collaborateur allait perforer un second *puits de Grenelle* dans les sables brûlants d'Arica, tel était à peu près notre état-major sympathique, sans oublier, bien entendu, notre capitaine, jeune et charmant marin dont les manières affables et distinguées auraient dérangé plus d'un vaudeville de M. Scribe.

Une fois nos rapports bien établis, nous devînmes de vaillants passagers, comprenant et menant joyeusement la vie, ce qui est, à bord, la seule manière de la mener. Nos provisions étaient abondantes, notre vin très-fin, notre cuisinier parfait, notre maître d'hôtel excellent, notre vaisselle convenable, et, grâce à ces divers éléments d'une nature moins hétérogène qu'on ne supposerait, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à nous entourer d'une espèce de confort très-satisfaisant.

Malheureusement, il faut bien l'avouer, ce confort-là est la grande affaire de la vie de bord ; le dîner est l'événement mémorable de la journée...

Entre les repas, pourtant, nous avions la chasse et la pêche... sources inépuisables de douces émotions... Le soir, c'était la musique, puis, dans les moments perdus, les petits comités à deux, à trois, où le cœur s'épanche, où l'esprit parle.

Chose bizarre ! M. A. L*** — notre peintre et le vôtre aussi,— M. A. L***, dis-je, habitait Paris depuis quinze ans, il avait pour amis mes amis, pour relations mes relations, il s'était trouvé vingt fois, aux mêmes heures que moi, dans certains salons charmants, et il fallait que le hasard nous réunît sur l'Océan, dans une chambre de trente pieds carrés, pour nous faire faire connaissance !...

Aussi, que de bonnes et interminables causeries nous valut notre tardive amitié ! que de fois, la lueur de l'aurore nous surprit sur la dunette, les yeux levés au ciel, parlant encore France, Paris, arts, artistes !...

Nous nous rappelions avec joie les moindres incidents qui avaient précédé notre départ, les dernières paroles amies qui avaient frappé notre oreille; car, alors, il nous semblait que c'était hier que nous avions quitté notre vieille Babylone, et la chaîne de nos affections s'en trouvait moins brisée.

M. A. L*** avait laissé à Paris une marquise inconsolable qui lui avait juré une fidélité éternelle... en femme bien élevée qu'elle était... et il ne pouvait s'empêcher involontairement d'y croire un peu.

Moi, je me souvenais qu'à l'embarcadère du chemin de fer de la rue Saint-Lazare, c'est-à-dire, au moment de monter en voiture, j'avais rencontré deux de mes amis, en compagnie d'une jeune et charmante artiste qu'ils reconduisaient chez elle, et que le colloque suivant s'était engagé entre nous :

— Eh bien ! — m'avaient-ils demandé, — que faites-vous donc ici ?

— Vous le voyez,.. je m'apprête à partir.

— Pour Versailles ?

— Non... pour les *îles Sandwich.*

— Connais pas.

— Pour les *îles Hawaï*... si vous aimez mieux.

— Alors, — avait fait la jeune femme en me tendant une petite main fraîchement gantée, — bon voyage.

Puis, se ravisant :

— A propos, — avait-elle ajouté, — je dois créer la semaine prochaine un rôle nouveau dans une pièce politique... serez-vous de retour?

— Je ne crois pas...

— Et pour l'inauguration du chemin de fer de Strasbourg?

— Hum!... peut-être...

Et nous nous étions serré la main, comme on fait entre amis, quand on se rencontre dans la rue, en nous disant :

— A bientôt!...

Or, en évoquant ces fantômes chéris d'un passé auquel il nous semblait toucher encore, et qui était déjà loin pourtant, nous évoquions le regret, et, malgré nous, nous murmurions tout bas alors ces vers si frais et si naïfs de Ségrais :

Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis,
Et qui de leur toison voit filer ses habits;
Qui ne sait d'autre mer que la Marne et la Seine,
Et croit que tout finit où finit son domaine!

Puis, au moyen des étoiles, moyen un peu usé mais toujours bon, nous nous mettions en communication de regards et de pensées avec nos amis; nous leur mesurions travaux, devoirs, plaisirs, sommeil, et quand nous avions fait, de la sorte, la part à chacun, nous songions un peu à la nôtre et nous allions nous coucher.

IV

Le *Staouëli*, — qui était bon prince au fond, — se prêta bientôt à nos goûts et prit une physionomie plus artistique, plus

riante, plus animée. M. A. L*** dessina ; notre ingénieur tira des plans ; notre compositeur resta à son piano où, selon le caprice de la *papillonne,* — pour parler comme un phalanstérien de nos passagers, — il se laissait aller, tantôt à quelque douce rêverie, tantôt à une brillante improvisation; d'autres rédigèrent leurs *impressions de voyage*.... quelques-uns poussèrent même le courage jusqu'à écrire leurs *mémoires*... Pour moi, plongé dans ma paresse et les coussins de la bergère du capitaine, je relus les *Girondins,* cet admirable livre que la postérité divinisera parce qu'elle le jugera sans passion ! — Ma lecture valait donc mieux que ne vaudraient mes mémoires !...

— Quoi ! — s'écriera ma charmante lectrice, avec une vivacité des plus obligeantes, — vous n'avez pas rédigé de *mémoires?*

— Mon Dieu! non, madame...

— Sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Pas le plus petit journal ?

— Hélas ! j'ai eu cette indignité.

— Mais c'est affreux, monsieur...

— De bonne foi, je ne crois pas, madame...

Et, en effet, voguant sur un paisible bâtiment marchand, en pleine paix, quel événement à bord pouvait mériter l'honneur d'une plume fraîchement taillée ?

Pour ma part, j'avais des intelligences depuis la *drosse* du gouvernail jusqu'à la *drisse* de clin-foc, et du mât d'*artimon* au petit *cacatois de misaine ;* pas un poisson qui mît la tête hors de l'eau, pas une voile qui parût à l'horizon, sans que je n'en fusse officiellement et officieusement informé. Eh bien , malgré ces précautions, malgré ma persévérance à rester, chaque jour, de longues heures sur la dunette, par le soleil, la pluie, le chaud ou le froid, je ne pus assister, par la suite, à un seul drame, solennel ou bouffon, dont je n'aie eu le mot, huit jours après mon embarbarquement.

— Capitaine, une dorade ! — criait-on.

— A bâbord où à tribord ?

— A bâbord.

— C'est bien, merci.

Et le capitaine retroussait, d'un air distrait, la manche droite de son paletot, grimpait lestement sur le bastingage, laissait tomber sa fouine... puis rentrait dans sa chambre comme il en était sorti, sans plus de hâte ni de lenteur.

La dorade était piquée !

On la hissait à bord ; par sept fois, avant de rendre son âme à Neptune, on lui voyait varier ses chatoyantes couleurs ; au second service du dîner, on savourait sa chair blanche et délicate,... puis c'était fini jusqu'au lendemain ou au surlendemain.

— Monsieur Dubois, — hélait un mousse en faction dans les haubans, — un *cordonnier!*

M. Dubois était l'homme-fusil de la troupe, ou, pour parler plus exactement, l'incarnation de la carabine rayée. Le jour, la nuit, sur le pont, dans sa cabine, son *mousquet* (c'est ainsi qu'il l'appelait) ne le quittait jamais, et, en les voyant ainsi constamment s'avancer ensemble, l'un portant l'autre, on se souvenait du *Fra-Diavalo*, et involontairement on se prenait à fredonner :

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'œil fier et hardi ;
Son mousquet est près de lui.
C'est son fidèle ami.

— Monsieur Dubois! — criait donc le mousse, — un *cordonnier!*

M. Dubois levait la tête, tirait machinalement, à tout hasard, et le malheureux cordonnier, décrivant sur lui-même un moulinet centrifuge, venait s'abattre mourant sur nos plats-bords, où l'impitoyable main du cuisinier le saisissait, pour en faire hommage à la *gamelle* de l'équipage.

Si ce n'était pas un *cordonnier*, c'était une *mauve*, ou bien encore un frêle *damier*, que l'adroit chasseur envoyait dans le

sombre empire, et cela, de quart d'heure en quart d'heure, avec la régularité d'une montre Breguet, si bien que ça devait finir par être monotone, et c'est précisément par là que ça commença.

Quant à notre peintre, il tenta bien une ou deux fois de découvrir un seul de ces magnifiques couchers de soleil du tropique, semés avec tant de profusion, par toutes les relations maritimes, autour de l'*équateur en feu*, mais je dois déclarer hautement que ce fut en vain.

Loin de moi, bien entendu, la pensée de nier la beauté de certains spectacles que la nature se plaît à improviser, à faire planer sur cet Océan immense que lord Byron a si poétiquement nommé l'*onde errante*. Il en est, au contraire, d'admirables dans leur incessante mobilité. Tantôt, ce sont des groupes de nuages s'amoncelant terribles et projetant sur les flots un reflet bistré, pour s'entr'ouvrir tout à coup en fournaises ardentes par des déchirures d'une richesse de tons sublimes; des pilastres gigantesques soutiennent, d'un point de l'hozon à l'autre, de longues et funèbres voûtes, au-dessous desquelles roule et se tord une mer de feu en courroux. C'est l'enfer des poëtes de l'antiquité, avec ses serpents horribles, ses dragons ailés et tous ses monstres affreux, et, à côté, presque sans transition, la hideuse inquisition à l'œil de hibou, à la lèvre de panthère, aux doigts décharnés et cruels, à la robe noire et traînante; l'inquisition avec ses caveaux sanglants, ses instruments de supplice et ses victimes mornes et livides !

Cependant la brise s'élève un peu et la fantasmagorie change; le drame fait place à la féerie : Rembrandt cède le pinceau à Diaz. — Voici maintenant des flocons de porphyre et de jaspe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui viennent se poser en forme de colonnes et de rampes mauresques tout à l'entour d'un lac aux eaux limpides et bleues. Un essaim de naïades enchanteresses et frémissantes, les cheveux flottants sur leurs épaules nues et le front ceint d'une auréole de beauté mystique, s'y baigne amoureusement, tandis que de suaves bayadères,

aux formes divines, aux vêtements diaphanes et aériens, dansent sur la plage unie, au son de la harpe éolienne. Un nuage a tout fait : — naïades, bayadères, rivages, bosquets, écharpes de gaze et diadèmes d'or ; il n'y a même pas jusqu'à une ombre qui, placée à point, n'ait fourni son contingent au tableau, en jetant parmi toutes ces folles et adorables têtes de baigneuses la tête ironique et grotesque du satyre obligé.

En restant davantage dans la réalité des choses, le ciel n'en est pas moins, pour cela, toujours admirable dans ses métamorphoses de chaque jour, et la lumière, entre les deux tropiques, a réellement des effets merveilleux, des effets qu'on chercherait vainement ailleurs. Les poëtes, les peintres et les navigateurs se sont donc enthousiasmés avec raison pour le soleil de l'équateur; seulement, je crois,— et en ceci, du reste, je ne fais que partager l'opinion d'un grand nombre de marins ayant pour eux une longue expérience, —je crois, dis-je, que leur béate admiration s'est trompée d'heure et qu'ils ont pris pour un *coucher de soleil* ce qui n'était simplement, — et c'est déjà bien assez, — qu'un phénomène solaire. En effet, le soleil des tropiques se couche avec une uniformité et un laisser-aller désespérants.

A l'horizon, pas un nuage, pas une ombre qui viennent briser la monotonie de la nue. C'est également beau, sans doute, mais d'une beauté un peu pâle, un peu bourgeoise, qui manque de majesté et d'énergie, d'une beauté, en un mot, qui vous laisse froid. Certes le soleil, s'abîmant dans la neige des Alpes ou s'éteignant derrière l'arc de triomphe de l'Étoile, à Paris, est une chose autrement grandiose et imposante!

Une fois la part du soleil faite, il me paraît juste de dire quelques mots des clairs de lune de la ligne; je trouve que, jusqu'à ce jour, les navigateurs n'ont montré pour eux qu'une coupable indifférence.

Serait-ce peut-être que ces messieurs se couchent avec le soleil ? Je l'ignore; mais ce procédé, peu galant à l'endroit de la chaste Phœbée, n'empêche pas cette dernière de paraître à heure

et à nuit fixes, toujours pudique bien que moins voilée, et caressant de son regard argenté le flot endormi sur lequel elle semble veiller avec amour, ainsi qu'on veille au berceau d'un enfant.

CHAPITRE II

Comme quoi tout est relatif. — Le bon côté du mauvais vent. — Nous rencontrons une flottille bordelaise. —L'entrée du détroit de Gibraltar. — Un brick de guerre nous donne vainement la chasse. — Le poteau noir. — Approches de la ligne. — Pluie de haricots. — Le père la Ligne. — Ses facéties. — Insurrection des vents. — Le baptême. — Tribulations d'un maître tailleur.

V

S'il est vrai que tout soit relatif ici-bas, joie, douleur, tristesse, plaisir, espérance ou déception, c'est surtout en mer que l'on en fait la prompte et continuelle expérience. Là en effet, où la vie semble réduite à sa plus simple expression, où l'homme tourne sans cesse autour de sa propre individualité, comme dans un cercle vicieux, et où l'infini l'environne de toutes parts, le moindre incident prend des proportions fabuleuses et se transforme en épisode d'un haut intérêt. Un oiseau qui passe, un poisson qui se montre, un changement dans la voilure, un navire à l'horizon, sont, à bord, autant de péripéties palpitantes qui commandent l'attention et tiennent l'esprit en suspens, bien mieux que ne sauraient le faire les scènes les plus émouvantes du drame le plus attachant. Sous ce rapport-là, nous fûmes servis à souhaits, car les nombreux vents contraires qui nous assaillirent, dès notre sortie du Havre, nous condamnèrent à de continuelles manœuvres, à d'incessantes bordées, et, en battant ainsi la mer, nous

devions naturellement rencontrer beaucoup de navires, ce qui arriva. D'abord, dans la Manche, nous louvoyâmes au milieu des flottilles de bateaux pêcheurs français et anglais, qui sillonnent régulièrement le détroit ; puis nous rencontrâmes les innombrables steamers qui font le service des côtes, les packets, clippers, bricks et schooners de toutes sortes qui donnent chaque jour dans le canal; enfin, arrivés à la hauteur du golfe de Gascogne, nous fûmes rejoints par un véritable convoi de bâtiments bordelais, allant, ceux-ci aux Antilles, ceux-là au Cap, de troisièmes aux Indes, plusieurs aux États-Unis et quelques-uns dans l'Amérique du Sud. Nous naviguâmes de concert pendant quarante-huit heures, mais, la brise s'étant levée tout à coup du nord-est, nous prîmes notre volée, comme une nuée de goëlands, et le lendemain matin *Staouëli* se réveilla seul, toutes voiles dehors, filant dix nœuds, vent arrière.

Nous ne tardâmes pas à atteindre la latitude du détroit de Gibraltar, et, bien qu'assez au large déjà, nous vîmes de nouveau l'horizon se peupler de voiles ; plus loin, sur la côte d'Afrique, nous eûmes l'agrément d'être pris pour un négrier et de recevoir vainement, pendant toute une matinée, la chasse d'un brick de guerre. Mais de toutes les distractions qui nous attendaient à bord, la plus complète était certainement celle du passage de la ligne.

Ainsi qu'on le sait, il est d'usage, dans la marine, de fêter cet événement mémorable par une cérémonie burlesque, appelée le *baptême*.

VI

C'était donc le 10 septembre, nous venions enfin de sortir de l'affreuse région tropicale, connue sous le nom vulgaire de *poteau noir* et célèbre par les innombrables grains qui s'y succèdent d'une aube à l'autre ; le capitaine évitait de nous laisser voir le point (ce qu'il ne faisait pas ordinairement). Une douzaine de

navires étaient en vue, les uns courant comme nous, les autres à contre-bord, et les matelots regardaient d'un air goguenard ceux des passagers le moins bien dans leurs bonnes grâces... Il devenait de la dernière évidence que nous approchions de la ligne.

En effet, vers cinq heures, au sortir de table, et comme nous laissions, par la hanche de bâbord, un navire hollandais, venant de New-York, allant à Madagascar, et avec lequel nous avions communiqué, une grêle de haricots, pois chiches, pommes de terre et autres légumineux nous assaillit avec un imprévu, une impétuosité auprès desquels les grains du *poteau noir* n'étaient que d'innocentes averses. Nous levâmes instinctivement les yeux au firmament, comme pour y chercher le nuage qui venait de crever sur nous et nous aperçûmes (non pas au ciel où ce n'eût guère été sa place, mais dans la grande hune) le diable en personne, grimaçant, s'agitant, gambadant et puisant dans un grand sac à malice les fléaux dont il nous accablait. Ajoutez à cela que, pour aller plus vite en besogne, sa majesté Satan se faisait aider par trois jeunes diablotins, lestes comme des écureuils, mais laids à faire peur. Au bout de dix minutes le sac infernal était à sec, et, comme il ne faut pas qu'à bord rien se perde, les jeunes diablotins se laissèrent prestement glisser sur le pont et se mirent, sans plus de cérémonie, en devoir de ramasser leur dîner du lendemain. Cette opération terminée, il se fit sur le *Staouëli* un grand silence, puis un grand bruit qui avait la prétention de ressembler à celui du tonnerre, et tout à coup nous vîmes sortir des entrailles de la terre... je me trompe, de celles du navire, une longue procession de personnages mythologiques, dont le premier, le plus important, l'orateur de la troupe, n'était rien autre que le bonhomme *la Ligne*, vieux comme le monde, mais infiniment moins bien conservé que lui. Madame *la Ligne* accompagnait naturellement son époux; Éole et Zéphire venaient immédiatement après eux; puis, suivaient Neptune, Vulcain, Pluton, les divinités de second et de troisième ordre, et enfin le meunier traditionnel (monté sur l'âne obligé),

qui fermait la marche. On se demande, à la vérité, ce qu'un meunier peut bien avoir à démêler avec des personnages de l'importance de ceux que nous venons de nommer, mais ce ne sont pas là nos affaires ; quant à l'âne, on sait qu'il est de tous les pays, et sa présence parmi d'aussi hautes illustrations n'a rien qui doive étonner.

Le père *la Ligne* avait un faux air d'ours de Groënland, grâce à l'épaisse pelisse dont il avait cru devoir se couvrir (eu égard sans doute à la rigueur de la saison : — il ne faisait que trente degrés de chaleur!), et son tricorne, ses besicles, son bâton d'aveugle, trahissaient seuls son origine divine; encore fallait-il y mettre beaucoup de bonne volonté pour reconnaître, dans ce vieux podagre, un habitant de l'Olympe, un demi-dieu lui-même. Quoi qu'il en soit, le père *la Ligne* s'avança d'un air assez allègre vers le capitaine et lui débita un petit discours de circonstance, en français bas breton, qui nous prouva que cette langue lui était assez familière et qu'elle jouissait d'une certaine popularité dans les parages sur lesquels il régnait. Dans ce *speach*, que je regrette de ne pouvoir reproduire textuellement, sa majesté *la Ligne* se plaignait avec amertume du déchaînement des éléments et exprimait le regret de nous avoir tenus aussi longtemps en quarantaine aux portes de son empire ; mais nous arrivions de France, pays éminemment révolutionnaire, et il savait par expérience qu'on ne pourrait trop se prémunir contre les idées de notre pays. Avant de nous accorder la libre pratique, il avait donc dû s'assurer si nous n'étions pas infestés des principes subversifs du jour (principes contre lesquels le journal l'*Univers* l'avait heureusement mis en garde) et si nos intentions étaient aussi inoffensives que nos personnes; l'intérêt de sa dynastie, non moins que le mauvais esprit de ses sujets et la rébellion récente d'Éole et de Neptune, ses deux principaux tributaires, lui dictaient ces mesures de prudence. Le capitaine ayant, en cet endroit, fait respectueusement observer à sa majesté que le *Staouëli* appartenait à une ville essentiellement con-

servatrice, qu'il ne s'était déclaré à bord aucun cas de jacobinisme depuis notre départ du Havre, et que, d'ailleurs, il ne sollicitait de Sa Majesté que la faveur de traverser simplement ses États, le gracieux monarque s'empressa de lui annoncer que le lendemain il pourrait continuer sa route, et que, pour lui abréger les lenteurs habituelles qu'offre ordinairement le passage de son empire, il le ferait accompagner par l'un de ses favoris, le seigneur Zéphire...

— Sire, vous me comblez, — fit le capitaine d'un air pénétré.

— Le fait est, — riposta le roi avec jovialité, — que de tous les vents de ma cour, Zéphire est le plus occupé, le plus recherché, le plus fêté... il ne se fait pas une partie de plaisir, il ne se donne pas un seul menuet ou une seule bourrée sur l'herbe qu'il n'y ait sa partie. On se l'arrache littéralement, et il n'y a pas jusqu'à l'empereur de toutes les Russies qui ne me l'ait fait demander, la semaine dernière, pour un *thé dansant*, à l'Ermitage, cet ex-séjour favori de feu l'impératrice Catherine II. J'ai eu la faiblesse d'accepter, et mon pauvre Zéphire m'est revenu tout transi de Saint-Pétersbourg... En vous le prêtant, même pour quarante-huit heures, c'est donc une véritable faveur que je vous accorde.

— Sire, nous en apprécierons tout le prix, — répétâmes-nous d'une commune voix, — et nous vous prions d'agréer nos sincères remercîments...

— Je sais... je sais... interrompit le père *la Ligne* en souriant, — c'est comme cela que se terminent toutes les lettres que je reçois... Sur ce, mes enfants, adieu, bonne santé, bonne nuit et bon voyage... seulement, n'oubliez pas que, pour entrer dans mon empire, il faut être en état de grâce et que l'état de grâce ne s'acquiert que dans les eaux du baptême... préparez-vous donc, par le jeûne, par la prière et par l'offrande, à recevoir demain, dans la disposition qu'il convient, cet auguste sacrement.

Ayant ainsi parlé, Sa Majesté tourna brusquement sur les ta-

lons de ses grosses bottes de mer, descendit avec une légèreté toute juvénile les huit marches de l'escalier de la dunette et disparut comme une ombre dans les profondeurs du faux pont. La cour en fit autant et le diable lui-même alla se déshabiller pour venir relever l'homme de barre qui commençait à s'ennuyer de sa longue faction.

Ceci n'était que le prologue de la grande pièce qui devait être jouée le lendemain.

VII

Le 11 septembre, c'est-à-dire le jour où nous devions réellement passer la ligne, nous fûmes occupés toute la matinée à suivre la marche d'un grand navire américain qui, signalé derrière nous à sept heures trente minutes du matin, était par notre travers à onze. Notre capitaine, piqué au vif, fit mettre dehors tout ce qu'il avait de toile à bord, et, bien que le vent arrière ne fût pas l'allure du *Staouëli*, nous ne tardâmes pourtant pas à reprendre l'avantage. D'abord, pendant la première demi-heure, nous nous maintînmes bord à bord avec le navire américain, lui disputant, pour ainsi dire, la corde et ne le laissant pas nous gagner de l'épaisseur d'un filin; mais bientôt la brise ayant un peu tourné et nos focs ayant pû porter, *Staouëli* fit comme un bond prodigieux et dépassa son rival de toute une longueur de navire. Dès ce moment, la partie fut gagnée, et à midi le clipper américain nous restait par la hanche de bâbord, à plus de trois encâblures. Nous descendîmes à table, et tel était l'intérêt que nous avions pris à cette petite lutte de vitesse que nous avions complétement oublié la cérémonie du baptême, lorsque, le déjeuner achevé, deux magnifiques gendarmes à barbes de sapeur apparurent à la porte de la chambre et nous informèrent que nous étions à la frontière de l'équateur, en conséquence de quoi ils nous priaient de vou-

loir bien passer sur le pont pour y accomplir les formalités d'usage. Nos dames se récrièrent et demandèrent au capitaine la permission de rester dans leurs cabines, mais celui-ci répondit qu'il n'avait aucune autorité à bord, aussi longtemps que le navire était dans les eaux du père *la Ligne*, et que la chambre devait être évacuée. Il fallut donc bien se rendre ; au surplus, les bons gendarmes se hâtèrent de rassurer nos trop craintives passagères, et il est certain que rien ne justifiait l'effroi de ces dernières. Le *Français, né galant*, conserve en effet toujours, à quelque classe de la société qu'il appartienne, un peu de cette fine fleur de chevalerie qui fit la gloire de l'ancienne noblesse et ajouta à celle des rois de France eux-mêmes. Si bien, qu'il n'y a pas jusqu'au matelot qui n'ait trouvé, sous sa rude écorce, un moyen courtois d'allier les exigences du passage de la ligne avec les égards dus à un sexe réputé faible... Ainsi, ne pouvant soustraire la femme aux eaux du baptême, qu'a imaginé l'homme de mer?... Il a remplacé le flot salé par quelques gouttes d'eau de Cologne, et, de cette façon, tout le monde est content, sans que cependant la loi ait été violée. Que de diplomates, vieillis sous le harnais, n'auraient pas trouvé un moyen aussi simple et aussi charmant de sortir d'embarras !

Arrivés sur la dunette, nous nous aperçûmes de suite que de grands préparatifs avaient été faits sur le gaillard d'avant, et, bien que le navire fût séparé en deux par une espèce de vaste rideau bariolé, à la confection duquel avaient concouru tous les pavillons du bord, nous pûmes aisément découvrir le seuil de la chapelle, appelée à jouer le principal rôle dans cette journée mémorable. Notre attente ne fut pas de longue durée ; la cloche ne tarda pas, en effet, à tinter joyeusement comme pour un baptême, et bientôt des chants d'église, d'une harmonie toute bretonne (notre équipage avait été recruté à Saint-Malo), s'élevèrent des entrailles mêmes du navire ; un accompagnement de *bignou*, joué en sourdine dans les profondeurs du poste et qui avait toute la mélancolie d'un souvenir, vint ajouter encore à la

couleur locale de ces chants et leur donna même un cachet de poésie pastorale plein de charme et de naïveté.

Ce ne fut, toutefois, que l'impression d'un instant. A mesure qu'elles arrivèrent plus distinctes, les voix perdirent de leur caractère et de leur simplicité, le son du *bignou*, en se rapprochant, cessa d'être naïf pour se faire trivial, et quand la procession déboucha par la grande écoutille, nul d'entre nous ne songeait plus à la Bretagne. Cette procession se composait à peu près des mêmes personnages que la veille, à cette seule différence, qu'elle s'était augmentée d'un curé, d'un sacristain et de trois enfants de chœur. Elle fit en grande pompe le tour du navire, puis se dirigea vers la chapelle, où elle entra, et la cérémonie du baptême commença.

A tout seigneur, tout honneur... Ce furent donc les dames que les gendarmes vinrent d'abord chercher, et il faut rendre cette justice à l'aumônier du père *la Ligne,* qu'il les expédia avec une célérité digne d'éloges et d'imitation. Nous suivîmes, M. Dubois, M. A. L*** et moi. Notre affaire ne fut pas très-longue non plus ; nous avions le bonheur d'être au dernier mieux avec le père *la Ligne,* ainsi qu'avec toute sa cour, et nous en fûmes quittes pour quelques seaux d'eau de mer que nous reçûmes avec reconnaissance, vu la saison. Mais le tour des victimes devait venir, et ce fut un maître tailleur qui ouvrit le chapitre des tribulations. Pourquoi le pauvre homme avait-il encouru la disgrâce des habitants de la ligne?... Je ne sais; mais la sympathie ne se discute pas plus qu'elle ne se commande, et, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était mal noté auprès de la cour en général et du curé en particulier. Aussi, lorsque les gendarmes l'appelèrent, se laissa-t-il conduire, de l'air d'un patient qu'on mène au supplice, tant il était sûr, hélas ! du sort qui l'attendait. A la porte de la chapelle, on lui banda les yeux, ce qui ne présageait rien de bon, puis on la fit entrer, et le curé l'engagea à s'asseoir auprès de lui pour se confesser. Le siége sur lequel le malheureux pêcheur dut se placer était tout sim-

plement une planche sciée par le milieu et posée transversalement sur une sorte de grand baquet rempli d'eau. Une mince solive, formant bascule, soutenait cette planche et l'empêchait de rompre sous le faix, avant le moment voulu. Ce moment ne tarda pas à arriver. Lorsque l'inoffensif maître tailleur eut achevé, de très-bonne foi, le récit de ses peccadilles, le curé (qui était assis sur le rebord de la solive en question) se leva sous prétexte de lui donner l'absolution et la planche sciée, privée de son appui, cassa brusquement. Le reste se devine. Le tailleur roula, plié en deux, au fond du baquet, tandis que deux pompes, trois robinets et un nombre illimité de seaux, répandirent sur sa tête l'eau baptismale.

Cela dura environ dix minutes, après quoi on retira le pauvre homme de la fâcheuse position dans laquelle il se trouvait et on lui rendit la liberté en même temps que la lumière; là ne devaient cependant pas encore s'arrêter ses tribulations. Au curé succéda le diable, qui, armé d'un grand pot de noir et d'un emplâtre de poix, attendait la victime au passage. A la vue de l'esprit des ténèbres et du terrible objet (je parle de l'emplâtre qu'il brandissait d'une main sûre), le maître tailleur sentit ses jambes flageoler et il recula d'un air terrifié.

— Fils de l'amour, — lui cria le diable de cet accent goguenard qu'on lui connaît, — sois sans crainte comme le chevalier Bayard... cette innocente mouche de Milan n'est pas destinée à ta figure !...

Sorti des griffes du diable, notre homme tomba dans les pattes du meunier qui l'enfarina des pieds à la tête, non toutefois sans lui avoir préalablement cassé quelques œufs dans le dos; bousPillé de la sorte, il atteignit enfin la dunette où nul ne le poursuivit plus, mais où, pour comble de malheur, il eut la malencontreuse idée de s'asseoir par terre, au soleil... si bien que la poix s'échauffa, et, lorsqu'il voulut se relever, il était collé au navire... Dire par quel moyen il sortit d'embarras, serait nommer une partie du vêtement que les Anglaises n'entendent

jamais prononcer sans rougir, et je tiens trop à compter de jeunes miss parmi mes lectrices, pour les exposer à baisser les yeux sur mon livre.... Toujours est-il qu'il en sortit... (d'embarras), et qu'une demi-heure après il se mettait à table, plus frais, plus pimpant, plus bichonné, plus tiré à quatre épingles que jamais.

Le soir, l'équipage eut double ration, le capitaine lui donna un dîner splendide accompagné d'un punch réparateur, et ainsi se termina le passage de la ligne.

Le lendemain, nous avions fait plus de deux cents milles dans l'hémisphère méridional.

CHAPITRE III

Retour aux distractions traditionnelles du bord.—La tempête est supprimée. — Un naufrage devient une avarie. — La Terre des États. — Pourquoi Magellan la nomma *Terre de feu*.— Ce que les marins appellent du *tabac*. — Le cap Horn. — Affreux coups de vent. — Nous passons à un mille de *Diego-Ramirez*. — Comme quoi la chasse des albatros devient une pêche à la ligne. — Nous entrons dans l'océan Pacifique. — *Talcahuano*. — La *touchante Didon*. — Émotions inséparables de l'arrivage. — Les Cordillères ou Andes. — On les aperçoit à quarante lieues au large. — La terre!

VIII

La ligne passée, nous retombâmes en plein dans les distractions, traditionnelles mentionnées plus haut, de couchers de soleil, clairs de lune, tir à l'oiseau et pêche à la ligne. Je ne parle pas ici, bien entendu, des émotions de la tempête; car chacun sait, aujourd'hui, qu'il n'y a plus de tempêtes...

— Supprimé! — comme dirait Charles Dickens; sans comp-

ter que ce n'est pas la seule bonne chose qu'on nous ait supprimée !

Mais cette dernière suppression, je l'avoue, est une de celles que je déplore le plus vivement.

— Il est *impossible* , — vous diront tous les marins à l'envi, et bien qu'*impossible* ne soit pas un mot français, — il est *impossible*, de nos jours, qu'un navire se perde en pleine mer.

Et je trouve que cette amélioration, ce progrès dans la science nautique est essentiellement vexatoire... Ainsi, jadis, au bon vieux temps, l'appréhension de la tempête était à elle seule la source d'une foule d'émotions terribles et charmantes... Dorénavant, plus moyen de s'épouvanter un peu, de courir les plus grands dangers et de rentrer au foyer de famille, heureux et fier de tant de périls.

La mer peut impunément se lever mugissante et formidable, battre et démolir les flancs de l'invulnérable navire...

Misère, vraiment !...

Qu'est-ce que cela ?... les mâts brisés, la voilure en lambeaux, la dunette enlevée... avec les passagers, le bâtiment rasé de bout en bout comme un ponton ?...

Avaries, avaries légères !...

Or, vous verrez qu'à force de devenir bon et grand marin, on finira par appeler un naufrage une *avarie !!!*... En ce temps-là il ne sera plus un seul épicier de la rue Saint-Denis qui n'envoie son fils à Canton ou à Bombay pour y étudier les progrès de la cannelle et l'art de vendre pour deux sous de poivre ; les compagnons de toutes sortes, *dévorants* ou *gavauds*, ne diront plus : *faire un tour de France !* ils feront le tour du monde !!!

En approchant du *cap Horn*, j'ignorais malheureusement la plupart de ces innovations, et je demandai à cor et à cri une petite tempête, afin de pouvoir en parler moi-même ou en écrire savamment à l'occasion.

— Une tempête ? me dit le capitaine en riant, d'où arrivez-vous donc ?...

— De Paris, en droite ligne.

— Je m'en aperçois... On n'est au courant de rien dans la capitale du monde civilisé; apprenez donc qu'il n'y a pas de tempête...

Ce disant, le capitaine me tourna le dos, en haussant involontairement les épaules, comme un homme qui gémit sur l'ignorance humaine. J'étais décidément fort arriéré. Cependant, le lendemain, le baromètre descendit à plusieurs lignes au-dessous de *tempête*. (Le mot existe à défaut de la chose.)

— Eh bien? — fis-je au capitaine d'un air triomphant.

— Hum ! répondit-il légèrement, — nous allons avoir du *tabac*.

— Du *tabac?...*

— Oui, un coup de vent!...

— Ah! pardieu! je tiens enfin ma tempête, — pensai-je à part moi; et je montai victorieusement sur la dunette.

Le ciel était d'un gris mat, parsemé de nuages noirs, bas et épais, flottant péniblement au-dessus du flot. La lame n'avait encore rien de bien terrible; mais elle était longue, morne et sombre, venant de l'avant et se creusant en vallons des Alpes. Notre sillage était couvert d'une multitude innombrable de sataniles, mouettes et damiers, qu'une vingtaine de gigantesques albatros semblaient guider à notre poursuite de leurs croassements sinistres. La *Terre des États*, — ou plus communément la *Terre de feu*, nom que Magellan lui donna, vraisemblablement à cause des fréquents météores qui apparaissent, en mer, dans ses environs, — la *Terre des États*, dis-je, nous montrait à deux milles sa crête nue et désolée, et nous entendions l'ouragan gronder et gémir dans ses flancs arides.

Il était de la dernière évidence que, faute de mieux, nous allions avoir au moins du *gros temps*.

Cependant *Staouëli*, tout en se tordant et criant sous la lame, filait de l'avant; nous avions la brise au nord-ouest, descendant de terre et par conséquent les amures à tribord, avec grand largue; mais nous devions doubler la pointe de la *Terre*

des États, et c'est là que nous attendaient Éole et Neptune.

En effet, au moment où le capitaine criait d'une voix de contre-amiral : « Hale bas la bonnette d'*hune!* à serrer les perroquets !.. » une saute de vent formidable nous faisait masquer en grand, et deux ou trois de nos voiles partaient, en lambeaux, pour un monde meilleur.

Ce fut notre unique avarie, et, à proprement parler, ce n'en était même pas une. A partir de cet instant, néanmoins, nous dûmes d'abord courir dans le sud (pour nous éloigner de terre) puis tenir la cape sèche pendant plusieurs jours. La mer était devenue affreuse, et nous roulions panne sur panne, à tel point qu'à chaque coup de roulis nos basses vergues touchaient la lame; en cette occurrence, forcés de nous asseoir par terre pour dîner, nous ne restions pas longtemps à table ; — dans l'impossibilité d'écrire ou même de lire, et sans horizon, — chaque lame formant une montagne devant nous, notre seule distraction, notre unique recours contre l'ennui fut la pêche des albatros... Je dis la pêche, parce que la chasse de ces oiseaux-frégates se fait à la ligne et aux hameçons, absolument comme celle des goujons, avec cette différence toutefois que l'appât se compose d'un gros morceau de lard et qu'il est maintenu sur l'eau au lieu de s'y enfoncer.

Enfin, le 22 octobre, soit une semaine après notre accident de la *Terre des États*, la brise commença à faiblir, la mer tomba, et nous pûmes refaire de la toile. Le 23, par un temps devenu tout à fait beau, nous rangeâmes les deux mamelons de Diego-Ramirez, sans cesse couverts d'oiseaux de proie, et le 24 nous avions doublé le cap. Tout n'était cependant pas fini, et nous n'en étions pas encore quittes avec les gros temps de ces affreux parages. Dans la nuit du 25, la brise tourna, et il fallut de nouveau revenir dans le sud, afin de ne pas défaire, selon l'expression consacrée, ce que nous avions fait depuis quarante-huit heures. Au bout du cinquième jour, loin de s'améliorer, la brise redoubla de violence, et le 1er novembre, fête de la Toussaint, le baro-

mètre descendit subitement à dix degrés au-dessous de *tempête*. Nous étions alors par 61' 55" de latitude sud. A onze heures du matin, il tomba une petite pluie fine qui dura environ vingt minutes, et, à l'issue de celle-ci, un coup de vent furieux, un de ces coups de vent qui semblent porter la fin du monde dans leurs flancs éclata. Il ne dura que six heures, — un siècle! — pendant lequel *Staouëli* se comporta comme un démon et fut magnifique à voir; mais la mer avait été tellement fouettée, tellement battue, que, le coup de vent passé, elle se souleva de toute la hauteur de son courroux et ressembla, pendant trois jours, à un plateau des Andes.....

Et cependant nous n'eûmes pas de tempête!... Décidément nous sommes de grands marins!... Reste à savoir, seulement, s'il se perdait plus de navires avec les tempêtes de nos pères qu'avec les coups de vent de leurs petits-fils.

Quoi qu'il en soit, retranchez le naufrage de l'art nautique, et la navigation n'offre plus le moindre charme. Elle devient quelque chose d'aussi prosaïque et terre à terre que la diligence *Laffitte et Caillard.*

IX

Ceci dit, j'arrive enfin à Valparaiso ; car je ne crois pas nécessaire (il serait un peu tard, d'ailleurs) de mentionner le Ténériffe, grand cratère sec et délabré, Madère et Fuego que tout le monde connaît et auprès desquelles messieurs de la marine marchande ne vous font passer que pour vous affriander méchamment. Il y avait donc cent neuf jours que nous vivions de cette vie fraternelle et un peu nerveuse du bord, qui est une si bonne école de philosophie, lorsqu'un mamelon de roche se dessina à tribord, parmi les brumes qui formaient l'horizon.

— Terre! — cria-t-on de tous côtés.

Vérification faite, il se trouva que c'était la terre, la bonne, cette fois, la terre du Chili!

Mais il y a Chili et Chili, comme il y a Paris et Marseille. Or, nous nous trouvions au Marseille de la colonie fameuse, jadis espagnole par droit de conquête et toujours espagnole de mœurs! Nous étions en face de Conception, si célèbre par ses tremblements de terre et dont l'espèce de faubourg qui lui sert de port s'appelle Talcahuano.

Le timonier venait de faire piquer huit. Il était midi.

— Encore quatre-vingts lieues! — dîmes-nous en soupirant, avec ce sentiment d'impatience qui est naturel, et qui va en augmentant à mesure qu'on approche du moment désiré.

— Bon! — continua le capitaine légèrement, — demain soir, nous nous promènerons à l'*Almendral*.

— Sérieusement, capitaine?

— Dame... à moins que vous ne préfériez rester à bord...

— Ainsi, nous serons arrivés?

— Sans doute... que nous reste-t-il à faire... trois ou quatre degrés?... une bagatelle! Vous verrez que cette nuit je diminuerai de toile afin que demain matin *Staouëli* n'aille pas se réveiller le nez sur les cailloux... comme la frégate la *Didon*, qui *touchait* chaque fois qu'elle accostait la terre, et qu'on avait surnommée, à cause de cela, la *Touchante-Didon*.

Puis, s'adressant à maître Lecomte, le même qui avait joué le rôle du père *la Ligne*, un loup de mer de la vieille roche, un homme charmant enfin :

— Maître, — ajouta le capitaine en forme de péroraison, — combien filons-nous?

Le ci-devant père *la Ligne* appela deux novices, et jeta le loch.

— Onze nœuds cinq! — répondit-il d'un air satisfait.

— C'est cela... — reprit le capitaine; et, se tournant vers nous, il dit en souriant : — Messieurs, vous pouvez passer dans le faux pont et faire vos malles.

Dès ce moment, toutes nos fatigues furent oubliées.

La mer était unie comme une glace et d'un bleu plus limpide

que celui du ciel ; la brise était magnifique, et notre départ eût daté de la veille que nos souvenirs de France n'eussent été ni plus frais ni plus vifs. Nos trois mois et demi de traversée ne comptaient plus pour nous que comme un trait d'union entre le Havre et Valparaiso... Or, quoi de moins important dans la vie qu'un trait d'union ?

Notre arrivée ressemblait donc comme deux gouttes d'eau... de mer... à notre départ ; c'était le même navire, les mêmes visages, le même temps, presque les mêmes pensées. Nous nous étions endormis en France, nous nous réveillions au Chili... le reste était un rêve, plus ou moins charmant, plus ou moins pittoresque... voilà tout !

Le soir, nous dînâmes mal ; la nuit, nous ne dormîmes pas.

Vers les deux heures, je me levai, ne pouvant plus rester la tête sur l'oreiller, et je montai sur le pont.

— Enfin ! enfin ! — m'écriai-je à part moi, — je vais donc marcher... marcher sur de la terre ! je vais donc voir le Chili et cette grande cité si gracieusement nommée *Valparaiso* (vallée du Paradis), pour indiquer au voyageur que, dans ses environs, il trouvera toujours du parfum et de l'éclat aux fleurs, des fruits dorés aux branches de chaque arbre, de la mousse sur la pente de vertes collines, et de l'ombrage embaumé au fond de toute sierra !!!

Et mon imagination se monta si bien, qu'un instant, me croyant déjà arrivé, je faillis enjamber le frêle bastingage de la dunette pour me mettre à courir parmi toutes les belles choses qui m'éblouissaient (malgré les ombres de la nuit), et j'eusse, ainsi, fait infailliblement naufrage au port... si, fort heureusement et surtout fort à propos, je n'étais parvenu à maîtriser mon exaltation. Mais je ne saurais rendre l'émotion qui me fit battre le cœur, lorsque mes yeux, plongeant dans les ténèbres, distinguèrent enfin une lueur qui se fit lentement à l'horizon, blanche et terne d'abord, puis bientôt plus claire, plus nette, plus vive.

C'était l'aurore, l'aurore du jour qui devait nous tenir tant de

promesses ! Je la saluai avec amour, presque avec piété. — Le soleil se leva à son tour, pur, magnifique, radieux.

La côte du Chili s'appuie sur un cordon de hautes et imposantes montagnes, les Cordillères. De quarante lieues au large, on aperçoit ces pics géants, qui, éternellement couverts de neige, semblent menacer le ciel (ils ne s'élèvent pas à moins de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer). Nous étions à environ cinquante milles de la pointe Coronilla, nous devions donc parfaitement reconnaître la terre... Mais, hélas ! l'Aurore aux doigts de rose avait à peine ouvert sa course au blond Phœbus (comme on disait autrefois et comme on dit encore aujourd'hui pour se moquer d'autrefois), qu'une brume épaisse tomba du ciel comme par enchantement, et déroba l'horizon à nos yeux. Cela nous rappela l'Opéra, où le rideau de gaze obligé cache les changements à vue, préparés paisiblement par le machiniste ; mais notre désappointement n'en fut pas moins vif.

Pour nous consoler, maître Lecomte nous jura ses grands dieux que nous aurions positivement découvert les Andes en cet endroit... s'il n'y avait pas eu de brume sur la côte.

— Les avez-vous donc déjà vues d'ici ? — lui demandâmes-nous comme un seul homme.

— Non... — répondit-il en clignant de l'œil d'une façon comique à lui toute particulière ; — car sur les trente-deux fois que je suis entré à Valparaiso, venant de France, nous avons eu vingt-neuf fois le même temps qu'aujourd'hui...

— Et les trois autres fois ?...

— Nous avons accosté de nuit.

Or, l'histoire de maître Lecomte est celle de beaucoup de navigateurs, et il y a infiniment moins de gens ayant réellement aperçu les Cordillères, à quarante lieues au large, qu'il n'y en a le prétendant.

A dix heures, le soleil n'avait pas encore percé son long voile brumeux, mais la sonde ne donnait que soixante-quinze brasses d'eau ; la mer était devenue verte, d'un vert tirant sur le jaune,

et au loin nous entendions les brisants; évidemment nous étions près de terre, peut-être même en face de Valparaiso. Notez qu'un arrière-parfum de sainfoin et d'herbes sauvages arrivait jusqu'à nous avec une fraîcheur toute poétique, qu'une foule d'oiseaux de terre voletaient de l'avant à l'arrière du navire... et vous comprendrez l'émotion que nous éprouvâmes en ce moment.

Enfin, la brise secoua le brouillard et nous découvrit, à environ deux milles, les pieds d'une roche grise et sablonneuse... Nous retînmes tous notre respiration, ainsi qu'on fait au théâtre quand le rideau se lève solennellement sur une pièce dès longtemps annoncée et prônée... Mais ici finit notre troisième chapitre.

CHAPITRE IV

Valparaiso. — Son nom est peu justifié. — La rade. — *Staouëli* mouille entre deux navires de Bordeaux. — La station française. — La division anglaise. — Débarquement — Aspect extérieur et intérieur de la ville. — La plazuella de la Aduana. — Examen des passe-ports. — Visite des bagages. — L'hôtel Aubry. — Valparaiso ressemble à Pontoise.— Il est le *Petit Paris* de l'Amérique du Sud. — Don Manuel. — Ce qu'il est. — Il devient le cicérone du lecteur.

X

Valparaiso signifie en bon espagnol *vallée du paradis.* Je l'ai dit, et si je le répète, c'est simplement pour vous apprendre, madame, — et à vous aussi, monsieur! — qu'il n'y a pas qu'à Paris où les noms sachent mentir.

Certes, il vous est arrivé bien souvent, — tout comme à moi, — vous promenant sur le boulevard de Gand, un havane à la

bouche ou une ombrelle à la main (selon que vous vous appelez *Daphnis* ou *Chloé*, *Philémon* ou *Baucis*, *Estelle* ou *Némorin*), il vous est arrivé bien souvent, osais-je donc affirmer, de vous arrêter complaisamment devant une longue affiche verte ou rose, annonçant, en caractères énormes, une fête ou une pièce nouvelle, et de vous promettre, après la susdite lecture, d'être un des premiers, — sinon le premier, — à la fête, à la pièce promise. Ainsi avais-je fait le 16 novembre 1848. J'avais lu VALPARAISO, je traduisais VALLÉE DU PARADIS, et, l'imagination passant sur le tout son prisme merveilleux, je m'attendais réellement à trouver là le paradis ; ce qui m'aurait d'autant plus flatté, que c'eût été la première fois, et vraisemblablement la dernière... Hélas ! hélas ! tout n'est que vanité et déception dans la vie ! — Mais procédons par ordre.

Valparaiso est situé au fond d'une vaste rade foraine, de forme demi-circulaire. A droite, un morne rocher étendant ses bras sur l'Océan ; à gauche, une plage de sable, et au fond une colline sans verdure, voilà le paysage qu'offre aux yeux du voyageur désappointé la *vallée du paradis*... On conçoit, après cela, que tant de gens s'arrêtent à la porte du ciel. La ville, posée là, comme si elle y était tombée par hasard et d'une seule pièce, présente d'abord un aspect triste et pénible qui serre le cœur. On croirait voir un nid de serpents suspendu aux flancs âpres d'un rocher. Rien ne paraît sourire, vivre ou parler là dedans. Pas un bouquet d'arbre qui vienne rompre la monotonie de ces toits que brûle le soleil ! On sent que cette ville manque d'air, qu'elle est oppressée, qu'elle ne respire pas, et je ne sais pourquoi, la voyant ainsi baigner ses pieds dans le flot limpide du *Pacifique*, je me rappelai le supplice de Tantale.

Cependant *Staouëli*, poussé par une de ces brises charmantes que les marins appellent *brisailles*, se faufilait lentement à travers les nombreux navires ancrés dans la rade et semblait une Parisienne furetant dans la foule, un jour de feu d'artifice, et cherchant une place à son gré.

Cette place, il finit par la trouver entre deux compatriotes : — l'*Orion* et l'*Olympe*, tous deux de Bordeaux; — et alors il s'arrêta du meilleur air, sans la moindre apparence de fatigue, et laissa tomber sa chaîne avec la dignité d'une marquise qui laisserait tomber son gant aux pieds d'un soupirant.

Mais si notre cher *Staouëli* était calme, en revanche nous ne l'étions guère. Notre vie d'intimité était brisée, nous nous disions que les uns allaient au nord, les autres au midi, ceux-ci à l'est, ceux-là à l'ouest, et que de ces quatre mois d'affections, de sympathiques pensées, de périls partagés, il n'allait bientôt plus nous rester que le souvenir... Et Dieu sait si le souvenir, même le meilleur, n'est pas toujours une chose triste.

XI

Environ deux ou trois heures après notre arrivée, notre patente de santé ayant été examinée et nos passe-ports reconnus en règle, nous pûmes descendre à terre. Cinquante petits batelets rôdaient autour de notre navire; chacun de nous en loua un, et c'est ainsi que, après cent dix jours de mer, nous quittâmes notre maison flottante, non toutefois sans lui adresser les adieux et les regrets qu'on laisse toujours à ceux qu'on aime.

La rade de Valparaiso, comme rade, est belle et spacieuse; trois cents grands navires peuvent y tenir à l'aise; de plus, pendant les mois d'été, c'est-à-dire de la fin de septembre au commencement d'avril, elle offre un ancrage sûr et commode; en hiver, il est vrai, elle est bien moins bonne, mais les sinistres y sont cependant assez rares. Au moment de notre arrivée, cinq bâtiments de guerre y étaient mouillés : la frégate amirale la *Poursuivante*, la corvette la *Brillante* et le brick le *Génie*, composant la station française; la frégate à voiles la *Constance* et la frégate à vapeur la *Gorgone*, appartenant à la division anglaise.

Valparaiso est l'un des débouchés les plus riches et les plus importants de l'Amérique du Sud; les produits du monde entier

viennent y chercher un comptoir, et la France seule y fait, en vins et en objets de luxe, pour plusieurs millions d'affaires par an... Mais je n'ai pas besoin de vous dire, chère lectrice, que ce n'est pas là le côté de la cité chilienne que je veux vous montrer et que j'abandonne la *place de commerce* aux gens de l'art.

— Comment!... pas un petit mot sur le taux moyen de l'escompte?

— Sur le cours des farines?

— Sur le prix du fret?...

Hélas! non, rien de tout cela, et, pour l'amour de Dieu, voyageons un peu en artistes et non en boutiquiers. Il y a peut-être quelque mérite, par le siècle où nous sommes, à ne pas s'arrêter chaque fois que tinte un écu et à s'extasier ailleurs que devant le comptoir d'un changeur. Donnons quelque chose, s'il vous plaît, à ce qui est grand dans la nature, à ce qui est bon dans le cœur de l'homme; et puis, si vous le voulez, madame, partons de notre pied léger.

Valparaiso n'a pas de port; aussi, en arrivant par mer, l'effet produit est-il naturellement des plus tristes. On croirait voir une colonie pénitentiaire enfermée dans une citadelle; ce ne sont partout que murailles, et, à l'intérieur, on ne remarque nul mouvement, on n'entend nul bruit. De temps en temps, cependant, une petite cloche fêlée fait semblant de sonner l'heure... c'est tout!

A défaut de port, il y a du moins un débarcadère, lequel se compose de trois planches disjointes et d'une mauvaise échelle. Cette échelle, entre autres avantages, a celui de vous faire prendre un bain de siége à chaque retour de flot, pour peu que vous ne possédiez pas tout à fait l'agilité d'un singe, d'un écureuil ou d'un chat.

Une fois sur la terre ferme, le spectacle change. Vous vous apercevez aussitôt que cette ville, qui vous avait paru morte, est pleine de vie, et que si tout se passe sans bruit, c'est que les coricolos roulent sur le sable et que les chevaux ne sont pas ferrés. De tous côtés on court, on va, on vient, et la diversité

des costumes du peuple, l'éclat des couleurs préférées, les bottes en laine ou en velours des cavaliers, le *puncho* (manteau primitif et gracieux), le petit chapeau de paille de Panama, tout cela donne à cette place du débarcadère un cachet d'originalité qui frappe et émerveille tout d'abord l'Européen.

C'est quelque chose qui n'est pas l'Italie, qui n'est plus l'Espagne, qui n'est pas encore la France, mais qui tient de tous les trois par des côtés charmants. C'est un véritable habit d'arlequin que cette place-là ; elle n'a rien lui appartenant bien complétement, et néanmoins, telle qu'elle est, elle vaut mille fois, au point de vue pittoresque, que tous les jardins anglais dont on se plaît, de nos jours, à émailler les divers rochers des deux océans, sous prétexte de coloniser.

J'étais donc au troisième ciel, c'est-à-dire, plongé dans les rêveries et les méditations les meilleures, au sujet de ce spectacle si nouveau pour moi, si plein d'originalité, lorsqu'un agent de police me rappela assez brusquement aux réalités de ce bas monde.

— Votre passe-port ! — me demanda-t-il de cet air aimable qui caractérise parfois les gens de son espèce.

J'exhibai mon passe-port avec la philosophie d'un homme que les voyages en Allemagne ont dès longtemps habitué à ces sortes de petites misères, et je me crus quitte. Point ! Un gabelou s'approcha de moi, une sonde à la main, et recouvert d'un uniforme que n'aurait pas désavoué un général de division. Je compris, et je m'empressai d'ouvrir mes malles, heureux de voir que les bonnes traditions avaient traversé les mers et que ce que nous prenaient d'abord les peuples nouveaux... c'étaient nos bureaux de police et nos bureaux de douane !...

Et comme, en ce moment, je levai machinalement les yeux, une petite plaque bleue à filet blanc, ou blanche à filet bleu (je ne me rappelle plus au juste), me confirma dans cette opinion flatteuse.

— PLAZUELLA DE LA ADUANA — disait-elle.

XII

« Est-il donc écrit là-haut, — me demandai-je, — que partout et toujours nous retrouverons notre vieille Europe, avec son vieux mercantilisme, ses vieilles traditions, ses vieilles mœurs, et ne pourra-t-il donc plus rester sur la terre un seul petit coin sauvage où aller rêver, philosopher et aimer ?... »

Tout en songeant de la sorte, je m'acheminai, mon sac de nuit d'une main et mon carton à chapeau de l'autre, vers l'hôtel Aubry, le premier hôtel de la ville, le seul à proprement parler.

Et quel hôtel ! madame... Un hôtel comme vous pouvez en trouver à Calais et à Douvres, un hôtel avec des cordons de sonnette, des chambres numérotées et la gravure de l'*Arabe et son coursier* suspendue au-dessus du lit !... Faites donc six mille lieues pour trouver de ces choses-là !... Mais ce n'était rien encore, et ma première promenade à travers la ville devait me désillusionner bien davantage.

Figurez-vous, madame, que dans la rue où j'habitais et dans celle que je traversais dans toute sa longueur, en allant à la recherche d'un brave hidalgo pour lequel j'avais une lettre de recommandation, je ne lus que des enseignes du genre de celles-ci : — ***, COIFFEUR DE PARIS. ***, BOTTIER DE PARIS. ***, TAILLEUR DE PARIS. MADEMOISELLE ***, MODISTE DE PARIS, et ainsi de suite, à chaque pas ; si bien que je faillis un instant me croire à Pontoise ou à Melun. C'étaient les mêmes étalages qu'en France, c'était la même manière de chiffonner les étoffes, d'accrocher les chapeaux et de grouper les pains de savon et les brosses à dents.

Vingt-quatre heures après mon arrivée à Valparaiso, j'apprenais que la seconde ville de la république chilienne était le *Petit Paris* de l'Amérique du Sud, et dès lors tout s'expliquait. Certes, un petit Paris n'est pas à dédaigner, bien que le monde

en soit plein; mais j'avoue que j'aurais voulu voir l'Amérique, avec son sol fécond, ses montagnes gigantesques, ses immenses savanes et ses forêts vierges, se soustraire à cette triste épidémie qu'on appelle la contrefaçon, et rester l'Amérique, rien que l'Amérique.

— Pour l'amour de Dieu, — demandai-je à mon hidalgo, celui pour lequel j'avais apporté une lettre d'introduction, et qui m'avait reçu comme les Espagnols seuls savent recevoir, — d'où vous vient donc cette rage de nous imiter en tout et pour tout?

— La rage ne vient pas complétement de nous... en ce moment du moins, — me répondit don Manuel en souriant.

— De qui donc alors?

— De notre gouverneur, un homme fort intelligent, du reste, et animé des meilleures intentions du monde, mais qui a parcouru la France en chemin de fer et Paris en cabriolet... et qui, ayant jugé un peu superficiellement, croit que tout s'arrête là et qu'on peut donner une physionomie française à une ville en lui laissant un cœur espagnol... Au surplus, pour vous parler franchement, je crois que nous pourrions faire plus mal que de chercher à imiter l'Europe en général et la France en particulier.

— Sans doute, à un certain point de vue; mais...

— Tenez, — me dit en m'interrompant don Manuel: — je vois que vous n'êtes pas marchand... Si vous aviez des velours de Lyon, des rubans de Saint-Étienne ou de la bimbeloterie parisienne à vendre, vous tiendriez un autre langage...

— Et vous, don Manuel, seriez-vous, par hasard, ce que je ne suis pas?...

— Moi?... je suis un peu de tout, excepté de cela. J'ai fait de la médecine par occasion, de la philosophie par principe, de l'amour par désœuvrement, des armes par goût, et jusqu'à des dettes... par nécessité!...

— Et de la poésie, don Manuel?

— De la poésie?... Eh bien! si vous le voulez, nous tâcherons

d'en faire ensemble. Je m'offre à vous pour cicérone. Nous courrons la ville, les faubourgs, les environs; nous interrogerons les vieilles masures, les vieilles chroniques, et, croyez-moi, ce que nous retrouverons des traditions, des mœurs et des usages du vieux Valparaiso vaudra autant, — sinon mieux, — que ce que nous pourrons voir du Valparaiso moderne... acceptez-vous?

— Comment donc, de grand cœur... et vous, madame?...

CHAPITRE V

Le Chilien. — Trait caractéristique. — La chambre du trésor. — Difficulté singulièrement tranchée. — Un vol sans effraction. — Maisons de Valparaiso. — Celle du général Cartez. — L'Almendral. — La jetée. — Valparaiso la nuit. — Le théâtre. — Disposition de la salle. — Le public. — Les acteurs. — Le répertoire. — L'orchestre. — Le cavaliéro. — Priviléges des fils de famille. — L'homme du peuple. — Une case chilienne. — La mendicité à cheval. — Nourriture du pauvre. — Ordinaire des riches. — L'olla podrida. — Amour effréné du luxe. — Deux proverbes qui auraient eu l'approbation de Sancho.

XIII

A partir de cet instant, nous ne nous séparâmes plus, don Manuel et moi.

L'une des premières choses que je voulus revoir à Valparaiso fut la *plazuella de la Aduana*, dont le cachet d'originalité m'avait tout d'abord frappé en mettant le pied sur le territoire chilien.

Je retrouvai cette *petite place*, — ainsi que l'indique son nom, — ce que je l'avais laissée la veille, c'est-à-dire encombrée de bateliers, de serenos, de peones et de soldats, allant, venant,

s'agitant, et tout cela avec cet air magistral, important et affairé, que devaient avoir les populations maritimes de la vieille Espagne, aux temps où il y avait encore une Espagne.

— Ne vous y trompez pas, — me dit don Manuel de son air narquois, — tous ces gens-là sont beaucoup moins occupés qu'ils ne cherchent à le faire croire. Le Chilien est de sa nature un peu faiseur d'embarras ; il crie beaucoup, joue l'homme pressé, va vite et gesticule... Mais là s'arrête sa besogne.

— Oh ! oh ! cher don Manuel, m'est avis que vous êtes sévère pour vos compatriotes.

— Qu'appelez-vous mes compatriotes ? des hommes qui habitent le même pays et qui sont nés sous le même ciel ?

— Dame !... c'est ainsi qu'on l'entend ordinairement.

— Eh bien, on l'entend mal, voilà tout. A mes yeux, le véritable compatriote est celui qui n'a pas renié sa foi première, qui est resté fidèle aux mœurs de ses pères, aux coutumes de son pays, et qui, loin de dégénérer par ce souvenir des grandes et saintes choses de sa nation, se développe dans leur milieu, et sait emporter vers l'avenir le bagage du passé. Peut-être n'êtes-vous pas de mon avis ; peut-être allez-vous me dire que cette fusion des races est providentielle, et que nous devons nous estimer bien heureux, à ce compte, d'être un peu Français, un peu Anglais, un peu Américain, et même un peu juif... soit ! Mais c'est précisément parce que nous avons ce bonheur-là, que je ne trouve plus ici que des hommes et pas de compatriotes.

— Cependant, don Manuel, vous n'êtes sans doute pas le seul à penser ainsi ?...

— Ma foi, je n'en sais rien. Le commerce est un triangle égalitaire qui nivelle et courbe tous les peuples... et c'est l'esprit de négoce qui nous a perdus. Mais, tenez, puisque nous parlons négoce, regardez ce petit monument crépi à la chaux vive, et couleur lie de vin...

— Cette espèce d'église avec un clocheton et une horloge ?

— Précisément.

— Eh bien?

— C'est la douane; ça ressemble à toutes les douanes possibles du monde, n'est-il pas vrai? et même à tout ce que l'on veut... Aussi son originalité n'est-elle pas dans sa forme, mais dans les mesures de précaution auxquelles son existence donne lieu, et qui sont un trait caractéristique de la nature chilienne. Imaginez-vous donc que le soir, lorsque la recette est faite, le *ministre* de la douane, — car nous avons un ministre pour chaque chose, — le ministre, dis-je, rend aux autorités compétentes les clefs de la caisse, et, telle est la confiance réciproque de nos fonctionnaires, les uns vis-à-vis des autres, que nul d'entre eux n'a pu se décider à laisser veiller un collègue auprès du trésor public.

— Et comment a été tranchée la difficulté?

— A la façon d'Alexandre : la douane, solidement fermée par une grille, reste déserte pendant la nuit. Un soldat, placé de façon à voir ceux qui se seraient introduits dans la chambre du trésor, sans pouvoir y pénétrer lui-même, monte la garde à l'extérieur, et a l'ordre de faire feu sur les voleurs.

— Le moyen est assez ingénieux...

— N'est-il pas vrai?... Toutefois, on raconte (mais que ne raconte-t-on pas!) que, pendant la semaine sainte d'une certaine année, dont la date m'échappe, trois larrons d'importance s'étant entendus avec la sentinelle, pénétrèrent dans le temple de déesse *Fortune*, et y célébrèrent leurs Pâques... car vous savez que c'est à propos des sentinelles chiliennes que l'Écriture a dit : *Aures habent et non audiunt; oculos habent et non vident!*

XIV

Valparaiso, à proprement parler, ne se compose que d'une seule et longue rue, et je dois à la vérité de déclarer que cette rue n'est pas droite.

Les maisons n'ont guère qu'un étage, eu égard aux tremblements de terre, si fréquents dans cette partie de l'Amérique méridionale, et sont toutes ornées d'un balcon en bois, formant galerie couverte, et d'un mât de pavillon auquel se prélassent, les dimanches et fêtes carillonnées, les couleurs nationales, couleurs qui se composent d'une bande rouge et d'une bande blanche horizontales, coupées par un yacht bleu. La plupart de ces maisons sont d'un aspect assez gracieux ; une entre autres, celle du général Cortez, se fait remarquer par sa coquetterie et son bon goût. C'est un mélange de toutes les écoles, mais un mélange heureux et d'un effet original. Au reste, c'est en vain qu'on chercherait un style quelconque, un style pur surtout, dans la manière de construire des Chiliens. Leurs habitations et leurs monuments ressemblent à leur nourriture : c'est l'*olla podrida* qui domine...

Dans le quartier des marchands, qui n'est guère habité que par des négociants français et anglais, ou des boutiquiers parisiens, il y a également quelques jolies maisons, mais par trop européennes. La promenade si vantée de l'*Almendral*, située dans la partie occidentale de la baie, et qui a plus d'étendue que la ville elle-même, est une grande route poudreuse et désagréable, sur laquelle on chercherait vainement un seul *quinconce d'amandiers*.

Du côté opposé, se trouve la jetée, où du moins l'on respire un air pur, et que l'aristocratie chilienne abandonne à la petite bourgeoisie. — Que cette dernière ne se plaigne pas, c'est elle qui a le beau lot.

Rien n'est plus pittoresque, en effet, plus poétique et plus grandiose à la fois, que cette promenade du bord de l'eau à la nuit tombante. A droite, s'élève un sombre rocher que l'on prendrait pour un géant endormi sur les flots ; à gauche se brise la mer, avec ses mille cris terribles et charmants ; et en face miroite la ville, resplendissante de lumières comme une cité fantastique dans un conte de fée ; car à Valparaiso, où il n'y a

pas encore d'éclairage public, chaque propriétaire est tenu de placer une *lanterne allumée* au-dessus de la porte de sa maison. Cette obligation, — qui a pour but de pousser à la plus grande consommation possible de chandelles, et de protéger ainsi l'industrie des suifs, très-importante au Chili, — cette obligation fait de Valparaiso, pendant la nuit, la chose la plus élégante, la plus originale et la plus merveilleuse qui se puisse imaginer. La ville étant bâtie en amphithéâtre, il semble, de la rade, que chaque maison porte une étoile au front!

Ajoutez à cela un ciel d'une limpidité parfaite, une mer plate comme de l'huile et unie comme un miroir; dans la rade, trois cents navires se balançant avec majesté sur leurs ancres, et vous conviendrez que ce spectacle vaut bien celui d'une promenade d'amandiers sans amandiers, où l'on ne voit, en définitive, que ce qu'on voit partout, des robes blanches sentimentales, des bottes vernies amoureuses et des cigares sceptiques.

Valparaiso, cela va sans dire, possède un théâtre; mais ce qu'il faut ajouter, c'est que ce théâtre est, relativement, très-beau, non pas, il est vrai, à l'extérieur, comme monument, mais à l'intérieur, comme théâtre proprement dit. La salle est profonde et bien disposée; tout le parterre est en stalles, toute la première galerie en loges, et toute la seconde, qui est la dernière, en amphithéâtre; la scène est vaste et d'une bonne coupe; le rideau représente un mélange d'allégories poétiques et de figures historiques dont le vrai sens échappe. Du reste, cela n'est pas trop mal peint; mais on sent que l'artiste qui a fait cela avait plus de savoir-faire que de savoir, et plus de métier que de talent. La même remarque s'applique également aux décors.

Le théâtre de Valparaiso a déjà été détruit plusieurs fois par des tremblements de terre; celui réédifié récemment n'a que deux étages, et l'on espère que, grâce à ce peu d'élévation, il pourra mieux résister au terrible fléau. Dût-il, cependant, avoir le sort commun .. eh bien!... on en prendrait son parti, et on le reconstruirait encore une fois. En attendant, il sert de ren-

dez-vous aux femmes les plus élégantes, les plus jeunes et les plus jolies. Comme à Naples, à Venise, à Milan, on y prend des sorbets, des ananas, on y mange des gâteaux; on s'y entretient tout haut de galanterie, de modes, de politique; on y fume, on y aime, on s'y embrasse même, on s'y querelle; en un mot, on y fait un peu de tout, excepté — d'écouter le spectacle!

Au surplus, ce n'est pas aussi déraisonnable qu'on pourrait le croire, car les acteurs sont d'une médiocrité telle, qu'à moins d'éprouver, comme Charles Nodier, un faible marqué pour les polichinelles, il est impossible de ne pas se trouver excessivement malheureux d'avoir à les subir. Je dois faire une exception, néanmoins, en faveur d'un certain Rodriguez, Pérez ou Rosalez (je crois que c'est Rosalez), Espagnol, qui ne manquait ni de finesse, ni d'esprit, ni d'entrain.

La première fois que nous entrâmes au théâtre, don Manuel et moi, on jouait le *Mariage au tambour*, plus un vieux vaudeville de Scribe. Se figure-t-on une pièce des *Variétés* et un vaudeville de Scribe sans couplets, et traduits sèchement mot à mot, comme un premier acte de l'*Œdipe roi*, sur les bancs du collége!... A une seconde représentation, nous vîmes *Carlo Beati* (un rôle d'Arnal!), et à une troisième, *Lucie de Lamermoor*, chantée par des artistes italiens qui avaient laissé leurs voix en Europe, et exécutée par un orchestre qui se composait d'un piano, de deux violons, d'une contre-basse, d'une petite flûte, d'un cor et d'une trompette!!!

Le but, — le vrai, le seul but du théâtre à Valparaiso, — c'est donc la causerie pour quelques-uns, les affaires pour quelques autres, et l'amour pour le plus grand nombre. Au reste, par son matériel, ce théâtre appartient un peu à toute la ville, chacun y apportant sa chaise, son tabouret, et quelquefois jusqu'à son luminaire; il est, de plus, placé dans des conditions générales d'obscurité qui en font, pour les amoureux ou les coureurs d'aventures, la huitième merveille du monde, et s'il n'est pas riche en tentures, en peintures ou en dorures, en revanche il est

luxuriant de frais et délicieux visages, de charmantes épaules et de magnifiques toilettes. Aussi est-ce là que le *cavaliero* fait d'ordinaire ses galeries.

Vous ignorez sans doute, chère lectrice,—et vous également, bien-aimé lecteur, — ce que c'est qu'un *cavaliero* ?

En ce cas, je vais laisser à don Manuel le plaisir de vous l'apprendre.

— Notre pays, — me dit-il, — malgré son nom de république, ses guerres de l'indépendance et son affranchissement du joug espagnol, est à peu près aussi libre que la Russie, car si nous ne sommes pas esclaves de nom, du moins nous le sommes encore de fait, et cela revient au même, quand ce n'est pas cent fois pire. Ainsi qu'en Russie, il n'y a donc chez nous, à proprement parler, que deux castes : les nobles et les serfs ! seulement, ici, les nobles sont quelquefois de simples bourgeois et les serfs des *peones*. Celui qui possède trente piastres pour s'acheter un habit noir est *cavaliero*, et le *cavaliero* a sur l'homme du peuple toutes sortes de *droits superbes*. Il peut le faire jeter en prison, juger, condamner et fustiger en pleine place publique, si tel est son bon plaisir... quitte à le laisser en appeler après. Le *cavaliero* possède-t-il un douaire ou tout au moins un semblant de douaire ; il s'intitule *fils de famille*, et, dès lors, sa personne, sa maison et ses gens deviennent inviolables ; il s'habille à Paris, se chausse à Paris, se coiffe à Paris, et le tout, bien entendu, au détriment des pauvres diables de fournisseurs, ainsi qu'il était de bon ton de le faire sous la Régence. La toilette du *cavaliero, fils de famille*, est donc toujours du meilleur goût ; dans son intérieur, le luxe abonde, — encore le luxe de Paris, — avec ces mille riens charmants qui coûtent si horriblement cher ; dans ses écuries sont les plus beaux chevaux, les meilleurs coursiers, et s'il s'avise d'avoir une voiture, soyez convaincu que cette voiture sera tout aussi douillette, mystérieuse et charmante que celle d'une duchesse. Au moral, le *cavaliero* joue l'esprit fort, raisonne l'amour, tient l'emploi de

Lovelace, séduit les femmes, rosse les maris, enlève les filles, porte la moustache en crocs, et,—pour me servir d'une expression française triviale, mais juste,—*fait généralement, enfin, tout ce qui concerne son état...*

— Bref, don Manuel, je vois que votre *cavaliero* ressemble comme deux gouttes d'eau à un *souper régence*, pris de nos jours à la descente de la Courtille...

— Je ne sais pas ce que c'est que la descente de la Courtille, me répondit tranquillement mon hidalgo ; mais si c'est quelque chose de burlesque, ça doit, en effet, ressembler à nos *cavalieros*, lesquels, après tout, ne sont que des *excentricités*, et ressemblent, par conséquent, eux-mêmes aux *excentricités* de tous les pays.

Sur ce dernier point, don Manuel avait complétement raison, et Paris a ses *cavalieros* aussi bien que Valparaiso ; seulement, chez nous, ces messieurs s'appellent des *lions*... et le bon la Fontaine avait vraisemblablement pressenti leur venue lorsqu'il a écrit celle de ses fables dans laquelle se trouvent ces deux vers :

Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.

XV

Si du boudoir du *cavaliero* vous descendez dans la première case venue, en plein *Almendral* même, dans une case de dix pieds carrés, construite en boue mélangée de paille, et couverte en grandes feuilles de palmier, vous verrez une famille entière, hommes, femmes, vieillards et enfants, tous malingres, chétifs et rabougris, visages pâles, mornes et sombres, bras et jambes décharnés, se tenir accroupis autour d'un triste foyer, fait de quatre cailloux, entre lesquels cuit péniblement un peu de riz...

et vous aurez vu les deux extrémités de l'échelle sociale au Chili.

Ne soyons pas, pourtant, comme don Manuel, n'exagérons rien.

L'homme du peuple chilien est misérable, c'est vrai, et d'une misère poignante... mais, de sa part, cette misère est trop souvent volontaire.

Chacun interprète la liberté à la façon qui lui est le plus favorable ; or, pour le Chilien, avoir la liberté de ne rien faire, c'est la suprême liberté, c'est l'idéal du bonheur. Avec un demi-réal par jour, — environ six sous, il fera vivre toute sa famille. Du *tasso* (bœuf déchiqueté en lanières et séché au soleil), du riz cuit à l'eau, et de la *sandilla* (melon d'eau), auxquels vient se joindre une boisson qui se prépare avec du blé, et qu'on appelle *ulpa*, en voilà certes plus qu'il n'en faut pour dormir vingt heures sur vingt-quatre, et c'est justement ce que, pour la modique somme de trente centimes, — une course d'omnibus! — le Chilien peut facilement se procurer. A la vérité, la femme ne portera ni chemise (dans l'acception rigoureuse du mot), ni bas, ni souliers... mais qu'importe, pourvu que le mari, — l'*homme!* comme on dit, — ait son cheval, sur lequel il puisse cavalcader à l'*Almendral*, ou bien mendier! car c'est là un des priviléges de ce curieux pays, que celui de pouvoir mendier à cheval, ou, — pour m'expliquer mieux, — de pouvoir, tout en étant mendiant, posséder un cheval. C'est vous dire, bien-aimés lecteurs, que la race chevaline se reproduit au Chili avec une prodigalité qui tient du miracle, et c'est de là que vient le bon marché incroyable des chevaux chiliens, surtout dans l'intérieur des terres. Aussi tout le monde est-il écuyer, et bon écuyer, à Valparaiso. Le cheval remplace là le chien du logis, dont il a toutes les précieuses qualités, à commencer par l'attachement, la douceur et la fidélité.

Aller puiser de l'eau, d'une case se rendre à une autre, située vis-à-vis, acheter une demi-livre de chandelles chez l'épicier du

coin, et mettre le nez à la rue pour regarder s'il pleut, sont autant de graves et pénibles corvées qui nécessitent invariablement l'emploi du cheval.

Pauvre et excellent animal! toujours prêt, toujours soumis, toujours doux et caressant, en même temps, cependant, que nerveux et rapide, ardent et fier! En récompense des services incessants qu'il rend à son maître, celui-ci lui laisse se déchirer les sabots sur les pavés de la ville, parce qu'il en coûte trop cher pour aller chez le maréchal, et que, — argent pour argent, — un cheval *ne vaut pas les quatre fers d'un cheval!* Par la même raison, le Chilien ne comprend ni les soins qu'il faut donner à une bonne monture, ni l'économie qu'il faut faire de ses forces. Qu'importe qu'un jeune cheval succombe de fatigue, de faim ou de maladie?... n'y en a-t-il pas mille pour un à la sierra voisine?... Dame, le Chilien se ressent encore parfois de son origine première : — il y a du sang indien dans ses veines!

Le bien-être du *cavaliero*, — pour en revenir à celui-ci, — est également un peu comme la civilisation du *guasso* de bas étage, c'est-à-dire très-superficiel. Son confort est un confort d'épiderme : soufflez dessus, il n'en reste rien! Dans beaucoup de grandes familles elles-mêmes, la fortune est beaucoup plus fictive que réelle. On a chevaux, voiture, loge au théâtre, toilette nouvelle à chaque bal, salon somptueux... et avec cela, on dîne à la façon de nos troisièmes clercs d'avoués.

Un peu de thé, du pain, du riz, et quelquefois, — dans les grandes occasions, — de l'olla podrida aux garbanzos, — tel est le menu habituel des festins.

Il est bien entendu que je ne parle ici que des indigènes, car les étrangers vivent, au contraire, très-confortablement au point de vue culinaire, peu soucieux qu'ils se montrent de jeter de la poudre d'or aux yeux; mais on ne peut pas exiger du Chilien qu'il renonce à son amour du luxe, — un noble amour, après tout; — car, chez lui, cette passion est devenue une fièvre, elle est passée à l'état chronique. Est-ce un bien, est-ce un mal?...

Dieu le sait... Mais, en tout cas, c'est au Chili qu'il faut vraiment dire :

L'habit fait le moine.

Et jamais :

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

C'eût été l'opinion de Sancho... c'est aussi la mienne.

CHAPITRE VI

L'armée du Chili. — Les officiers. — Les soldats. — La musique militaire. — La flotte. — Ses cadres. — La marine marchande. — Son importance. — Les serenos. — But de l'institution. — Un voleur de circonstance. — Justice préventive. — La question. — Comment on fait dire la vérité aux gens. — Colonie pénitentiaire du détroit de Magellan. — Tout est toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. — Constitution chilienne. — Le pouvoir. — L'administration. — Agents diplomatiques. — L'instruction publique. — La religion de l'État. — Organisation religieuse du pays. — Les finances.

XVI

L'armée du Chili, en temps de paix, se monte à environ trois mille hommes.

Don Manuel me fit observer que le nombre des officiers de tous grades s'élevait à peu près aux deux tiers de ce chiffre.

— Ceci vous explique, — ajouta-t-il, — pourquoi chez nous une défection des chefs est plus funeste que partout ailleurs... C'est presque la moitié de l'armée qui passe à l'ennemi...

— Mais à quoi bon ce luxe d'officiers ?...

— A quoi bon?... A pouvoir faire dire : *Quatre hommes et un général,* quand une patrouille vient à passer.

— Peste ! un général pour quatre hommes !... Vous faites magnifiquement les choses.

— Que voulez-vous? il fallait bien trouver à employer notre belle jeunesse, et à occuper nos tailleurs, par la même occasion...

— Vous plaisantez toujours, don Manuel...

— Nullement, je vous assure... et nos señoritas ne pensent pas que ce soit trop de deux mille uniformes pour venir soupirer convenablement auprès d'elles.

— Voyons, parlons sérieusement, et dites-moi quel est le grade de ce jeune officier à épaulettes de maréchal de France?...

— Lieutenant.

— Et celui de cet autre, de ce marin à collet brodé.... Amiral?...

— Je ne pense pas... à moins, toutefois, que cette dignité ne lui soit tombée du ciel cette nuit (on dit que la fortune vient en dormant), car, hier au soir, il s'est endormi simple enseigne de vaisseau.

Cette exagération de costume et ce besoin de jouer au soldat, qui se traduit dans ses moindres actes, n'empêche, du reste, pas le jeune officier chilien d'être fort brave, de bien savoir son métier et de posséder même des connaissances assez solides. Presque tous, en outre, parlent facilement le français et l'anglais. Quant au soldat, il a prouvé qu'il savait se battre, mais sa physionomie n'a rien de militaire. Sa tenue consiste en un pantalon blanc qui ne l'est guère, en une sorte d'habit mal brossé en des buffleteries dont la garde nationale de Senlis rougirait. Au demeurant, d'ailleurs, c'est la meilleure créature du monde, incapable de faire du mal à une mouche, en temps de paix, et bien plus disposé à dormir sur le sable, le nez au soleil, qu'à manier un mousquet.

Voilà pour l'armée régulière; mais, à côté de cela, il y a la

garde civique, dont le contingent ne s'élève pas à moins de 50,000 hommes, infanterie et cavalerie réunies.

Les musiques militaires, de création toute récente, laissent naturellement encore beaucoup à désirer. Cependant elles sont en meilleur état qu'on ne pourrait s'y attendre ; celles de Valparaiso surtout sont l'objet d'une sollicitude toute particulière de la part du gouvernement; la présence habituelle des musiques appartenant aux différents bâtiments étrangers en station vient heureusement la stimuler.

Le répertoire, assez restreint, se compose presque uniquement de morceaux italiens ; l'air national lui-même, que l'on joue à toute occasion, et qui est fort beau, a été écrit par un compositeur, naturalisé Chilien, mais né en Italie.

Après l'armée vient la marine, comme après une reine une autre reine !

Seulement, cette reine-là n'a pas un empire très-étendu... Qu'y faire?... *La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a*... et c'est déjà beaucoup qu'elle le donne !

La marine nationale chilienne se compose :

1° D'une frégate désarmée, construite à Bordeaux, la *Chile;*

2° D'un petit bateau à vapeur acheté en France, également désarmé ;

3° Du brick le *Condor*, sur lequel, je crois, il serait imprudent de doubler le cap Horn ;

4° Enfin, d'une goëlette, — le *Janequeo*, — à laquelle il ne manque, pour mordre, que des dents.

Après cela, vous me demanderez peut-être, madame, pourquoi le gouvernement chilien entretient un vice-amiral, deux capitaines de vaisseau, trois capitaines de frégate, huit capitaines de corvette, huit lieutenants de vaisseau, plus une nuée d'enseignes et d'aspirants?... Mais, mon Dieu ! pourquoi M. votre mari, qui de sa vie n'a monté et ne montera à cheval, a-t-il dans son cabinet une si furieuse paire d'éperons et une si terrible cravache?...

Au surplus, si la marine de guerre chilienne n'a rien de bien menaçant, j'en conviens, en revanche, sa marine marchande est-elle fort respectable pour un petit État. Elle ne comprend pas moins de deux cents navires, jaugeant ensemble 30,000 tonneaux, montés par 1,900 hommes d'équipage environ, et faisant le grand et le petit cabotage.

J'ai hâte, maintenant, de parler d'une institution qui, bien que n'ayant pas précisément un cachet militaire, n'en trouve pas moins bien sa place ici. Je veux parler de l'institution des *serenos*.

Le bourgeois de Valparaiso, — qui ressemble à tous les bourgeois possibles du monde, y compris celui de Paris, — ne parle jamais de ces estimables fonctionnaires sans éprouver un attendrissement, bien naturel d'ailleurs, et sans joindre les mains avec componction.

Mais aussi, qui mieux que le *sereno* mérite ces marques non équivoques de sympathie, de respect et de reconnaissance?...

C'est le *nachtwachter* de Valparaiso, le protecteur de la famille, le défenseur de la propriété, le représentant de la morale publique, le soutien de la veuve et de l'orphelin...

Je sais bien qu'il est certaines occasions dans lesquelles le *sereno* dort volontiers d'une oreille et d'un œil... Mais qui donc est parfait ici-bas?... D'ailleurs, dans ces sortes de circonstances, il ne s'agit jamais que d'effractions dans lesquelles l'amour a seul quelque chose à voir.

Chaque *sereno* est chargé, pendant la durée de son service, de la garde d'un nombre fixe de maisons (dont les propriétaires payent, à cet effet, une somme annuelle à la ville), et la police les rendant responsables de tout vol effectué durant leur faction, on comprend avec quelle vigilance ces hommes accomplissent leur devoir. Ils peuvent bien se départir de leurs yeux d'Argus pour les petits scandales de la rue ou les intrigues d'alcôve, — ainsi que je viens de le dire; — mais, cela excepté, ce sont de vrais cerbères.

Malgré tant de précautions, un vol se commet-il par hasard, le voleur ne tarde pas à être arrêté. Il arrive cependant quelquefois que le coupable échappe à la justice, en dépit de toutes les recherches de la police et de l'habileté proverbiale de ses limiers. Dans ce cas, comme il est impossible de ne pas faire un exemple et de laisser impuni le crime, on prend celui que, par malheur, l'opinion publique soupçonne et désigne.

La victime étant désignée, on l'amène devant l'alcade, qui lui tient à peu près le langage suivant .

— Vous savez qu'on a volé cette nuit deux cents barils de *tasso* chez Ignacio-José-Juan-Sanchez-Alphonso-Perez-Luiz-Pedrolino Balbuena ?...

— Je l'ai entendu dire, excelencia.

— Vous savez aussi que c'est vous qu'on accuse?...

— Je l'ai appris ce matin, à mon retour de Coquimbo, où j'avais été assister aux couches de ma femme.

— Qu'avez-vous à répondre?

— Rien autre, excelencia.

— Bon! Voulez-vous faire l'aveu de votre crime?...

— Comment pourrais-je avouer une chose que je n'ai pas faite?...

Sur ce, on garrotte le pauvre diable, on l'entraîne, et on ne tarde pas à lui apprendre que, vu certaines circonstances atténuantes, l'alcade a usé de clémence et ne l'a condamné qu'à une première épreuve de quinze coups de fouet, sans préjudice, bien entendu, de la peine qu'il a encourue et qui lui sera appliquée ultérieurement après aveux plus complets. En conséquence, on le place, le buste nu, sur une longue planche, on lui pose sur la tête une sorte de mitre en fer-blanc, puis on le conduit sur la *plazuella de la Aduana*, où il reçoit incontinent ses quinze coups de fouet, à la plus grande joie des derniers partisans de la Sainte-Inquisition et du Saint-Office.

Cela s'appelle la *question* et se renouvelle jusqu'à ce que le

coupable avoue son crime...; après quoi, ce dernier retombe sous le coup de la peine régulière formulée par la loi, à l'endroit de son délit.

Aussi, le *coupable* commence-t-il en général par faire tous les aveux qu'on lui demande; ce qui est de beaucoup le plus sage et lui épargne, au moins, la *question*.

A côté de cet usage, — que je laisse à chacun le droit d'apprécier à sa manière, mais qui ne me paraît pas ce que l'on peut positivement appeler humain, — à côté de cet usage, dis-je, les Chiliens possèdent d'autres mesures répressives (des mesures pénitentiaires surtout), qui sont frappées au coin d'une intelligente philanthropie et d'une vraie sagesse.

Pour ne prendre qu'un exemple au hasard, je citerai les colonies de déportation du détroit de Magellan.

Là, tous les condamnés sont rendus à la liberté. Ils doivent au défrichement commun un certain nombre d'heures de travail par semaine; mais une fois ce tribut payé, ils peuvent s'occuper des soins de leur petite maison et de leur petit jardin. Le plus souvent, on les a pris sans feu ni lieu, et on leur donne un abri, un coin de terre à cultiver, une nourriture saine, des vêtements, plus enfin la faculté de se marier. Évidemment, c'est bien.

Ce qui est mieux encore, c'est la possibilité pour le condamné de se réhabiliter vis-à-vis de lui-même par les liens et les affections de la famille, par le spectacle d'une grande, riche et primitive nature.

Vous voyez qu'en définitive tout finit par être pour le mieux dans le moins bon des mondes possibles.

XVII

La constitution politique actuelle du Chili, — car enfin il faut bien en parler un peu, — ne remonte pas au delà de l'année 1833, et n'est, du reste, qu'une seconde édition de celle de 1829; elle

donne aux Chiliens la possession de tous les droits politiques et civils, garantit l'inviolabilité du domicile, proclame la liberté de l'industrie, celle de la presse, et abolit l'esclavage. Un président, élu pour cinq années par le vote indirect, et rééligible pour cinq autres années seulement, exerce le pouvoir exécutif. Deux chambres, celle des sénateurs et celle des députés, exercent le pouvoir législatif sous le nom de congrès national. L'expédition des affaires est confiée à quatre ministres : le ministre de l'intérieur et celui des affaires étrangères; le ministre des finances; le ministre de l'instruction publique, de la justice et des cultes; le ministre de la marine et de la guerre. L'administration intérieure est exercée par des intendants de province, des gouverneurs, des sous-gouverneurs, des inspecteurs, des délégués, enfin par des municipalités nommées pour trois ans. Parmi les autres grands services qui se rattachent au ministère de l'intérieur, et dont l'organisation est de date assez récente encore, figurent la direction des postes, le bureau de statistique, la commission d'assistance publique, les juntes provinciales des chemins et l'école des ponts et chaussées. Quant aux attributions du ministère des affaires étrangères, elles sont celles de ce département dans tous les pays du monde, seulement sur une petite échelle. La politique extérieure du Chili est, en effet, nulle ou à peu près, et les seuls intérêts que la république ait à sauvegarder en pays étranger sont des intérêts commerciaux. Aussi, les seuls agents diplomatiques que le gouvernement entretienne auprès des puissances orientales sont-ils les trois ministres plénipotentiaires de Paris, Rome et New-York; les autres agents sont de simples consuls. On en compte à Bordeaux, au Havre, à Londres, Liverpool, Cadix, Gênes, Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Lima, Mazatlan et Honolulu.

En ce qui touche l'instruction publique, le Chili possède une université, celle de Santiago ; cinq lycées, ceux de Talca, San-Félipe, Conception, San-Fernando et de la Serena; plus de cent écoles primaires, l'institut commercial de Valparaiso, le collége

des pères français de la congrégation de Marie, et le collége anglais.

La religion de l'État est la religion catholique, la constitution n'en reconnaît pas d'autre. Il y a, dans toute la république, un archevêché, trois évêchés, cent vingt-trois paroisses, environ cinquante couvents d'hommes ou de femmes, et un nombre illimité de chapelles. L'évêque de Chiloë compte, en outre, dans son diocèse, une *maison de propagande*, destinée à répandre le catholicisme parmi les Indiens.

Je ne répète pas ici ce que j'ai dit plus haut sur l'armée et la marine; restent les finances.... On prétend qu'elles sont florissantes.

Tant mieux!

CHAPITRE VII

Physionomie de Valparaiso au mois de novembre 1848. — La Californie — L'émigration. — La frégate amirale la *Poursuivante*. — La Sainte-Barbe. — Les fêtes de Noël. — Animation qu'elles donnent à la ville. — Départ pour Santiago. — Les birlochos de poste. — Le correo. — Mode de relais. — Façon dont s'accomplit le voyage. — Magnifique spectacle sur le plateau des Andes. — Santiago. — Aspect de la ville. — Manière dont sont bâties les maisons. — Monuments. — La Monnaie. — L'Alameda. — Digue du Maypocho. — La société chilienne à Santiago. — Hospitalité au Chili. — Mœurs. — Coutumes. — Le mattée. — Usage charmant auquel il a donné lieu. — Le balcon de don Manuel. — Le jardin de botanique. — Histoire d'une jalousie, d'un mouchoir de poche, d'un monsieur qui passe et d'un mari.

XVIII

Le but de mon voyage n'était pas Valparaiso. J'allais aux îles

Sandwich ; mais, pour atteindre ce point isolé du globe, il fallait trouver une occasion, et les occasions ne se présentaient pas, tous les navires qui arrivaient d'Europe étant aussitôt nolisés pour la Californie, et tous ceux appartenant au port étant déjà en route pour le nouvel Eldorado. C'est à cette circonstance que je dus de faire un séjour assez prolongé au Chili, séjour qui me parut cependant trop court encore, grâce à la façon dont je pus l'employer. Valparaiso offrait alors, en effet, un spectacle unique, plein de vie, d'originalité et d'intérêt. On ne parlait partout que de la Californie (récemment découverte); on ne voyait que des gens s'embarquant pour la Californie; on ne lisait dans les journaux que des récits merveilleux sur la Californie; on ne voyait sur les murs que des affiches de navires en partance pour la Californie. Bref, la Californie était la lionne du jour, et l'émigration, passée à l'état de maladie, de fièvre, de délire, atteignait indistinctement hommes, femmes, vieillards, enfants, maîtres, domestiques, riches, pauvres, citadins, paysans, tout le monde enfin. Les faubourgs étaient encombrés d'habitants de la province, accourus de tous les points de la république, afin de prendre passage sur les bâtiments en partance pour San Francisco, et les hôtels, maisons garnies, posadas et autres regorgeaient d'Américains, de Brésiliens, de Français et d'Anglais, dont les navires, arrivés à force de voiles de Montevideo, Buenos-Ayres et Rio-Janeiro, étaient entrés en relâche à Valparaiso.

A côté de cet immense et inusité mouvement, il y avait en outre le mouvement ordinaire, et la rade ne voyait guère passer de jour sans s'enrichir de quelques voiles nouvelles. D'abord, c'étaient les bâtiments venant d'Europe et ignorant encore la découverte de l'or... puis, les baleiniers retournant dans leurs différents ports d'armement, et enfin les vaisseaux de guerre prenant fréquemment le large pour faire exercer leurs équipages. Au nombre de ces derniers, l'un des plus constamment sur la brèche, était la frégate amirale la *Poursuivante*, commandée

par le brave et excellent contre-amiral Legoarant de Tromelin (le même qui fit, en qualité d'officier sur la corvette la *Poursuivante*, — singulier rapprochement de nom, — le célèbre voyage de circumnavigation à la recherche de Lapeyrouse), laquelle frégate allait tantôt faire de grandes manœuvres en mer, tantôt lutter de vitesse avec le vaisseau anglais l'*Asia*, tantôt simplement se perfectionner dans le tir au canon. S'agissait-il d'organiser une matinée musicale, un bal ou une fête quelconque à bord, son empressement, son bon goût et sa courtoisie étaient proverbiaux. Un jour, entre autres, par une mer et un temps magnifiques, il y eut une *après-midi* dansante délicieuse. On descendit d'abord dans la batterie, où commença aussitôt l'execice au canon, en l'honneur des canonniers et de sainte Barbe, leur patronne; l'exercice, exécuté à la grande admiration des invités, fit place à une gaie collation, laquelle fut suivie à son tour d'un concert (la musique de la *Poursuivante* était excellente), auquel succédèrent enfin les danses promises. Cet anniversaire me rappelle (je ne l'avais pas oublié) que j'avais laissé en France une amie, bien bonne, bien excellente, de ce nom de Barbe, et intérieurement je portai un toast en son honneur. Elle le saura dans trois mois, me dis-je... et je ne pus m'empêcher de sourire avec un peu d'amertume à cette pensée, car voilà ce qu'il y a de terrible dans l'absence à quatre mille lieues de distance. Vous célébrez le jour de naissance de l'ami, mort depuis six mois, et vous écrivez une lettre d'amour à la fiancée qui, pour vous attendre plus patiemment, s'est mariée au printemps passé....

XIX

Les fêtes de Noël vinrent bientôt elles-mêmes apporter leur contingent d'intérêt à la physionomie, déjà si animée, que donnait à Valparaiso l'émigration californienne. On n'entendait par-

tout qu'éclats de joie et ris bruyants; sur la place du Théâtre, on rencontrait des groupes de danseurs; à l'*Almendral*, des histrions chantant de vieilles romances avec accompagnement de guitare; puis, sur le quai, dans les rues et sur la jetée, de nombreux cavaliers faisaient admirer leur bonne mine, tandis que de véritables processions de jeunes et charmantes señoritas se rendaient à Polendo, le jardin de plaisance. Bref, d'une extrémité de la ville à l'autre, c'était un tableau plein de mouvement et d'originalité.

Autrefois, il y avait des combats de taureaux, ou plutôt des courses de taureaux (car ce spectacle n'avait rien de sanglant); il n'y en a plus aujourd'hui, et les fêtes de Noël n'en sont ni moins gaies ni moins jolies pour cela.

Les grands négociants et les hautes classes de Valparaiso habitent au pied des rochers qui environnent la ville et aux alentours de l'*Almendral;* les basses classes, un peu partout et comme elles peuvent, mais de préférence dans les québradas. Les Chiliens sont restés tout à fait Espagnols par le côté des mœurs hospitalières, et rien ne peut donner une idée de la grâce charmante et de la cordialité simple avec laquelle ils reçoivent, qu'ils soient riches ou pauvres, qu'ils habitent une villa ou une chaumière, qu'ils aient une succulente *olla podrida* ou un maigre morceau de *tasso* à offrir. Quand une fois on est chez eux, ce n'est plus chez eux qu'on est, c'est chez soi. La première chose que présente une señorita à son hôte, c'est le mattée, breuvage devenu national. Le mattée se prépare dans un vase de cristal, et à peu près de la même manière que le thé; la plante que l'on emploie pour le faire est une plante jaune nommée gerba. L'infusion achevée, on pose le susdit vase de cristal dans un bol guilloché, que l'on fait passer à la ronde, et chacun en aspire le contenu au moyen d'un tube terminé par une boule percée de petits trous et appelée *bombilla*. Les indigènes boivent le mattée presque bouillant, au grand désespoir des étrangers, que la politesse oblige à imiter cet exemple, et qui, d'ailleurs, ne sau-

raient pas résister au plaisir de porter la bombilla à leurs lèvres, lorsqu'une jeune et jolie señorita l'a retirée des siennes pour la leur offrir....

Dans l'intimité de la famille, les Chiliens se montrent pleins d'égards les uns pour les autres; les enfants ne parlent qu'avec tendresse et respect à leurs parents, et les parents n'ont pour répondre à ceux-ci que de bonnes et indulgentes paroles. Il est rare, même dans le peuple, d'entendre une expression grossière, de saisir un trait brutal. — Évidemment, la bonté et la politesse forment le fond du caractère chilien.

Quant à l'éducation proprement dite, elle est très-négligée encore, surtout pour les femmes, et ces dernières ne doivent qu'à la nature la grâce, le tact fin et la distinction que l'on admire en elles.

Le 6 décembre, vers les six heures du matin, je partis pour Santiago, en compagnie de don Manuel, et modestement huché sur la maigre banquette d'un *birlocho*, que j'avais pris soin de louer d'avance. Ces *birlochos* sont de détestables cabriolets ouverts à tous les vents (comme le pourpoint de don César de Bazan), fort mal suspendus et très-hauts sur leurs roues. On y met deux chevaux, dont l'un, monté par le *correo*, est attelé en volée. Ces chevaux sont généralement des haridelles; mais ce qui, de prime abord, inquiète beaucoup plus que leur maigreur, c'est la façon dont ils sont harnachés. On se demande, en voyant les bouts de ficelle qui leur servent de traits, si on arrivera bien tout entier à Santiago, et si on n'a pas attaché sa vie à un fil ... Cependant le *correo*, armé de ses immenses éperons mexicains, le *poncho* sur l'épaule, le *lasso* attaché à la selle et la jambe recouverte de la botte en grosse laine, enfourche sa bête, pique des deux, et vous franchissez comme le vent montées, descentes, vallons, collines et ravins. Derrière le *birlocho* sont attachés les chevaux de rechange, car de trouver des relais, il n'en faut pas parler; ces chevaux de rechange, on le pense bien, ne valent pas tout à fait des chevaux frais; mais

pourtant ils fournissent encore très-convenablement leur course, et, à l'aide de ce système de postes, on fait de vingt à vingt-cinq lieues sans s'arrêter. On a bien tenté, à la vérité, d'échelonner des relais fixes sur la route, et une ou deux entreprises se sont mêmes fondées pour l'exploitation d'un service régulier de diligences entre Valparaiso et Santiago; mais, à peine ces relais étaient-ils arrivés à leur destination, qu'ils disparaissaient comme par enchantement, sans qu'il fût possible de ravoir jamais de leurs nouvelles; quant aux voitures, elles étaient de confection trop délicate pour les aspérités de la route, et il fallait à tout moment les mener chez le charron; enfin les voyageurs manquaient, car le Chilien aime les aventures; il ne sait pas se plier à la régularité de la diligence, et il lui faut de l'imprévu, du désordre; si bien qu'au bout d'un mois d'essai, les compagnies faisaient banqueroute, emportant la caisse sur leurs derniers chevaux... et on en revenait aux *birlochos*.

La distance qui sépare les deux villes est de trente-cinq lieues environ; il en coûte ordinairement de seize à dix-huit piastres (de 80 à 90 francs) pour la franchir; quand on est deux, on partage le différend. On part habituellement à six heures du matin, et on s'arrête aux deux tiers de la route, à Casa-Bianca, pour dîner et coucher; le lendemain, vers midi, on fait son entrée à Santiago. Une heure environ avant d'arriver à la plaine qui conduit à la ville, on atteint le sommet de la dernière montagne, et de là on découvre toute l'étendue des Andes, depuis leur cime couronnée de neige, jusqu'à leurs pieds, qui semblent baigner dans une mer de verdure. C'est un spectacle d'une grandeur et d'une majesté éblouissantes; en le contemplant, il semble que l'on se trouve face à face avec Dieu! Cela ne se laisse reproduire ni par le pinceau, ni par la plume : quand on le voit, cela se laisse admirer, voilà tout.

Santiago est peut-être la ville la plus régulière et la plus propre que je connaisse; toutes les rues s'y croisent à angles droits, et les chaussées y sont entretenues avec un soin remar-

quable. Les maisons sont blanches, de forme quadrangulaire, et n'ont qu'un étage; leurs toits sont plats, et, au-dessus de la corniche, elles possèdent une espèce de parapet. On pénètre dans les divers appartements au moyen d'une cour nommée *patio ;* la grande porte d'entrée, celle ouvrant sur la rue, est un vaste portique décoré avec goût. Chaque maison donne, par derrière, sur un jardin arrosé par divers cours d'eau, ce qui rafraîchit beaucoup l'air que l'on respire à l'intérieur. Les monuments publics n'abondent pas à Santiago, celui dont les habitants de la capitale du Chili se montrent le plus fiers, est assurément celui qui le mérite le moins, la *Monnaie ;* au surplus, il n'est pas encore achevé, et les incrédules doutent même qu'il le soit jamais. Une très-jolie et très-élégante promenade est l'Alameda, appelée aussi Tajamar, et sur l'un des côtés de laquelle on a élevé une magnifique digue pour la préserver des dégats que pourrait lui causer le Maypocho, lors de la fonte des neiges. L'Alameda forme trois avenues différentes; au milieu, est la chaussée où passent voitures et cavaliers ; à droite et à gauche, sont deux larges contre-allées, ombragées par une double chaîne de magnifiques peupliers ; c'est sous les arbres de l'Alameda que l'on rencontre peut-être les plus jolies femmes du Chili, de même que c'est sur sa chaussée que l'on voit les plus fringants attelages de la république. La société de Santiago est tout autre que celle de Valparaiso; l'extrême distinction, le bon goût, l'esprit fin et poli, l'aisance des manières, le charme de la conversation et l'élégance des formes sont les traits distinctifs qui la caractérisent.

XX

Je revins à Valparaiso.

— Si je voulais, — me dit un certain jour don Manuel, — je pourrais vous raconter à peu près l'histoire de notre pays, vous apprendre comment il fut réellement conquis par les Espagnols,

civilisé, puis appelé à déclarer enfin son indépendance, grâce à l'appui des peuplades sauvages, des Arocans, entre autres, qu'il plia à son tour sous le joug, après la victoire. Je pourrais encore, en fouillant sous les ruines ensevelies, vous dire : Ceci fut l'église où, pour la première fois, on entendit retentir le cri de la liberté et prêcher la sainte indépendance; ceci fut une fontaine, rendue célèbre par un grand crime politique; ceci, un autel, un mausolée, une chaire, un portique!... Que vous importerait?... Fort peu, j'imagine, car cela se trouve dans tous nos bouquins, et j'aime mieux vous dire simplement que nous étions autrefois un peuple jeune, ardent, chevaleresque, de mœurs austères et patriarcales, qu'il serait injuste de juger par le peuple que nous sommes aujourd'hui...

— Mais, don Manuel, vous êtes toujours un digne et excellent peuple...

— Digne et excellent, — reprit don Manuel avec un soupir, — c'est possible... mais grand, non. A l'heure qu'il est, nous ne sommes plus que le souvenir, l'ombre, le fantôme de nous-mêmes... Notre race se meurt, notre race est morte. Par-ci, par-là, au fond de quelque quebrada isolée, vous rencontrerez bien encore, par hasard, un type, un homme, une famille... quelque chose qui vous rappellera le grand aventurier ou le vrai gentilhomme du passé... Mais ce seront comme quelques belles figures du siècle dernier, descendues de leur cadre, et rien de plus; car, nous, nous sommes les enfants bâtards de nos pères, ou, pour mieux dire, les enfants bâtards d'un peu tout le monde. Aussi, regardez, s'il vous plaît, si nous avons rien de ce qui constitue la vie d'une nation?... Avons-nous une littérature, des arts, des compositeurs, un théâtre?... Et si la force physique semble nous abandonner, la force morale vient-elle du moins la remplacer...

— Eh ! mon Dieu ! don Manuel, Paris ne s'est pas bâti en un jour; tout ce que vous regrettez de ne pas avoir, vous l'aurez. Considérez, je vous prie, ce que la nature a fait pour vous, ce

qu'elle a dépensé de trésors autour de votre berceau, de combien de soleil elle a éclairé votre naissance !... Vous n'êtes encore que de grands enfants qui marchez en tâtonnant et cherchant votre route ;... mais que vous arriviez à l'âge d'homme et vous verrez si c'est l'âme qui vous manquera.

Don Manuel, qui est un peu courbé déjà, et dont le front est chauve, hocha tristement la tête

— Vous ne me croyez-pas?...

— Si je vous crois, ce n'est guère...

— Eh bien! vous avez tort.

— Je ne demande pas mieux.

— Et je vais vous dire pourquoi...

— Dites.

— C'est que vous n'avez pas foi dans l'avenir.

— C'est que je suis trop fidèle au temps passé.

— Dame... peut-être.

— En ce cas, ma fidélité est une maladie invétérée, presque aussi vieille que moi, et qui ne finira qu'avec moi. Après tout, il est possible que vous ayez raison et que le Chili soit appelé à devenir un grand et chevaleresque pays... Ce jour-là, du plus profond de la terre, les ossements de tous les bons et vrais Chiliens tressailleront d'une joie immense.

— Dans cette espérance, don Manuel, asseyons-nous à votre vieux balcon et regardons passer le Valparaiso de 1848; cela nous aidera à attendre celui de l'avenir.

La maison de don Manuel ouvrait sur l'*Almendral*, et du balcon l'œil embrassait un magnifique panorama. C'était, d'abord, la vue de la rade, avec ses bâtiments pavoisés aux mille couleurs, et le flot allant de l'Océan se confondre, à l'horizon, avec le ciel, bleu comme lui ; puis, la double place du théâtre et de l'église, sur laquelle on voyait ceux qui sortaient de la messe du matin, aller lire les affiches du spectacle du soir ; enfin, la promenade, sillonnée de birlochos, de cavalieros aux ponchos bigarrés, et de couples amoureux, jeunes et charmants.

— Ceci, — reprit don Manuel après un assez long temps de repos et de réflexion, — est, assurément, la plus amusante et la plus instructive lanterne magique qui se puisse imaginer. Voyez-vous, pour commencer, cette petite señorita, à la robe blanche et pudique, qui se dirige de l'air le plus innocent du monde vers le jardin de botanique?

— Parfaitement.

— Quel âge lui donneriez-vous?

— Quinze ans, je pense.

— Attendez encore douze mois et vous aurez dit vrai... Eh bien! mon cher monsieur, ces quatorze printemps s'en vont, de leur pied léger et mignon, à un rendez-vous d'amour. Sous la charmille, il se trouvera un jeune cadet de marine qui, par hasard, cueillera un bouquet de fleurs... mon Dieu! sans savoir comment, on se mettra deux pour le cueillir, ce bouquet... C'est si simple, si naturel, si gentil... et puis, une fois qu'il sera achevé, on sera tout surpris de se sentir les mains unies entre des roses et des muguets... plus surpris encore de voir qu'on respire des lèvres le parfum de la même fleur... et ma foi, quand la nuit étendra ses ailes sur la terre, la nuit sera la bienvenue.

— Ah! don Manuel, don Manuel, pas de jugements téméraires!

— M'en préserve le ciel!... Tenez, regardez plutôt cette jalousie qui se baisse discrètement .. ici, à notre droite... et ce cavalier qui se promène au-dessous, sans avoir l'air de songer à mal... Je parierais qu'avant trois minutes, une petite main blanche et potelée laissera glisser, entre les barreaux, un mouchoir finement brodé... Vous souriez; n'avez-vous donc jamais perdu de mouchoir?... C'est cependant bien facile, et cela peut arriver à tout le monde. . Vous placez, sans y faire attention, votre mouchoir sur le bord de la jalousie... vous êtes préoccupé, vous rêvez... voilà que tout à coup le vent souffle un peu, dérange la jalousie et emporte votre mouchoir.

A ce moment, les choses se passèrent, en effet, comme don

Manuel le disait. — Vous voyez bien ; — continua-t-il avec son sérieux moqueur, — heureusement qu'un ami se trouve là, à propos, pour recevoir la précieuse dentelle et l'empêcher de tomber dans des mains profanes... Ah ! c'est une bonne chose que d'avoir des amis dans la rue... Maintenant, le mouchoir est rendu.

— Mais il paraît que le monsieur ne revient pas.

— Prenez donc patience .. il faut bien laisser aux gens le temps de monter l'escalier, de sonner, de saluer et de redescendre... Tenez, le voici.

— Nullement... l'autre était un grand et beau cavalier ; celui-ci est petit et laid.

— Vous avez raison... je me trompais, c'est le mari?...

— Comment, le mari...

— Sans doute.

— Et il s'en va quand l'amant de sa femme entre au logis.

— Dame... — dit finement don Manuel, — il me semble que c'est le bon moment. Ce mari-là est un homme qui sait vivre ; pourquoi être égoïste?... il y a place pour tout le monde sous le soleil.

— Sous le soleil, peut-être... mais pas dans l'amour d'une femme !...

— Subtilité de mots. Je vous assure qu'au fond c'est exactement la même chose : le cœur et l'amour d'une femme sont un soleil ardent qui a des milliers de rayons et qui peut faire des milliers d'heureux.

— Je ne vous cacherai pas, don Manuel, que tout ceci me paraît au moins bizarre.

— Assurément, parce que c'est du nouveau pour vous, et que le nouveau surprend toujours un peu... Mais que diriez-vous donc, alors, si je vous montrais nos padres vivant au grand jour avec leurs maîtresses, et envoyant impitoyablement brûler en enfer quiconque n'observe pas vigiles?...

— Ma foi, je dirai que tout ce que vous voudrez bien m'apprendre m'intéressera fort.

— En ce cas, je vais vous conter une petite histoire chilienne que je ne vous donne pas comme vraie de tous points, mais qui pourra, cependant, telle qu'elle est, vous initier à certaines particularités de nos mœurs. — Voici des cigarettes; allumons-les, fumons, et, tandis que la fumée montera en spirales autour de nos têtes, invoquons, — vous, le dieu de la patience, — et moi, celui du souvenir!

Et don Manuel, s'allongeant sur son hamac, lui imprima ce petit balancement que les créoles adorent tant, et il commença à peu près en ces termes :

CHAPITRE VIII

Histoire des deux Mariquitta.

XXI

Au commencement de ce siècle, et pendant les dernières années de la domination espagnole, les lois de prohibition les plus sévères étaient en vigueur sur toute la côte du Chili; les vaisseaux et les produits de la Péninsule avaient seuls accès dans les différents ports de la colonie, et ceux des bâtiments des autres nations qui osaient s'en approcher sans autorisation spéciale (fût-ce même pour un cas d'avarie) étaient aussitôt saisis, et leurs équipages jetés au fond de sombres et humides cachots. Il y avait deux causes à cette rigueur aussi odieuse que ridicule, et ces

deux causes les voici : d'une part, le gouvernement espagnol voulait avoir seul le monopole de ses colonies ; de l'autre, comme il les administrait par l'ignorance et la frayeur, et que le seul acte d'apprendre à lire à un esclave constituait un crime à ses yeux, il ne redoutait rien tant que la présence des étrangers. Non dans un but civilisateur ou d'humanité, il faut bien le dire, mais dans un but de commerce et de gain, les capitaines de diverses marines marchandes qui envoyaient alors des navires dans les mers du Sud résolurent de former une sorte de ligue et de forcer, à main armée, les ports qu'on leur fermait. Malgré l'état de guerre qui les séparait ailleurs, des Français, des Anglais, des Américains et des Hollandais prirent part à l'exécution de ce plan. Or, comme les côtes du Chili sont longues, les différents points d'atterrissement assez nombreux et que les forces navales de l'Espagne étaient restreintes, il en résulta qu'à chaque instant le littoral se vit inondé de produits étrangers et que, malgré les mesures les plus rigoureuses, ces produits pénétrèrent jusqu'au cœur même de la colonie. Armateurs et capitaines réalisèrent en peu de temps des bénéfices considérables, qui les engagèrent à persévérer dans une voie aussi heureuse, aussi attrayante, et l'on ne tarda pas à voir arriver à Valparaiso des navires armés en corsaires, construits spécialement pour la marche, et qui, sous les canons de la batterie, débarquaient de la contrebande en plein jour. Le stationnaire faisait-il mine de vouloir les inquiéter, ils filaient leur ancre par le bout, remettaient le vent dans leurs voiles et lui lançaient, en partant, une bordée de leur artillerie. Étaient-ils poursuivis, ils pointaient sur leur arrière une caronade à l'aide de laquelle ils balayaient le pont de l'ennemi, tandis que, par la vitesse de leur marche et l'habileté de leurs manœuvres, ils évitaient ses boulets. La hardiesse de ces nouveaux corsaires ne tarda pas à enflammer l'esprit un peu flibustier des habitants de la montagne, et la contrebande s'établit par terre, sur une aussi vaste échelle que par mer. Des communications régulières, à travers les Andes, avec Buenos-Ayres, tenaient au courant des

navires signalés au large, dans l'Atlantique, et faisant route vers le cap Horn, si bien qu'on pouvait, à quelques jours près, déterminer d'avance l'époque de leur arrivée sur la côte chilienne, et s'apprêter à recevoir leur cargaison où qu'ils la déposassent. En vain le gouvernement redoubla de vigueur, fit des exemples terribles et plaça des espions partout, rien ne changea : là où il semait un espion et un douanier, il poussait quatre contrebandiers !

C'est sur ces entrefaites que, dans la nuit du 26 au 27 mars 1810, sur le coup d'une heure, la vigie du stationnaire de Valparaiso signala simultanément deux grands feux, l'un en pleine mer, à environ quatre milles, l'autre sur la pointe Coronilla. Ordre fut donné immédiatement au garde-côte de prendre le large, tandis que, par terre, trois hommes partaient à franc étrier. Il s'agissait de surprendre, ou tout au moins de reconnaître les doubles forbans, car, évidemment, ces deux feux signifiaient qu'un navire était arrivé et que des bateaux du pays effectuaient son déchargement. Mais, au grand étonnement du commandant stationnaire, le garde-côte rentra sans avoir aperçu de voile au large, bien qu'ayant battu la mer en tous sens pendant plusieurs heures, et les trois cavaliers déclarèrent n'avoir trouvé sur la pointe Coronilla aucune trace de feu.

Le lendemain matin, un brick anglais était en vue.

Le commandant du stationnaire fit appeler à son bord le capitaine du garde-côte.

— Don José Salvatierra, — lui dit-il dès qu'il l'aperçut, — je vous ai souvent dit que vous étiez un Argus sans yeux... Prenez garde de n'être pas bientôt un officier sans épée et un fonctionnaire sans place.

Don José s'inclina en homme qui sait ce que parler veut dire : faute de mieux, il avait des oreilles.

— Écoutez, — reprit le commandant, après avoir joui un instant en silence de l'effet de ses foudroyantes paroles, — voici le bâtiment que vous avez laissé échapper cette nuit.

— Oui, commandant, — répondit à tout hasard don José.

— Vous allez mettre à la voile...

— Oui, commandant.

— Sortir de la rade...

— Oui, commandant.

— Atteindre le pirate...

— Oui, commandant.

— Et le ramener à la traîne, après avoir cloué son pavillon sur le pont et enchaîné les hommes qui le montent.

— Oui, commandant.

— Vous m'avez compris?

— Oui, commandant.

— C'est bien! vous pouvez partir.

— Oui, commandant.

— Mais souvenez-vous que, si vous ne réussissez pas, je vous destitue.

— Oui, commandant.

Et don José s'en retourna comme il était venu, c'est-à-dire l'oreille très-basse, un peu plus basse même, s'il est possible.

Voici pourquoi :

Le garde-côte placé sous ses ordres était une vieille goëlette armée de six obusiers de campagne en mauvais état et montée par douze hommes d'équipage, dont pas un ne connaissait l'exercice à feu. Lorsqu'il faisait une brise à tout casser, comme disent les marins, le malheureux garde-côte parvenait à filer six nœuds; mais c'était sa plus grande vitesse, et il ne fallait pas lui en demander davantage. Or, c'était avec une fine mouche pareille que don José devait donner la chasse aux meilleurs voiliers des deux océans! On comprend ce que son rôle avait à la fois de difficile et de ridicule. Cependant don José aurait sans doute fini par prendre la chose avec philosophie, si le commandant du stationnaire n'avait pas toujours feint d'ignorer la vérité, et ne l'avait pas rendu personnellement

responsable, lui capitaine, de la vélocité boiteuse de son bâtiment.

Dès qu'il fut de retour à bord du garde-côte, don José appela le maître d'équipage.

— Miguel, — dit-il à celui-ci en l'apostrophant avec vivacité, — il y a longtemps que je vous reproche d'être un loup de mer sans dents pour mordre, et de ne jamais savoir découvrir la piste du gibier. Prenez garde de n'être pas bientôt un homme à fond de cale.

— Oui, capitaine, — répondit le maître d'équipage du ton dont le capitaine avait répondu au commandant quelques minutes auparavant.

— Ecoutez, — reprit don José, — voici le bâtiment que vous n'avez pas su apercevoir cette nuit...

— Oui, capitaine.

— Vous allez faire larguer les voiles...

— Oui, capitaine.

— Mettre le cap sur ce corsaire...

— Oui, capitaine.

— Le dépasser...

— Oui, capitaine.

— Et le forcer à se rendre...

— Oui, capitaine.

— Très-bien. Allez faire virer l'ancre.

— Oui, capitaine.

Le maître d'équipage descendit dans le poste des matelots, où la scène entre le commandant et le capitaine se renouvela pour la troisième fois.

— Hum! — grommela don José à part lui, lorsqu'il fut seul et qu'il eut examiné avec sa longue vue le navire signalé, — ce que le commandant m'a ordonné là est plus facile à dire qu'à faire... le butor! Je voudrais bien l'y voir..... lui qui n'a que les mots de pirate et de forban à la bouche. Qu'il vienne donc leur donner la chasse aux contrebandiers, et il verra si l'on prend les mouches

avec du vinaigre... Allons, bon! le voilà, maintenant, qui fait hisser l'ordre de se hâter... On y va, pardieu. — Pour courir inutilement après les gens, il est toujours temps de se mettre en route.

Toutefois, s'approchant de l'écoutille, don José cria d'une voix de stentor :

— Eh bien! Miguel, vous déciderez-vous, aujourd'hui, à faire virer cette ancre?

Pour toute réponse, le maître d'équipage distribua quelques coups de corde à ceux de ses hommes qui ne se pressaient pas assez, et un quart d'heure après le garde-côte sortait enfin de la rade.

Le temps était magnifique, il n'y avait pas de mer, et la brise enflait à peine les voiles.

Le brick dont le capitaine José devait s'emparer était un de ces navires à la carène fine, aux formes élancées et à la mâture penchée à l'arrière, comme on en construisait déjà alors de si charmants en Angleterre, et il suffisait de considérer un instant sa voilure, pour s'assurer qu'à sa plus mauvaise allure il devait atteindre au moins un vitesse de six milles à l'heure, ce qui était justement le maximum de celle du malheureux garde-côte, dans les conditions les meilleures.

Aussi don José était-il parfaitement convaincu d'avance du résultat de sa course, et, pour tout dire, ne regrettait-il que médiocrement ce résultat prévu, si peu était vif son désir de monter à l'abordage du navire anglais, lorsqu'à son grand étonnement, mais à son grand désappointement surtout, il s'aperçut que le brick, loin de continuer sa route, brassait carré pour mettre en panne.

— Diable! — pensa-t-il, — que signifie ceci?

Puis, sentant bien qu'il n'y avait pas à reculer, il fit charger ses obusiers jusqu'à la gueule, arma chacun de ses hommes de deux pistolets, ordonna de hisser le pavillon de guerre, prit un

air de matamore et dit au timonier de mettre le cap droit sur l'échelle de commandement du contrebandier anglais.

Lorsque les deux navires ne furent plus qu'à une demi-encâblure de distance, don José reconnut que le brick était un innocent bâtiment de commerce, sans le plus léger canon à bord, et son audace s'en accrut tout à coup d'une manière incroyable.

— Ah! ah! — s'écria-t-il en roulant de grands yeux, — nous allons donc, enfin, voir en face un de ces terribles écumeurs de mer... Par le Christ! le lion anglais n'a qu'à se bien tenir!

Après cette belle explosion de frayeur comprimée, don Juan se campa fièrement sur ses deux petites jambes, en faisant sonner son long sabre dans le fourreau et en retroussant sa moustache de chat-tigre.

Le garde-côte atteignit bientôt le brick, et les deux navires se trouvèrent bord à bord. Le pont de la *Mariquitta*, — ainsi s'appelait le bâtiment anglais, — était parfaitement libre; non-seulement on n'y voyait pas le plus petit pierrier du plus faible calibre, mais encore le plus modeste ballot de marchandises : on eût dit un yacht de plaisance. L'équipage ne semblait également pas très-nombreux, car il n'y avait qu'un homme à la barre, un homme au bossoir d'avant, un autre dans la grande hune et un quatrième sur le banc de quart, mais celui-là était le capitaine. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, blond comme Phœbus et d'une beauté idéale; il portait une sorte d'uniforme de fantaisie en drap bleu et une casquette en maroquin noir galonnée d'argent. Il fumait, de l'air le plus tranquille du monde, une énorme pipe turque et caressait de la main un magnifique terre neuve assis sur ses pattes de derrière, à côté de lui, et qui devait bien avoir la taille d'un petit âne.

Rassuré complétement, don José eut de la peine à contenir son ardeur guerrière, et son courage ne connut plus de bornes.

— Seigneur capitaine, — cria-t-il d'une voix impertinente comme celle d'un valet de bourreau, — voudriez-vous me faire l'amitié de me dire d'où vous venez et où vous allez?

— Très-volontiers, — répondit le jeune Anglais en excellent espagnol et de l'air le plus gracieux, mais sans se déranger en aucune façon, — quand vous aurez bien voulu me faire l'honneur de m'apprendre vous-même où vous allez et d'où vous venez...

— Je viens d'où il me plaît et je vais où j'ai affaire.

— En ce cas, je ne serai pas en reste de politesse avec vous. J'arrive de quelque part, et je vais ailleurs...

— Peste, mon jeune camarade, vous vous permettez de plaisanter, à ce qu'il paraît.

— Pourquoi pas, mon vieil ami, quand on m'y invite?

— Savez-vous avec qui vous parlez en ce moment?

— Je m'en doute.

— Et vous m'appelez?

— Un rustre, si je ne me trompe, — répondit l'Anglais de la meilleure grâce du monde et avec un calme qui contrastait singulièrement avec l'amusante fureur de l'Espagnol.

— Sainte inquisition! — s'écria don José pourpre de fureur, — je vais mettre tout à feu et à sang à votre bord, si vous vous écartez encore du respect que vous devez à un officier de Sa Majesté.

— Mais, mon cher monsieur, moi aussi je suis un officier de Sa Majesté, et vous vous écartez également du respect que vous me devez, quand vous me menacez, à brûle-pourpoint, et sans dire gare, de tout mettre à feu et à sang à mon bord.

— Bien! Votre nom?

— Mon nom?

— Oui.

— Vous tenez à le savoir?

— Trêve de détours inutiles!

— Je ne fais pas de détours et je vous ai précisément attendu, voyant arriver votre schooner, pour vous demander comment s'appelait l'heureux capitaine de ce fin voilier?

— Don José Salvatierra.

— Ah! capitan don José Salvatierra à la disposition de *ouste*.

— Et je vous informe que j'ai l'ordre de vous capturer ou de vous couler bas.

— A la bonne heure, voilà qui est parlé. Que ne vous expliquiez-vous donc tout de suite! Williams, apportez l'échelle de commandement, afin que ces messieurs puissent nous faire l'honneur de monter à bord.

L'échelle fut accrochée, et don José s'y précipita suivi de maître Miguel et de huit hommes de son équipage, tous armés jusqu'aux dents. Le jeune capitaine anglais reçut avec la plus parfaite courtoisie ces étranges visiteurs.

— Messieurs, — leur dit-il avec un imperceptible sourire, — vous faites votre devoir, et, comme officier, je suis moi-même trop observateur du mien pour ne pas me soumettre d'abord aux lois coloniales dont vous êtes les représentants, quitte à en référer plus tard au gouvernement de Sa Majesté britannique.

— Voilà qui est sage, — fit don José, qui, en somme, préférait ne pas avoir recours aux grands moyens, — et si, dès le commencement, vous aviez tenu ce langage nous nous serions entendus tout de suite.

— Je n'en doute pas... mais j'ignorais votre caractère, et je vous prie de m'excuser. Je n'ajoute plus qu'un mot, et un mot dans votre intérêt : C'est un peu à tort que vous nous traitez sans cesse de forbans, de pirates et de corsaires. Nous sommes, au pis aller, de pauvres contrebandiers, et c'est comme contrebandiers seulement que vous pouvez nous arrêter ou comme navires cherchant à forcer l'entrée du port malgré les règlements...

— J'en conviens de grand cœur.

— Or, suis-je coupable de ce dernier chef?

— Ceci regarde le commandant du stationnaire. . il décidera lui-même; moi, je n'ai qu'à vous capturer.

— Fort bien... Mais je vous prie de me visiter pour mettre votre responsabilité à couvert, — rassurez-vous, j'ai de la con-

trebande à fond de cale, — car, enfin, l'amiral anglais, qui est sur la côte avec plusieurs vaisseaux de guerre, peut venir d'un moment à l'autre demander des explications sur la capture de la *Mariquitta*... et vous conviendrez qu'il serait désagréable pour vous qu'il exigeât votre tête, en réparation de l'outrage fait au pavillon de Sa Majesté Britannique...

Don José réprima une assez laide grimace et se radoucit comme par enchantement à ces derniers mots, car il n'était pas assez bête pour ne pas comprendre la justesse des paroles du capitaine anglais, et il connaissait trop le commandant de port pour pouvoir douter une seule minute de son empressement à obéir, si l'amiral anglais, disposant de forces respectables, lui demandait une tête quelconque...

— *You are a very gentelmann,* — répondit-il en écorchant la langue du capitaine anglais ; — vous avez raison de tous points : l'essentiel est d'être en règle... et dès l'instant où vous m'assurez que vous avez de la contrebande à fond de cale .. je suis bien aise de le constater, par un procès-verbal, avant d'opérer la saisie... Oh ! le capitan don José Salvatierra est connu : il ne fait rien à la légère, et ce n'est pas lui qu'on accusera jamais d'arbitraire !...

— Pour commencer, — reprit le capitaine, — vous allez me goûter un certain verre de vieux bourgogne, dont j'ai deux mille bouteilles à bord...

— Ah ! ah ! deux mille?

— Tout autant.

Et le jeune capitaine entraîna familièrement don José dans le faux pont, après toutefois avoir ordonné à Williams de faire déboucher, au poste, quelques flacons de vieux scherry pour les braves gens qui l'accompagnaient.

— Miguel, suivez-moi ! — cria don José à son maître d'équipage.

— Vous craignez quelque piége de ma part? — fit le capitaine de la *Mariquitta* en riant. — Convenez que si l'un de nous

deux devait trembler devant l'autre, c'est moi... car, enfin, sans vous faire injure, vous êtes cuirassé et armé comme si vous alliez à la conquête du Mexique...

— Oh! tenue d'ordonnance, je vous assure... rien de plus.

On venait d'arriver dans le faux pont.

Le capitaine anglais souffla dans un petit sifflet d'argent, suspendu à son cou par une chaîne de même métal.

— Hein! qu'est-ce que cela? — demanda don José, dont la mine avait pris tout à coup un air effaré des plus amusants.

— Cela? — répéta le capitaine en soufflant une seconde fois dans l'innocent instrument. — C'est un sifflet...

— Je le vois parbleu bien; mais...

— Mais... quoi?...

— Cela ne me fait pas comprendre le motif pour lequel vous venez de vous en servir à présent...

— C'est bien simple .. pour appeler mon maître d'hôtel.

Don José respira, car, au même instant, il vit apparaître un petit homme, gros et rond, à la face réjouie et enluminée, lequel apportait, en effet, un plateau chargé de bouteilles et de verres.

— Ah! ah! — dit-il en se frottant les mains, — voilà qui est bien... Mais hâtons-nous, capitaine, car nous avons de la besogne à terminer... et le devoir avant tout...

— Je ne demande pas mieux.., Tom, un guéridon et des chaises. Messieurs, vous offrirai-je décidément du bourgogne..., du champagne... ou du porto?...

— Va pour le bourgogne... il est le premier inscrit en date; nous lui devons la politesse...

Don José s'assit, et comme le vin était bon, il en but coup sur coup plusieurs verres.

— Eh bien? — lui demanda le jeune capitaine.

— Vraie contrebande! — répliqua don José en faisant claquer sa langue contre son palais en fin connaisseur.

— N'est-ce pas?...

— Certes!

En ce moment, il se fit à bord du garde-côte un bruit étrange; don José et maître Miguel changèrent de figure, puis se levèrent comme mus par un secret ressort; mais le plancher s'abîma subitement sous leurs pas, et ils roulèrent à fond de cale.

— Messieurs, — leur cria le contrebandier en s'approchant de l'orifice du trou par lequel ils avaient disparu, — il y a un proverbe français qui dit : *La nuit porte conseil*... Si ce proverbe est vrai, j'espère que demain matin vous aurez trouvé le moyen de vous tirer d'où vous êtes... En attendant, si votre prison vous semble un peu humide, souvenez-vous qu'il est bon, parfois, de mettre de l'eau dans son vin... C'est un autre proverbe français, et les Français sont de spirituelles gens.

XXII

Voici ce qui s'était passé, d'abord dans le poste de la *Mariquitta*, ensuite sur le pont du garde-côte.

A peine les huit matelots espagnols s'étaient-ils attablés devant les flacons débouchés pour eux par Williams, qu'une vingtaine de colosses les avaient surpris à l'improviste, désarmés, bâillonnés et mis aux fers. Puis, cela fait, des grappins avaient été jetés dans la mâture du garde-côte, et, une fois les deux navires bord à bord, l'équipage de la *Mariquitta* n'avait pas eu de peine à venir à bout des quatre matelots restés sur la goëlette espagnole. Il y avait eu cependant une espèce de petite lutte, et c'est le bruit de cette lutte qu'avaient entendu don José et maître Miguel, au moment où le panneau de la cale s'était ouvert sous eux.

Tout cela s'était fait avec la rapidité de l'éclair et comme sous la baguette d'un magicien, si bien que, si de son bord le commandant du stationnaire avait justement examiné en ce moment

les deux navires, il n'aurait même pas pu se douter de ce qui se passait sur leur pont.

Dès qu'il eut eu mis don José et maître Miguel en sûreté (de la façon qui vient d'être dite), le capitaine de la *Mariquitta* monta sur la dunette.

— Eh bien? — demanda-t-il rapidement à Williams.

— *Oll-reight!* — répondit celui-ci.

— Alors, — reprit le capitaine avec une expression visible de triomphe et de joie, — c'est comme si nos quinze mille fusils étaient à terre.

Puis, après avoir examiné un instant de quel côté la brise semblait se former :

— Et maintenant, — ajouta-t-il brièvement d'une voix forte, — tout le monde en haut, le vent dans les voiles et la barre au plus près!

Vingt-cinq matelots parurent aussitôt sur le pont, exécutèrent en un clin d'œil la manœuvre commandée, et cinq minutes après, la *Mariquitta* courait déjà au large avec une vitesse de cinq nœuds, entraînant le pauvre garde-côte attaché à ses flancs.

Quant à don José, maître Miguel et les huit matelots espagnols, ils firent un instant retentir de leurs imprécations les profondeurs de la cale; mais bientôt, grâce au narcotique versé dans le bourgogne et le scherry, ils ne tardèrent pas à sentir leurs têtes s'appesantir, leurs yeux se fermer... et un quart d'heure ne s'était pas écoulé, qu'ils ronflaient comme des chanoines après vêpres.

Lorsque le brick eut perdu la terre de vue, le capitaine ordonna de mettre en panne.

— Que vingt hommes, — ajouta-t-il, — passent à bord du garde-côte et jettent son artillerie à la mer.

Ce qui fut dit fut fait, et cela avec une rapidité merveilleuse.

— Bon! — reprit le capitaine, — A présent. Williams, faites transporter les prisonniers dans le faux pont de leur navire et fermez solidement le panneau sur eux.

Lorsqu'il eut obéi, Williams remonta sur le pont de la *Mariquitta*.

— *Oll-reight*, milord, — dit-il en s'adressant au capitaine; — faut-il larguer la remorque?

— Non, non, Williams, — répliqua vivement celui qu'il appelait milord, — je ne veux pas la mort du pécheur, et la pénitence est déjà assez dure; nous nous contenterons de promener à la traîne les pauvres diables pendant une partie de la nuit, ce sera parfaitement suffisant; puis, notre expédition terminée, nous les renverrons à Valparaiso.

Le brick orienta de nouveau sa voilure et continua sa bordée au large; mais, cette fois, avec une vitesse de dix nœuds et en remorquant après lui, à une demi-encâblure, l'infortuné garde-côte, qui, allégé de son artillerie, roulait panne sur panne, et aurait infailliblement sombré s'il y avait eu la moindre mer. Par bonheur, le capitaine anglais ne fit pas durer ce jeu-là au delà d'une heure. A la tombée de la nuit, la *Mariquitta* vira de bord, mit le cap sur la terre et diminua de toile.

La soirée fut aussi calme et aussi sereine que la journée avait été magnifique; la brise tomba peu à peu et tourna ensuite au sud, où elle finit par se fixer et par souffler si douce, si égale, que c'est à peine si la surface de l'eau en fut ridée.

A neuf heures, la vigie signala l'entrée d'une sorte de petite baie, située à trois milles environ au nord de Valparaiso, et à neuf heures et demie, un feu vif et clair s'alluma tout à coup sur la côte.

— C'est cela, — fit le capitaine, qui, penché sur le bastingage, s'était lui-même placé en observation. — Williams, combien donne la sonde?

— Vingt brasses, milord, — répondit le lieutenant.

— Alors, faites amener les perroquets, carguer les basses voiles, prendre le riz de chasse aux huniers.

Au bout de trois minutes, Williams se rapprocha du capitaine, et, conformément à son habitude, répéta son laconique :

— *Oll-reight*, milord.

— Bien! Donnez le signal.

Le lieutenant monta sur la dunette, une mèche allumée à la main, et bientôt, du sein d'un pot de feux de Bengale, trois fusées, à la traînée éclatante, s'élevèrent silencieusement dans la nue, d'où elles retombèrent, quelques secondes après, en pluie d'étoiles.

Presqu'au même instant trois fusées, de tous points pareilles, s'élevèrent également de terre.

— Allons, — dit le capitaine rapidement, — il n'y a pas de temps à perdre. Que l'on ouvre le grand panneau de la cale et que l'on commence à monter les fusils sur le pont.

— Milord veut-il que l'on mette en travers? — demanda le lieutenant.

— Pas encore, — répondit le capitaine, — nous filons trois nœuds à peine sous nos huniers, et l'on n'entend pas même les brisants.

A onze heures, l'homme de vigie cria tout à coup :

— Embarcations en vue!

— Combien?

— Trois.

— A la voile?

— Non, à l'aviron.

— Brassez carré, — dit le capitaine d'une voix vibrante, — et hissez le fanal à la corne!

Bientôt les trois embarcations signalées, qui avaient hissé un fanal semblable à celui du brick, furent à portée de voix du navire anglais, et il se fit alors un moment de profond silence, pendant lequel les cœurs battirent un peu de part et d'autre. Ce fut l'affaire de quelques secondes.

— *Libertad!* — cria du bord de l'une des embarcations une voix de jeune fille qui fit tressaillir le capitaine jusque dans les replis les plus cachés de son âme.

— *Chile!* — répondit-il, et tout bas il ajouta, tremblant d'émotion :

— Mariquitta, est-ce vous?

CHAPITRE IX

Suite de l'histoire des deux Mariquitta.

XXIII

C'était Mariquitta.

Mais ici il devient nécessaire de remonter à une année en arrière et de résumer en quelques mots les faits qui avaient eu lieu alors.

A l'âge de vingt et un ans, sir Richard Seymour, riche et beau comme le fut Buckingham, comme lui aimé de toutes les femmes, comme lui aussi de toutes les fêtes et de tous les plaisirs; à l'âge de vingt et un ans donc, sir Richard Seymour ressentit tout à coup les premières atteintes de cette terrible et impitoyable maladie anglaise qu'on nomme le spleen. Il lutta d'abord avec le courage et le désespoir de la jeunesse; il chercha à s'étourdir, et dépensa, à cet effet, un million dans l'espace de la moitié d'une année; il alla même jusqu'à écrire dans les journaux, jusqu'à se faire homme politique... Peine inutile! Le fléau tenait sa victime, il ne voulait plus la lâcher. Se sentant vaincu, sir Richard Seymour tenta alors un effort désespéré : l'Angleterre faisait la guerre à la France; c'était une occasion excellente d'essayer des émotions de la tempête et du combat, il ne la laissa pas échapper.

A cet effet, il fit armer en guerre son yacht de plaisance, forma son équipage des trente plus beaux matelots qu'il put trouver à Plymouth, demanda des lettres de marque et mit à la voile. Après avoir battu la mer pendant une année entière, il atterra au Chili, fit la connaissance de don Lazaro Ribera et de sa fille Mariquitta, qu'il aima et de laquelle il fut aimé; il embrassa la cause de l'indépendance avec ardeur, retourna en Angleterre parfaitement guéri, y acheta des fusils et vendit son yacht, qu'il remplaça par un bel et bon brick de vingt-quatre, à bord duquel il se trouvait au moment où don José reçut la malheureuse mission d'accoster ce dernier. Reste à expliquer encore comment le capitaine du garde-côte avait pu prendre un brick de vingt-quatre pour un innocent bâtiment de commerce; mais il suffira de rappeler qu'à cette époque, — comme toujours, du reste, en temps de guerre, — les navires armés en course employaient tous les stratagèmes imaginables pour tromper l'ennemi. Or, le stratagème imaginé par sir Richard Seymour consistait en une muraille volante recouvrant les batteries.

Cela dit, la scène suivante s'explique d'elle-même.

Sir Richard Seymour avait cru reconnaître la voix qui avai crié *Libertad*, et il avait demandé, ivre de joie :

— Mariquittà, est-ce vous?

Pour toute réponse (l'embarcation ayant accosté le brick), Mariquitta elle-même était tombée dans les bras de son amant.

Il y eut alors un instant de silence, un de ces instants qui ne se disent pas, mais qui se devinent, quand on se souvient du passé et qu'on se rappelle son premier rendez-vous d'amour, un de ces instants où deux âmes, deux cœurs et deux bouches se confondent en un tout divin nommé le bonheur!

— Ainsi, c'est bien vous? — demanda Richard lorsqu'il put parler.

— Qui donc serait-ce? — répondit Mariquitta; — qui donc saurait vous aimer comme je vous aime?

Et elle accompagna ces paroles d'un baiser si doux, que Richard crut avoir reçu celui d'un ange.

— Vous m'aimez, Mariquitta?

— Oublieux!... ne le savez-vous donc plus?

— Je le sais... mais n'importe, répétez-le encore, répétez : Richard, je vous aime!

— Richard, je vous aime! — murmura la jeune fille avec une tendresse ineffable.

— Ah!... Mariquitta, ce mot tombé de vos lèvres circule dans toutes mes veines comme un sang nouveau. Vous me donnez la vie après m'avoir donné le bonheur...

— N'est-ce pas la même chose?

— Oui, vous avez raison; mais laissez-moi vous regarder.

— Regardez-moi tout à votre aise, monsieur; car tandis que vous me regardez, je vous regarde aussi...

— Vous êtes belle comme votre âme, Mariquitta!

— Et vous, Richard, vous êtes beau comme l'amour!

— Mais c'est bonne, surtout, que vous êtes ..

— Pourquoi donc si bonne?

— Parce que vous êtes venue.

— Le beau mérite! croyez-vous que, vous sachant ici, j'aurais été capable de rester tranquille au fond de notre triste sierra de Villamare?... Vous m'appelez bonne, c'est amoureuse qu'il faut dire.

— Cela se ressemble.

— Pas toujours... D'ailleurs, en accompagnant cette nuit nos braves patriotes, je ne faisais que mon devoir.

— Comment?

— Sans doute, vous savez bien que l'histoire de Jeanne d'Arc m'empêche de dormir, et que je n'aspire, comme elle, qu'à délivrer mon pays...

— De l'Anglais? — interrompit Richard en souriant.

— Non, — répondit Mariquitta de même, — mais de la domination espagnole. Or, le débarquement de douze mille fusils est

chose importante, savez-vous? surtout quand ces douze mille fusils portent dans leurs canons la liberté de tout un peuple !...

— Chère patriote, je suis fâché de vous dire que vous vous trompez sur le chiffre de vos armes de guerre... Vous êtes plus riche que vous ne croyez : j'apporte quinze mille fusils.

— Je le sais, cher libérateur ; mais nous vous en laissons trois mille...

— A moi?...

— Oui... pour les porter ailleurs.

— Où cela?

— A Arica.

— Et quand?

— Immédiatement.

— Ainsi, vous voulez que je m'éloigne déjà, et qu'après une année de séparation et de tristesse, je me contente d'une heure de félicité?

— Que comptiez-vous donc faire?

— Croiser sur la côte pendant un mois, et descendre tous les jours à terre.

— Eh bien ! ce n'est que partie remise. Écoutez : nous avons formé un vaste plan d'insurrection ; nous serons appuyés par Buenos-Ayres, qui nous promet quatre mille hommes de bonnes troupes, et nous opérerons, au nord, notre jonction avec les patriotes péruviens, qui ne demandent pas mieux que de se soulever, mais qui n'ont pas d'armes, et surtout pas d'argent pour en acheter. C'est pourquoi nous envoyons trois mille fusils à Arica, c'est pourquoi je vous demande de retarder mon bonheur de trois semaines.

— Allons, je partirai, — dit Richard avec un soupir dont Mariquitta essaya d'adoucir l'amertume par un baiser.—Quels sont les signaux?

— Les mêmes qu'ici.

— Et les mots de passe?

— *Libertad, Peru.*

— Bien! Maintenant, ne parlons plus politique. Je ferai tout ce que vous voudrez ; mais, pour l'amour de Dieu ! quand vous êtes là, causons un peu de vous.

Et les deux amants se retirèrent sur le tillac, où nul ne vint troubler leur doux tête-à-tête, chacun, à bord, étant occupé au transport des fusils. Que se dirent-ils ? Dieu seul le sait, car Dieu seul sait tout, et Dieu seul comprend le langage de deux cœurs qui s'aiment et se taisent. Il est présumable, cependant, que leurs lèvres ne perdirent pas, à prononcer d'insignifiantes paroles, un temps plus précieux, et qu'ils se contentèrent de se savoir unis par cette communion de pensées et cette unité d'aspirations qui, en amour, sont la joie par excellence, la suprême béatitude.

Hélas ! tout a un terme ici-bas, et, pour le bonheur, ce terme arrive toujours trop tôt. Vers les quatre heures, le lieutenant vint donc prévenir milord, comme il appelait sir Richard Seymour, que les douze mille fusils étaient à bord des trois embarcations et du radeau qu'elles remorquaient, et que ces trois embarcations n'attendaient plus que leur *comandante* pour pousser au large.

Or, ce *comandante* n'était autre que Mariquitta elle-même, qui en avait pris le costume, et à laquelle, soit dit en passant, ce costume seyait délicieusement.

— Allons, capitaine,—fit la jeune fille en souriant, mais d'une voix qui n'était pas exempte d'émotion, — soyons hommes... ayons du courage ! Trois semaines, après tout, sont bientôt passées...

— Loin de vous, Mariquitta, trois semaines sont trois siècles...

— Vous avez bien vécu une année sans me voir !

— Vécu, dites-vous ! .. Ah ! n'appelez pas cela vivre !

— Tenez, — reprit Mariquitta en donnant à Richard un dernier baiser plein de larmes, de tendresse et de consolation, — voici mon âme, voici ma vie, emportez-les avec vous... et ne

regrettez plus rien ; car, vous parti, ce qui reste de moi ici ne vaut guère la peine qu'on y songe...

— Vous êtes un ange, Mariquitta.

— Un ange? je suis *comandante* pour le moment... et le devoir m'appelle. Bonne chance, et à bientôt, capitaine.

Ce disant, Mariquitta s'élança légère comme un oiseau, franchit l'échelle de commandement, se laissa glisser dans son embarcation et cria :

— Poussez !

Sir Richard Seymour, la tête appuyée dans ses deux mains, demeura immobile et rêveur à la place où l'avait laissé Mariquitta ; aussi longtemps qu'il put écouter le bruit des rames, il l'écouta ; aussi loin qu'il put suivre de l'œil le sillage du convoi, il le suivit. Puis, quand tout bruit eut cessé, quand toute ombre se fut éteinte, il poussa un profond soupir, appela Williams, et lui dit :

— En route !

— Et nous mettons le cap?... — demanda le lieutenant.

— Au large ! — fit le capitaine.

La *Mariquitta* avait à peine filé un mille, qu'une longue fusée, à flammes tricolores, s'éleva de terre. C'était le signal convenu pour annoncer que l'expédition avait heureusement touché le bord.

Dès cet instant sir Richard Seymour respira plus librement.

— Maintenant, mon cher Williams, — dit-il à son lieutenant, — allons nous coucher... Donnez le commandement à Tompson, et recommandez-lui seulement de me faire prévenir s'il arrivait du nouveau...

— Bien, milord... et les prisonniers?...

— Les prisonniers?... Ah ! c'est juste ! je les avais oubliés. Ma foi, que Tompson fasse de la toile pour les réveiller un peu, et qu'il courre une bordée dans le sud, afin que, tantôt, quand nous leur rendrons la liberté, ils ne puissent se douter ni d'où nous venons, ni où nous allons.

Et sir Richard Seymour alla se jeter tout habillé sur son lit, où il s'endormit bientôt et rêva de Mariquitta. Vers les neuf heures, il se réveilla et monta sur le pont. Il faisait une journée splendide, la mer n'avait pas une ride, et la brise gonflait à peine les voiles.

—Combien avons-nous fait dans le quart de quatre à huit?— demanda le capitaine à Williams, qui avait été plus matinal que lui, et qui buvait tranquillement sur la dunette sa troisième tasse de thé.

— Trente-cinq milles, milord.

— Et de huit à neuf?...

— Trois.

— C'est bien! Faites sauter le panneau du garde-côte et larguer la remorque.

Le lieutenant mit six hommes sur le grelin qui tenait la malheureuse goëlette captive; on amena celle-ci bord à bord avec le brick, et, du haut de la dunette, on brisa alors, à grands coups de harpon, les deux barres de cabestan croisées sur le panneau; puis, d'un coup de hache, on coupa la remorque.

La première tête qui se montra à l'écoutille du garde-côte fut celle de don José. Elle était livide et hideuse de colère.

— Capitan, je vous souhaite le bonjour, —lui cria sir Richard Seymour en se découvrant avec la plus parfaite courtoisie, mais non, cependant, sans rire un peu; — et il ajouta : Un heureux voyage; vous vouliez me faire la galanterie de m'emmener avec vous à Valparaiso, j'ai préféré vous faire la politesse d'une petite promenade en mer avec moi... C'est plus sain, et je porte un grand intérêt à votre santé, monsieur José!

— Ah! forban! ah! corsaire! ah! bandit! ah! pirate! — répondit le capitan écumant de rage et en menaçant du poing sir Richard Seymour; — mais tu ne le porteras pas en paradis... Entre nous, c'est à la vie et à la mort! *Corpo di Bacco*, je te jure que je me vengerai!

— Mon cher monsieur José, — reprit le jeune capitaine an-

glais, — vous êtes un homme bien mal élevé... Mais faites-moi l'amitié de vous taire, sans quoi je serai obligé d'aller vous tordre le cou... ce qui me causerait une peine véritable.

XXIV

A huit jours de là, un homme traversait, au gros de la chaleur, la sierra de Bellamare et la traversait à pied, ce qui est presque sans exemple dans les annales du pays; arrivé à une espèce de carrefour où l'on apercevait une statue de la Vierge et où la route se bifurquait, cet homme tourna à droite, prit un sentier tracé dans un champ de bruyères et atteignit bientôt à la porte d'une jolie petite maisonnette blanche, tapissée de lierre sauvage et recouverte en ardoises; cette porte était entre-bâillée et ouvrait sur une cuisine; dans cette cuisine, il y avait une jeune et jolie fille, qui plumait une oie.

— Pepita, — demanda rapidement l'homme en question, — M. l'alcade est-il chez lui?

— Doux Jésus! — fit la *niña* en laissant échapper un cri et tomber son oie, — que vous m'avez fait peur, don José, et comme vous êtes changé!... Relevez-vous de maladie?

— Oui, — répondit laconiquement don José, car c'était en effet lui; mais il ne s'agit pas de moi... Puis-je voir mon frère?

— M. l'alcade est dans sa chambre; il travaille.

— C'est-à-dire qu'il fait sa sieste... Très-bien! J'attendrai...

— Vous vous trompez, monsieur mon frère, — fit en apparaissant tout à coup, au haut d'un escalier, l'alcade, qui, en réalité, dormait bel et bien, mais que le bruit avait réveillé, — je ne fais pas ma sieste.

— Ah! — répondit don José avec un sourire moqueur, — vraiment?... Eh bien! tant mieux alors, car vous pourrez m'entendre tout de suite, et ce que j'ai à vous dire ne souffre point de retard...

— En ce cas, montez.

Le frère de don José était un homme de trente-cinq ans environ, assez bien pris, quoique avec un peu d'embonpoint et et d'une physionomie qui ne manquait pas de finesse, mais qui trahissait des passions vives. La chambre qu'il habitait était simple; elle réunissait, cependant, tout le confort désirable, ce qui, dans l'Amérique du Sud, est plus rare que le luxe.

Don José ferma la porte sur lui; l'alcade s'assit dans un large fauteuil d'osier, placé sur deux archets de berceau, auquel il imprima, du pied, un léger balancement, et les deux frères se regardèrent un instant en silence, de l'air défiant dont pourraient le faire deux ennemis qui se mesurent de l'œil avant de mettre l'épée à la main.

Ce fut l'alcade, autrement dit don Marcelino Salvatierra, qui prit le premier la parole.

— Eh bien! mon frère, — fit-il nonchalamment, en fermant à demi les yeux et en rejetant sa tête en arrière, sur le dossier du fauteuil; — vous aviez tant de hâte de parler... parlez donc.

— Voici de quoi il s'agit, — répondit don José, rouge de honte au front, et pâle de colère aux lèvres; et il raconta de point en point la triste aventure qui lui était arrivée huit jours auparavant. Quand il eut fini, don Marcelino, qui l'avait écouté avec le plus religieux silence, mais aussi avec la plus complète indifférence, lui fit compliment sur son talent de narrateur et ajouta seulement avec un sourire :

— Vous n'avez oublié que deux circonstances se rattachant à cette curieuse affaire...

— Lesquelles, mon frère? — demanda vivement don José.

— Votre destitution, d'abord... et votre incarcération, ensuite... incarcération qui a fini ce matin.

— Vous saviez donc tout, don Marcelino?...

— Sans doute... et je vous avouerai même que c'est à ma pressante sollicitation auprès du gouverneur de Valparaiso que

vous devez de n'avoir fait que huit jours de cachot au lieu des trois mois auxquels vous étiez condamné...

— Et que dites-vous de cela, mon frère?

— Je dis que c'est très-heureux.

— Et moi, — reprit don José d'une voix sourde, — je dis qu'il me faut vengeance!

— Ah! vengeance!... C'est là votre manière d'être reconnaissant?

— Entendons-nous, monsieur l'alcade; je ne veux me venger ni du commandant qui m'a destitué, ni du gouverneur qui m'a condamné à trois mois de *carcer*, ni même de vous, qui m'avez laissé huit jours en prison, quand par un mot dit à une certaine dame qu'il est inutile de nommer, mais qui est toute-puissante, vous pouviez m'éviter d'y entrer...

— De qui donc alors, monsieur, voulez-vous vous venger, si ce n'est ni du commandant, ni du gouverneur, ni de moi?...

— Du capitaine anglais!

— Permettez-moi de rire... Pensez-vous, par hasard, que Sa Majesté Très-Catholique va ordonner d'armer une flotte et de faire une descente en Angleterre, pour obtenir réparation de la bouffonne mystification subie par l'un de ses plus infimes sujets?...

— Vous appelez l'acte de piraterie dont j'ai été la victime une bouffonne mystification?

— Et vous!... comment l'appelez-vous?

Il se fit un silence de quelques secondes.

— Je n'ai pas besoin, — reprit don José plus sèchement, — que l'Espagne équipe, pour venger l'insulte faite à son pavillon, les vaisseaux qu'elle n'a pas... Mais je puis me venger, moi, et c'est ce que je ferai...

— Ainsi, vous allez vous-même couvrir la mer de navires et donner la chasse à votre corsaire?

Don José ne répondit pas; il se contenta de hausser légèrement les épaules.

— Non?... En ce cas, je devine, — continua l'alcade; — vous allez acheter le garde-côte que vous montiez il y a huit jours encore et qui est en vente; vous le chargerez d'artillerie, et vous battrez les deux océans, avec ce redoutable foudre de guerre, jusqu'à ce que vous ayez rencontré le brick anglais...

— Trêve de railleries, mon frère! — répliqua froidement l'ex-capitaine, — les railleries ne sont pas des arguments... et d'ailleurs, en fût-il ainsi, je vous préviens que tout ce que vous pourriez me dire pour me détourner de mon projet serait inutile...

— Qu'êtes-vous donc venu faire ici, et que voulez-vous de moi?

— Nous y voici : je veux que vous m'aidiez à me venger.

— Moi?

— Vous.

— La plaisante idée! vous êtes fou, mon frère.

— L'idée n'est pas plaisante, elle est bonne... et je ne suis pas fou, puisque je l'ai eue.

— Je vous avoue que je serais assez curieux d'apprendre quel est le rôle que vous me destinez dans votre sainte croisade.

— Oh! mon Dieu, un rôle proportionné à vos moyens, un rôle essentiellement prosaïque et bourgeois, celui d'un bailleur de fonds... rien de plus!

— En vérité?...

— Oui, mon frère.

— Et vous disiez, sans doute, que je remplirais d'autant mieux ce rôle, que ce ne serait pas pour la première fois que je le remplirais?

— Vous devinez à merveille.

— Bien! Or, écoutez-moi, don José : tant qu'il ne s'est agi que de payer vos dettes de jeu ou d'amour, vous avez trouvé ma bourse ouverte, car je me disais : — Péchés de jeunesse!... quoique vous ne soyez plus à l'âge où l'on a le droit de faire de

ces péchés-là). Mais aujourd'hui que vous venez me demander le prix de la vie d'un homme, vous la trouverez fermée, car je me dis : Infamie!

— Hum! — ricana don José, — voici une grande phrase et un grand mot. A votre tour, don Marcelino, veuillez m'entendre : Jadis vous me laissiez puiser dans votre bourse, parce que j'avais un jour surpris chez vous la grande dame dont je vous parlais tout à l'heure, celle qui n'a qu'un mot à dire pour faire pendre la moitié de la ville....

— Taisez-vous, malheureux!

— Et tout à l'heure, — continua don José tranquillement, — vous allez me délier les cordons de la même bourse, parce que je vous dirai une chose qui vous intéresse au plus haut degré, une chose qu'aucun de vos limiers de police ne vous a révélée jusqu'à ce jour....

— Et cette chose? — demanda vivement l'alcade, en sortant tout à coup de son espèce d'apathie.

— Peste! je ne vous l'ai pas encore dite, et déjà vous voici tout à fait réveillé.... Ce que c'est que de mettre le doigt sur le bon endroit : les gens partent comme si l'on avait fait jouer un ressort secret!... Allons, calmez-vous, monsieur l'alcade; il s'agit tout simplement de l'une de vos administrées, de la *Rosa de Bellamare*, comme on l'appelle, de la señoritta Mariquitta!

Don Marcelino devint livide; d'un bond rapide il s'élança sur son frère, et lui étreignant le bras dans ses deux mains de fer :

— Parle! — lui cria-t-il d'une voix strangulée. — Voyons, parle!... Parleras-tu, misérable!

— Ah! ah! — fit don José avec le calme le plus désespérant. — Ceci vous intéresse décidément, à ce qu'il paraît!... Je vous l'avais bien dit; ce n'est cependant rien en comparaison de ce que je vais avoir le plaisir de vous apprendre.... Mais procédons par ordre, s'il vous plaît. Il me faut cinq cents piastres pour mener

à bonne fin mon entreprise... cinq cents piastres et un blanc-seing délivré par vous.

— Cinq cents piastres?

— C'est pour rien, par le temps qui court!... Autrefois, on faisait donner un coup de couteau au premier venu pour un morceau de pain: on faisait assommer un homme pour trois réaux, et noyer une femme pour une piastre.... Aujourd'hui, tout cela est bien changé; l'humanité se moralise et les consciences ont acquis de la valeur.... Je vous défie de trouver un meurtrier un peu honnête au-dessous de cent piastres....

— Votre langage est cynique, José.

— Aurais-je mon argent, Marcelino?

— Parlez d'abord.... je verrai ensuite.

— Non, voyez à présent.

— Eh bien!... vous l'aurez.

— Et le blanc-seing aussi?

— Je vous le promets.

— En ce cas, jurez-le; cela vaut mieux qu'une promesse.

— Je le jure.

— Et sur quoi le jurez-vous?

— Sur l'honneur.

— Sur l'honneur?... J'aime mieux que vous le juriez sur votre tête.

— Sur ma tête, donc! Et maintenant, maudit, qu'as-tu à me dire de la *Rosa de Bellamare?*

— J'ai à vous dire, mon très-cher frère, qu'elle a un amant!...

— Et cet amant? — demanda Marcelino d'une voix strangulée, en s'affaissant subitement sur lui-même comme si un poison violent se fût tout à coup infiltré dans ses veines.

— C'est l'homme dont je veux me venger! — répondit don José froidement.

CHAPITRE X

Suite de l'histoire des deux Mariquitta.

XXV

Don José s'était un peu avancé en affirmant que Mariquitta avait un amant, et surtout que cet amant était le jeune capitaine anglais ; mais il n'y regardait pas de si près lorsqu'il s'agissait d'en venir à ses fins, et un mensonge ne lui coûtait alors pas plus à dire qu'un baiser ne coûte à donner à une *niña*. Or, dans la circonstance présente, l'essentiel, pour lui, était d'avoir don Marcelino dans ses intérêts, de pouvoir compter sur sa bourse, sur sa protection, et don Marcelino, l'égoïsme personnifié, ressemblait à ces magots chinois qui ne savent faire qu'un seul geste : il ne pouvait s'intéresser qu'à une seule chose, et cette chose c'était lui !

— Mon bien-aimé frère a les passions vives, pensa don José ; il aime follement la Mariquitta, il en est souverainement détesté, et, en donnant à propos un os à ronger à sa jalousie, je ferai de lui ce que je voudrai !

Les faits prouvèrent que don José ne s'était pas trompé ; à tout prendre, d'ailleurs, sa supposition ne manquait pas de vraisemblance et avait, au contraire, une sorte de vague fondement. Ainsi, l'ex-capinaine, qui, tout comme son frère, mais seulement en secret, avait sacrifié à la divinité du jour, à la *Rosa de Bellamare*, se rappelait parfaitement que l'année précédente un yacht de plaisance anglais s'était arrêté pendant assez

longtemps sur la côte du Chili, que son propriétaire avait fait la connaissance de don Lazaro Robera, qu'il avait même demeuré sous son propre toit, et que Mariquitta avait paru le voir du meilleur œil. En rapprochant ces circonstances du nom que portait le brick anglais, des façons aristocratiques de son capitaine (don José n'avait malheureusement jamais pu voir celui du yacht de plaisance), de la longue station faite par ce même brick au milieu de la nuit, et de la bordée qu'il avait courue (car, quoique prisonnier, don José, comme marin, avait fort bien apprécié la route faite par le navire), il était au moins possible d'établir une sorte de relation dans les faits. Et puis, don José tenait beaucoup plus à la vraisemblance qu'à la vérité de son invention.. Il lui importait, en somme, assez peu que le capitaine du brick fût ou ne fût pas le même que celui du yacht, qu'il fût ou ne fût pas l'amant de Mariquitta, pourvu que don Marcelino penchât pour l'affirmative, et que, poussé par sa folle jalousie, il lui procurât les moyens de se venger! Or, c'est ce qui eut lieu, en effet, et c'est tout ce que demandait don José.

A la vérité, une fois la question d'argent réglée, une fois le blanc-seing délivré et les spadassins nécessaires trouvés, il s'élevait encore une difficulté, qui n'était pas la moindre de toutes... celle de découvrir sir Richard Seymour!

Six semaines se passèrent à attendre. On était dans la saison des pluies, et Mariquitta sortait à peine; quant au marquis de Robera, son père, il ne quittait jamais son cabinet de travail et ne voyait personne. De ce côté-là, il était donc difficile de rien apprendre. La mer ne se montrait pas moins impénétrable, et l'œil des argus, postés par don José, l'interrogeait vainement en tous sens : nulle voile ne se montrait à l'horizon, ou si, par hasard, il s'en montrait une, c'était toujours le soir... et le lendemain matin elle avait disparu.

— Bah! dit don Marcelino avec humeur à son frère, un jour que celui-ci venait encore lui demander de l'argent. — Vous perdez votre temps, et moi mes onces.... Tandis que vous pré-

parez vos lacets pour le prendre, je gagerais que votre corsaire regagne paisiblement l'Angleterre.

— Vous auriez tort de gager... et surtout de gager avec moi, — répliqua froidement don José, — car je vous gagnerais votre argent.

— Vous êtes donc bien sûr de votre affaire?

— Je suis sûr de l'amour de Mariquitta pour le capitaine; et, quand on est aimé d'une femme comme la Mariquitta, on ne s'en retourne pas paisiblement en Angleterre.

— Vous pourriez bien avoir un peu raison, — murmura don Marcelino devenu pensif.

La vérité est que don José avait raison tout à fait, mais sans s'en douter. Sur quoi il comptait, c'est que le capitaine du brick anglais reviendrait un moment ou l'autre à Bellamare pour achever d'y écouler son chargement, ou tout au moins pour y embarquer de l'or en échange des marchandises qu'il y avait laissées; car don José, du fond de sa flottante prison, avait non-seulement apprécié la route faite par le navire anglais, mais encore parfaitement reconnu le bruit des avirons des embarcations, et compris, par conséquent, qu'il s'agissait de contrebande. Son raisonnement ne manquait donc pas de justesse.

— Si mon corsaire, — pensait-il tout bas, — est réellement le bel étranger au yacht de plaisance de l'année dernière, que réellement encore il aime la Mariquitta ou soit aimé d'elle... et que je le tue, tant mieux! Mais, en tout cas, la grande affaire est de le tuer; car, du moins, faute de mieux, je me serai vengé, et, qui plus est, j'aurai fait du même coup une action méritoire dont les suites naturelles seront ma rentrée en grâce. Quant à mon frère, il en sera pour ses cinq cents piastres, je l'avoue... mais ça lui apprendra à devenir amoureux d'une jolie fille comme la Mariquitta, et surtout se permettre d'être jaloux au point de souhaiter la mort du prochain. A bien examiner les choses, d'ailleurs, cinq cents piastres ne sont qu'une misère pour lui, et c'est un argent qui s'en ira comme il est venu... sans

compter que M. l'alcade, une fois l'entreprise menée à bonne fin, ne manquera pas d'en faire honneur à la vigilance de son administration.

Puis, tout haut, il ajoutait en s'adressant à don Marcelino :

— Eh! mon Dieu, avec les femmes on ne peut jamais jurer de rien : leur cœur est un dédale où se perd la raison humaine. Qui me dit que, délivré de votre rival, vous ne le remplacerez pas bientôt... et que, dans trois mois, six mois, un an, si vous le voulez, la fille du marquis don Lazaro Robera ne sera pas ma belle-sœur ?

— Tenez, répondit à cela l'alcade en se gonflant d'aise, — voici encore trente piastres... mais elles complètent la somme, j'imagine.

— Bah! — reprenait don José, — si vous ne faites que vous l'imaginer, c'est qu'elles ne la complètent pas !

XXVI

Par une calme soirée de septembre, deux fraîches voix s'élevaient doucement du fond d'une tonnelle en fleurs et trahissaient l'émotion de deux cœurs qui s'aiment.

C'était dans la chacra de Bellamare, et sept heures venaient de sonner, ce qui veut dire que la nue étincelait déjà d'étoiles, et qu'il régnait cette demi-obscurité vaporeuse et pleine de mystère qui a tant de charme pour les amoureux, les rêveurs et les poëtes.

Sur un banc de mousse se tenait une jeune fille enveloppée dans sa mante et penchée vers un jeune homme agenouillé à ses pieds.

Cette jeune fille, c'était Mariquitta.

Ce jeune homme était sir Richard Seymour.

Ils se regardaien avec ivresse, de ce regard que possèdent seuls les amants et qui semble pénétrer jusqu'à l'âme, et c'était

plaisir que de les voir si jeunes, si beaux et si purs, s'aimer si bien. Cela réconciliait avec le monde, car cela faisait songer au ciel!

— Ah! Mariquitta, — disait Richard, — je ne sais que vous répéter une seule chose, c'est que je vous aime.

— Et moi, — répondait Mariquitta, — je ne sais faire qu'une seule, vous aimer.

— N'est-ce pas, qu'il n'y a que cela dans la vie?

— Quoi donc?

— L'amour, méchante!

— L'amour sans l'amant?

— Non, l'amour comme nous l'avons, l'amour à deux, l'amour partagé, compris, heureux. Ah! si vous saviez combien les hommes sont fous, et combien ce qu'ils appellent vivre ressemble peu à la vie; si vous saviez combien moi-même j'étais las de l'existence, croyant avoir existé, vous me comprendriez mieux, et vous diriez avec moi : Oui, il n'y a de bon dans la vie que l'amour... ou plutôt, aimer et vivre ne font qu'un!

— Mon Dieu! que vous êtes enfant, mon Richard!

— Et pourquoi enfant?

— Parce que vous mettez la moitié de votre bonheur dans la joie d'en parler.

— Et vous?

— Moi, je le place tout entier dans la seule existence de mon amour! Quand vous n'êtes pas là, je pense à vous; quand vous y êtes, je vous regarde comme je fais en ce moment, et cela me suffit pour me trouver la reine du monde.

— C'est que vous avez, moins que moi, besoin d'expansion.

— Parce que, plus que vous, je suis égoïste.

— Ce qui signifie?...

— Que je garde, comme une avare, mon trésor au fond de mon cœur; tandis que vous jetez le vôtre un peu à tous les échos.

— Ai-je tort d'être prodigue étant si riche?

— Je ne dis pas cela... bien qu'il n'y ait cependant pas de richesse inépuisable ; mais un peu plus de prudence ne vous nuirait pas, j'imagine.

— Qu'entendez-vous par ce mot prudence?

— Oh ! rien que de très-simple.

— Mais encore?

— Voilà... j'ai des pressentiments, et sans savoir ni pourquoi ni comment, quelque chose me dit que mon amour vous a fait des ennemis...

— Des ennemis!... vous voulez dire des rivaux?

— Je ne sais... — répondit la jeune fille avec une angélique naïveté. — Mais... est-ce que cela ne revient pas au même?

— Qu'importe! — reprit sir Richard Seymour d'une voix pleine de persuasion et de tendresse, — ai-je rien à craindre, tant que je suis sûr de votre amour, Mariquitta?

— Il importe beaucoup, Richard; car, si vous voulez être sûr de mon amour, j'ai le droit de chercher à être sûre de votre vie, et pour cela, il faut que vous soyez prudent. Je vous le répète, je n'ai que des pressentiments... Cependant il n'y aurait rien d'impossible à ce que notre bonheur fît des jaloux, et de la jalousie au crime, il n'y a, parfois, qu'un pas...

— Eh bien? — interrompit le jeune homme en souriant, — si l'on me tuait... après?

— Si l'on vous tuait? — répéta Mariquitta avec une expression de douleur et d'énergie inexprimable, — je vengerais impitoyablement votre mort... et après..., après... qu'aurais-je encore à faire en ce monde?

— Eh! cher ange aimé, — dit Richard en pressant sur son cœur la jeune fille, vous voyez bien que je plaisante. Nul ne songe à me tuer, et moi je ne rêve qu'à vivre longtemps pour vous répéter longtemps également que je vous aime, que je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais que vous!

Mais Mariquitta était devenue rêveuse, et, poursuivant sa triste pensée :

— Moi, — murmura-t-elle avec mélancolie, — j'ai déjà songé souvent à la possibilité de vous perdre...

— Ah ! — fit Richard d'un air douloureusement étonné.

— Oui, — continua-t-elle simplement, — et mon parti a été pris dès l'instant où j'y ai eu songé pour la première fois.

— Et ce parti ? — demanda Richard d'une voix émue.

Pour toute réponse, Mariquitta montra au jeune homme un anneau qu'elle portait au doigt depuis le jour où elle lui avait avoué son amour. Richard comprit, et, se penchant sur la main si jeune, si fine et si charmante qui portait avec elle le suprême remède à tous les maux, il la couvrit de larmes et de baisers.

Tout à coup Mariquitta poussa un cri terrible, et Richard redressa vivement la tête; au même instant une double détonation se fit entendre, et deux balles traversèrent en sifflant la tonnelle... puis le bruit précipité d'un cheval qui s'éloigne au galop retentit sur le sol.

Mariquitta et Richard demeurèrent un instant immobiles, muets et comme pétrifiés à leur place. Enfin, la jeune fille se reprit la première au sentiment de la réalité, et, relevant avec effroi son amant, qui était resté agenouillé à ses pieds, elle l'entraîna rapidement vers la *casa*.

— Mariquitta, — demanda Richard à voix basse au moment où ils en franchissaient le seuil, — êtes-vous blessée ?

— Non, répondit-elle brièvement, — et toi ?

— Moi ? — répéta Richard ivre de joie en attirant Mariquitta sur son cœur et en l'y pressant avec transport, — les balles ne m'atteignent pas.

La jeune fille chercha alors de ses lèvres brûlantes les lèvres de son amant, et, leur imprimant un long et ardent baiser :

— Ah ! Dieu est bon, murmura-t-elle.

Mais l'émotion l'avait brisée; elle laissa retomber sa tête en arrière, et Richard ne tint bientôt plus dans ses bras qu'un corps inanimé, qu'une femme évanouie !

Cependant don Lazaro Robera accourut; un vieux serviteur

alla puiser de l'eau fraîche à une fontaine voisine. On en frotta les tempes de la pauvre enfant, on lui fit respirer des sels, et, au bout d'un quart d'heure environ, elle revint à elle en souriant et disant :

— Ce n'était rien, merci... Me voilà tout à fait remise.

Les pressentiments de Mariquitta ne l'avaient donc pas trompée ; son bonheur, son amour, étaient réellement menacés. Mais de quel côté venait le danger, quel motif ou quel intérêt armait le bras qui avait tiré sur Richard (car la jeune fille avait aperçu le canon du pistolet dirigé sur la tête de son amant, au moment où elle poussa un cri), que fallait-il redouter de l'avenir?... Telles étaient les questions que s'adressaient tour à tour don Lazaro et sa fille.

Quant à sir Richard Seymour, il souriait avec indifférence.

— Si vous croyez, — disait-il, — qu'on n'en veut qu'à ma vie... rassurez-vous, de grâce, car je suis invulnérable, et j'ai la conviction que, si le ciel tombait sur la terre, il ne m'écraserait pas. Il y a de ces natures, vous le savez, qui sont salamandres pour tous les dangers ! Or, je suis une de ces natures-là, à tel point que, voyant un boulet arriver sur moi, je ne ferais pas même un mouvement pour l'éviter, bien certain qu'il changerait à temps de direction. Un jour, à Londres, me trouvant sur un balcon qui croulait, je me laissai crouler avec lui, de la hauteur d'un second étage, parfaitement rassuré sur les suites de cette excentricité...

— Tout cela est bel et bon, — conclut enfin don Lazaro, après s'être promené un instant, en silence et de long en large, dans la chambre ; — mais la prudence est mère de la sûreté... et il vaut toujours mieux avoir pris des précautions inutiles que de s'exposer, plus tard, à regretter de n'en avoir pas pris du tout...

— Mon père a raison, ajouta Mariquitta, — la prudence est un devoir... quand ce ne serait que pour tranquilliser ceux qu'on aime...

— Eh bien ! je serai prudent, — répondit Richard, qui ne

savait pas vouloir le contraire de ce que demandait Mariquitta, — et, pour commencer, j'accepterai ce soir l'offre que vous me faites, tous les jours, de votre brave Diégo...

— Voilà qui est tout à fait sage! s'écria Mariquitta en battant joyeusement des mains.

— Diégo est parti pour Valparaiso, d'où il ne reviendra qu'assez avant dans la nuit, — fit observer le marquis de Robera en s'adressant à Richard; — mais je vous accompagnerai moi-même.

— Oh! alors... c'est encore mieux, mon père, car vous aimez Richard comme un fils, et vous veillerez sur lui avec la même sollicitude que s'il s'agissait de votre Mariquitta!

Cinq minutes après, deux cavaliers descendaient, au plus grand galop de leurs chevaux, la sierra de Bellamare.

XXVII

A partir de ce jour, sir Richard Seymour, dont le brick croisait sur la côte, s'entoura de plus de précautions que par le passé pour venir à terre; c'est ainsi, d'abord, qu'il se fit accompagner, chaque fois et à tour de rôle, par deux de ses hommes, armés jusqu'aux dents; qu'il emmena régulièrement avec lui son brave terre-neuve, le fidèle et redoutable Tom, et enfin qu'il se munit lui-même d'une épée formidable et de deux pistolets excellents; le tout, bien entendu, non par prévoyance véritable, mais simplement pour se rendre à la prière de Mariquitta et calmer ses folles appréhensions.

Pendant trois semaines, nul incident nouveau ne vint justifier l'utilité de ces sages mesures, et peut-être même sir Richard Seymour allait-il se départir de leur sévérité, lorsqu'un soir il aperçut avec son coup d'œil marin, et malgré l'obscurité de la nuit, trois hommes postés à cheval à l'extrémité de la vallée qu'il devait traverser.

— Ah! ah! — fit-il en tirant son épée du fourreau et en la prenant aux dents, — nous allons, si je ne me trompe, nous distraire un instant... Ici, Tom... ici, mon chien!

Puis, s'adressant aux deux matelots qui formaient sa suite et qu'il savait être d'assez mauvais cavaliers comme tous les matelots possibles :

— Vous, — ajouta-t-il, — vous allez me suivre à petite distance et vous arrêter à environ trois cents pas de l'endroit où nous attendent ces messieurs... Comme on n'entend pas le sabot de nos chevaux sur le sable et que la nuit est noire, ils croiront que je suis seul en me voyant avancer seul en effet... et ils m'attaqueront incontinent. Je feindrai alors de me replier... ils me courront sus... s'engageront dans la vallée où je les amènerai à portée de vos haches d'abordage... et nous en serons débarrassés.

Sir Richard Seymour arma ses deux pistolets, s'assura bien en selle, puis enfonça avec un certain plaisir ses éperons dans les flancs de son cheval, noble animal prêté par le marquis de Robera et qui partit comme un trait. Trois balles sifflèrent bientôt aux oreilles du jeune Anglais; mais il n'en continua pas moins sa course rapide et vint tomber, aussi prompt que la foudre, au milieu des assassins, qu'il assaillit à grands coups d'épée et qu'il poussa devant lui dans la sierra, aidé dans cette dernière opération par master Tom, qui coupa bravement la retraite aux chevaux. Les matelots firent également leur devoir en tombant à l'improviste sur les trois fuyards, et ceux-ci finirent par demander grâce au nom de la divine Trinité, de la vierge Marie, de l'ange Gabriel et de tous les saints.

— C'est bien! — fit Richard. — Je vous laisse la vie... mais à une condition, c'est que vous allez me dire quelle est la tête dont vous êtes le bras...

— Don José eccelenza, don José Salvatierra! — s'écrièrent à la fois les trois drôles.

— Ah! vraiment?... Et combien vous donne don José pour exercer le joli métier que vous faites?...

— Trois piastres à chacun, eccelenza.

— Fi! ça n'est pas payé, messieurs... et je vous donne quatre fois la même somme...

— Pour tuer don José? interrompirent les trois assassins avec avidité.

— Non... mais pour le passer vertement aux verges la première fois que vous le rencontrerez par ici, à la tombée de la nuit.

A huit jours de là, un nouvel attentat à la vie de Richard fut fait, au moyen de fruits empoisonnés, sans réussir davantage. Une autre fois, ce fut par le lasso que l'une des créatures de don José essaya d'en finir avec le jeune capitaine anglais; mais, le lasso ayant glissé, et sir Richard ayant pu le saisir au vol et le fixer au pommeau de sa selle, il arriva que l'assaillant devint l'assailli, que son cheval fut culbuté et entraîné par celui de son adversaire, et que le coup fut également manqué; enfin, un des matelots de la *Mariquitta*, qui était, un soir, descendu à terre, à l'heure où le capitaine y descendait habituellement, disparut mystérieusement, et toutes les recherches pour le retrouver demeurèrent vaines.

Sir Richard Seymour crut ne devoir raconter aucune de ces diverses particularités, soit au marquis de Robera, soit à Mariquitta; seulement, il résolut de ne pas exposer plus longtemps ses gens à l'implacable haine de ses ennemis et de venir, comme par le passé, seul à Bellamare, s'en remettant à sa bonne étoile et à l'ombrageuse garde de son brave Tom, du soin de le ramener sain et sauf à bord.

— Mon cher Richard, — fit le vieux marquis en le voyant arriver ainsi, sans escorte, sur les trois heures de l'après-midi, — vous voulez donc décidément faire de ma pauvre Mariquitta une veuve avant le mariage?...

— Je vous assure que je ne cours aucun danger, — répondit Seymour en souriant.

— Hum!... vous ne connaissez pas nos Chiliens : une vengeance à exercer est, pour eux, une question de vie ou de mort... ils sont tués ou ils tuent !

— Bah ! — reprit Seymour légèrement, — si je ne connais pas les Chiliens, en revanche je connais don José, et cela me tranquillise complétement.... D'ailleurs, il y a un moyen bien simple d'en finir avec les appréhensions, c'est de nous marier tout de suite. Une fois Mariquitta ma femme, je ne demande pas mieux que de remettre le lendemain à la voile.

— Sans doute... — fit don Lazaro, dont le front s'était subitement rembruni au mot de mariage, prononcé sérieusement cette fois; — mais vous savez que Mariquitta ne veut pas quitter son pays avant de l'avoir aidé à conquérir son indépendance....

— Je le sais... et c'est pourquoi, marquis, j'admire votre fille autant que je l'aime... c'est pourquoi j'attends.

Et, en disant ces paroles, sir Richard Seymour prit et pressa dans les siennes les mains de son futur beau-père.

— Puis ensuite, — continua péniblement ce dernier, après un instant de silence et en poursuivant évidemment le cours d'une idée préconçue, — avant de laisser entrer un noble jeune homme comme vous dans une famille... on lui doit tous les secrets de cette famille... et, parmi ces secrets, mon cher Richard, il en est un qui dévore ma vie depuis trois ans, et que je n'ai pas encore eu le courage de vous révéler.

— Eh bien! marquis, gardez-le, ce secret... je ne veux pas le savoir. Il y a ainsi, dans l'existence de presque tout être, quelque grand malheur irréparable, dont il n'appartient à personne de mesurer l'étendue ou de changer la nature : que ce qui est resté jusqu'à ce jour entre Dieu et vous, continue à y rester !

— Non, — reprit vivement don Lazaro, en entraînant Richard dans son cabinet de travail, — mon secret est celui de ma fa-

mille, Mariquitta le connaît... et vous, qui voulez devenir mon fils, vous devez le connaître... pour en porter courageusement votre part, si vous l'acceptez.

Sir Richard Seymour était entré vingt fois dans le cabinet du marquis, et n'y avait jamais été frappé que d'une seule chose, l'obscurité continuelle qui y régnait. Il avait bien remarqué, à la vérité, un grand tableau recouvert d'un crêpe noir, et placé juste au-dessus du bureau de travail de don Lazaro; mais il avait pensé que c'était là, sans doute, un portrait de feu la marquise, et son attention n'avait pas été autrement éveillée. Le jour dont il s'agit, don Lazaro leva, contre son habitude, les stores, tira les grands rideaux qui cachaient ordinairement les fenêtres; puis, lorsque la pièce fut ainsi inondée de lumière, il s'approcha précisément du mystérieux tableau, arracha d'une main fébrile le crêpe qui en faisait une toile en deuil, et prononça d'une voix brève ce seul mot :

— Regardez !

— Mariquitta ! — s'écria Richard.

C'était, en effet, Mariquitta avec ses seize années, ses lèvres vermeilles, ses grands yeux noirs, son teint de rose, son épaisse et ondoyante chevelure aux reflets de jais, son cou de cygne, son sourire enchanteur et sa distinction charmante ; mais surtout c'était Mariquitta avec sa grâce enfantine, sa candeur virginale et son sourire d'ange !

On eût dit ce portrait fait de la veille, tellement il avait bien l'âge de la jeune fille, et cependant, en y regardant de près, on s'apercevait qu'il avait au moins deux ou trois années de date. Mais sir Richard Seymour, tout entier sous le charme de l'impression, ne vit que Mariquitta lui souriant et prête à lui parler.

Au bout de quelques minutes, don Lazaro, qui, pâle d'abord, était devenu livide, frappa doucement sur l'épaule du jeune homme, et, du doigt indiquant le portrait, lui dit à voix basse, avec une expression de douloureux effort :

— Le secret dont je vous ai parlé... c'est l'histoire de ce portrait... et cette histoire, la voici :

Mais au moment où le marquis allait commencer, Mariquitta entra étourdiment dans le cabinet de son père, un bouquet de fleurs sauvages à la main et appelant Richard.

— Ah ! Mariquitta, — s'écria celui-ci en courant à elle, — j'étais déjà avec vous.... Venez, que je vous contemple mieux encore !

La jeune fille prit la main que lui tendait son amant, et se laissa machinalement conduire en face du portrait; mais, à la vue de celui-ci, elle pâlit subitement, étouffa un cri de douleur et tomba sur ses deux genoux évanouie, les bras étendus convulsivement vers Richard !

CHAPITRE XI

Fin de l'histoire des deux Mariquitta.

XXVIII

Une préoccupation en chasse une autre, et, ainsi qu'il devait arriver, le marquis oublia complétement la cause de l'évanouissement de sa fille, en présence de cet évanouissement lui-même : c'est dire qu'il oublia, à bien plus forte raison, la confidence qu'il allait faire à sir Richard Seymour, confidence à laquelle, du reste, ce dernier ne songea pas un seul instant, tellement il est impossible aux amoureux de penser à autre chose qu'à l'objet de leur amour.

L'évanouissement de Mariquitta, sans présenter de caractère

inquiétant, résista cependant avec assez d'opiniâtreté aux moyens ordinaires de secours, et il fallut aller chercher le médecin. Lorsque la pauvre enfant revint à elle, et que ses yeux s'ouvrirent, ce fut d'abord Richard qu'elle chercha; puis, l'ayant aperçu, elle lui tendit sa main encore froide, lui sourit doucement et s'endormit en le regardant.

Le marquis la crut évanouie de nouveau.

— Rassurez-vous, — dit le docteur, — cette fois-ci, elle repose.... Il n'est pas rare, dans nos pays, de voir ainsi l'évanouissement servir de prélude au sommeil, ou le sommeil de transition à l'évanouissement.... Dans deux heures, la señoritta courra dans le jardin comme si de rien n'était.

— A votre avis, docteur, — demanda Richard, qui s'était d'abord alarmé outre mesure, comme il n'est que trop naturel lorsqu'on aime et qu'il s'agit de l'objet aimé, — il n'y a donc pas de danger?

— Du danger? — répéta le vieil Esculape d'un air étonné. — Quel danger voulez-vous qu'il y ait pour une jeune fille à s'évanouir... surtout quand elle est jolie?... L'évanouissement fait partie de l'éducation des femmes, señor; elles apprennent cela absolument comme elles apprennent à danser....

— Bon! bon! docteur, — dit le marquis en souriant, — nous savons que vous êtes un mauvais plaisant.... Mais, sérieusement parlant, que pensez-vous de l'état de Mariquitta?

– Je vous l'ai dit, mon vieil ami, ce n'est rien.... Votre fille est à l'âge où ces sortes d'accidents sont fréquents, et où il suffit de la cause la plus infime pour les déterminer.... Aujourd'hui, par exemple, il y a de l'électricité dans l'air, et un orage plane au ciel depuis ce matin... voilà probablement tout le secret.

Le marquis sourit avec amertume. Le docteur tâta encore une fois le pouls de la malade, ordonna deux ou trois drogues pour faire plaisir à Richard, prit son chapeau, ses gants, sa cravache et se retira.

Vers les huit heures, Mariquitta se réveilla.

— Oh! sotte que je suis! — fit-elle tout d'abord, en retrouvant sa main dans la main de Seymour, — j'ai perdu, à dormir, toute une journée de bonheur....

Puis, se reprenant, elle ajouta :

— Cependant, non... je n'ai pas tout à fait perdu ma journée... car en dormant j'ai rêvé, et en rêvant je vous ai vu....

— Et moi aussi, — répondit doucement Richard, — je n'ai pas perdu ma journée, car je suis resté près de vous, à votre chevet, vous regardant, vous contemplant, vous adorant....

En cet instant, don Lazaro, qui était descendu pour donner quelques ordres, remonta dans la chambre de sa fille.

— Mon cher Richard, — dit-il après avoir embrassé tendrement Mariquitta, — je vous ai déjà grondé tantôt d'être venu seul... mais enfin, puisque l'imprudence est faite, et que vous devez retourner ce soir à bord, je vous conseille de ne pas attendre plus longtemps.... Le ciel ne nous promet rien de bon pour cette nuit.

— En effet, — ajouta Mariquitta en prêtant l'oreille, — il tonne dans la sierra....

— Je vous donnerai Diégo... — reprit le marquis.

— Pourquoi faire? — interrompit Richard en souriant.

— Pour vous défendre, — fit Mariquitta.

— Contre la pluie et le vent? — acheva Richard. — Je vous remercie, marquis; mais ce serait condamner sans nécessité votre vieux Diégo à des douches froides, et vous savez qu'il ne les aime pas... Quant à moi, au contraire, s'il vente, s'il tonne et s'il pleut, tant mieux! je serai là dans mon élément, et je galoperai avec mes compagnons habituels de voyage.

— En ce cas, croyez-moi, ne perdez pas de temps... Votre cheval est bridé, sautez en selle, donnez-lui de l'éperon, et gagnez au plus vite la côte, si vous voulez pouvoir retourner aujourd'hui encore à votre bord.

— Allons, — dit Richard en soupirant, — je vous obéis, marquis.

Et, adressant à Mariquitta un dernier regard plein d'amour et de tristesse, il ajouta :

— A demain, n'est-ce pas?

— Dame... cela dépend de vous, — répondit la jeune fille.

— A demain donc ! — reprit Richard en s'éloignant.

Le galop d'un cheval se fit bientôt entendre sous les fenêtres.

Mariquitta se dressa sur son séant, appuya son front dans ses deux mains, et prêta l'oreille afin de suivre le plus longtemps possible le bruit de cette course nocturne, qui, à mesure qu'elle s'éloignait et diminuait, semblait emporter son bonheur; puis, quand elle ne distingua plus rien, quand tout se fut confondu avec le grondement lointain de l'orage, elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et murmura avec mélancolie :

— Ah! il y a dans la vie des jours pleins de tristesse, des jours où l'on sent le besoin de pleurer, sans savoir pourquoi l'on pleure!

Le marquis ne s'était pas trompé, la nuit devait être mauvaise, et à peine Richard avait-il fait deux cents pas que la pluie commençait à tomber; mais ce ne fut qu'à l'autre extrémité de la sierra que l'orage éclata pour lui. Du reste, le jeune marin s'en inquiéta fort peu, habitué qu'il était aux gros temps des deux Océans, et s'il pressa le galop de sa monture, ce ne fut pas afin de se soustraire plus tôt à la colère des éléments, mais bien pour abréger la durée du quart de nuit des quatre hommes qui l'attendaient au large, dans son embarcation. Arrivé à l'endroit de la côte où il était descendu ce jour-là (car, chaque fois, il débarquait sur un point différent), il sauta à bas de son cheval, releva et fixa les étriers sur la selle, attacha la bride au pommeau, et renvoya, sans plus de façon, l'excellent animal à Bellamare. C'est ainsi qu'il faisait tous les soirs, et l'intelligente bête était si bien accoutumée à regagner seule le *rancho* de Robera, que souvent il était arrivé à son maître de la laisser revenir à vide de Bustamante, et même de Santiago, c'est-à-dire d'une

distance de plus de vingt lieues, sans que jamais il ait eu à se plaindre de sa ponctualité.

Ce ne fut qu'après avoir renvoyé son cheval que Richard s'aperçut que la mer déferlait avec furie, et qu'il avait dû être impossible à son embarcation d'accoster la terre.

— Ah ! tête folle que je fais ! — se dit-il, — voilà bien de mes coups !...

Cependant, s'adressant à son chien :

— Allons, Tom, — ajouta-t-il, — cherche, mon fils, cherche !

Tom partit comme un trait, mais il revint bientôt, l'oreille basse et la queue entre les jambes ; il n'avait rien trouvé.

— Dame ! — reprit à part lui Richard avec philosophie, — puisque le vin est tiré, comme disent les Français, il faut le boire ; puisque j'ai fait la sottise de lâcher le cheval de don Lazaro, il faut accepter les conséquences de ma faute. Regagner mon bord à la nage me paraît difficile pour plusieurs raisons, dont trois, au moins, sont excellentes : la première, c'est que la mer est affreuse ; la seconde, c'est que la *Mariquitta* tient le large à plus de deux milles, et enfin la troisième, c'est que je ne l'aperçois pas même. Retourner à Bellamare à pied est une affaire de trois heures, sans compter que je ne serais pas sûr de retrouver ma route par l'obscurité qui règne, et chercher un abri dans une case quelconque serait m'exposer à faire à Mariquitta une infidélité involontaire. Le plus sage est donc de me coucher ici et d'attendre le jour ; voici un rocher qui m'abritera contre le vent, et un arbre qui recevra pour moi le plus gros de la pluie ; le sable est mouvant, c'est-à-dire aussi doux que ma couchette, et maître Tom me tiendra lieu, à la fois, d'oreiller et de sentinelle... Ma foi, à la guerre comme à la guerre, et en amour comme en amour !

Et Richard s'arrangea de façon à passer une nuit excellente, en dépit de son étourderie, de la belle étoile (qui ne l'était guère) et de l'orage ; par malheur, il avait compté sans la marée montante et les brisants, sans la foudre et le vent de la mon-

savait pas vouloir le contraire de ce que demandait Mariquitta, — et, pour commencer, j'accepterai ce soir l'offre que vous me faites, tous les jours, de votre brave Diégo...

— Voilà qui est tout à fait sage! s'écria Mariquitta en battant joyeusement des mains.

— Diégo est parti pour Valparaiso, d'où il ne reviendra qu'assez avant dans la nuit, — fit observer le marquis de Robera en s'adressant à Richard; — mais je vous accompagnerai moi-même.

— Oh! alors... c'est encore mieux, mon père, car vous aimez Richard comme un fils, et vous veillerez sur lui avec la même sollicitude que s'il s'agissait de votre Mariquitta!

Cinq minutes après, deux cavaliers descendaient, au plus grand galop de leurs chevaux, la sierra de Bellamare.

XXVII

A partir de ce jour, sir Richard Seymour, dont le brick croisait sur la côte, s'entoura de plus de précautions que par le passé pour venir à terre; c'est ainsi, d'abord, qu'il se fit accompagner, chaque fois et à tour de rôle, par deux de ses hommes, armés jusqu'aux dents; qu'il emmena régulièrement avec lui son brave terre-neuve, le fidèle et redoutable Tom, et enfin qu'il se munit lui-même d'une épée formidable et de deux pistolets excellents; le tout, bien entendu, non par prévoyance véritable, mais simplement pour se rendre à la prière de Mariquitta et calmer ses folles appréhensions.

Pendant trois semaines, nul incident nouveau ne vint justifier l'utilité de ces sages mesures, et peut-être même sir Richard Seymour allait-il se départir de leur sévérité, lorsqu'un soir il aperçut avec son coup d'œil marin, et malgré l'obscurité de la nuit, trois hommes postés à cheval à l'extrémité de la vallée qu'il devait traverser.

— Ah! ah! — fit-il en tirant son épée du fourreau et en la prenant aux dents, — nous allons, si je ne me trompe, nous distraire un instant... Ici, Tom... ici, mon chien!

Puis, s'adressant aux deux matelots qui formaient sa suite et qu'il savait être d'assez mauvais cavaliers comme tous les matelots possibles :

— Vous, — ajouta-t-il, — vous allez me suivre à petite distance et vous arrêter à environ trois cents pas de l'endroit où nous attendent ces messieurs... Comme on n'entend pas le sabot de nos chevaux sur le sable et que la nuit est noire, ils croiront que je suis seul en me voyant avancer seul en effet... et ils m'attaqueront incontinent. Je feindrai alors de me replier... ils me courront sus... s'engageront dans la vallée où je les amènerai à portée de vos haches d'abordage... et nous en serons débarrassés.

Sir Richard Seymour arma ses deux pistolets, s'assura bien en selle, puis enfonça avec un certain plaisir ses éperons dans les flancs de son cheval, noble animal prêté par le marquis de Robera et qui partit comme un trait. Trois balles sifflèrent bientôt aux oreilles du jeune Anglais; mais il n'en continua pas moins sa course rapide et vint tomber, aussi prompt que la foudre, au milieu des assassins, qu'il assaillit à grands coups d'épée et qu'il poussa devant lui dans la sierra, aidé dans cette dernière opération par master Tom, qui coupa bravement la retraite aux chevaux. Les matelots firent également leur devoir en tombant à l'improviste sur les trois fuyards, et ceux-ci finirent par demander grâce au nom de la divine Trinité, de la vierge Marie, de l'ange Gabriel et de tous les saints.

— C'est bien! — fit Richard. — Je vous laisse la vie... mais à une condition, c'est que vous allez me dire quelle est la tête dont vous êtes le bras...

— Don José eccelenza, don José Salvatierra! — s'écrièrent à la fois les trois drôles.

— Ah ! vraiment?... Et combien vous donne don José pour exercer le joli métier que vous faites?...

— Trois piastres à chacun, eccelenza.

— Fi ! ça n'est pas payé, messieurs... et je vous donne quatre fois la même somme...

— Pour tuer don José? interrompirent les trois assassins avec avidité.

— Non... mais pour le passer vertement aux verges la première fois que vous le rencontrerez par ici, à la tombée de la nuit.

A huit jours de là, un nouvel attentat à la vie de Richard fut fait, au moyen de fruits empoisonnés, sans réussir davantage. Une autre fois, ce fut par le lasso que l'une des créatures de don José essaya d'en finir avec le jeune capitaine anglais ; mais, le lasso ayant glissé, et sir Richard ayant pu le saisir au vol et le fixer au pommeau de sa selle, il arriva que l'assaillant devint l'assailli, que son cheval fut culbuté et entraîné par celui de son adversaire, et que le coup fut également manqué ; enfin, un des matelots de la *Mariquitta,* qui était, un soir, descendu à terre, à l'heure où le capitaine y descendait habituellement, disparut mystérieusement, et toutes les recherches pour le retrouver demeurèrent vaines.

Sir Richard Seymour crut ne devoir raconter aucune de ces diverses particularités, soit au marquis de Robera, soit à Mariquitta ; seulement, il résolut de ne pas exposer plus longtemps ses gens à l'implacable haine de ses ennemis et de venir, comme par le passé, seul à Bellamare, s'en remettant à sa bonne étoile et à l'ombrageuse garde de son brave Tom, du soin de le ramener sain et sauf à bord.

— Mon cher Richard, — fit le vieux marquis en le voyant arriver ainsi, sans escorte, sur les trois heures de l'après-midi, — vous voulez donc décidément faire de ma pauvre Mariquitta une veuve avant le mariage?...

— Je vous assure que je ne cours aucun danger, — répondit Seymour en souriant.

— Hum!... vous ne connaissez pas nos Chiliens : une vengeance à exercer est, pour eux, une question de vie ou de mort... ils sont tués ou ils tuent!

— Bah! — reprit Seymour légèrement, — si je ne connais pas les Chiliens, en revanche je connais don José, et cela me tranquillise complétement.... D'ailleurs, il y a un moyen bien simple d'en finir avec les appréhensions, c'est de nous marier tout de suite. Une fois Mariquitta ma femme, je ne demande pas mieux que de remettre le lendemain à la voile.

— Sans doute... — fit don Lazaro, dont le front s'était subitement rembruni au mot de mariage, prononcé sérieusement cette fois; — mais vous savez que Mariquitta ne veut pas quitter son pays avant de l'avoir aidé à conquérir son indépendance....

— Je le sais... et c'est pourquoi, marquis, j'admire votre fille autant que je l'aime... c'est pourquoi j'attends.

Et, en disant ces paroles, sir Richard Seymour prit et pressa dans les siennes les mains de son futur beau-père.

— Puis ensuite, — continua péniblement ce dernier, après un instant de silence et en poursuivant évidemment le cours d'une idée préconçue, — avant de laisser entrer un noble jeune homme comme vous dans une famille... on lui doit tous les secrets de cette famille... et, parmi ces secrets, mon cher Richard, il en est un qui dévore ma vie depuis trois ans, et que je n'ai pas encore eu le courage de vous révéler.

— Eh bien! marquis, gardez-le, ce secret... je ne veux pas le savoir. Il y a ainsi, dans l'existence de presque tout être, quelque grand malheur irréparable, dont il n'appartient à personne de mesurer l'étendue ou de changer la nature : que ce qui est resté jusqu'à ce jour entre Dieu et vous, continue à y rester!

— Non, — reprit vivement don Lazaro, en entraînant Richard dans son cabinet de travail, — mon secret est celui de ma fa-

mille, Mariquitta le connaît... et vous, qui voulez devenir mon fils, vous devez le connaître... pour en porter courageusement votre part, si vous l'acceptez.

Sir Richard Seymour était entré vingt fois dans le cabinet du marquis, et n'y avait jamais été frappé que d'une seule chose, l'obscurité continuelle qui y régnait. Il avait bien remarqué, à la vérité, un grand tableau recouvert d'un crêpe noir, et placé juste au-dessus du bureau de travail de don Lazaro; mais il avait pensé que c'était là, sans doute, un portrait de feu la marquise, et son attention n'avait pas été autrement éveillée. Le jour dont il s'agit, don Lazaro leva, contre son habitude, les stores, tira les grands rideaux qui cachaient ordinairement les fenêtres; puis, lorsque la pièce fut ainsi inondée de lumière, il s'approcha précisément du mystérieux tableau, arracha d'une main fébrile le crêpe qui en faisait une toile en deuil, et prononça d'une voix brève ce seul mot :

— Regardez !

— Mariquitta ! — s'écria Richard.

C'était, en effet, Mariquitta avec ses seize années, ses lèvres vermeilles, ses grands yeux noirs, son teint de rose, son épaisse et ondoyante chevelure aux reflets de jais, son cou de cygne, son sourire enchanteur et sa distinction charmante ; mais surtout c'était Mariquitta avec sa grâce enfantine, sa candeur virginale et son sourire d'ange !

On eût dit ce portrait fait de la veille, tellement il avait bien l'âge de la jeune fille, et cependant, en y regardant de près, on s'apercevait qu'il avait au moins deux ou trois années de date. Mais sir Richard Seymour, tout entier sous le charme de l'impression, ne vit que Mariquitta lui souriant et prête à lui parler.

Au bout de quelques minutes, don Lazaro, qui, pâle d'abord, était devenu livide, frappa doucement sur l'épaule du jeune homme, et, du doigt indiquant le portrait, lui dit à voix basse, avec une expression de douloureux effort :

— Le secret dont je vous ai parlé... c'est l'histoire de ce portrait... et cette histoire, la voici :

Mais au moment où le marquis allait commencer, Mariquitta entra étourdiment dans le cabinet de son père, un bouquet de fleurs sauvages à la main et appelant Richard.

— Ah! Mariquitta, — s'écria celui-ci en courant à elle, — j'étais déjà avec vous.... Venez, que je vous contemple mieux encore!

La jeune fille prit la main que lui tendait son amant, et se laissa machinalement conduire en face du portrait; mais, à la vue de celui-ci, elle pâlit subitement, étouffa un cri de douleur et tomba sur ses deux genoux évanouie, les bras étendus convulsivement vers Richard!

CHAPITRE XI

Fin de l'histoire des deux Mariquitta.

XXVIII

Une préoccupation en chasse une autre, et, ainsi qu'il devait arriver, le marquis oublia complétement la cause de l'évanouissement de sa fille, en présence de cet évanouissement lui-même : c'est dire qu'il oublia, à bien plus forte raison, la confidence qu'il allait faire à sir Richard Seymour, confidence à laquelle, du reste, ce dernier ne songea pas un seul instant, tellement il est impossible aux amoureux de penser à autre chose qu'à l'objet de leur amour.

L'évanouissement de Mariquitta, sans présenter de caractère

courir un frisson glacial dans toutes les veines.... C'était le ciel du lit qui se détachait du plafond et descendait lentement, silencieusement sur la triste couchette, l'embrassant dans toute son étendue et l'étouffant sous son étreinte de plomb !

Richard crut faire un mauvais rêve, et il sentit l'air manquer à sa poitrine oppressée.

Tom poussa un de ces longs et plaintifs gémissements que l'on entend parfois l'hiver, à la campagne, quand on passe de nuit auprès d'une ferme, et qui sont si pleins de tristesse et de funèbres présages.

Au dehors, la pluie fouettait les vitres, le vent sifflait dans les arbres et la foudre grondait toujours.

Richard songea un instant à sauter par la fenêtre, mais celle-ci ne pouvait être ouverte que du dehors ; et briser les carreaux, c'était donner l'éveil ; d'ailleurs, bien que la hauteur fût peu considérable, on pouvait se casser une jambe en tombant, et s'exposer ainsi à être assommé sur place. En supposant, au contraire, qu'on atteignît heureusement le sol, on n'en était guère plus avancé, car évidemment on serait poursuivi à cheval et rattrapé avant d'avoir fait cinq cents pas. Attendre était donc plus sage, et c'est ce que fit Richard.

Au bout d'un quart d'heure environ, un bruit de voix et de pas se fit entendre dans le corridor.

Tom aboya avec une telle furie et d'une voix si puissante, que les vitres en tremblèrent.

Richard s'approcha de son chien, le caressa silencieusement, puis essaya la lame de son couteau sur le bois du lit, et se croisa silencieusement les bras. Il pensa, avec raison, que si une chose pouvait le sauver, c'était l'espèce d'effroi momentané que ressentiraient naturellement les *étouffeurs* à la vue d'un homme vivant qu'ils croyaient déjà un cadavre, et la promptitude avec laquelle il profiterait de ce moment d'effroi et d'indécision pour fondre avec impétuosité sur les quatre hommes, les surprendre et les mettre en déroute.

Tom, qui comprenait le danger et l'aspirait avec volupté, était magnifique de colère.

Tout à coup il se fit un silence profond; les voix cessèrent de parler et les pas s'arrêtèrent. Un pressentiment dit à Richard que les aboiements de Tom avaient effrayé les *étouffeurs*, et que ceux-ci allaient tirer sur son chien à travers la porte; alors, avec la rapidité de l'éclair, il brisa le faible obstacle et se précipita sur les quatre hommes, en même temps que le brave terre-neuve, qui, dans son élan furieux, renversa le premier, saisit le second à la gorge et l'étrangla du coup. Après une lutte affreuse de cinq minutes, Richard trébuchant dans l'obscurité, parvint à se relever et à gagner à reculons le seuil de la chambre à coucher; mais ses deux adversaires avaient malheureusement profité de ce moment de répit pour armer leurs pistolets, et ils allaient en lâcher la détente, lorsque la fenêtre qui leur faisait face vola en éclats. Un éclair sinistre déchira la nue, la foudre tomba avec un fracas épouvantable, et une forme blanche, pareille à un fantôme évoqué par la nuit, se dressa terrible et menaçante devant les deux assassins, qui laissèrent échapper leurs armes et se jetèrent à genoux, terrifiés, éperdus.

Richard était sauvé!

XXIX

Le 17 septembre 1810, l'insurrection chilienne était victorieuse partout, et, bien que l'indépendance du pays ne dût être réellement affermie qu'en 1818, elle n'en était dès lors pas moins certaine déjà. Les dissensions des divers partis, leurs vues différentes sur la forme du gouvernement et de l'élection, l'ambition de quelques meneurs et l'inexpérience de la nation dans les affaires, si neuves pour elle, de la politique, retardèrent encore l'adoption de sages, habiles et énergiques mesures gouvernementales, et les Espagnols, à leur retour de l'expédition

du Pérou, en 1814, réimposèrent même un instant leur joug au Chili; mais, à la date dont il est question, le peuple venait d'être vainqueur; il respirait avec ivresse les premières bouffées de cet air vivifiant qu'on appelle la liberté, et ce n'était partout que fêtes, plaisirs, tertulias.

Aussi, à partir de la tombée de la nuit, les rues de Valparaiso étaient-elles encombrées de promeneurs, et voyait-on de la lumière à chaque fenêtre; l'Almendral comptait par centaines des chanteurs en plein vent, des patriotes orateurs, des danseurs et des baladins de tous genres; les birlochos et les cavalleros se croisaient en mille sens; les jardins de plaisance regorgeaient de visiteurs, et les nombreux cabarets, échelonnés dans la partie occidentale de la ville, n'étaient pas moins fréquentés.

Parmi ces derniers, il en était un surtout auquel la foule se portait de préférence. Il avait assez bonne apparence, faisait face à la mer, et était orné, en guise d'enseigne, d'un vaste transparent pendu à l'extérieur et sur lequel on lisait en lettres de couleur :

LAS DUAS HERMANAS.

Cette espèce de café se composait de deux pièces, dont la première seule était ouverte au public; de mauvaises tables et des bancs de bois formaient tout l'ameublement; au fond, s'élevait un comptoir surchargé de verres et de flacons; au milieu se tenait l'*orchestre*. Cet orchestre, comme ceux que l'on rencontre invariablement dans toutes ces sortes d'endroits, à Valparaiso, se composait d'une harpe, d'une guitare et d'un tambour de basque. La harpe chilienne est à la fois plus petite et plus légère que la harpe d'Europe; elle se joue également d'une tout autre manière; car, au lieu d'être droite, elle est horizontale comme la harpe antique. Le haut de l'instrument est appuyé sur les genoux du virtuose, ce qui change naturellement la disposition des cordes; le tambour de basque est ce qu'il y a de plus primitif au monde: un morceau de bois creux et concave, recouvert d'une peau brute,

en fait tous les frais. Quant à la guitare, son caractère national consiste dans le son uniformément nasillard et fêlé que lui donnent les musiciens de l'Amérique méridionale. Quoi qu'il en soit, l'orchestre de *las Duas Hermanas* jouissait alors d'une très-grande réputation dans la seconde ville du Chili, grâce à la beauté miraculeuse, éblouissante, divine, de sa prima donna, qui en était en même temps la harpiste, les musiciens chiliens faisant à la fois l'office d'instrumentistes et de chanteurs.

Donc le 17 septembre 1810, sur les dix heures du soir, la fine fleur de la société valparaisoise se pressait, comme de coutume, dans la pulperia de *las Duas Hermanas*, lorsqu'un homme, couvert d'un long poncho aux couleurs nationales et monté sur un cheval écumant de sueur, vint se joindre au groupe des admirateurs de la señorita; il était accompagné d'un autre cavalier, qui, arrivé au milieu de la pièce, fit adroitement pivoter son cheval sur lui-même. Les deux nouveaux venus se trouvèrent ainsi l'un à côté de l'autre, les têtes de leurs chevaux étant tournées en sens inverse. Les habitués et les mucisiens de la pulperia ne parurent nullement surpris de cette visite; la jeune fille qui jouait de la harpe recula seulement un peu le bout de son instrument, et le concert continua comme si de rien n'était.

Les deux cavaliers demandèrent un verre de limonade, se parlèrent un instant à voix basse en regardant la señorita, jetèrent à celle-ci quelques pièces de monnaie, puis, se courbant sur leur selle pour ne pas se heurter la tête à la porte, ils donnèrent de l'éperon et sortirent aussi prestement qu'ils étaient entrés. A peine dans la rue, ils firent prendre le galop à leurs bêtes, et ne ralentirent cette allure que lorsqu'ils eurent laissé derrière eux les dernières maisons de la ville et qu'ils se virent en rase campagne.

— Eh bien! fit alors l'homme au poncho national en s'adressant à l'autre cavalier, — que dites-vous de cette ressemblance, mon frère?

— Je dis, don José, que c'est à n'y pas croire, et que si je

n'avais pas vu, il y a une heure, Mariquitta à Bellamare, j'affirmerais que c'est elle que je viens d'entendre chanter dans la pulperia de *las Duas Hermanas*,

— Ainsi, don Marcelino, vous croyez que l'œil d'un amant lui même peut s'y tromper?

— Non-seulement l'œil d'un amant, mais encore celui d'un père.

— Oh! oh! c'est beaucoup dire, et je n'en demande pas tant. Maintenant, écoutez-moi, mon frère.

— Parlez.

— Vous m'avez donné cinq ou six cents piastres...

— Prêté, José, prêté.

— Mon Dieu! cela revient au même, et ce n'est pas la peine de m'interrompre pour une pareille misère. Donc, vous m'avez donné ou prêté, — je ne tiens pas au mot, — cinq cents piastres...

— Six cents, mon frère.

— Six cents, je le veux bien, le chiffre ne fait rien à l'affaire. Vous m'avez prêté ou donné, disais-je, six cents piastres pour vous aider à vous débarrasser d'un rival préféré et d'un contrebandier redoutable.

— Permettez, mon frère...

— Le ciel m'est témoin, — continua don José feignant de ne pas entendre l'interruption de don Marcelino, — que j'ai employé consciencieusement cet argent et que j'ai tout mis en œuvre pour vous défaire de sir Richard Seymour. Une certaine nuit, dans la *posada Chilena*, j'ai même été sur le point d'y réussir, et j'y aurais réussi à coup sûr, tant étaient bien prises mes mesures, si le diable ne s'en était pas mêlé, ou plutôt la señorita Mariquitta, ainsi que je vous l'ai raconté dans le temps.

— Oui, je le sais, — répondit don Marcelino : Mariquitta apparut tout à coup à vos hommes au milieu de la nuit, enveloppée dans de longs vêtements blancs. Le vent gémissait comme une

âme en peine, la foudre grondait avec furie, des éclairs blafards sillonnaient le ciel... et ils eurent peur.

— C'est cela même.

— Je sais encore que, le lendmain matin, le brick anglais prit le large, sir Richard Seymour ayant promis à Mariquitta, pour la rassurer, de s'éloigner du Chili jusqu'au moment où il pourrait y revenir sans danger.

— Ce moment est arrivé, mon frère... — Aussi, — reprit don Marcelino d'une voix légèrement altérée, — je m'attends d'un instant à l'autre à voir signaler la *Mariquitta*.

— N'attendez plus, car elle est signalée déjà, et demain matin sir Richard Seymour sera dans les bras de sa maîtresse.

— Eh bien! qu'y faire? — demanda don Marcelino.

— L'empêcher! — répondit l'ex-capitan froidement.

— Prenez-y garde, don José, je ne suis plus alcade, la révolution triomphe, et Mariquitta en est l'héroïne...

— Si vous n'êtes plus alcade, en revanche vous êtes toujours amoureux! — ricana don José.

— Soit! mais jouons un peu cartes sur table, s'il vous plaît. Mon amour, c'est le manteau dont vous couvrez vos projets; le véritable mobile, c'est votre vengeance à satisfaire. Or, écoutez-moi, à votre tour. J'ai pu prêter l'oreille à votre proposition d'en finir avec sir Richard Seymour, — c'est ainsi qu'on l'appelle, n'est-ce pas?... tant qu'il s'est agi, en définitive, d'un vulgaire contrebandier... Mais, aujourd'hui, les choses sont bien changées : je ne suis plus alcade, je vous le répète, et le capitaine de la *Mariquitta* est un libérateur... on lui doit les fusils de la liberté! si bien que celui qui toucherait à un seul cheveu de sa tête ne serait pas pendu, mais écharpé.

— Vous parlez comme un livre, mon frère, et comme un livre imprimé chez un jésuite; permettez-moi de vous répondre avec un peu plus de franchise. Oui, je veux servir ma vengeance beaucoup plus que vos amours, j'en conviens; mais, en servant ma vengeance, je sers vos amours, cela est certain. Or,

qu'importe le mobile qui me fait agir, si pour vous le résultat est le même? Oui, le contrebandier s'est transformé en patriote; avouez, cependant, que si je le tuais, il n'en serait pas moins bel et bien mort, quoique patriote et libérateur! Oui, les choses ont bien changé... mais elles peuvent changer encore...

— Qu'entendez-vous par là?

— Rien... sinon que la stabilité n'est pas dans les destinées humaines.

— Ainsi, vous croyez que la cause de la monarchie?...

— Je ne sais pas trop ce que je crois... Ah! pardon, je me trompe : je crois qu'avec vingt piastres vous auriez beaucoup de chances de vous faire adorer, toute une nuit, de la Mariquitta de la pulperia; je crois qu'on pourrait faire prendre à sir Richard Seymour cette folle fille pour sa fiancée; je crois qu'en la voyant dans vos bras il jurerait y voir la *Rosa de Bellamare;* je crois que cette dernière se laisserait accuser injustement d'infamie, plutôt que de descendre à une révélation ou à une justification; je crois que tout serait alors rompu entre les deux amants, et que sir Richard Seymour, après avoir maudit Mariquitta, remettrait immédiatement à la voile, pour ne jamais revenir au Chili; je crois, enfin, que si vous le voulez, tout cela peut être fait demain.

Don Marcelino était devenu pensif; il garda le silence assez longtemps; puis, lorsqu'il se fut aperçu que lui et son frère venaient d'atteindre le bas du sentier conduisant à sa case, il se décida, enfin, à répondre :

— C'est une jolie fille, — dit-il, — que cette Mariquitta de la pulperia... Êtes-vous sûr qu'elle se prêterait au rôle que vous voulez lui faire jouer?

— Donnerez-vous les vingt piastres?

— Je les donnerai.

— Eh bien! pour vingt piastres, elle jouera tous les rôles que je voudrai, à commencer par celui d'une niña follement amoureuse de vous.

— Et vous dites que le brick anglais est signalé?...

— Il est en vue depuis midi.

— Alors, il entrera cette nuit?

— Non, pas cette nuit, car la rade est fermée de six heures du soir à six heures du matin, crainte de surprise.

— Ce sera donc pour demain matin?

— Pas davantage; voici trois jours qu'il règne des calmes au large. Selon toute probabilité, la *Mariquitta* ne jettera l'ancre que sur les quatre heures...

— S'il en est ainsi, mon frère, au lieu de retourner ce soir à Valparaiso, restez souper avec moi, et nous causerons plus au long de tout ceci... Nous avons dix-huit heures devant nous...

— C'est dix-huit fois plus qu'il n'en faut pour arrêter le plan d'une journée décisive! — répondit don José en mettant son cheval au galop.

XXX

Le surlendemain, la joie se lisait sur tous les visages dans le *rancho de Bellamare*, et il semblait être fête dans chaque cœur, comme il était fête dans le ciel, comme il était fête dans la nature, alors en fleurs, et comme il était fête jusque parmi les jeunes couvées, essayant leur première chanson.

Sir Richard Seymour arrivait!...

Mariquitta, malgré une légère teinte de tristesse laissée encore sur ses traits par le souvenir d'un malheur récent, avait dans le regard une expression d'ivresse et d'amour impossible à redire; on voyait qu'elle avait souffert et pleuré beaucoup depuis quelques mois, mais le bonheur qu'elle éprouvait en ce moment était si complet, si immense, si irrésistible, qu'il avait suffi d'un seul de ses rayons pour lui faire tout oublier...

même, faut-il l'avouer, hélas ! — la tombe de son père, creusée au fond du jardin !...

Dans les pays chauds, le deuil se porte généralement en blanc, mais la fille du marquis de Robera avait préféré la couleur qui s'était le mieux adaptée à l'état de son âme, et elle avait enseveli sa beauté sous de longs voiles noirs. Don Lazaro était tombé sous l'une des premières balles espagnoles; il y avait donc trois mois que Mariquitta n'avait songé ni à se parer, ni à sécher ses yeux, ni à se regarder dans son miroir... Le jour dont il s'agit, elle ne se souvint plus que d'une chose, c'est que Richard arrivait... et elle eut presque honte de sa robe noire ; mais, en y regardant de plus près, elle s'aperçut que le deuil lui allait moins mal qu'elle n'avait cru, qu'il donnait à sa physionomie un caractère plus marqué, qu'il rehaussait l'éclat de son teint... et elle sourit avec cette joie naïve naturelle à toute femme qui, amoureuse et attendant son amant, reçoit de son miroir la confidence qu'elle est belle.

Sur les trois heures, un bruit de chevaux se fit entendre dans la vallée, et bientôt deux cavaliers arrivèrent au rancho.

Le premier de ces deux cavaliers était Richard; le second, un prêtre.

Mariquitta poussa un cri de joie, un de ces cris qui partent de l'âme, et vint tomber dans les bras de son amant.

Richard la pressa sur son cœur convulsivement, mais pas comme elle s'y attendait.

— Enfin, — murmura-t-elle en le regardant, vous voilà !... Ah ! je suis heureuse, Richard... heureuse à mourir, si on mourait de bonheur et d'amour !

— Moi aussi, Mariquitta, je suis heureux, — fit Richard d'une voix étrange, — aussi heureux que vous certainement... et, pour que cette fois mon bonheur ne puisse plus m'échapper... j'ai amené avec moi un prêtre....

— Un prêtre ?

— Oui, un bon padre qui va nous unir sur-le-champ....

— Sur-le-champ!... mais vous n'y pensez pas, Richard?

— Au contraire... j'y pense sérieusement, et je n'aurai de repos et de calme que lorsque je vous saurai ma femme.... Vous me trouvez bizarre, n'est-ce pas, inexplicable?... Mon Dieu! j'en conviens, et je vous demande de me pardonner.... Mais les épreuves douloureuses rendent ombrageux, et, au moment de vous posséder, j'ai peur de vous perdre encore.... Vous êtes libre, Mariquitta, vous m'aimez et je vous aime... voici deux années bientôt que nous sommes fiancés devant Dieu... soyons donc également unis devant les hommes!... Mon père, nous sommes à vos pieds, bénissez deux de vos enfants qui vous en supplient!

Et Richard, prenant Mariquitta par la main, la força, pour ainsi dire, à s'agenouiller devant le prêtre. La pauvre enfant le regarda avec une sorte d'étonnement douloureux et d'effroi involontaire. Il était calme et souriant, comme toujours, mais légèrement pâle. . . . .

. . . .

Un quart d'heure après, tout était consommé, et le bon padre reprenait la route de Valparaiso, allant cette fois à son allure habituelle et récitant les litanies de la Vierge.

— Maintenant que nous voici seuls, — fit Mariquitta en souriant et aussitôt, en effet, qu'elle fut seule avec son mari, — j'espère, mon ami, que vous allez m'expliquer ce que tout cela signifie.

Richard alla fermer la porte, s'assura que nulle oreille ne l'écoutait, puis vint se poser en face de Mariquitta, les deux bras croisés sur la poitrine, l'œil enflammé d'indignation, la lèvre écrasante de mépris.

— Cela signifie, madame, — dit-il lentement, d'une voix sèche et mordante, — que vous êtes ma femme, et qu'en Angleterre nous avons une vieille loi qui autorise le mari à amener, pieds nus et corde au cou, pour la vendre au marché de Londres, la femme qui lui a été infidèle et a parjuré ses serments!

— Si je vous ai été infidèle, monsieur, — répondit Mariquitta devenue livide, mais belle d'innocence, de calme et de dignité, — ce n'est pas, du moins, depuis que je suis votre femme... et vos paroles ne peuvent s'appliquer à moi....

— Qu'importe!... si mes paroles ont prouvé à la maîtresse de don Marcelino que, moi aussi, j'étais hier à la pulperia de *las Duas Hermanas!*

Mariquitta ne put réprimer un cri de douleur, et s'appuya contre un meuble pour ne pas se laisser tomber. Après un instant de silence, elle reprit tristement :

— Vous parliez du marché de Londres, Richard... il n'était pas nécessaire de prononcer cette chose affreuse pour me voir morte... vous n'aviez qu'à me dire : Mariquitta, je doute de vous... ou : Je ne vous aime plus... cela aurait suffi.

Et la pauvre enfant, qui comprenait enfin l'horrible mystère auquel Richard avait été initié, porta lentement sa main à ses lèvres, et l'y laissa quelques secondes.

— Que faites-vous? — s'écria Richard.

— Je m'épargne un voyage à Londres! — répondit-elle avec douceur.

En cet instant, un bruit de pas précipités se fit entendre dans l'escalier, la porte s'ouvrit, et une femme, les vêtements couverts de poussière et les traits décomposés, se précipita dans l'appartement, en criant :

— Ma sœur! ma sœur!...

Mariquitta se retourna à cette voix, et alla tomber mourante dans les bras de cette femme.

Richard recula atterré, éperdu... il venait de reconnaître la Mariquitta de la pulperia!!...

— J'arrive trop tard, n'est-ce pas? — fit cette dernière d'un accent déchirant, en sentant le front de sa sœur se glacer sous ses lèvres. — Ah! c'est le châtiment de Dieu.... Je marchais d'infamie en infamie... mon pied devait finir par se heurter à une tombe.

— Ma sœur, — murmura Mariquitta d'une voix brisée, — ce secret n'était pas le mien... il ne m'appartenait pas de le trahir... mais je mourrai heureuse si tu me promets de redevenir la digne fille de notre père....

— Je le jure par notre sainte affection du passé.... Mais Pourquoi mourir?...

— Oh! — répondit Mariquitta en s'éteignant, — dis plutôt : pourquoi vivre?... puisqu'il a douté de moi....

Richard, éclatant en sanglots, se précipita aux pieds de la mourante.

— Oui, pleurez... pleurez toutes les larmes de votre âme! — dit la Mariquitta de la pulperia, — car vous ne l'avez jamais aimée, vous qui avez pu me prendre, moi, fille folle, pour elle, ange exilé.... Ah! vous prétendez savoir ce que c'est que l'amour, vous autres hommes.... eh bien!... regardez-les donc, ces deux Mariquitta... et dites-moi, malgré leur ressemblance, ce qu'il y a de commun entre elles, dites-moi depuis quand une prostituée a si bien pris le visage d'une vierge, que le cœur d'un amant ait pu s'y tromper!..

— Madame, — fit Richard pour toute réponse, d'une voix grave et triste comme la douleur, — votre sœur est morte!....

. . . .

. . . .

L'enterrement de Mariquitta eut lieu à Valparaiso, au milieu d'une affluence considérable de peuple, et sir Richard Seymour, ayant gagné le gardien du cimetière, fit enlever et transporter à son bord, dans la nuit du 25 septembre, le corps de sa femme. Le lendemain matin, le brick anglais mit à la voile pour l'Europe, monté par un seul homme, — sir Richard; — et, depuis cette époque, on n'en entendit plus parler. Seulement, un jour, parmi les épaves recueillies dans les parages du cap Horn, on trouva une planche de couronnement sur laquelle était écrit, en lettres d'or, sur un fond blanc, ce simple mot : — MARIQUITTA!

CHAPITRE XII

Réflexions de l'auteur sur l'histoire des deux Mariquitta.—Les Chiliennes valent mieux que leur réputation. — Mais le clergé vaut moins que la science. — Heureuses exceptions. — Un pays d'or.— Départ de Valparaiso. — Ce que l'on regrette le plus dans la vie.— Beau rêve de l'auteur, brusquement interrompu. —La véritable pierre philosophale. — Le chien du bord. Il est supprimé comme la tempête. — L'océan Pacifique justifie son nom. — Exemples à l'appui. — L'*Alcmène*.

XXXI

Don Manuel s'arrêta : son histoire et sa dernière cigarette étaient achevées.

A tout dire, cette histoire n'en est pas une, et je me suis demandé, en l'écrivant, si c'était même bien un conte.... Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir la recueillir, à titre d'esquisse et comme renfermant, par-ci, par-là, quelques traits caractéristiques assez intéressants à étudier.

Avant de quitter le Chili, je dois consacrer quelques lignes de réhabilitation aux Chiliennes, car il me semble que la plupart des auteurs ont été trop unanimes à les juger avec une sévérité injuste, et qu'il est temps de dire un peu la vraie vérité sur elles. C'est là un sujet délicat, sans doute. Dans l'Amérique du Sud, comme presque partout, la femme est un être insaisissable, multiple, incompréhensible, dont le cœur ressemble à un grimoire écrit en langue inconnue; mais, précisément à cause de cela même, il est difficile de porter sur elle

un jugement quelconque, à plus forte raison de prononcer un arrêt.

La Chilienne, — dit-on, par exemple, — ne se fait, en tant que sentiment, aucune idée exacte, et même approximative, de son amour, de son essence, de son action, de ses devoirs; en tant que plaisir, elle recherche les excès, parce qu'elle n'a ni délicatesse, ni goût. Elle devient vicieuse, parce qu'elle se blase vite; puis elle fait un trafic de sa beauté, parce qu'elle est paresseuse et coquette.

Évidemment et heureusement, il y a dans ce portrait, ainsi que dans d'autres analogues, beaucoup d'exagérations; les couleurs en sont trop chargées pour être vraies. La Chilienne vaut mieux que sa réputation; elle joint à la grâce et à la bienveillance, des qualités de cœur solides. Elle est peu instruite, on ne saurait le nier, et ce n'est pas toujours par l'esprit qu'elle brille, il faut l'avouer; mais on ne saurait lui refuser un grand fond de bon sens, — cette chose si rare partout! — et une réserve pleine de tact. L'orgueil, la suffisance et l'exagération lui sont inconnues, et ce qui frappe particulièrement en elle, c'est sa timidité naturelle, son extrême modestie. Elle est coquette, mais non pas dans la mauvaise signification du mot; elle se pare pour son propre plaisir, et non pour celui d'autrui. Devient-elle amoureuse... elle n'en fait nullement un mystère, et ne laisse pas attendre des années un bonheur qu'elle peut donner tout de suite... Est-ce là ce qu'on appelle manquer de moralité?... Qu'on y prenne garde, la moralité dans les choses d'amour n'a pas de règle fixe, et si la Chilienne ne sait pas encore que, pour être pardonné, un péché doit être caché, cette ignorance, ce me semble, est toute à son avantage. Les mœurs amoureuses ne sont, du reste, pas aussi souples au Chili qu'on a bien voulu le dire, et il n'existe pas une seule capitale en Europe où la galanterie ne joue un rôle beaucoup plus important qu'à Santiago. Il y a sans doute, parmi les Chiliennes, des femmes qui se vendent... mais où n'y en a-t-il pas, je vous prie?

Il y en a plus qu'ailleurs, me répondra-t-on. C'est une question fort discutable, et qui, après tout, ne prouverait rien, car jamais le vice, en particulier, n'a rien prouvé contre la vertu en général; or, je le répète, la Chilienne vaut mieux que sa réputation; elle a une nature droite et bonne, à laquelle on pourrait tout au plus reprocher un peu trop de franchise; une fois mariée, elle fait la plus excellente épouse et la plus tendre mère du monde, sans cesser, pour cela, de rester femme charmante.

Par exemple, en ce qui concerne le clergé, je n'ai rien à répliquer. Tous les écrivains, tous les voyageurs et tous les marins l'ont bien jugé, en constatant la façon *régence* dont il vit!.. Seulement j'ai hâte de déclarer que cette *régence*-là ne ressemble à feu la nôtre que par un très-détestable côté, mais nullement par l'esprit, l'élégance, la noblesse et la grandeur. C'est la *régence* de bourgeoise et de marchande, devenue moins encore; c'est la *régence* reniant la poudre, les mouches, les talons rouges, les dentelles et toutes ces charmantes choses du siècle dernier, pour se faire juive et porter un long frac noir avec une barbe et des cheveux mal peignés.

Aussi, dans cette *régence* frelatée, tout,— ou à peu près tout, — se vend-il:

Baptême, mariage, enterrement!

Faute d'argent, on brûle en purgatoire! faute d'argent, on vit publiquement avec la *niña* qu'on n'a pu épouser; faute d'argent, c'est tout au plus si l'on a le droit d'aller se faire ronger en terre sainte par les vers!...

Si bien que c'est le cas, ou jamais, de se demander où est ce *Dieu des pauvres gens* dont parle si poétiquement Béranger?...

En revanche, pour de l'argent, — pour assez d'argent, — on vous baptise aussi souvent que vous le jugez nécessaire à votre salut, on vous marie le mieux du monde et on vous enterre aussi sérieusement que vous pouvez le désirer...

Que voulez-vous? c'est comme chez le portier le jour du terme :

Payez, payez, messieurs, payez,
Et vous serez considérés.

Voilà pourtant ce qu'on appelle un *pays d'or !*

Est-ce que, par hasard, il en serait du Chili comme du cordonnier ?... Ma foi, on y est du moins bien mal chaussé.

Maintenant, faut-il conclure de tout cela qu'il n'y ait pas de bons et d'excellents prêtres dans le clergé de l'Amérique méridionale ?... Non, sans doute; car, je vous prie, quelle est la règle sans exception ?... Il n'y en a pas, et y en eût-il, qu'on saurait encore lui en trouver : — les exceptions sont un besoin de la politesse et des grammairiens.

Et nunc dixi, je m'arrête... Aussi bien, l'ancre est levée (vous remarquerez, madame, que j'écris *ancre* avec un *a*) et la brise gonfle nos voiles.

Hélas ! voyez un peu ce que c'est que de nous. Cette fois, je suis à bord d'une grande et svelte corvette de guerre qui se balance mollement avec grâce ainsi qu'une créole amoureuse... Tout autour de moi, j'aperçois de braves et charmants officiers, de ceux qui ont pour eux le mérite et l'instruction en même temps que les belles et bonnes manières, et sont marins par le cœur bien plus que par l'habit... Au-dessus de ma tête se déploie le pavillon français... c'est la langue française que j'entends parler... tout semble donc m'annoncer une heureuse et douce traversée sur cet immense lac d'eau qu'on appelle l'océan Pacifique... D'où vient, dites-moi, qu'en partant je regarde fuir avec tristesse ce morne et sombre Valparaiso ?

Pourquoi ?... Eh ! mon Dieu ! peut-on savoir le pourquoi de toutes choses ?

Cependant, chère lectrice, si vous me demandez pourquoi on a toujours des larmes pour le passé, je vous répondrai que c'est parce qu'il emporte sur son aile un lambeau de notre vie, et que ce que nous regrettons le plus dans la vie... hélas ! c'est triste à dire, c'est encore la vie !

XXXII

Dix heures sonnèrent. . . . .

. . . .

Je ne saurais vous dire, monsieur, quel doux rêve j'achevais en cet instant.

J'adorais une femme adorable et j'en étais aimé!... J'avais réalisé ce bonheur, à peu près impossible, d'un amour partagé! J'avais découvert la véritable *pierre philosophale !...*

— Fou! — penserez-vous.

Je le sais bien, mais, en fait de rêves, les plus extravagants ne sont-ils pas les meilleurs?

Enfin j'aimais... et j'étais aimé! — ou je le croyais du moins, ce qui revient parfaitement au même. — Et la femme que j'aimais, naturellement accomplie et charmante de tous points, me tendait sa petite main dégantée en me disant, de l'une de ces voix, de l'un de ces regards et de l'un de ces sourires qui semblent vous ouvrir le ciel :

— Venez!

Et j'allais presser mille fois sur mes lèvres cette main mignonne et chérie que j'avais saisie avec ivresse. . . . . .

Mais, dix heures sonnèrent! . . . .

. . . .

— Bon quart devant! — cria une voix rauque et enrouée.

— Bon quart derrière! — répondit une autre voix non moins rauque et non moins enrouée.

Je fis un soubresaut et je me réveillai en roulant de tribord à bâbord, car c'était bien un rêve que j'avais fait, et j'étais en mer sur l'*Alcmène!*

Le silence le plus profond, le calme le plus solennel régnaient. Un grognement sourd vint seul troubler le sommeil de la corvette, au moment où je me levai plein de dépit contre moi-même.

A ce grognement, je reconnus *Oscar*.

Hélas! — oserai-je l'avouer? — *Oscar* était venu se coucher à côté de moi sur le pont; sa patte avait glissé dans ma main... et le reste, vous le savez, monsieur.

Tout naturellement, vous allez me demander ce que j'entends par *Oscar?*... *Oscar* était le chien du bord, mais non pas ce vieux loup de mer aux allures martiales et despotiques dont les poëtes vous ont si souvent conté l'histoire, cet ami de toujours, — véritable phénix de la race canine, — que le matelot se lègue avec attendrissement de père en fils, ce loustic du poste qui va mordre les jambes du commandant, — quand elles sont maigres, et les mollets du maître *calfat*, — quand il en a, — cet animal, à la fois doux et intrépide, indépendant par principe et fidèle par nature, grognant d'une aube à l'autre pour l'officier de quart, mais ayant toujours une caresse pour le mousse de la gamelle, faisant mille malices à l'autorité supérieure, et se livrant à une foule de gentillesses dont feu *Munito*, — oui, feu *Munito* lui-même, je ne crains pas de l'affirmer, — se serait montré jaloux: jouant aux cartes, piquant l'heure, gourmandant les retardataires s'il s'agit de monter vivement dans la grande hune, s'inquiétant du lock, de la brise, et se livrant à toute la joyeuseté de son caractère quand *les bonnettes sont dessus*, et que le vent *hale l'arrière*... Non, vraiment, rien de tout cela : le dernier *chien du bord* a disparu avec la dernière tempête... *supprimé* comme le reste!... Et *Oscar* était un caniche vulgaire comme on en voit tant, sur le pont Neuf, à Paris.

Cet aveu coûte à mon cœur, mais je le dois à ma conscience d'historien. Vous voyez, madame, que je vous fais marcher de déception en déception; quand nous serons à cent, nous ferons une croix et nous nous arrêterons.

Maintenant, figurez-vous un poisson glissant à fleur d'eau, ou un oiseau effleurant la lame de son aile, une lune langoureuse et mi-voilée se mirant, avec son manteau d'étoiles, dans un long miroir argenté, et vous aurez une idée, — bien que très-impar-

faite, — de nos nuits des tropiques. Je dis *nos nuits*, parce qu'en réalité, entre Valparaiso et Lima, nous ne vivions guère que la nuit, vu les amoureux regards dont, pendant la journée, Phœbus dardait cette pauvre *Alcmène*.

Certes, l'Océan occidental fut dignement nommé *Pacifique* par Magellan. Le lac de Genève, dans ses meilleurs moments, n'est ni plus calme, ni plus limpide. Les vents alizés y soufflent, d'un bout de l'année à l'autre, par brises si douces, si sages, si régulières et si caressantes, qu'un canotier parisien pourrait aisément s'y risquer avec son frêle esquif et ses maigres voiles latines.

Je vois qu'on va m'accuser d'exagération, et franchement on n'aurait pas tort, car il n'est dans aucun cas prudent de tenter le hasard, et je suppose que jamais Chilien ou Péruvien (lesquels valent bien nos canotiers parisiens) n'a poussé une excursion baleinière au delà des dernières limites de sa rade. Par contre, il paraîtrait, d'après une histoire hawaïenne publiée récemment, que les habitants des îles Sandwich avaient visité Tahiti et Noukahiva longtemps avant la découverte du capitaine Cook, c'est-à-dire à une époque où les peuples de l'Océanie ne connaissaient encore, en fait de navires, que leurs pirogues. Or, huit cents lieues en pirogue (sortes de tronc d'arbres mal creusés), c'est déjà assez joli, ce me semble.

Au surplus, ce qu'il y a de plus éloquent en faveur de l'océan Pacifique, puisque cela se passe de nos jours et sous nos yeux, c'est l'état des marines chilienne, péruvienne et mexicaine.

Ces marines se composent, en effet, de vieux bricks, de trois-mâts condamnés sous tous les pavillons et de goëlettes problématiques, lesquels bricks, trois-mâts et goëlettes sillonnent, de l'est à l'ouest et du nord au sud, cette vaste plaine liquide et rentrent bravement au port, après une navigation de plusieurs mois, sans autre avarie que celle d'un quartier de mouton, de porc ou de bœuf faisandé trop vite, pour crime de séjour au soleil.

On citait même, pendant que j'étais encore à Valparaiso, une

goëlette de QUATORZE TONNEAUX, qui, expédiée quelques mois auparavant par la maison française Laharague et compagnie, avait touché au Callao, aux Marquises, à Tahiti, aux îles Sandwich, environ TROIS MILLE lieues ! — et était revenue à Valparaiso sans casser un seul bout de filin.

Après cela, il faudrait tirer l'échelle, si la réputation de bonhomie de l'océan Pacifique n'était, d'ailleurs, pas parfaitement établie.

Donc, l'*Alcmène*, ainsi qu'un oiseau, ouvrait ses ailes à la brise, et son sillage ressemblait à celui d'un poisson ; on l'eût prise pour une sirène, tant il y avait de grâce dans ses mouvements, de poésie dans ses formes et d'enchantement dans son allure. Mais elle n'oubliait pas pour cela son véritable rôle, et, en brave corvette de guerre qu'elle était, elle aimait à voir l'ennemi en face ; l'idée de la retraite lui était si insupportable, que c'est à grand'peine, tout en la chargeant de toile, si on parvenait à la décider à fuir devant l'armée de zéphyrs qui pressaient ses flancs. Elle préférait, la coquette, se balancer indolente devant eux, comme pour leur bien prouver qu'elle ne les redoutait guère et qu'elle les attendait de pied ferme.

Le fait est que cet esprit belliqueux nous retarda quelque peu. Mais le ciel était si pur, la mer si belle et la vie si douce à bord, que nul d'entre nous ne regretta le temps perdu... le temps perdu fut, d'ailleurs, du temps gagné pour l'étude, la causerie, le souvenir et les amitiés en train de se cimenter... et puis il ne faudrait pas croire non plus que l'*Alcmène* restât toujours en place.

Son chatouilleux amour-propre de navire de guerre était une faiblesse de grand homme, un caprice de jolie femme ; mais une fois que satisfaction leur était donnée et que la nuit venait, elle se mettait à enfler ses voiles et à *filer*... comme une grisette en retard au rendez-vous d'amour promis.

Le matin venu et le lock donnant trois nœuds, nous nous regardions d'un air qui signifiait :

— Hum !... Ça sera long.

— Combien avons-nous fait cette nuit ? — se hasardait-on à demander.

— De cinquante à soixante milles... — répondait approximativement l'un de nous.

— Oh ! pas à beaucoup près ! — ajoutaient les sceptiques de la bande.

— Cent quarante-quatre milles à huit heures, messieurs ! — interrompait tout à coup le timonier d'un air de triomphateur.

C'est-à-dire que nous faisions près de cinquante lieues par nuit, ce qui, avec une douzaine de lieues par jour, formait encore un assez joli total. Une fois, ça alla même jusqu'à quatre-vingts ; mais cette fois-là nous arrivâmes.

CHAPITRE XIII

Température du Pérou le 6 janvier 1849. — San-Lorenzo. — Le dernier débris du naufrage de la *Méduse*. — Simple rapprochement à ce sujet. — La meilleure manière d'accoster la terre. — L'art d'être heureux. — Le Callao. — Aspect de la rade. — Aspect de la ville. — Les diligences péruviennes sont de vieux omnibus parisiens. — *Deus ex machina*. — Un horloger de Luçon. — Route du Callao à Lima. — Don Ambrosio d'Iggius, marquis d'Orsono. — Un second cap Horn. — La Legua. — Notre-Dame de Mont-Carmel. — Un arbre célèbre. — Manière ingénieuse de demander l'aumône.

XXXIII

C'était le 6 janvier, et le thermomètre marquait trente-deux degrés de chaleur.

Heureux pays encore que celui-là! Il a pour lui le ciel toujours clément, pour lui la terre toujours fertile, pour lui toutes les richesses... mais, hélas! toutes les misères aussi, enfantées par un seul vice, la paresse!

Est-ce donc vraiment heureux pays qu'il faut dire?

Dieu nous créa frères, parce qu'il ne voulait faire du monde qu'une seule et grande famille; mais l'envie nous divisa et transgressa la grande loi divine... C'est pourquoi les Chiliens, depuis qu'ils possèdent une frégate de guerre — désarmée! — et les Péruviens, depuis qu'ils ont acheté un bateau à vapeur de deux canons, — lequel naviguerait avec avantage sur la Haute-Saône ou la Marne; — c'est pourquoi, dis-je, ces deux peuples, que tous les intérêts imaginables devraient unir, se livrent avec acharnement à une guerre de médisance et de dénigrement, qui, pour avoir remplacé celle des boulets, n'en vaut pas beaucoup mieux... Donc, on m'avait dit au Chili trop de mal du Pérou pour que je ne me tinsse pas sur mes gardes, mais aussi pour que rien pût me surprendre.

Le matin de notre arrivée, dès la première heure, nous étions en vue de terre, et nous lui courûmes sus... non pas, toutefois, aussi vaillamment que feu don Quichotte, d'heureuse mémoire, sur ses fameux moulins à vent. Nous eûmes, au contraire, le loisir de nous reconnaître un peu, et de contempler à notre aise les côtes du nouveau pays que nous allions voir. Il y a, du reste, tout profit à accoster lentement la terre : d'abord, cela est plus majestueux, plus imposant, et ensuite, cela rend plus complet le bonheur d'arriver. On en jouit par anticipation, et l'on savoure lentement le plaisir de cette jouissance, ainsi qu'un gourmet hume avec délices le fumet du lapereau qu'il va attaquer et respire avec amour le bouquet du chablis qu'il se dispose à sabler. — Puisque le bonheur n'est qu'une affaire de convention, il est évident qu'il réside dans l'instant qui le précède, la moitié du bonheur. Retranchez cet instant, et c'est autant de bonheur dont vous vous privez gratuitement.

Ah ! si l'homme s'étudiait et se connaissait un peu, que de joies infinies et ignorées, intimes et délicates, il procurerait à son âme, sans sortir du cercle de ses sensations internes, sans avoir recours à ces moxas, à ces astringents du nouveau, de l'imprévu, de l'impossible, qui l'énervent bien plus qu'ils ne l'émeuvent et lui donnent des commotions bien plus que des impressions !... Dieu merci ! nous fûmes à cet égard servis à souhait et en véritables observateurs. Point de transition brusque, de mouillage précipité, de débarquement à la hâte... toutes choses eurent largement leur temps.

La brise nous conduisit jusqu'à l'entrée de la rade, et là nous abandonna à notre seule impulsion.

Quand on arrive à Valparaiso, San-Lorenzo apparaît d'abord. San-Lorenzo est une petite île, distante du Callao d'un mille environ, l'abritant contre les vents du sud et formant, à proprement parler, la rade elle-même ; les côtes du Chili peuvent seules le disputer en laideur à l'aspect de ce long et triste rocher. Ce n'est pas nu, aride ou sauvage, — car la nudité, l'aridité ou la sauvagerie ont au moins leur caractère ; — c'est laid, bien décidément laid, et précisément parce que cela n'a aucune espèce de caractère.

Au surplus, cette épithète de laid fut appliquée à San-Lorenzo par notre commandant lui-même, le commandant Coudein, et c'est une autorité que je ne saurais contester.

(Et ici, madame, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse pour faire, en passant, la remarque qu'il est des destinées et des noms auxquels la fatalité semble s'attacher, en dépit de toutes les bonnes raisons qu'elle aurait de ne pas le faire. Ainsi, le commandant Coudein, que je viens de citer, n'était encore que simple aspirant de vaisseau à bord de la *Méduse*, lorsque cette malheureuse frégate fit, le 2 juillet 1816, le célèbre naufrage que vous savez, et dont il est aujourd'hui, lui commandant Coudein, le dernier débris....

Son fils, comme lui marin, et comme lui destiné de bonne

heures aux grandes aventures, aux épreuves terribles, son fils faisait partie de l'état-major d'une corvette en station dans les mers de Chine, lorsque celle-ci se perdit, dans des circonstances également bien tristes, il y a quelques années à peine.... Et enfin, cette même *Alcmène*, qu'il montait alors, et dont il n'abandonna le commandement, à Taïti, que par suite de sa nomination au grade de capitaine de vaisseau.... cette pauvre *Alcmène*, dis-je, était appelée elle-même à s'échouer misérablement sur les côtes de l'Australie, le 29 juillet 1851.... Tout cela n'est-il pas au moins bien curieux ?)

Maintenant que j'ai fermé ma parenthèse, je continue.

A mesure qu'on tourne la pointe de l'île, San-Lorenzo présente deux ou trois accidents de terrain, très-peu importants sans doute, mais suffisants, toutefois, pour donner à son extrémité nord une certaine physionomie de sphinx camard, accroupi sournoisement sur les eaux... encore faut-il y mettre beaucoup de bonne volonté pour le trouver et tenir absolument à découvrir quelque chose d'original dans ces hautes et sablonneuses roches, dont le mérite le plus réel, en définitive, est d'être recouvertes d'une couche de huano que le commerce exploite avec succès.

Enfin ! nous voici en pleine rade, et cette fois, Dieu merci, nous avons sous les yeux un spectacle franchement gracieux.

Le *Callao*, bâti dans une large et belle plaine, sur les bords de la mer, semble baigner ses pieds dans l'Océan, à la façon de certaines villes de la basse Italie, et ses maisons blanches et assez régulières rappellent nos gros bourgs de la Touraine.

De nombreux navires pavoisés se balancent à l'ancre, cinq ou six vapeurs anglais longent le débarcadère, et un magnifique pavillon péruvien, — rouge, blanc et rouge, — flotte sur un fort, dont la physionomie est tout à fait guerrière. Cela vous a un air d'activité et de contentement qui réjouit le cœur. Ajoutez une nature agreste et vivace, de longs flots de verdure prolongeant ceux de la mer, de frais et joyeux bouquets d'ar-

bres, jetés çà et là avec coquetterie, comme si c'eût été par la main d'une femme; puis, plus loin, au pied de la colline, une grande et resplendissante cité, noyée dans un océan de lumière et faisant miroiter au soleil ses mille flèches, clochers et tourelles, ainsi que l'ancienne Moscou faisait de ses immenses coupoles; enfin, pour dominer le tout, une couronne de montagnes blanchies, qui semblent s'incliner à l'horizon comme autant de têtes centenaires, et vous aurez un tableau qui, s'il ne vous paraît pas entièrement neuf, est du moins d'une richesse et d'une variété de tons remarquables.

L'imagination est, au surplus, comme le pinceau de Diaz : elle ne voit les objets qu'à travers une demi-teinte, et leur laisse ce vague mystérieux qui ouvre à la poésie un si vaste champ.... C'est un peu comme cela que je vis d'abord, que nous vîmes tous, ce qui prouvait, à coup sûr, que le Pérou avait sur le Chili un avantage immense : — celui de rendre l'illusion possible !

Le Callao, vu à distance, est une fraîche et gentille villa, coquettement posée au milieu d'un groupe d'arbustes, ainsi qu'un nid de passereaux sur des branches de bruyères. Vu de près ou à l'intérieur, c'est un gros village des bords de la Loire. Sur le môle, il y a de tout un peu : du charbon pour les steamers anglais, du bois pour les bâtiments marchands, de vieilles chaudières abandonnées, des sacs de blé ou de farine, des ballots de marchandises arrivant de tous les pays de l'univers, de la ferraille à vendre, des marchands de fruits ou de fleurs, des douaniers, — où n'en a-t-on pas mis? — des soldats, des matelots et des bateliers.

Les auberges sont naturellement tenues par des Français, comme toutes les auberges possibles, et ressemblent naturellement aussi à toutes celles que vous avez pu voir de Paris à Lyon et de Lyon à Marseille, à l'époque heureuse où il y avait encore des diligences, des auberges et surtout des voyageurs ayant le sens commun et s'arrêtant en route pour souper.

Dans la principale rue du Callao règne un grand mouvement, un grand bruit de chevaux, de voitures, de postillons et de nourrices... c'est le *Carré-Saint-Martin* de l'endroit, le quartier, le rendez-vous, le relai des diligences.

Ces diligences, qui appartiennent à deux administrations françaises, sont simplement de vieux OMNIBUS parisiens, de ceux qui nous ont menés vingt fois, vous et moi, de la Madeleine au Cirque et du Louvre au Jardin des Plantes, alors qu'on jouait les *Pilules du Diable* et que la girafe n'était pas encore morte !

Pauvres omnibus... habitués aux douceurs du pavé parisien et au pied finement chaussé de nos pimpantes grisettes, par quel enchaînement de malheurs sont-ils tombés à ce degré de misère, d'en être réduits à venir se rompre les os sur les cailloux de Lima ?... C'est là un de ces mille *mystères de Paris*, dont M. Eugène Sue ne pourrait pas lui-même nous donner la clef; mais ne serait-ce pas bien, par hasard, à cause des *omnibus* et de la triste vieillesse qui les attend, que les anciens avaient placé la fortune sur une roue... afin de prouver qu'elle tournait sans cesse ?... Quoi qu'il en soit, c'est avec une vénération profonde que je m'assis sur ces classiques coussins d'omnibus, reprisés en maint endroit comme pour témoigner de leurs nombreuses campagnes ; à l'une de ces nobles cicatrices, je crus même un instant reconnaître une *Béarnaise* de l'esplanade des Invalides... mais je ne tardai pas à confesser mon erreur ! c'était une *Orléanaise*... une pauvre blessée de 1848 !...

Eh bien ! voyez, madame, c'est moins que rien, un omnibus ; moins qu'un fiacre ou qu'une citadine, aux yeux de bien des gens... et pourtant c'est là ce qui, tout d'abord, conquit mes plus profondes sympathies au Pérou.

Ah ! c'est qu'aussi l'omnibus dit bien des choses pour quiconque veut se donner la peine de l'interroger et de regarder un peu au-dessous de ses coussins poudreux ; c'est le *Deus ex machina* qui porte dans ses flancs notre dix-neuvième siècle tout entier... et, certes, le 11 avril de l'an de grâce 1828,

Charles X ne se doutait guère de l'enfant terrible qui venait de naître là à sa bonne ville de Paris.

Il n'y a pas encore trente ans de cela... et que de chemin ne nous ont pas fait faire les omnibus depuis !

Ce qu'il y a de certain, c'est que pas un actionnaire des *Lutéciennes*, des *Carolines* ou des *Obligeantes* ne voudrait se charger de voiturer, pour trente centimes, un honnête bourgeois du Marais dans les quatre coins de Paris : le système de morcellement de son véhicule égoïste s'y opposerait. Or, l'actionnaire de l'omnibus, lui, au contraire, fait s'en sans douter, sans le vouloir, une bonne action, et en même temps, — mais ceci, il s'en doute et surtout il le veut, — une bonne affaire, car il est plus facile de trouver un pauvre diable comme moi qu'une seule élégante comme vous, madame.

Je reviens à mon omnibus du Callao. C'était un dimanche, et une course de taureaux ayant été annoncée pour ce jour-là à Lima, il fallut s'y prendre d'avance pour avoir des places. Après trois heures d'attente et de queue, je parvins enfin à me caser dans l'un des coins de la *Concurrence*, où je fis, si ma mémoire ne me trompe, la VINGT ET UNIÈME victime, bien que la plaque de l'omnibus portât en grosses lettres 16 ASIENTOS !

Cette *Concurrence* s'intitulait, en outre : *las Favoritas*, ce qui me fit supposer que notre voiture était une parente... éloignée... des *Favorites* de la Chapelle-Saint-Denis. L'affluence prodigieuse des voyageurs m'expliqua, d'ailleurs, ce nom si bien justifié de *las Favoritas*.

Cependant, j'étais entré en conversation avec un horloger français de Luçon, établi depuis longues années à Lima, et ce brave homme prenait plaisir à m'enlever une à une toutes mes illusions, ce qui est un peu le défaut de nos compatriotes en pays étrangers.

— Oh ! — me dit donc mon horloger (qui, du reste, était un homme fort en retard), — habituellement, cette administration n'a jamais personne...

— Elle compte, cependant, quatre voitures pour son seul départ de onze heures, — hasardai-je timidement.

— C'est vrai... mais *l'autre* en a six.

— Je regardai et j'en aperçus deux.

— Alors, d'où leur vient leur nom de *Favorites?* — osai-je demander.

— De ce qu'elles versent plus souvent, — répliqua sans rire mon horloger.

— Diable!... est-ce que cela leur arrive?

— Dans la semaine, assez ordinairement; mais le dimanche, toujours... parce que, ce jour-là, les départs sont plus nombreux et que les postillons s'excitent mutuellement... vous comprenez...

Je ne comprenais que trop.

— Ce matin, déjà, — continua l'habitant de Luçon, — la voiture qui conduisait les officiers de l'*Alcmène* s'est brisée...

— Et ces messieurs?... — m'écriai-je effrayé.

— Oh!... Ils en ont été quittes pour un bain de poussière.

Or, notre état-major s'était habillé le matin avec une fraîcheur irréprochable, et comptait, — non sans raison, ma foi, — faire nombre de conquêtes à Lima. Le récit de l'horloger me préoccupa donc vivement.

Du Callao à Lima, il n'y a guère que cinq kilomètres en ligne droite, dans une plaine magnifique et par une route qui, de prime abord, paraît aussi unie qu'une allée de jardin. Cependant, lorsque je vis atteler six chevaux à chacun de nos véhicules, je finis par croire que ça ne devait pas aller partout comme sur des roulettes et que mon horloger pouvait peut-être bien avoir raison. Que l'on juge de mon effroi lorsque j'entendis prononcer le mot de *cap Horn!* Les Chiliens et les Péruviens nomment, en effet, *cap Horn* tout passage, tout accident, toute aventure, qui offre un point de rapport quelconque avec l'affreux *cap des Tempêtes* (je demande humblement pardon à la marine moderne de ce nom; mais il n'est pas de moi, ainsi qu'elle le sait.)

Au Pérou, quand un mari passe la quarantaine, on dit :

— Le *cap Horn* des maris... hélas! et gare à eux!

Quand une jeune fille passe seize ans, on dit :

— Le *cap Horn* des filles... et gare à elles!

Quand un jeune garçon passe... pour avoir quelques bons prés au soleil, on dit :

— Le *cap Horn* des garçons... et gare à eux!

Quand un négociant passe pour être mal dans ses affaires, on dit enfin :

— Le *cap Horn* des débiteurs... et gare aux créanciers!

Bref, ce mot est synonyme des plus terribles calamités, et on ne saurait trop frémir quand on l'entend prononcer.

XXXIV

Le Callao est à Lima ce que le Havre, Bordeaux ou Marseille sont à la France, et il forme l'unique port d'approvisionnement de la capitale du Pérou. Le Callao bloqué, Lima est bloquée du même coup. En présence de cette épée de Damoclès constamment suspendue sur sa tête, on a donc peine à comprendre que cette résidence, liée d'intérêts aussi étroits avec ce port, ne soit pas encore réunie à lui, sinon par un chemin de fer, du moins par une belle et bonne route, alors surtout qu'il n'y aurait pour cela aucun obstacle à vaincre et qu'il suffirait de quelques tombereaux de remblais pour établir une chaussée splendide, d'autant plus splendide, que la pluie est inconnue au Pérou et que la poussière n'a jamais défoncé les routes.

Le dernier vice-roi du Pérou, don Ambrosio d'Iggius, marquis d'Orsono, avait fait commencer des travaux sérieux entre le Callao et Lima pour l'établissement d'une *via reale*. Cette *via reale*, parfaitement droite, large, unie, était encaissée entre deux ruisseaux au lit de gazon et bordée d'une double haie de peupliers, ce qui, pour un vice-roi péruvien, n'était réellement

pas trop mal imaginé; par malheur, l'honnête don Ambrosio d'Iggius, marquis d'Orsono, mourut maladroitement sur ces entrefaites, et sa pauvre route resta... en route. Depuis, elle n'a pas avancé d'un centimètre; les Péruviens n'ont eu garde de continuer ce qui avait été si bien commencé; et maintenant, chère lectrice, vous savez pourquoi les voitures trouvent moyen de verser sur un petit chemin où il n'y a pas de pierres, mais où, en revanche, les fondrières fourmillent.

A mesure qu'on approche de Lima, on retrouve la pensée de son vice-roi, c'est-à-dire une magnifique avenue pavée, avec de spacieuses contre-allées sur les côtés, des bancs pour se reposer, des filets d'eau pour rafraîchir l'air et des rideaux de feuillage pour tempérer l'ardeur du soleil... Hélas! c'est tout, et cela fait regretter que don Ambrosio d'Iggius, marquis d'Orsono, soit mort si vite.

Il ne faudrait pas s'imaginer, cependant, que leur apathie empêche seule les Péruviens d'achever cette précieuse et courte ligne de communication; car les entrepreneurs des *Omnibus* (dans l'intérêt de leurs voitures, bien entendu) ont essayé maintes fois de faire combler, à leurs frais, les ornières dans lesquelles venaient se briser leurs roues, et, à chaque tentative nouvelle de ce genre, la police a envoyé des gendarmes pour arrêter ces nouveaux cantonniers et les mettre en prison. Non, ce qui rive à leur boulet de misère la plupart des peuples de ces petites républiques, c'est l'orgueil! L'orgueil les empêche de rien concevoir, parce qu'ils croient avoir tout conçu; l'orgueil leur interdit le progrès, parce que le progrès ne sourit qu'à ceux qui travaillent pour le chercher; l'orgueil, enfin, leur défend de s'instruire et de s'éclairer, parce qu'ils sont aveuglés par lui, et ils s'imaginent tout connaître et tout savoir, parce qu'ils ne doutent de rien.

Cette route du Callao à Lima, dans l'état actuel, est donc une affreuse route; on dirait une mer tourmentée sur un fond de roche. Aussi, ce petit relais ressemble-t-il beaucoup à une naviga-

tion de vent *debout*, se composant de *bordées* continuelles et d'*arrivages* incessants, de bâbord à tribord et de tribord à bâbord, le tout sans la plus légère solution de continuité, ce qui ne laisse pas que d'être fort monotone.

A moitié chemin environ, — à un endroit appelé la *Legua*, — on s'arrête devant une chapelle démantelée, très-célèbre jadis, mais parfaitement abandonnée aujourd'hui.

Cette chapelle se nomme *Notre-Dame-du-Mont-Carmel.*

Pauvre *Notre-Dame!* elle a eu son temps, comme les romans de M. Paul de Kock, les robes de Minette et les gants de Grenoble. A l'heure qu'il est, la mode en est passée, et on l'abandonne lâchement à sa vétusté! Il faut avouer que, pour renier leurs idoles, les païens y mettaient au moins plus de façons!

En revanche, si cette royauté déchue du *Mont-Carmel* n'est guère troublée dans sa solitude, on ne peut pas en dire autant de la *posada* qui l'avoisine. Son *pisco* l'a rendue célèbre, et ce serait un crime de *lèse-legua* que de ne pas s'y arrêter pour en déguster un verre.

Au moment de remonter en voiture, on est happé à la conscience par un pauvre diable de moine mendiant qui vous tend piteusement la main en murmurant de sa voix la plus lamentable :

— *Por l'amore de Dios!*

Comme le malheureux chapelain de *Notre-Dame-du-Mont-Carmel* se ressent du délabrement des affaires de sa chère madone, et que sa soutane est d'une gueuserie à faire rougir de honte la souquenille du roi de Thulé, on met instinctivement la main à la poche, et bien l'on fait, vraiment, car si on le fait attendre, le saint homme vous présente alors à baiser une image de la Vierge, rendue méconnaissable par les lèvres avinées des passants ordinaires, et que l'on ne voudrait pas toucher du bout du doigt pour tout l'or du Pérou.

Cela ressemble bien un peu à la formule usitée chez nous : — *La bourse ou la vie!* Mais il faut que chacun vive, après tout!

Avant d'arriver à la *legua*, on laisse sur sa droite les ruines d'un village fondé jadis par les Incas, et on aperçoit à gauche un arbre rendu célèbre par le terrible tremblement de terre de Lima, et qui marque la hauteur qu'atteignit la mer pendant cet affreux cataclysme. Cet arbre est situé à plus d'un mille dans l'intérieur des terres.

CHAPITRE XIV

Quand on arrive à Lima. — La porte de la ville. — Déception. — Aspect général. — Lima vue avec les yeux de l'histoire et de la poésie. — Lima vue telle qu'elle est. — Conséquences naturelles des tremblements de terre. — Intelligente mesure prise par l'édilité liménienne. — La plaza de los Portales. — Le Sagrario, à l'extérieur et à l'intérieur. — Un autel d'argent. — On l'a fondu pour subvenir aux frais de la guerre ; on l'a remplacé par du plaqué. — Simples réflexions à ce sujet. — San-Domenico et Santa-Rosa. — Les soixante autres églises de Lima. — Leurs sculptures et ornements ordinaires. — Tout le monde doit indistinctement s'agenouiller sur la pierre. — Devant Dieu, tous les hommes sont égaux — Abolition d'une triste coutume. — Caractère particulier des processions péruviennes. — Histoire de la Périchole.

XXXV

En arrivant à Lima, la route, ainsi que je l'ai dit plus haut, devient magnifique. A droite et à gauche, elle est bordée d'arbres (ceux plantés par don Ambrosio d'Iggius), et elle se prolonge majestueusement ainsi jusqu'à la porte de la ville, qui est assurément une grande et belle porte, une de ces portes ro-

bustes et fières, qui semblent annoncer une cité laborieuse, riche, florissante.

Mais, hélas! à Lima comme partout, comme toujours, il est écrit que la somme des déceptions doit dépasser de beaucoup celle des réalités agréables ou heureuses.

La rue qui sert de prolongement à la rue du Callao est une rue morte, tortueuse et misérable, sans une seule maison en bon état, sans un seul balcon où reposer la vue.

Un peu plus loin, les choses changent d'aspect, et si l'intérieur de Lima ne répond pas complétement à l'idée qu'on s'en fait, si tout y paraît de prime abord froid et désert, il n'en est pas moins très-juste de reconnaître que c'est, malgré cela, une grande et belle ville. Grande dans son ensemble, belle dans ses détails, et pleine d'intérêt par les souvenirs qui s'y rattachent.

Je comprends l'admiration et l'enthousiasme devant Lima, absolument comme je comprends la vénération en face des ruines de Pompeï et du Colysée... Mais replâtrez Pompeï, faites habiter le Colysée par des marchands d'orviétan, et vous aurez une sacrilége et grotesque succursale du Temple, rien de plus.

De même à Lima.

Si je me promène de par la cité péruvienne avec le désir de la trouver une cité moderne, — un *petit Paris*, comme on a la manie de le dire, — je ne la trouverai que sotte et ridicule; si je prends au sérieux ses soldats, ses spectacles, ses habits chamarrés d'or et ses don Bazile, je me rappellerai involontairement la foire de Beaucaire; mais si, par une claire et splendide soirée, je vais m'accouder, recueilli, à l'un des piliers noircis de la *plaza de los Portales*, et que là, plongé dans une rêverie profonde, je m'absorbe à contempler une à une les dentelures de ces colonnades et de ce portique qui enlacent la *plaza* comme un réseau de dentelles; que devant moi s'élève le *Sagrario*, — l'imposante métropole aux balustres mauresques, dont le front semble menacer le ciel, dont les lourdes et lugubres cloches attristent l'air, dont les ailes se déploient dans

l'espace, pareilles à celles d'un nuage épais aux déchirures fantastiques; que l'humble et chétive fontaine, qui murmure isolée au milieu de la *plaza*, fasse retomber en gerbes d'argent ses nappes d'eau caressées amoureusement par la lune; que ce mendiant souffreteux, qui s'affaisse là-bas, à côté de son cheval, sous le porche de l'église, se redresse un peu cavalièrement, qu'il se drape un instant dans son *poncho* troué, et qu'une *saya* lui fasse de loin l'aumône d'un regard de compassion... et aussitôt toute la vieille Espagne va, pour moi, se dégager des ombres de la nuit et renaître : l'Espagne chevaleresque, valeureuse et poétique, l'Espagne avec son cortége de pourpoints sombrement enrubanés, de *bonnes lames de Tolède* (pour nous servir de l'expression favorite du plus populaire de nos écrivains), de manteaux traînants et de plumes noires flottant bravement au vent; l'Espagne de Rodrigue, de don Juan, de Charles-Quint et de doña Sol; l'Espagne, berceau brûlant de tous les amours et de toutes les haines; cette Espagne, enfin, aujourd'hui si loin de nous!

Avant d'arriver à Lima, j'avais relu le *Dernier des Abencerrages*, et cette lecture, qui me valut tant de désenchantements, me procura aussi d'ineffables jouissances. Lima, en effet, a conservé le caractère mauresque plus que beaucoup de villes d'Espagne elles-mêmes, et quand on veut l'étudier par le souvenir, on voit cette sombre et muette cité se réveiller et s'animer pierre par pierre, créneau par créneau, tombe par tombe, ainsi que les morts se réveillent et s'animent à l'heure de minuit, dans un conte d'Hoffmann ou de Dickens. L'hallucination finie, Lima se rendort de son sommeil de l'éternité, et se renferme dans son mutisme sépulcral. Lima n'est plus!

Après cela, vous retrouverez son cadavre, les lignes principales de son organisme, son squelette; mais vous ne retrouverez plus sa physionomie. Or la physionomie, je vous le demande, n'est-elle pas la vie, la seule vie de ces grands corps sans âme qu'on appelle des villes?

De même, prenez un cadavre, le cadavre ou le squelette de la

femme que vous avez le plus aimée; dans votre main, pressez sa main glacée; sur ses joues creuses et son regard vide, laissez vos yeux se reposer, et tout à coup cette main, ce regard et cette joue, — muets, sans expression pour tout autre, — auront pour vous un langage compréhensible, douloureux et tendre; car, ce n'est pas le cadavre qui dit rien, — le cadavre est froid et immobile, lui!—c'est votre âme qui dit tout, votre âme qui se divise en deux et le galvanise, votre âme qui anime des sens éteints, ainsi qu'elle anime un pan de ruine morte, votre âme qui, venant de Dieu, a mission pour créer et garde le souvenir, — cette poésie vivante du passé, — pour servir à l'édification de l'avenir!

Ceux donc qui ne voient les villes des siècles passés qu'avec leurs yeux ne les voient pas, et c'est pourquoi je m'étonne que certains voyageurs aient pu trouver Lima une ville magnifique.

Pour moi, je m'en tiens à mon opinion première, à mon premier dire: c'est une grande ville dans son ensemble, une belle ville dans ses détails, mais surtout à la condition de renouer, pour elle, la chaîne des temps, et d'apercevoir toujours l'ancienne Lima sous les traits de la nouvelle. Au surplus, comme cité moderne, il y a une raison très-simple qui me semble empêcher la capitale du Pérou d'avoir aucune prétention sérieuse à être encore une ville magnifique, et cette raison la voici:

Détruite successivement, bien que partiellement chaque fois, par les tremblements de terre des années 1586, 1630, 1665, 1678, 1687, 1746, 1764 et 1828, sa reconstruction a subi successivement aussi de nombreuses et inintelligentes modifications. Les plus belles choses ont été gâtées ou mal restaurées, et les architectes péruviens de 1828 n'ont évidemment pas compris la pensée de ceux de 1586. Ensuite, toutes les maisons sont cachées au fond de longues et tristes cours, car l'édilité péruvienne ayant voulu avoir des rues tirées au cordeau, et la chose étant difficile, à moins de raser la ville, il a fallu construire des fa-

çades postiches, lesquelles façades ne sont, en réalité, que de sombres murailles.

Il est vrai que les propriétaires des différentes maisons condamnées, — et, parmi ces dernières, il en est de fort jolies, quoiqu'elles aient, ainsi que les pièces de monnaie depuis longtemps en circulation, perdu leur caractère distinctif, leur style originaire; — il est vrai, dis-je, que les propriétaires de ces maisons se sont ouvert des portes cochères dans l'épaisseur de ces monotones murailles, qu'ils ont fait des vestibules, et que ceux-ci sont ornés de nombreuses peintures à fresque; mais ces peintures sont, pour la plupart, bouffonnes ou niaises.

Il est vrai encore que des balcons en bois ont été pratiqués en dehors, sous le prétexte de donner jour sur la rue; mais ces balcons, bizarres sans originalité ou pauvres sans simplicité, ont l'air d'être placés là pour servir de tréteaux à des saltimbanques, et l'on s'attend à voir paraître Paillasse ou Frise-Poulet.

Bref, ce n'est ni décent ni agreste, et pas plus de mise à la ville qu'à la campagne.

Tant pis pour ces balcons bâtards, ces peintures ridicules, ces portes de remise et ces murailles de cimetière, qui ont gâté à plaisir une poétique ville mauresque! mais c'est pain béni pour ces bons bourgeois de Lima!

Un seul quartier a échappé à la commune loi, c'est le quartier des marchands, celui, du moins, où ils ont leur comptoir; ce quartier, qui se compose, entre autres, de la plus longue et de la plus large rue de Lima,— *calle de los Mercedes,* — est en partie habité par des Français et des Anglais, et, comme la concurrence, à défaut d'autre mérite, a du moins celui de mettre les rivalités en présence, il s'ensuit une sorte de fusion, de communion involontaire, entre industries rivales. On les avait crues de nature hétérogène; mais voici que l'intérêt, tout en les divisant au fond, les réunit de fait.

Une fois la rue des Marchands visitée, et elle ressemble à toutes celles que l'on voit dans les villes de France et d'Angle-

terre où l'on sait étaler, il n'y a vraiment plus de très-remarquable à Lima que les églises et les couvents.

Il est bien entendu que je fais toujours abstraction de cette Lima d'autrefois, mauresque et charmante, dont j'ai parlé plus haut, et qu'on ne peut réellement regarder qu'avec les yeux de l'histoire ou de la poésie.

XXXVI

Par exemple, pour ceux qui aiment les églises, la capitale du Pérou ne laisse rien à désirer : elle en possède soixante-trois, sans compter les sacrés-cœurs, chapelles et autels privilégiés. L'Espagnol, on le sait, a un goût prononcé pour l'*olla podrida*, et il en met un peu partout, voire même dans la construction de ses monuments religieux ; c'est dire que, sur les soixante-trois *eclesias* de Lima, soixante-deux n'ont aucune espèce de caractère, d'architecture propre.

Construites dans le genre *colifichet*, qui n'en est pas un, elles se contentent d'être jolies. Pour une femme, ce serait assez ; pour une église, cela ne suffit pas.

Il n'y a donc décidément que le *Sagrario*, d'un style mauresque harmonisé avec celui de la *plaza de los Portales*, qui soit une belle et imposante église, dans l'acception la plus large du mot. Nous n'avons en France aucune cathédrale à laquelle je puisse la bien comparer. Cette métropole est belle, parce qu'elle est haute et longue, svelte et élancée ; ses deux tourelles sont élégantes, fines et délicates ; son porche, bien que manquant un peu d'air et d'espace, est très-riche, très-habilement ornementé et d'une bonne école, en somme ; mais ce qui rend surtout le *Sagrario* remarquable, c'est sa vieille physionomie mauresque, — j'insiste sur ce point, — l'étrangeté de ses formes et l'originalité de ses mosaïques.

A l'intérieur, le *Sagrario* perd un peu de son prestige. Ce

n'est plus qu'une froide et muette église de village, à cette exception près, néanmoins, que son maître-autel est en argent (luxe que peuvent bien rarement se permettre les églises de village); et que cet autel, surmonté de colonnades (en argent!), se termine par un groupe (en argent!) d'une valeur artistique assez réelle; quant à la valeur intrinsèque, je n'en parle pas, il est bien entendu que tout l'*or du Pérou* ne suffirait pas à payer cet argent-là... A la vérité, nul n'ignore que le Pérou est peut-être aujourd'hui le seul pays du monde où l'on ne trouve plus d'or!

Les Liméniens ont naturellement une grande dévotion en cet autel du *Sagrario*, si grande, qu'ils voudraient pouvoir prendre tous des reliques du cher objet de leur culte. Reste à savoir maintenant si le Dieu qui a puni jadis son peuple pour avoir adoré le *veau d'or*, bénira les Péruviens adorant un *autel d'argent!* Cela me paraît douteux, le bon Dieu est trop bon logicien pour commettre une pareille inconséquence... Et puisque nous parlons de ce souverain maître de toutes choses, madame, ne trouvez-vous pas que rien n'atteste mieux sa grandeur et sa force que la petitesse et la puérilité de certains d'entre ceux qui se disent ses pasteurs et qui, malgré tout, ne peuvent nous empêcher, nous autres profanes, de le voir tel qu'il est réellement, resplendissant de bonté, de justice et de lumière!

O Dieu infini! Dieu saint! Dieu clément! ne pouvant monter jusqu'à toi, ils voudraient t'annihiler jusqu'à eux, ces pauvres pygmées de la foi, de l'intelligence et du cœur! Mais tu es comme le nuage qui passe au ciel et que le métayer égoïste voudrait arrêter sur son seul champ pour le féconder; tu es comme le soleil de la douzième heure que le vieux seigneur, en son parc, voudrait pouvoir retenir pour réchauffer exclusivement ses jambes rendues impotentes et froides par le libertinage; tu es comme le chêne de la forêt qu'un roi guerrier voudrait renverser de sa main pour lui arracher quelques rameaux et s'en faire une couronne; tu es comme ce fleuve qu'un fou voudrait dessécher pour

le passer à pied sec; tu es comme cette montagne qu'une femme voudrait jeter dans la mer, croyant combler ainsi la mer; car tu es tout cela, et si tu es la montagne, tu es aussi la mer, tu es le soleil et le nuage, le fleuve et le chêne; et tu es immuable dans tes desseins, car tes desseins sont pour tous et non pour quelques-uns!

Soyons, d'ailleurs, rigoureusement vrai: — *Tout ce qui reluit,* — dit le proverbe, — *n'est pas d'or,* et le proverbe a raison; mais on pourrait ajouter aussi: — *Tout ce qui brille n'est pas d'argent,* et ce serait surtout le cas de le dire à propos du maître-autel de la cathédrale de Lima. Je m'explique.

Pendant une de ces éternelles guerres qui tourmentent sans-cesse ces malheureuses petites républiques, toujours jalouses et envieuses les unes des autres, le gouvernement péruvien, à bout de ressources, dut se rappeler que la meilleure partie du trésor public était enfouie sous les voûtes du *Sagrario.* Comme à ce moment-là il avait besoin, avant tout, de remonter sa cavalerie, ce fut au cheval de l'archange qui surplombe l'autel, qu'il fit d'abord un emprunt. Des flancs du bienheureux bucéphale sortirent, tout armés, comme Minerve elle-même du cerveau de Jupiter, plusieurs régiments de dragons et de hussards. Hélas! le sort des armes ne leur fut pas favorable, et il fallut alors entamer l'archange lui-même, puis les nuages qui l'environnent, puis les colonnades qui soutiennent ces nuages, et remplacer le tout par du *plaqué.*

C'est ce *plaqué* qu'adorent aujourd'hui si dévotement les Péruviens... Bah! la foi ne sauve-t-elle pas l'âme?

Le *Sagrario* excepté — et après lui, *San Domenico* et *Santa Rosa,* — les églises de Lima n'offrent donc à l'œil du touriste qu'un cachet assez insignifiant, assez uniforme à l'intérieur notamment, car ce ne sont que voûtes basses, sombres, étouffées; point de vitraux, point de tableaux, mais seulement quelques sculptures grossières sur bois, et des saintes Vierges en costume de bal, des saints Joseph en manteau de cour, des saints Jean-

Baptiste en chemise, et des Christ en robe de chambre, cravate blanche, bottes vernies, gants jaunes et couronne d'épines sur la tête.

L'église péruvienne a toutefois un mérite très-grand, — mais un mérite purement moral, — c'est celui d'être ouverte et accessible indistinctement à tous. Devant l'autel, il n'y a plus de différence de caste, de fortune ou de position. *Les places réservées, les places payées* sont inconnues et paraîtraient une monstruosité. Tous les genoux, qu'ils soient de sang princier ou de sang plébéien, doivent se plier également sur la dalle froide.

Ceci est certes très-bien ; ce qui ne l'est pas moins, c'est l'abolition assez récente d'une coutume qui consistait à faire enlever chaque matin par une sorte de tombereau, qui portait au cimetière, sans autre forme de procès, tous les enfants mort-nés, déposés pendant la nuit sur le parvis des églises. On comprend ce que cette tolérance avait de tristement abusif.

Et puisque nous parlons des églises de Lima, disons vite, avant de quitter ce chapitre, que les processions péruviennes ont un cachet tout particulier d'originalité. En les voyant passer, on sent revivre toute la vieille Espagne, avec ses pratiques puériles et sa dévotion superstitieuse, mais passionnée. D'abord, ce sont d'interminables confréries de *sayas;* puis, des moines de tous les ordres, des officiers de tous les grades, des Indiens en costume traditionnel, avec le *poncho* traînant sur le bras, et enfin d'innombrables *Baziles*, en vrais *Baziles,* manteaux longs, chapeaux à larges bords retroussés sur les côtés et robes noires ! Après quoi, viennent les petits anges jetant des fleurs, les pénitents plus ou moins blancs, les différentes congrégations, les dais, les saintes images, les bannières, les reliques et les officiants en habits sacerdotaux, rouges, verts, violets, chamarrés d'or, et que sais-je encore !... Bref, cela dure trois heures à voir défiler et l'on ne sait si l'on doit rire ou admirer, car c'est à la fois sublime et bouffon !

Et puisque je parle église, prêtres et procession, c'est ici le

cas de placer une petite anecdote qui tient à ce sujet par un lien burlesque, mais étroit.

Il y avait donc une fois (pour commencer comme les vieilles histoires) un vice-roi qui s'éprit d'une passion violente pour une célèbre actrice, appelée la *Périchole;* les vice-monarques, aussi bien que les vrais monarques, n'ayant pas l'habitude de soupirer longtemps, la señora fut bientôt installée au Palais-Royal, dépensa des sommes folles et devint, de fait, la vice-reine du Pérou. Son auguste amant volait au-devant de ses moindres désirs. elle n'avait qu'à prononcer le nom d'une chose pour l'obtenir incontinent; un jour pourtant, l'un de ses caprices, très-futile en apparence, mais très-grave au fond, rencontra quelque résistance. Elle s'entêta alors, y mit de la persistance et finit par triompher des refus du vice-roi. Voici de quoi il s'agissait. La *Périchole* voulait se promener à travers les rues de Lima dans un carrosse à elle. A Paris, cette innocente fantaisie n'eût eu rien que de fort naturel, de fort simple; mais à Lima, elle avait une extrême importance, car chacun peut bien se montrer tant qu'il veut en calèche, dans l'ancienne *ciutad de los Reyes* (comme on appelle encore quelquefois la capitale du Pérou); mais le luxe du carrosse n'est permis qu'à la haute noblesse. Toujours est-il que le pauvre vice-roi dut se résigner à braver l'opinion publique et commanda le carrosse, en dépit de ses craintes du ridicule ou d'une révolte. La grande difficulté et le point principal étaient d'éviter les huées. Laisser sortir la *Périchole* seule, c'était l'exposer à un malheur, le vice-roi ne se le dissimulait pas; mais monter à ses côtés, dans le carrosse, était un acte de témérité dont la seule pensée le faisait frémir. Enfin, on tint conseil et on arrêta:

1° Que le vice-roi se ferait conduire dans son équipage;

2° Que la *Périchole* le suivrait derrière, dans son bien-aimé carrosse;

3° Que les autres voitures de la cour viendraient après;

4° Qu'une forte escorte accompagnerait le cortége.

On se mit, en effet, en marche dans cet ordre, et la populace s'amusa beaucoup de cette farce, mais (ainsi qu'il arrive toujours quand elle rit et s'amuse) ne se livra à aucune manifestation malveillante. Arrivée devant le *Sagrario*, la *Périchole* s'arrêta, sauta en bas de son carrosse et déclara le plus cher de ses vœux accompli. Dans sa reconnaissance envers le ciel, elle offrit le magnifique don du vice-roi à l'Église, émettant le désir qu'à l'avenir le carrosse fût affecté au service du prêtre qui va administrer aux malades les derniers sacrements.

Depuis cette époque, en effet, on ne porte plus le bon Dieu, à Lima, autrement qu'en voiture, et voilà comment l'histoire de la *Périchole* vient naturellement sur les lèvres, chaque fois qu'on entend sonner la cloche des mourants, ou qu'on voit passer une procession.

CHAPITRE XV

L'Alameda. — Le pont du Rimac. — Les bains. — Mœurs péruviennes. — L'*arche sainte* de la vie liménienne. — Anecdote à ce sujet. — La *Saya*. — Lima est le paradis des femmes, le purgatoire des hommes et l'enfer des ânes. — Le cirque. — Combat de taureaux. — Horrible spectacle. — Le théâtre. — Une *tertulia*. — *La Sabacueca*. — Le Panthéon. — Les monuments du Pérou. — La forteresse de Cusco. — Temple péruvien. — Temple de Callo à Cayamba. — Celui de Viracocha. — Palais et maisons particulières des Péruviens. — Routes et aqueducs péruviens. — Le couvent de San-Francisco. — La salle des macérations. — Les Gallinasses.

XXXVII

Au Pérou, comme au Chili, on rencontre à chaque pas des *Almendrals* ou des *Alamedas*.

L'*Alameda* est donc la principale promenade de Lima, celle qu'affectionnent les Liméniennes et par conséquent aussi les liméniens. C'est, au surplus, une agréable promenade, bien plantée de beaux arbres, bien semée de mousse et de gazon, avec des bancs, des chaises, des bosquets, de larges contre-allées et une magnifique chaussée pour les voitures, les cavaliers et les piétons.

L'*Alameda* longe de plus le *Rimac*, — jolie petite rivière qu'on traverse sur un large et beau pont de pierre, — et ce voisinage lui donne une fraîcheur d'autant plus précieuse que la chaleur est, ailleurs, plus étouffante et la brise plus rare. C'est le Rimac (voici le moment de le dire) qui a donné son nom à la capitale du Pérou. *La ciutad de los Reyes* s'est, en effet, appelée d'abord *Rimac*, d'où l'on a fait plus tard *Rima*, puis enfin *Lima*.

L'*Alameda*, pour en revenir à celle-ci, aboutit à un délicieux établissement de bains où les Liméniennes se rendent régulièrement tous les matins. Les cabinets, de plain-pied avec la promenade, ouvrent sur cette dernière ; de telle sorte que, de leurs baignoires, les señoras ou señoritas, épaules et bras un peu au vent, et vêtues, d'ailleurs, d'un peignoir des plus transparents, peuvent se livrer au charme de la causerie avec les *cavalieros* de leur connaissance qui, par hasard, se promènent à cette heure à l'*Alameda* et qui, ainsi que vous le pensez bien, monsieur, n'ont garde de perdre un seul mot de la conversation. Au fond, la Liménienne n'ajoute aucune espèce d'importance à cette *légèreté;* c'est pour elle une habitude, une affaire de mode, un usage reçu ; rien de plus.

Au sortir du bain, la Liménienne monte en voiture, rentre chez elle, fait sa toilette, remonte en voiture et va rendre ses visites ; à midi elle rentre de nouveau, commence une seconde toilette et reçoit jusqu'à deux heures ; à deux heures, les portes sont fermées pour tous : le dîner est sacré.

Je vais, néanmoins, madame, vous expliquer prosaïquement le mot de cette *arche sainte* de la vie péruvienne. C'est qu'à Lima, comme à Santiago ou Valparaiso, ces femmes si élégantes,

si richement couvertes de dentelles et de soie, dînent avec une simplicité des plus champêtre et n'ont ni l'esprit ni la bonne foi de vouloir en convenir; voilà tout.

Ceci me remet en mémoire une petite anecdote d'Eugène Guinot, anecdote très-connue, mais que je ne puis résister au plaisir de raconter, tellement elle s'applique bien aux mœurs péruviennes.

Deux jeunes gens, vêtus à la dernière mode, fraîchement gantés, merveilleusement chaussés, *panatellas* aux lèvres et *riding-sticks* à la main, se rencontrent sur le boulevard des Italiens, à Paris.

— Ah ! vous voici, cher duc?

— Oui, vicomte, oui... j'arrive du bois.

— Esther y était-elle?

— Je l'accompagnais... elle a obtenu un succès énorme.

— Que faites-vous, ce soir?

— Ce soir?... ma foi, je soupe chez ma lionne.

— En petit comité?

— Oui, avec quelques journalistes et deux ou trois actrices... de mes amies.

Le duc sourit en disant ces derniers mots.

— Heureux mortel ! où dînez-vous, avant?

— Chez Vachette, je pense... Et vous, vicomte?

— Coralie m'attend à la *Maison d'Or*... vous savez? mon rat de la Porte-Saint-Martin.

Et les deux amis se séparent.

Une heure après, ils se rencontrent une seconde fois... à la même table... au restaurant à TRENTE-DEUX SOUS!

Cette histoire-là, qui est celle de beaucoup de gens, est aussi celle de la Liménienne; elle peint admirablement sa nature.

Après dîner, notre héroïne fait une troisième toilette pour attendre chez elle quelques désœuvrés ennuyeux ou pour aller respirer l'air pur du soir à l'*Alameda*.

Si, par hasard, elle va au théâtre, vite une quatrième toilette !

Ainsi qu'on le voit, la Liménienne passe sa journée à s'attifer.

Çà ne l'empêche pas d'être jolie comme un ange, toujours, et spirituelle comme un démon, très-souvent. Ensuite, la Liménienne a quelque chose de délicieusement gracieux, c'est son costume de ville, pour sortir à pied, la *saya*.

Imaginez-vous une jupe de satin noir, très-ample, un peu courte, froncée à petits plis tout autour de la taille et jusqu'au-dessous des hanches, de façon à en dessiner les harmonieux contours; un pied de fée, une jambe fine et nerveuse, chaussée d'un bas de soie rose ou blanc, avec un losange de paillettes d'or pour encadrer la cheville; un voile noir, — la *tapa*, — en drap de soie très-flexible, très-souple, partant de la taille où il prend naissance avec la jupe, enveloppant amoureusement les épaules et retombant sur la tête de manière à ne laisser voir qu'un seul œil, l'œil droit; imaginez-vous encore un bras bien blanc, bien rond, bien potelé, bien dessiné, protégé — non contre les regards, mais contre les ardeurs du soleil — par une manche large et flottante, en dentelle ou en mousseline brodée; une main cachée sous un gant d'enfant, c'est-à-dire une main délicate et frêle qui rassemble la *tapa* sur une gorge fraîche et rebondie; imaginez-vous, en un mot, ce que votre esprit pourra concevoir de plus merveilleux et de plus fin, et vous n'aurez encore qu'une idée très-imparfaite de la *saya*, tellement c'est là une de ces apparitions charmantes et insaisissables qui échappent à la pensée, aussitôt qu'elles s'évanouissent, et, à bien plus forte raison, quand on ne les a pas vues.

Les Liméniennes sont, en général, divinement faites, et l'on comprend aisément que rien ne doive être plus séduisant que ce costume national qui, sous prétexte de discrétion, couvre, en les dessinant, des formes angéliques; une écharpe attachée négligemment autour de la taille et dont les bouts retombent par devant, ainsi qu'un gros rosaire, en bois des îles, qui pend à la ceinture, contribuent à lui donner un caractère tout particulier d'originalité et de poésie.

Une fois cachée sous la *saya* et la *tapa*, la Liménienne devient

une étrangère pour son père, son mari ou son frère, et vous concevez, aimé lecteur, que dans une ville où la vertu n'est pas tout à fait considérée comme obligatoire et la fidélité comme nécessaire, on doit quelquefois user, sinon abuser du charmant incognito de ce costume, pour se soustraire à certains regards et se montrer à certains autres. De là, un éternel carnaval, une mascarade sans fin, fort attrayants, sans doute pour les étrangers, mais très-funestes, j'imagine, aux maris.

Vêtue à l'européenne, la Liménienne reste une adorable créature, à la carnation pure, à la tête d'ange et au sourire de Parisienne, une femme, enfin, et une femme digne de tous les hommages et de tous les cultes, qui serait parfaite si Dieu, qui lui a prodigué ses plus précieux trésors de beauté et de grâce, n'avait pas oublié une chose en elle... le cœur !

Du moins, on le dit... mais que ne dit-on pas des femmes trop charmantes?

XXXVIII

L'annonce d'une course de taureaux avait attiré à Lima une grande affluence de Péruviens et d'étrangers.

Les toréadors étaient des Espagnols d'Europe, et cela avait suffi pour jeter Lima et ses environs dans la joie la plus folle. Aussi l'esplanade présentait-elle, vraiment, en plein midi, l'aspect d'un conte des *Mille et une Nuits* animé. Elle était couverte d'équipages français et anglais aux fringants coursiers, de carrosses espagnols, à deux roues et traînés par trois mules de front caparaçonnées d'or, d'une multitude de *cavalieros* aux *ponchos* éclatants et de *sayas ;* plus, de cette masse flottante de curieux, bourgeois, soldats, marins, enfants, vieillards, saltimbanques, marchands et filous, qui, partout, fait la foule. Tout cela, sous un ciel splendide, en face d'un vieux cirque mauresque, richement pavoisé, offrait un coup d'œil plein de vie,

de mouvement, d'originalité, et pour ma part, j'avoue que j'éprouvai à ce spectacle-là, une jouissance infiniment plus vive qu'à celui de la *course de taureaux*.

Une *course de taureaux!...* Quelle amère dérision!

Et pourtant, ce cirque délabré, où, pour deux piastres (10 francs), on a le droit d'étouffer dans des loges de QUATRE *asientos* louées à DIX personnes, ce cirque, dis-je, quand vingt mille spectateurs s'y pressent, — et c'est le cas, — présente un aspect vraiment grandiose.

Mon horloger de Luçon, que je retrouvai aux premières places, fut forcé d'en convenir lui-même.

L'arène est spacieuse, l'orchestre joue une marche triomphale, les *picadores* sont déjà sur leurs chevaux, leurs piques au poing.

Les *toreadores* et les *bandilleros* entrent bientôt à leur tour; les uns, avec leurs longues *spadas;* ceux-ci, agitant leurs flammes aux reflets de pourpre, tous venant saluer ensemble le président de la république, lequel est arrivé quelques instants auparavant dans un splendide carrosse attelé de six chevaux blancs empanachés et escorté d'un escadron de hussards.

En vérité, je le répète, cela ne manque pas de grandeur, ni d'une sorte d'enivrant prestige, surtout pour les gens qui, ainsi que moi, n'ont jamais été habitués qu'aux innocentes horreurs de l'*Ambigu*, de la *Gaieté* ou de la *Porte-Saint-Martin*, et cette pensée seule que toutes ces petites vestes de soie roses, bleues et lilas, pailletées d'or et d'argent, vont peut-être tout à l'heure être tachées de sang, ajoute à la solennité de l'attente, et fait involontairement courir le frisson dans les veines.

Le sentiment que l'on éprouve à ce genre de spectacle est-il un sentiment agréable? Ma foi, pour avoir une réponse *ex-professo* à cette question, il faudrait s'adresser à un amateur d'exécutions capitales ou à un habitué de Grenelle et de Montfaucon. En ce qui me concerne, j'avoue ma parfaite incapacité à cet égard.

Certes, j'ai lu de fort galants récits de courses de taureaux, et vous aussi, madame, sans aucun doute. — C'est pourquoi, si vous voulez bien le permettre, je n'ajouterai pas une strophe à ce poëme sanglant, à cette *odyssée* d'abattoirs : d'abord, parce que je ne l'ai pas vue jusqu'au bout, cette *course de taureaux;* ensuite, parce que je ne me sens vraiment pas le courage de raconter cette chose horrible; car, je l'avoue en toute humilité et le front dans la poussière, je ne la comprends pas; je ne comprends pas cette agonie publique d'un malheureux taureau, déchiré à coups de lance, d'épée et de couteau; je ne comprends pas que des femmes puissent trouver plaisir à voir mutiler, sous leurs yeux, quinze ou vingt pauvres bêtes de suite, — à raison d'une moyenne de dix coups d'épée par tête, — ou bien, s'il leur faut des émotions pareilles pour réveiller leurs sensations éteintes, quelles sont donc ces femmes?

Sans doute, je veux croire que les toréadors que j'ai rencontrés à Lima étaient de très-honnêtes et très-maladroits bouchers de Madrid, retirés des affaires, et qui n'ont rien de commun avec l'élégant Montès et sa manière d'expédier un taureau; mais encore une fois et quand même, c'est un méchant spectacle qui indigne et soulève le cœur.

M. Edgar Quinet, écrivain dont on ne saurait mettre en doute la sincérité, l'intelligence et le goût, a cependant publié jadis, dans ses *Lettres sur l'Espagne*, un travail fort remarquable (comme tout ce qu'il publie) sur les courses de taureaux, leur origine, leur but et leur influence, travail dans lequel il dit que ce spectacle habitue l'homme à l'idée de la lutte et de la mort, et qu'il ne saurait que gagner à puiser, dans la vue de ces agonies terribles, des impressions profondes et vraies et un mépris sincère du danger.

Oui, certainement, le mépris du danger est une excellente chose, et rien n'est plus salutaire que de développer la force physique, mais la cruauté ne fait pas le courage, j'imagine, pas plus que la force physique ne fait la grandeur d'âme, et, d'ailleurs,

n'y a-t-il pas dix exercices pour un, demandant autant d'agilité, de sang-froid, de courage que les courses de taureaux et qui ont du moins sur ces dernières l'avantage de la grandeur et de la noblesse. Le genre de courage que nécessitent ces courses ou plutôt ces massacres, dont les Espagnols se montrent si friands, conduit presque fatalement à la cruauté.

C'est ainsi, par exemple, que ces braves torréadors de Lima faisaient traîner hors du cirque les pauvres chevaux qu'ils avaient eus éventrés sous eux, et cela, sans leur ouvrir charitablement les quatre veines, sans leur épargner, au moins, la risée d'un public imbécile, mais *courageux!* Car, sachez-le bien, madame, ces mêmes fiers et hardis coursiers qui avaient dû caracoler encore, pour le plus grand plaisir des *sayas,* avec la moitié de leurs entrailles traînant par terre sur le sable rougi, étaient condamnés à attendre patiemment la mort, sur le seuil de cette arène qu'ils avaient parcourue en triomphateurs, quelques instants auparavant... et la mort n'était pas encore arrivée que déjà les gallinacés, au bec impitoyable, se vautraient dans leurs flancs déchirés.

Pensez vous, par hasard, qu'un mot de compassion s'élevât du sein de cette assemblée?... Eh! que vous connaissez mal le cœur de gens aussi *courageux!*

Non, les hommes insultaient la pauvre bête de leurs grossières plaisanteries; les enfants, assemblés autour d'elle, lui jetaient des pierres, et les femmes, avec un sourire charmant et tranquille, la regardaient se débattre contre l'agonie, les pierres et les gallinacés! O Liméniennes... comment pouvez-vous être si belles?

Au surplus, ce n'est pas seulement pour les chevaux que l'on se montre aussi cruel; les taureaux ne sont guère mieux traités, et, pour dompter ceux qui sont victorieux de leurs assaillants, on a recours à un horrible moyen. On leur lance sur les jarrets un instrument tranchant appelé lune, en raison de sa forme de croissant; mais la force de ces animaux est telle que très-sou-

vent ils résistent longtemps encore et traînent dans le vaste cirque leur douloureuse agonie. Ce n'est pas fini pourtant : les matadors s'élancent sur leur dos, s'y cramponnent et frappent à grands coups de dague les malheureux taureaux, jusqu'à ce que, épuisés par la perte de leur sang, ils tombent et meurent : le tout à la plus grande satisfaction du public, qui, dans ces sortes d'occasions, rit aux larmes et bat des mains avec enthousiasme, absolument comme on fait chez nous à une représentation d'Arnal ou de Levassor.

Aujourd'hui, les combats de taureaux ne sont plus qu'une affaire d'habitude et de mœurs; tout porte à croire qu'ils perdront chaque jour davantage de leurs partisans, à mesure que les plaisirs plus délicats et plus élevés prendront une plus large part dans les distractions de la société et du peuple ; mais autrefois ils étaient une affaire de pure politique, et les vice-rois, ainsi que les autres chefs espagnols, avaient reçu de la métropole l'ordre d'encourager d'une façon toute particulière ces sanglants spectacles; par ce moyen, le gouvernement espagnol espérait démoraliser et abrutir les habitants des colonies, afin de les retenir plus facilement sous le joug. Il est certain, du moins, qu'un peuple se familiarisant avec la cruauté et l'injustice devient indifférent aux maux de son pays, et que les nobles sentiments, l'ardente conviction qui l'eussent porté à affronter, sans crainte, tous les périls pour conquérir la liberté au prix de sa vie ou de sa fortune, s'éteignent dans son cœur.

Après la *course de taureaux*, nous rentrâmes à notre hôtel, où la table, mise de bonne heure, nous attendait depuis longtemps, et vraiment c'était une table royale, je vous assure, une table de deux cents couverts, avec un service en vermeil, des coupes et des flacons en cristal de Bohême, des candélabres aux flots de lumière, des vases de fleurs, des réchauds à parfums, et, — pour dîner, — de la langue de bœuf, des haricots, des raisins secs et des bananes.

Le lendemain, afin d'oublier le drame du cirque et la farce

qui l'avait suivi, sous le nom de dîner, nous allâmes entendre *Lucie de Lammermoor*, — ce chef-d'œuvre dans lequel a passé toute l'âme de Donizetti, si bien qu'il ne lui en est plus resté pour vivre, au pauvre artiste! — *Lucie* était *exécutée* par des artistes italiens fraîchement débarqués, et Dieu sait que le mot d'*exécuter* ne fut jamais plus profondément vrai. Il est présumable que les chanteurs s'étaient inspirés du spectacle de la veille, et que les lauriers des bouchers de Madrid les avaient empêchés de dormir.

Hélas! povera Lucia! povero Donizetti!

Néanmoins, la troupe nouvelle fut accueillie par des hourras frénétiques, et, un instant, la salle trembla sous les bravos, à faire croire que l'année 1828, — celle du célèbre tremblement de terre de Lima, — était revenue.

Ce que c'est, pourtant, que d'aller dans le pays des aveugles!

Au surplus, si les *Italiens* de Lima laissent quelque chose à désirer, si l'orchestre rappelle trop souvent celui de *Bobino*, il est juste de reconnaître que la salle elle-même n'est pas tout à fait irréprochable sous le rapport de la disposition, de la commodité et de l'acoustique.

A quelques pas de là, nous fûmes invités, — officiers et passagers de l'*Alcmène*, — à une charmante *tertulia*, improvisée par deux excellentes cantatrices, qui venaient justement de se retirer du théâtre.

Tertulia, c'est comme qui dirait chez nous un *raout*.

Ces deux dames s'appelaient les señoras Pantanelli et Rossi.

La señora Pantanelli était petite et forte, mais son amie, la señora Rossi, était grande et maigre, ce qui faisait compensation; elles étaient, du reste, dans leur salon, toutes les deux charmantes d'abandon, de grâce et de bonté; et quand elles chantèrent le duo de *Nabucco*, elles nous prouvèrent une fois de plus, bien qu'avec des voix un peu fatiguées déjà, que la méthode italienne est la reine des méthodes.

Pourquoi les *Italiens* que nous avions entendus dans *Lucie* n'étaient-ils que des Italiens d'Espagne?

XXXIX

Et maintenant, madame, que me reste-t-il encore à vous dire de Lima ?

On a prétendu que c'était le paradis des femmes, le purgatoire des hommes et l'enfer des ânes : il y a beaucoup de vrai dans cette boutade.

De plus, on joue énormément dans l'ancienne *ciutad de los Reyes,* les abbés y sont galants et les maris... pleins d'esprit. Comme au Chili, on y voit des aspirants de marine habillés en amiraux, des matamores de seize ans faisant sonner sur le pavé leurs grands sabres d'officier, et des moines servant d'enseignes à leurs cuisiniers.

Est-ce tout ?

Non, vraiment. Il y a d'abord la *sabacueca*, une danse dont on entend le motif d'une aube à l'autre, et de l'humble casa de la *niña* au salon lambrissé de la grande dame, une danse qui serait certainement prohibée à Mabille ou au Château-Rouge, mais qui n'en est pas moins très-originale malgré cela ou à cause de cela. Puis ensuite viennent les cimetières, vastes officines en pierre, qui rappellent en grand nos boutiques d'herboristes, ou bien encore nos études d'avoués. Chaque mort a là son petit tiroir, son petit carton..., le tout bien étiqueté et tenu, je le répète, comme une étude d'avoué ou une boutique d'herboriste... ce qui est bien ingénieux et surtout bien avantageux, n'est-il pas vrai ? Quant aux pauvres diables, il s'entend de soi-même qu'ils ne peuvent pas avoir la prétention d'occuper tout seul un tiroir, et on les fourre sous la rubrique : *affaires diverses.*

Le cimetière de Lima s'appelle le Panthéon. Je ne sais si le nom de ceux qui y reposent atteindra à la postérité, mais leur

corps ira peut-être, car, grâce à la sécheresse de la terre et aux qualités particulières du ciment et de la pierre avec lesquels sont bâties les sortes de casemates destinées aux morts, les cadavres se momifient et restent dans un merveilleux état de conservation. Ce *Panthéon* est, dit-on, d'une origine fort ancienne, on l'attribue aux Incas. Ainsi qu'on le sait, les Péruviens étaient arrivés, sous ceux-ci, à un certain degré de connaissances; ils avaient notablement amélioré quelques branches d'industrie. Lorsque les premiers Espagnols arrivèrent au Pérou, ils y trouvèrent d'excellents ouvrages en or et une poterie qui annonçait un goût cultivé pour la plastique; les vases péruviens étaient des sortes de cruches sans pieds et à une seule anse, sur laquelle on voyait une tête humaine « *reproduite avec tant d'art et de pureté,* — disait don Ullo, — *que je défie nos potiers de pouvoir rien faire qui approche de cela, même de loin.* » Les Péruviens ne possédaient que d'assez mauvais instruments de cuivre; mais comme ils travaillaient les métaux et les produits les plus durs, on présume qu'ils avaient un secret pour tremper le cuivre et le fer.

Les monuments du Pérou qui occupent la plus vaste étendue, sont des fortifications. Le chef-d'œuvre du Pérou, — dit Garcilasso de la Vega, — est sans contredit la forteresse de Cusco. On dirait que la magie a présidé à sa construction, et que les démons y ont plus travaillé que les hommes. On y voit des blocs de pierre d'une grandeur si gigantesque qu'il est impossible de concevoir comment ils ont pu être apportés là, d'une distance de dix à quinze lieues, par des routes à peu près impraticables. A Tiaquanaco, il y avait une pierre de trente-huit pieds de longueur, douze de largeur et deux d'épaisseur; mais dans les murailles de la forteresse de Cusco, il y a quantité de pierres plus longues, plus larges et plus épaisses, qui, bien qu'ordinairement non taillées et généralement, au contraire, très-inégales, sont jointes, — sans ciment ou mortier, — avec une telle solidité, qu'elles semblent avoir eté unies par la na-

ture elle-même. La forteresse de Cusco est entourée d'une triple enceinte de murailles, formant la demi-lune, et dont chacune a trois cents toises de long.

D'autres fortifications remarquables, malheureusement détruites à présent, sinon en totalité, du moins en grande partie, sont celles de Tumbez et Cannar... Près de Hachacacha, au nord-ouest de la Paz, s'élève une muraille en pierres qui s'étend du sommet des Cordillères jusqu'au lac de Titicaca, parcourant ainsi une étendue d'environ trente milles, et qui, actuellement encore, haute de quatre pieds, porte la trace évidente de dégradations nombreuses, œuvres du temps et de la guerre.

Les Péruviens, célèbres jadis par leurs fabuleuses richesses, prodiguaient les métaux précieux dans leurs temples. Celui du Soleil, à Cusco, dont de simples briques séchées à l'air formaient les murs, était dallé en or. Au-dessus du maître-autel, planait un soleil d'or, d'une telle dimension, qu'il tenait toute la largeur du temple. Des deux côtés de ce symbole, étaient rangés les cadavres des rois, si admirablement embaumés, que l'aspect lui-même de la mort avait disparu, et que ces derniers, assis sur des trônes d'or, semblaient encore vivre et s'associer aux cérémonies du culte. Les portes étaient également plaquées en or, et les murailles étaient couvertes d'ornements du même métal, représentant des couronnes, des sceptres et divers autres attributs de la royauté. Autour du temple principal, s'en élevaient quatre autres plus petits : le premier, consacré à la lune ; le second, aux étoiles ; le troisième, aux éclairs ; et le quatrième, à l'arc-en-ciel. Un cinquième bâtiment était destiné aux prêtres ; le tout richement décoré d'or et d'argent. Dans le jardin attenant, des fontaines et des statues en métal précieux, se faisaient non moins admirer par leur valeur intrinsèque que par leur valeur artistique.

Par opposition au temple de Cusco, celui de Callo, près de Cayamba, est dépouillé de tout ornement. Il est construit en pierres très-dures et presque noires qui s'emboitent si parfaitement

les unes dans les autres, quoique sans le secours de ciment, qu'il serait impossible de faire pénétrer la lame d'un couteau dans leurs interstices ; toutes les pierres ne sont pas plates à l'extérieur, mais aussi convexes. Une allée conduit de la porte principale à une grande cour dont trois grandes salles forment les à-côté.

Le temple du dieu Viracocha, à seize lieues au sud de Cusco, est encore d'un style différent ; les pierres de ses murailles sont taillées avec soin, et il a deux étages. Pour soutenir le plus élevé, les Péruviens avaient imaginé de construire des murs mitoyens, épais de trois pieds et distants l'un de l'autre de sept, ce qui avait donné naissance à douze petites galeries, couvertes au moyen de dalles en pierre, longues de dix pieds; d'autres dalles, carrées et d'un noir brillant, formaient le parquet de cet étage; en haut, était une chapelle de douze pieds carrés, couverte de pierres de de la même espèce, rangées les unes au-dessous des autres comme des écailles. C'est dans cette chapelle qu'on apercevait la statue de Viracocha, statue dont les traits, le vêtement et le style avaient un cachet tellement européen que les Espagnols, qui découvrirent le temple, la prirent pour celle de l'apôtre Barthelomée.

On manque de renseignements sur les nombreux autres palais péruviens, parmi lesquels ont dû se trouver de remarquables édifices. Les mausolées sont répandus un peu partout ; c'est à leur plus ou moins de développement et d'élévation qu'on juge du rang occupé par le défunt. Les plus grands ont cent vingt pieds de long, ils sont un peu moins larges, et leur hauteur s'élève à huit ou dix pieds.

Les maisons particulières du Pérou étaient bâties en pierres, revêtues assez souvent d'une couche de rouge très-vif, et comptaient deux étages. Les portes, semblables en ceci à l'entrée des pyramides, allaient en diminuant vers le haut, de façon à ce qu'une seule pierre suffisait pour en former le fronton.

Mais de tous les travaux des Péruviens, les plus immenses,

les plus entièrement dignes d'admiration, sont les deux routes qui desservent chacune une étendue de plus de cinq cents lieues ; la première, côtoyant constamment la mer ; la seconde, traversant les montagnes. Celle-ci est même de beaucoup la plus remarquable, car elle a exigé des travaux de remblai considérables et le déplacement de blocs énormes de rocher.

Elle a quarante pieds de large, ses chaussées sont murées et bordées de fossés; enfin, de distance en distance, elle compte des hôtelleries. « Ces travaux, — dit Gomora, — dépassent les pyramides égyptiennes, les grandes routes romaines et tous les travaux de l'antiquité. »

Deux canaux, ou mieux deux aqueducs, destinés à l'arrosage, se faisaient également remarquer, — non par leur largeur, qui n'aurait su être considérable, mais par leur longueur. Celle de l'un était de cent cinquante lieues, celle de l'autre de cent vingt. On estimait leur profondeur à douze pieds et leur largeur à quatre, tout au plus.

Comme on peut le voir par ce rapide aperçu, les Péruviens de l'antiquité étaient d'autres hommes que ceux d'aujourd'hui.

Parmi les monuments que l'on doit à la conquête espagnole, il faut citer le célèbre couvent de San-Francisco qui occupe un huitième de la ville de Lima ; c'est une justice à rendre à ce vieux moribond, s'il a perdu sa splendeur passée, du moins il a su arriver jusqu'à nos jours et se faire ruine sans renier son origine, son histoire et sa physionomie même. Il dit aujourd'hui, malgré sa vétusté, ses murailles lézardées et l'herbe qui pousse dans ses cours, tout ce qu'il a été jadis !

Par exemple, les nombreuses cellules, autrefois habitées, sont actuellement désertes ou à peu près, et c'est à peine si, de loin en loin, on rencontre un pauvre franciscain dans ces longs corridors si animés il y a un demi-siècle; mais le jardin est encore bien cultivé, le bassin qui l'arrose est entretenu avec soin, et la chapelle, — vivante de souvenirs, — a conservé presque intacts ses mêmes images, son même autel, ses mêmes

chandeliers, sa même lampe d'argent et ses mêmes bannières.

Puis, ce sont d'immenses voûtes avec d'interminables escaliers, de longues salles basses, sombres et humides, avec leurs bancs, leurs tables et leurs chaises vermoulues.

Au nombre de ces salles, il en est une plus étrange, et par conséquent plus remarquable que les autres.

Elle est plus triste aussi, plus mystérieuse; la porte s'en pousse péniblement et, quand elle est ouverte, on est saisi d'abord par une obscurité profonde, ensuite par une odeur âcre qui vous prend à la gorge. Sur les murailles sont peintes les scènes de l'inquisition, avec tous les jolis petits instruments de supplice *ad hoc*, et sur les dalles, sur les bancs, sur les piliers, sont de larges taches de sang, les unes fraîches et plus vives, les autres anciennes et noircies ; un peu plus loin, sur un escabeau, gît un fouet souillé de lambeaux de chair...

Nous sommes dans la salle des macérations ! ! !

A l'extérieur, et attirée par cet avant-goût de sang corrompu, rôde sans cesse une armée de gallinacés pour lesquels, chaque jour, se renouvelle ainsi le supplice de Tantale.

Pauvres gallinacés, chers hôtes de cimetière et de gibet ! pourquoi ne les laisse-t-on pas entrer ?...

Et puisque je reparle des gallinacés, je ne puis me dispenser de dire que, jadis *sacrés*, et aujourd'hui encore pieusement *respectés*, ils remplissent avec avantage au Pérou l'office d'*agents de salubrité*.

Jetez devant votre porte votre bœuf ou votre âne mort le matin, et le soir, vous ne retrouverez que deux cornes et quatre sabots !

Charmant pays après tout ! . . .

. . . .

Demain à huit heures, madame, nous appareillerons pour *Nouka-Hiva*. — Les *Mondes nouveaux*, avec leur sauvagerie, vaudront-ils plus ou moins que l'ancien ?

Qui vivra verra !

CHAPITRE XVI

Du Callao aux Marquises. — Souvenirs de Dumont-d'Urville, de Cook et de Krüsenstern, — Ainsi que du comte de Saint-Germain. — La Dominique. — L'île aux oiseaux. — Nouka-Hiva. — Les Bâtonts flottants. — Une ligne de packets. — Les corsaires du Pacifique. — La *Rosa-Secunda* de Valparaiso. — Les îles Gallapagos. — Capture opérée par la *Papeete*. — Nous mouillons. — La baie. — Établissements français. — La rue du Bucéphale. — Le cimetière. — Le jardin de la *Galathée*. — Les Kanaks. — Les Taï-pii. — Les Whaynées. — Le Komomou-Titoï. — Le chant du cochon.

XL

Beau temps, belle mer, brise magnifique de N.-E. et quarante degrés de chaleur ! Ainsi se résument à peu près les journaux de tous les voyageurs qui ont fait la traversée du Callao aux îles Marquises, et rien n'est plus vrai, en effet, ni plus beau, ni plus monotone que cela.

En cette occurrence, chère lectrice, que vous dirai-je de notre *Alcmène?*

Ainsi, avec toutes ses *bonnettes* dehors et son balancement moelleux, sous une brise sage et régulière comme un souffle de vierge, elle ressemblait — je crains bien que ce ne soit pour la seconde fois — à un bel oiseau effleurant l'onde, ou bien encore à quelque Brésilienne amoureuse se berçant doucement sous le regard d'un amant. Peut-être même que ça ne ressemblait à rien de ce que je dis là et que c'était un spectacle bien autrement imposant ;

mais le moyen d'être riche en métaphores par quarante degrés de chaleur !... Rien que d'y penser, je sens l'eau me perler au front et je préfère arriver d'un seul trait aux îles Marquises.

C'était donc un dimanche, un dimanche de février, et nous avions déjà vingt et un jours de mer. — Vers les trois heures, la vigie signala la terre, à bâbord.

Un quart d'heure après, nous aperçûmes une ligne noire se dessiner à l'horizon ; et, aux gigantesques accidents qu'elle accusait, il était aisé de voir que c'était là, en effet, une terre sauvage, une nature jeune et vigoureuse, le premier jalon d'un monde nouveau.

A quatre heures, la vigie signala une seconde fois le terre.

— Terre à tribord ! — cria-t-elle de sa voix de stentor.

Et nous pûmes bientôt distinguer, à toute distance devant nous, une masse s'élevant du sein des flots comme un nuage indécis d'abord, puis se faisant petit à petit plus nette, plus sombre et plus grande. Pour le coup, j'évoquai mes meilleurs souvenirs de d'Urville, de Cook et de Krüsenstern, afin d'admirer sainement, avec fruit, les paradis terrestres, dont ces hardis navigateurs nous entretiennent si complaisamment à chaque page de leurs relations de voyage.

— Jusqu'à présent, — me disais-je, — je n'ai vu que pays civilisés ou ayant des prétentions à la civilisation, et singeant plus ou moins bien, en somme, d'une façon plus ou moins burlesque, plus ou moins originale, nos mœurs, nos us et nos coutumes ; mais ici, — ajoutais-je avec un légitime enthousiasme, — commence seulement et véritablement mon voyage ! à partir de ce moment, il sera plein de vie, mêlé d'accidents, d'épisodes, tour à tour comiques ou tragiques... et qui sait ? peut-être même qu'un jour, moi aussi je pourrai fredonner gracieusement avec le *Comte de Saint-Germain :*

En combattant les peuplades sauvages,
Il m'arriva, surpris en éclaireur,

D'être mangé par les anthropophages...
Que voulez-vous? c'est un petit malheur.

Sur ces entrefaites, le commandant ordonna de rentrer les bonnettes, de serrer les perroquets, de prendre le ris de chasse, et nous relevâmes, à petite brise, la *Dominique*.

La *Dominique* est l'une des grandes îles du petit archipel des *Marquises*, appelé encore archipel *Nouka-Hivien*, ou, par élision, archipel *Nou-Hivien*, de l'île de *Nouka-Hiva* qui en est la métropole.

La *Dominique* est située à quatre-vingt-dix milles, dans le sud-est, de *Nouka-Hiva*, et précédée, au nord-est, d'une sorte de pic en pain de sucre, sur lequel, chaque année, les oiseaux de l'archipel viennent changer de plumage. C'est avec leurs plumes, très-belles et très-précieuses, d'ailleurs, que les anciens rois et chefs de *Nouka-Hiva* et de la *Dominique* formaient leurs casques et leurs manteaux de cérémonie, *aux temps heureux de la chevalerie,* pour assister aux fêtes et tournois que leur donnaient leurs fidèles sujets et féaux. Aussi, à cette époque reculée et généralement peu connue, le susdit mamelon était-il beaucoup plus exploré que de nos jours par les fournisseurs brevetés des cours *nouka-hivienne* et *dominicaine*.... Mais tout passe, qui ne sait-cela?

Comme il était trop tard pour entrer ce jour-là à *Nouka-Hiva*, l'*Alcmène* serra ses basses voiles et se tint, sous ses huniers, en face de terre, une partie de la nuit.

Il faisait un temps magnifique; le ciel, brillant d'étoiles, était d'un bleu sombre, et la mer, que nulle brise ne ridait, ressemblait à un miroir reflétant fidèlement la nue. Par notre hanche de bâbord, nous apercevions encore la *Dominique*, et par notre bossoir de tribord, nous pouvions contempler tout à notre aise *Nouka-Hiva*.

C'était un beau spectacle, et nul ne pourrait dire les étranges visions, les mille et une créations fantastiques, dont l'imagina-

tion du voyageur se plaît à peupler ces hautes et tristes roches de l'archipel *Nouka-Hivien*.

On évoque ses souvenirs d'enfance, on se rappelle ses lectures dans le *Magasin pittoresque*, ses premières terreurs à la vue des planches sur bois représentant les *sauvages*, leurs huttes, leurs pirogues, leurs flèches et leurs casse-têtes, tout cela animé par les récits des navigateurs, et quand on se dit qu'on est soi-même en présence de cet arsenal de choses merveilleuses et terribles, on se sent pris de je ne sais quel frisson intérieur plein de fièvre et de charme.

Cet état-là dura pour nous jusqu'à quatre heures et demie du matin, heure à laquelle l'*Alcmène* déploya majestueusement toutes ses voiles et mit le cap sur la baie de *Nouka-Hiva*. La mer était d'une limpidité à faire rougir les bassins des Tuileries et la brise soufflait à peine; à neuf heures nous étions encore à soixante milles de terre, la *Dominique* nous restant par bâbord au sud-sud-est.

A dix heures, la brise s'éleva un peu, — la paresseuse! — et nous hissâmes aussitôt toutes nos bonnettes. Ainsi chargée de toile et s'en allant vent arrière, l'*Alcmène* semblait un monde voguant vers un autre monde.

A midi, nous n'étions plus qu'à trente-cinq milles de la passe, et la brise fraîchissait toujours.

A deux heures, le premier coup de canon, pour demander le pilote, fut tiré, et la corvette mit en travers.

De la distance où nous nous trouvions alors de terre, nous pouvions parfaitement entendre le bruit de la lame brisant sur les roches. Nous pouvions également contempler toutes les déchirures et tous les pics de ce volcan, vomi par l'enfer dans un moment de colère et éteint par l'océan dans un moment de caprice.

Certes, c'était beau, c'était grand, c'était nouveau surtout; mais c'était sauvage, autant que la montagne des *Taï-pii*, dont nous relevions alors la pointe: on eût dit que le diable habitait là et que toutes les sorcières de l'Allemagne, tous les vampires

de la Hongrie, tous les gnômes de la Pologne s'y étaient donné rendez-vous pour faire sabbat...

Tout à coup un point blanc se détacha de la rive, d'abord semblable à une mouette effleurant la lame de son aile, mais bientôt grandissant tellement à vue d'œil, que la vigie cria :

— *Navire en vue !*

Pour quiconque connaît un peu la vie du bord, je n'ai pas besoin de dire combien c'est une chose heureuse et un événement important, en mer, qu'*un navire en vue*... Quant à vous, madame, bien que vous n'ayez jamais quitté Paris ou passé la grille de votre parc, je suis sûr que vous le comprenez, et je ne vous étonnerai nullement en vous montrant tous nos yeux tournés vers le *navire* signalé par la vigie de l'*Alcmène*.

— C'est un brick ! — dit l'un.

-- Si c'est un brick, c'est l'*Anna*, de Tahiti.

— Mais non... — ajouta un second, — voyez plutôt quelle grande voile...

— C'est une goëlette.

— Sans doute... une goëlette franche.

— La *Papeete*, je gage ?

— Impossible... la *Papeete* est en commission de port.

— Pourquoi ne serait-ce pas la *Sultane?*

— Allons donc ! vous plaisantez ; la *Sultane* est à deux cents lieues sous le vent à nous.

— D'ailleurs... ce n'est pas une construction française.

— Pensez-vous?

— Assurément... ce schooner sort des chantiers de Baltimore, je le parierais.

— Moi, je crois que c'est un cutter...

— Je penche pour une péniche.

Là-dessus, le commandant braqua sa longue vue sur le navire signalé.

Un imperceptible sourire plissa sa lèvre.

— Eh bien ! commandant ? — fîmes-nous tous.

— Hum! — répondit-il, — y a-t-il un la Fontaine au carré?...

— Oui, commandant.

— Alors... allez le chercher, messieurs... et relisez la fable des *Bâtons flottants...*

Le fait est que notre *navire en vue*, notre brick, notre goëlette, notre *Anna*, notre *Papeete*, notre *Sultane*, notre schooner américain, notre cutter, notre péniche, étaient une innocente baleinière montée par trois hommes, dont deux Indiens.

Au bout de quelques minutes, cette embarcation hissa un pavillon grand comme un mouchoir de poche, et cette fois la vigie cria avec raison :

— Pavillon français !

Nous ne tardâmes pas à voir que la pauvre baleinière, piquant dans le vent avec toutes ses voiles, s'efforçait de se rapprocher de nous, et afin de lui épargner quelques bordées, autant que par conviction qu'elle nous amenait le pilote, nous laissâmes arriver jusqu'à elle.

En un clin d'œil, son capitaine fut à bord de l'*Alcmène*.

Ce n'était pas le pilote, mais c'était un Français, le seul Français, je crois, établi à *Nou-Hiva*, et il fut le bienvenu.

Il nous apprit d'abord qu'il avait établi une ligne de packets, — dont lui, ses deux Indiens et sa baleinière pontée formaient tout le matériel, — entre la *Dominique* et *Nou-Hiva*, pour le transport des cochons... puis, après nous avoir demandé les nouvelles politiques de France (nos plus récentes avaient quatre mois de date), il nous donna celles de l'île, lesquelles consistaient dans la capture d'un brick-goëlette chilien, la *Rosa-Secunda*, de Valparaiso, par l'annexe la *Papeete*. Mais ceci était un événement capital, un de ces événements dont on doit savoir s'entretenir, six mois durant, dans toute honnête colonie, tant soit peu privée de nouvelles. Au surplus, l'histoire de la *Rosa-Secunda* ne laissait pas que d'être assez tragique. Ce brick-goëlette, frété à Valparaiso, vers la fin du mois de novembre 1848, pour San-Francisco de Californie, avait essuyé, dès les premiers jours de

sa traversée, des vents tellement contraires, et il était d'ailleurs si mauvais marcheur, qu'un mois s'était déjà écoulé avant qu'il eût fait le quart de sa route. Prévoyant, dès lors, que sa traversée serait d'une longueur peu commune, le capitaine de la *Rosa-Secunda* résolut de relâcher aux *îles Gallapagos*.

Vous ne connaissez pas les *îles Gallapagos*, madame, autrement que par un point noir qui figure sur la carte de l'Océan pacifique, non loin de la Ligne?... Louez-en le ciel, et vous préserve votre étoile d'y faire jamais un voyage d'agrément. C'est l'un des coins de terre les plus désagréables du globe ; cependant, on y trouve de l'eau, des tortues, quelques fruits des tropiques, et, pour les quarante-cinq voyageurs de la *Rosa-Secunda*, empilés ni plus ni moins que des harengs dans une chambre grande comme une demi-douzaine de mouchoirs de poche, c'était une bonne fortune incomparable que celle d'y relâcher, de pouvoir un peu courir sur le sable, se reposer librement à l'ombre des grands arbres, et se désaltérer à l'onde claire d'un ruisseau brûlant... Aussi, à peine la *Rosa-Secunda* avait-elle mouillé, que passagers, capitaine et matelots se précipitaient à qui mieux mieux, pêle-mêle, hommes, femmes et enfants, dans les embarcations, et poussaient à terre.

Si bien, qu'il ne resta à bord que le *second*, un matelot chilien, un cuisinier nègre, un mousse et une pauvre petite fille de treize ans... en tout cinq personnes, dont deux enfants.

Cependant, la *Rosa-Secunda* portait dans ses flancs heureux les économies, pacotilles et hardes des émigrants, sans compter d'excellente eau-de-vie française, et le *second* (qui jadis avait figuré avec avantage dans la colonie de Botany-Bay) n'eut pas de peine à persuader à ses deux compagnons que filer l'ancre par le bout et s'emparer du bâtiment serait une excellente affaire.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et tout à coup, du rivage où ils se délassaient, les passagers de la *Rosa-Secunda* virent les voiles de leur navire se gonfler, et le brick-goëlette piquer dans l'ouest.

Il serait inutile de chercher à dépeindre la colère, l'indigna-

tion, le désespoir, puis le découragement de ces nouveaux Robinsons... aussi inutile que de raconter ce qui se passa à bord de la *Rosa-Secunda* pendant un mois... cela se comprend de reste. Je dois seulement dire qu'après toutes sortes d'orgies et autres iniquités, les nouveaux maîtres de la *Rosa-Secunda* se réveillèrent un certain matin en vue des *îles Marquises*. Le sentiment de la réalité rendit alors un peu de calme à ces esprits avinés, et on délibéra. Le cuisinier nègre voulait qu'on allât sur la côte d'Afrique où, prétendait-il, on trouverait à débarquer et à vendre, sans entraves, toute la cargaison... Mais les deux autres collaborateurs se défièrent de la côte d'Afrique et des compatriotes de leur ami le cuisinier... D'ailleurs, c'était un voyage de six mois ! Le matelot chilien, lui, inclinait à retourner en Amérique, abandonner le navire à la côte, et se sauver avec la caisse, comme Bilboquet. Ces deux avis ne prévalurent pas. Le *second*, qui était l'âme de la bande et qui inspirait le respect par la grande supériorité que lui donnait son expérience dans ces sortes de matières, le *second*, dis-je, affirma qu'il fallait payer d'audace et entrer à *Nou-Hiva*, où un navire, porteur d'une cargaison habilement faite, était toujours le bienvenu ; — ce qui, au fond, ne laissait pas que d'être assez vrai.

— Mais, — objecta le nègre, — il y a des bâtiments de guerre français à *Nou-Hiva*, et ces diables de Français sont bien sévères pour le pauvre monde comme nous ; ils n'y mettent pas la moindre délicatesse... Je puis vous en parler savamment, moi, qui les ai souvent vus au Sénégal, à Gorée...

— Bah ! — reprit le *second*, — nous brûlerons les papiers du bord et nous en fabriquerons d'autres en anglais; les Français ne savent pas d'autre langue que la leur, et, à toutes leurs questions, nous répondrons : — *I not understand !*

Sur ces entrefaites, la vigie de *Nou-Hiva* signala la *Rosa-Secunda*, et comme celle-ci gouvernait mal, que ses voiles étaient en lambeaux, et qu'elle faisait fausse route, le commandant de la *Galathée*, — corvette alors en station, — pensa que c'était

peut-être un navire en détresse et lui expédia la goëlette annexe la *Papeete* qui, en deux bordées, l'eut atteint.

A la vue d'une épaulette et des douze gaillards qui montaient la goëlette de guerre, le second de la *Rosa-Secunda* sentit son audace l'abandonner un peu. Cependant, aux demandes toutes amicalès que lui adressa le commandant de la *Papeete*, il répondit bravement :

— *I not understand.*

Mais celui-ci ayant alors pris la parole en excellent anglais, le forban se réfugia dans son espagnol de contrebande... Par malheur encore l'officier français parlait parfaitement l'espagnol.

Kurz und gut, comme disent les Allemands; tout ceci parut un peu louche au commandant de la *Papeete*, qui, sans plus de façon, s'empara de la *Rosa-Secunda*.

Une fois à terre, grâce aux révélations du mousse et de la pauvre *nina*, tout s'expliqua, et l'ancien *colon* de Botany-Bay alla attendre, en prison, avec ses deux complices, que la justice chilienne eût eu le temps de faire filer la corde qui devait les pendre tous les trois.

Tel fut, à peu près, le récit que nous fit l'habitant de *Nou-Hiva*. Après quoi, il se rafraîchit (ce dont on a toujours besoin sous les tropiques), emporta comme une relique cinq ou six numéros de la *Patrie* qui avaient bien six mois de date et remit à la voile pour la *Dominique*, en nous disant au revoir.

Au même moment, à trois heures trente-cinq minutes, une embarcation portant pavillon français apparut à l'extrémité de la baie, nous reconnûmes à son guidon, cette fois, qu'elle amenait le pilote.

XLI

Quatre heures sonnaient comme nous dormions dans la passe et à peine avions-nous franchi la barre, que nous fûmes assaillis

par une *tempête de calme*, ainsi que disent les marins dans leur langage pittoresque et imagé. Nous vîmes aussitôt toutes les embarcations de la *Galathée*, pareilles aux filles de la mère Gigogne, se détacher une à une des flancs de la corvette, et venir à nous pour prendre notre remorque et nous conduire au mouillage.

— Vive la *relève!* — criaient gaiement, en nous saluant, les matelots qui montaient ces embarcations.

L'*Alcmène* était, en effet, destinée à *relever* la *Galathée*... plus tard.

A quatre heures vingt-cinq minutes, — vous voyez que je suis précis, madame, — nous laissâmes tomber nos deux ancres par vingt-trois brasses d'eau, à une encâblure de la plage.

La baie de *Nou-Hiva* a un demi-mille de profondeur, sur une encâblure de large; c'est un bassin allongé, un canal Saint-Martin élargi; les rives de droite et de gauche sont de véritables grèves, c'est-à-dire des plages sablonneuses, nues, arides; le fond de la baie est enchanteur. Au premier plan, à droite, — voilà que je parle comme un vaudevilliste, — s'élève le fort sur lequel flottent les trois couleurs; un peu plus loin, on aperçoit le magasin général, la maison des officiers, le gouvernement et la caserne, le tout fraîchement bâti, propre, badigeonné de blanc et entrelacé d'arbres, comme une villa de Passy ou de Boulogne. Enfin, au versant d'une petite colline mousseuse, s'étend un beau jardin bordé de pins, avec des allées tirées au cordeau et finement sablées... C'est un des endroits les plus jolis et les plus fréquentés de l'île... le cimetière! A gauche, la scène change; ce n'est plus le même paysage. C'est la forêt vierge avec ses grands arbres, ses hautes herbes et ses lianes vivaces; çà et là, se dressent timidement, mais poétiquement, à l'ombre d'épais rameaux, les cases des naturels. Cela fait le plus ravissant coup d'œil que l'on puisse imaginer. C'est en même temps grandiose et charmant!

Nos voiles n'étaient pas encore serrées que déjà trente pirogues, remplies de Kanaks des deux sexes, rôdaient autour de

l'*Alcmène*. Ces pirogues se composent tout simplement d'un tronc d'arbre grossièrement creusé et d'une perche soutenue à fleur d'eau par deux bâtons, laquelle perche remplit l'office de balancier et maintient l'embarcation en équilibre, en dépit de l'inclinaison que donne à sa voilure le poids du vent. Le Kanak ne connaît par la rame, il navigue à la voile; mais, quand la brise lui fait complétement défaut, il se sert d'une espèce de spatule en bois, qu'il manie de droite à gauche et *vice versâ* avec une grande agilité, et qui opère une déplacement d'eau assez considérable. Notre lieutenant ayant autorisé les naturels à amarrer leurs pirogues le long de l'*Alcmène* et à monter à bord, ceux-ci ne se le firent pas dire deux fois, et nous les vîmes bientôt grimper et arriver de tous les côtés, semblables à une nuée de singes.

C'étaient de grands et beaux hommes, bien pris, sveltes, élancés et ne portant pour tout costume que le *marot*, — cette feuille de vigne d'un nouveau genre! — et un brin d'herbe qui réunit en une seule touffe, tous les cheveux sur le sommet de la tête. Au surplus, les Nou-Hiviens sont admirablement tatoués sur les jambes, les bras, la poitrine, les épaules, et *sauvages* dans l'acception la plus rigoureuse du mot, croyant toujours à leurs affreux petits bons dieux de bois, au *tabou*, continuant à manger le blanc avec avantage. Précisément, les Kanaks de la baie de *Nou-Hiva* étaient alors en guerre avec les *Taï-pii*, et on assurait que le Français était, en particulier, un mets très-recherché dans les deux camps.

Malgré cette dernière particularité, il paraît avéré que le Kanak, — même celui de la baie de *Taï-pii*, le plus endurci dans le crime, — il paraît avéré, dis-je, que le Kanak n'est pas réellement cruel; qu'il ne tue pas l'homme pour le plaisir de le tuer et de le faire souffrir, mais simplement pour avoir l'occasion de le manger... par pure gourmandise, en un mot, absolument comme chez nous les enfants se font voleurs... pour des confitures. — C'est une nuance de sentiment.

Après notre dîner, qui eut lieu un peu plus tard que de coutume, nous descendîmes à terre ; d'abord, pour faire la visite de rigueur au gouverneur de l'île ; ensuite, pour voir la ville.

Je ne vous dirai rien du gouverneur, madame; vous savez que tous les gouverneurs se ressemblent et qu'ils sont généralement très-bien logés... Cela vous suffit, j'oserais le gager.

Quant à la ville proprement dite, elle se compose d'une seule rue et d'une seule maison, *la rue du Bucéphale*, ainsi nommée, sans doute, parce qu'il n'y a pas de chevaux à *Nou-Hiva*.

Dans les faubourgs sont placées les casernes, très-bien disposées, le magasin général, le pavillon de l'état-major, le café et le fort. Ce dernier fait l'objet de l'envie générale; car, situé sur une éminence, il accapare, à lui seul, toute la brise de l'île et en jouit en véritable égoïste, tandis que magasins, casernes, entrepôts et pavillons tendent la langue comme une meute revenant de la chasse.

Une des très-jolies choses de la ville, après le cimetière, c'est le jardin de la *Galathée :* à côté des légumes et des fruits d'Europe, rappelant le Bas-Meudon, Châville et Viroflay, on y voit le cotonnier, l'oranger, le bananier, le citronnier, le manguier et tous les autres arbres en *ier* et en *er* de la zone torride.

Du côté opposé à la ville, et cachées à demi sous les branches vierges, se montrent mystérieusement les cases indigènes.

Ces cases, assez petites d'ordinaire et ne formant jamais au delà de trois pièces, mais ne se composant, le plus souvent, que d'une seule, ces cases sont couvertes de feuillages qui résistent à l'action du soleil et préservent l'intérieur des grandes chaleurs de la journée.

Une énorme calebasse, contenant de l'eau, une autre renfermant des fruits ou du *taro*, quelques instruments de pêche et de chasse confectionnés avec des os de requin, une hache ébréchée et trois ou quatre nattes remplissant l'office de lit, tel est habituellement la composition d'un mobilier kanak.

Cela simplifie beaucoup les déménagements.

Cependant, le confort européen commence à s'implanter chez certains indigènes, et déjà celui du lit à baldaquin et moustiquier est connu de la plupart des *whaynées* (ainsi s'appellent les femmes qui se respectent un peu). Ces *whaynées* sont, en général, peu vêtues..., mais elles sont si jolies et si divinement faites qu'on le leur pardonne; elles ont des perles pour dents, des cheveux d'une abondance et d'une souplesse merveilleuses, des pieds d'enfant et des mains de fée..., des mains comme les femmes n'en ont que là. Ce sont, d'ailleurs, de bonnes filles, capables d'attachement, — incapables de fidélité; — très-intelligentes pour tout ce qui est travail à la main, tel que couture, blanchissage, repassage, etc., etc., et se livrant avec plaisir, ainsi que leurs pères, frères et époux, à l'*anthropophagie*... mais seulement à une *anthropophagie* dont le lecteur, — né français et malin, — appréciera sans peine la nature.

Il faut être raisonnable, au surplus, et reconnaître qu'en dehors des plaisirs de l'amour, *Nou-Hiva* n'offre à ses habitants qu'une série essentiellement restreinte de distractions.

Au nombre de ces dernières, on doit cependant compter le chant et la danse... mais quel chant et quelle danse!

Le *komomou-titoï,* — dont je n'oserais pas me permettre la traduction littérale, — est une espèce de... comment dirai-je?... de *cancan?* Non, ce n'est pas cela, et je ne puis pourtant pas l'appeler autrement. Enfin, c'est un *cancan* exagéré et poussé jusqu'à ses dernières limites, si vous le voulez, un *cancan* s'inspirant de Séville, de Lima et de la Grande-Chartreuse, en un mot, une *olla-podrida* chorégraphique, à la fois lascive et burlesque.

Quant au chant, je dirai que si, à *Nou-Hiva,* les *champs* sont, en général, l'apanage des hommes, le *chant* est, en particulier, celui de la femme. Il y a même une sorte de *chant de cochon* qui est du domaine exclusif des jeunes filles, et que celles-ci rendent avec un *naturel* qui fermerait la bouche à la critique la plus exigeante.

Eh ! mon Dieu, madame, pourquoi tout ne serait-il pas *naturel* dans un pays né d'hier ?

Il est évident que le *komomou-titoï* et le *chant du cochon* ont un cachet bizarre, une inexplicable originalité, une couleur locale qui font que cela peut être vu et entendu à *Nou-Hiva*, en face de cette nature sauvage et rude, à six mille lieues du vieux monde ; mais il est non moins évident que cela ne serait de mise nulle part ailleurs.

La race kanake s'éteint, a-t-on dit, et on a dit vrai.

Depuis que les *whaynées* CONNAISSENT les blancs (style de l'Écriture), il est avéré qu'elles demeurent à peu près stériles avec leurs anciens époux. Cela provient-il de ce que le sang *blanc*, — quoique rouge, — est plus riche, plus chaud que le sang *noir*, et n'y a-t-il pas caché là-dessous quelque secret de la Providence ? C'est ce que j'ignore ; mais ce que je puis seulement prophétiser, à la façon de ces gens qui annoncent la pluie quand il pleut, c'est que la race kanake aura bientôt disparu du globe.

CHAPITRE XVII

Importance de Nouka-Hiva, comme fort détaché dans l'océan Pacifique. — Son avenir. — Ses ressources. — Hong-Kong. — Le Kanak. — Les missionnaires catholiques. — Religion kanake. — Le tabou. — Le grand prêtre. — Mort de celui-ci. — Usages auxquels cette mort donne lieu. — Comment on enterre un grand prêtre à Nouka-Hiva. — Les arts aux îles Marquises. — Comment on écrit l'histoire. — Départ de Nouka-Hiva. — L'*Alcmène* est forcée d'attendre la *Rosa*. — Cela la retarde un peu. — Les îles Lazareff et Krüsenstern. — Les Pomotou. — Pourquoi on les appelle îles Basses ou Dangereuses. — L'*Alcmène* met en panne en vue de Tahiti.

XLII

Ce qu'on peut dire de mieux de *Nou-Hiva*, c'est que c'est un magnifique coin de terre : mais ce n'est vraiment que cela. Est-ce à dire que ce coin de terre soit inutile à la France ? Bien au contraire ; *Nou-Hiva* peut, en effet, à un moment donné, être appelée à devenir un centre de ralliement pour une division française, un fort détaché dans l'océan Pacifique, une station importante entre le sud Amérique et la Chine. Qui sait même (lui prévoyant des destinées plus modestes, mais non moins utiles) si, par un de ces caprices si fréquents à la race des cétacés, *Nou-Hiva* n'est pas destinée à devenir un jour le rendez-vous des flottes baleinières ou tout au moins le port de ravitaillement de nos propres baleiniers ? La chose n'aurait rien d'impossible, et, aujourd'hui déjà, il n'est pas rare de voir faire la pêche aux cachalots dans l'archipel des Marquises.

La baie, à l'abri des tempêtes, peut contenir aisément de soixante à cent navires; l'eau est bonne et abondante. Les fruits ne manquent pas non plus; le climat, quoi qu'on en ai dit, n'est nullement meurtrier (les habitants, c'est autre chose!), et je crois que voilà assez de raisons sérieuses de prévoir le rôle de *Nou-Hiva* dans l'avenir, pour que notre colonie puisse, en réalité, le jouer quand son heure aura sonné.

Au surplus, lorsqu'on voit ce que la persévérance anglaise a fait avec Hong-Kong, — un rocher! — on se dit qu'il ne faut désespérer de rien.

Je sais bien que toute l'île de *Nou-Hiva* n'est pas encore soumise; mais elle le serait demain si on le voulait sérieusement, et elle le sera, quoi qu'il arrive, avant peu de temps; car, hélas! il faut bien l'avouer, dans toutes ces îles nouvellement conquises, le combat cessera de lui-même faute de combattants.

De tous les peuples de l'Océanie, le Kanak de *Nou-Hiva* est, que je sache, le seul qui ait défendu pied à pied jusqu'au bout, avec une aussi farouche énergie, un aveuglement aussi passionné, ses vieux pénates, ses vieilles coutumes et ses vieilles idoles contre les empiétements de l'Europe. Tant qu'il a pu lutter par la voie des armes, il a fait la guerre. Vaincu, la France l'a retrouvé anthropophage, et, à la civilisation qu'elle lui apporte, il répond par le meurtre et l'idolâtrie.

Après cela, madame, vous ne serez nullement surprise quand je vous apprendrai que *Nou-Hiva* compte trois missionnaires catholiques et environ autant de chrétiens, ce qui, à raison de douze missionnaires (qui ont tour à tour habité l'île depuis six ans), fait une consommation de douze missionnaires français par chaque âme kanake convertie au christianisme. Vous ne vous étonnerez pas davantage quand j'ajouterai comme quoi la polygamie est toujours, là, la première des vertus païennes, et le sacrifice humain, le *credo* de la religion kanake; car le *Nou-Hivien* fait mentir indistinctement toutes les géographies qui

affirment qu'il est fervent catholique, bon père, bon époux, etc., et, pour se faire une idée exacte de son caractère et de ses mœurs, il faut encore s'en tenir aux Mémoires de Cook et de ses contemporains.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les dieux kanaks sont d'affreux petits bonshommes de bois, sculptés d'une façon peu artistique. Chaque religion ayant ses autels et chaque dieu ses prêtres, les divinités kanakes possèdent naturellement un culte et des prophètes. Le culte consiste à respecter le *tabou*, — je dirai plus tard ce que c'est, — à célébrer le plus souvent possible le *komomou-titoï*, à manger du Français quand l'occasion s'en présente, à se prélasser tout le jour au soleil, à prendre la femme d'autrui, à désirer l'œuvre de chair, hors du mariage seulement, et à entretenir le garde-manger du prophète de poisson frais, viande de cochon, petits chiens, fruits et autres bagatelles du même genre.

Quant au prophète, au pontife, au grand prêtre, au chef, comme on voudra l'appeler, sa mission évangélique est d'une simplicité à nulle autre pareille. Il doit d'abord prélever régulièrement les bénéfices de sa charge, consulter de temps en temps les petits bons dieux de bois, — pour la forme, — veiller à leur conservation, présider le *komomou-titoï*, en arrêter l'époque, et, enfin, décréter le fameux *tabou*. Et qu'on ne vienne pas me parler des ukases de l'empereur de Russie... Qu'est-ce qu'un ukase à côté du *tabou?*... Un ukase, on se permet quelques fois de le critiquer ou de l'enfreindre, mais le *tabou*, c'est sacré comme le dard d'une vipère, on se gare de lui comme d'un chien enragé.

Aujourd'hui, ce sont les cochons qui passent à l'état de *tabou* (interdiction); demain, les oranges ; après demain, les limons, suivant que le souverain pontife désire faire sa petite provision de limons, d'oranges ou de cochons, et avouez, monsieur l'abbé, que ce respect du *tabou* est bien humiliant pour vous et pour moi, qui sommes bons catholiques et que le carême n'empêche

pas de faire gras du mercredi des Cendres au dimanche de Pâques ?

Quoi qu'il en soit, on voit que l'emploi de grand-prêtre, aux *îles Marquises* est une véritable sinécure, quelque chose comme un fauteuil d'académicien ou de chanoine. Malgré cela, la mort d'un tel personnage est l'occasion d'un deuil général et solennel. Les femmes se coupent les cheveux, poussent de longs cris plaintifs, pendant plusieurs jours de suite, et ces cris ont quelque chose de si sauvage et de si douloureusement triste à la fois, qu'il semble que ce soit le flot de l'Océan ou le vent de la forêt qui les pousse!...

Le pontife défunt, couché dans sa pirogue, reste une ou deux semaines exposé à l'adoration des fidèles, après quoi il est recouvert de feuillage et sa pirogue est suspendue au-dessus de sa case, fixée aux deux arbres dont il affectionnait le plus l'ombrage.

Ceci, vous en conviendrez, ne manque ni d'un certain sentiment, ni d'une certaine poésie.

Alors que chacun se lamente à qui mieux mieux sur la mort du grand prêtre, il va sans dire que sa veuve n'est pas à la *noce* (expression peu littéraire, j'en conviens, mais exacte) ; elle doit d'abord crier plus fort que les autres, pleurer plus abondamment et plus longtemps ; — absolument comme vous feriez, madame, si vous perdiez monsieur votre mari. — Puis, surtout, elle doit se priver de toute espèce de *komomou-titoï*, tant qu'elle sent la présence du défunt auprès d'elle... et j'ose affirmer qu'elle la sent beaucoup.

Une des conséquences premières, — mais agréable, — de la mort de tout grand prêtre, c'est l'obligation, pour chaque bon Kanak, d'assister au repas de famille, au banquet de famille, exigés par la gravité de la circonstance, ainsi que cela se pratique à la barrière Montmartre, les jours où l'enterrement de quatrième classe donne; avec cette nuance, toutefois, que le *croque-mort* parisien se contente modestement du simple veau et de l'inno-

cente salade traditionnels, tandis que le Kanak, lui, ne se déclare satisfait qu'avec des côtelettes humaines, des entrées de petits chiens et une matelotte de requins.

Il est inutile, je pense, d'ajouter à cette rapide esquisse que les arts et les sciences sont encore peu répandus aux îles Marquises. La musique y est cependant à peu près aussi avancée qu'en Chine, où les Américains en ont apporté le goût... Là, comme à Canton, c'est une sorte de calebasse, élevée à la dignité de tambour, qui en fait les principaux frais. La sculpture se borne spécialement à la confection des petits bons dieux de bois, et la peinture n'est pas encore sortie du domaine de la toilette des dames kanakes ; ce qui n'est pas précisément le dernier mot de l'art.

La littérature est plus développée... néanmoins, pas de manière à nécessiter encore la promulgation de lois concernant la liberté de penser ou de la presse. Il serait d'ailleurs assez difficile, — surtout à un jury français, — de statuer sur un délit de presse kanake, la typographie *nou-hivienne* différant essentiellement de la nôtre. Le journal d'un habitant des îles Marquises n'est, en effet, qu'un bout de corde orné de petits nœuds, lesquels petits nœuds racontent les événements à la façon du petit morceau de papier que mon grand-père mettait dans sa tabatière, pour se rappeler..... qu'il avait à se rappeler quelque chose.

On conçoit qu'avec de pareils moyens d'écrire l'histoire, rien ne puisse être plus facile qu'une fausse interprétation des textes. Par exemple, tel nœud plat veut-il dire que tel jour, à telle heure, les Kanaks de la baie des *Paranis* (Français) ont remporté une éclatante victoire sur les *Taï-pii*, ou que ce sont les *Taï-pi* qui ont battu les Kanaks *Paranis*, ou simplement que *Papa-â-Koko* a été avalé par un requin, ou bien encore que *Lahaïna* a mis au monde un enfant blanc ressemblant au cuisinier de l'état-major français ?

— Dans le doute, — dit le proverbe, — abstiens-toi !

XLIII

Après une halte de quelques jours à *Nou-Hiva*, l'*Alcmène*, qui apportait de France un demi-million pour la colonie de Taïti, et qui, par conséquent, était attendue avec une impatience d'autant plus naturelle, qu'elle s'était plus longtemps prolongée ; l'*Alcmène*, qui, d'ailleurs, avait hâte elle-même d'arriver après une traversée de neuf mois ; l'*Alcmène*, dis-je enfin, mit le cap sur les *îles de la Société*.

A sept heures précises du matin, le coup de canon de partance avait été tiré, et, à sept heures et demie, les mêmes embarcations de la *Galathée*, qui nous avaient si joyeusement fait entrer à *Nou-Hiva*, la semaine précédente, nous remorquaient d'un air chagrin hors de la rade.

La mer était aussi belle, le ciel aussi bleu et la brise aussi douce que le jour de notre arrivée ; mais nul chant de matelot ne s'élevait plus des chaloupes, et, n'eût été la voix du commandant ordonnant la manœuvre, on n'eût entendu dans la rade aucun autre bruit que celui de la houle roulant sur le sable, ou de nos voiles battant contre les mâts.

Derrière nous, venait péniblement la *Rosa-Secunda*, de Valparaiso, montée par des matelots français, et que nous avions mission d'accompagner jusqu'à Taïti, d'où le gouverneur devait la réexpédier au Chili quand il le jugerait convenable.

Quant aux pirates qui avaient enlevé le susdit brick-goëlette, ils étaient à fond de cale, la chaîne aux pieds, réfléchissant, j'en suis sûr, aux vicissitudes de la vie humaine.

A neuf heures, la brise s'éleva enfin, d'abord faible, irrégulière, timide, mais bientôt plus forte, plus égale. A dix heures, nous commençâmes à perdre de vue la petite maison blanche et le mât de pavillon de la vigie de *Nou-Hiva*, et devant nous, à un demi-mille environ, la mer *moutonnait*, ce qui signifiait qu'au large la brise était décidément *faite*. Cinq minutes plus tard, en

effet, toutes nos voiles *portaient* et nous filions dix nœuds. Dix nœuds ! cela nous promettait une prompte traversée, ce dont nous avions tous si fort besoin, et nous nous réjouissions déjà en voyant nos flèches de *cacatois* (ou *catacois*, si vous préférez) frissonner sous le vent, ainsi qu'une jeune femme sous les étreintes de son amant. Mais, hélas ! nous avions compté sans la *Rosa-Secunda*. Les instructions du commandant de l'*Alcmène* étaient positives : il ne devait pas perdre le brick-goëlette chilien de vue. Or, depuis que la brise nous était devenue favorable, nous avions si bien distancé la pauvre *Rosa-Secunda* qu'elle n'apparaissait plus que comme un point blanc à l'horizon.

En conséquence, vers les onze heures et demie, nous dûmes serrer les perroquets, puis successivement, à midi, carguer les basses voiles, à une heure, brasser les huniers en pointes, et à une heure trente-cinq minutes, mettre en panne pour donner à notre *conserve* le temps d'arriver.

Enfin, à quatre heures, celle-ci nous rejoignit, clopin-clopant, roulant bord sur bord, soufflant beaucoup et rendant l'eau par tous les pores. La première chose que nous fîmes, fut de l'accueillir par un touchant concert de malédictions, puis nous lui envoyâmes un grelin, et, remettant le vent dans nos voiles, nous la remorquâmes avec une mauvaise humeur si marquée... que le lendemain matin elle était sur les dents, ce qui nous ramena à des sentiments meilleurs à son égard... et nous retarda quelque peu.

A deux jours de là, néanmoins, nous passions entre les *îles Lazareff* et *Krüsenstern*, et, vingt-quatre heures plus tard, par un temps splendide et un soleil déjà presque à l'horizon, nous relevions l'archipel des *Pomotou*, autrement appelé archipel des *îles Basses*, parce que ces îles sont, en effet, posées sur l'Océan comme autant de corbeilles de verdure, ce qui est d'une coquetterie charmante, mais *dangereuse*, comme toutes les coquetteries, d'où ce troisième nom d'*îles Dangereuses*, qui leur est aussi donné.

Il est, d'ailleurs, juste de dire que ces parages ont été longtemps mal connus, que les rafales y sont fréquentes, et qu'il y existe des courants assez rapides ; l'épithète de *dangereuses* appliquée aux îles *Pomotou* se trouve donc ainsi pleinement justifiée.

Quoi qu'il en soit, les *îles Pomotou*, *Basses* ou *Dangereuses* (et pourquoi pas les trois à la fois ?) disparurent bientôt à leur tour pour faire place à une *terre haute*, non *dangereuse*, mais célèbre, la terre de Taïti !

Ce fut à trois heures, — comme pour *Nou-Hiva*, — que la vigie signala Taïti, et là aussi, — comme à *Nou-Hiva*, — nous dûmes renoncer à entrer le même jour et mettre en panne.

Nous profitâmes de cette circonstance pour rendre à notre triste victime, la *Rosa*, toute sa liberté de manœuvre... mais elle n'en avait plus que faire, et resta près de nous, l'oreille basse, comme un caniche mouillé.

Le lendemain, dès six heures, nous étions tous debout. Nous avions fait notre barbe, mis du linge frais ; l'*Alcmène* avait repeint ses batteries et ses bas mâts, ce qui est dire suffisamment que nous ne voulions pas passer pour les premiers venus aux yeux des Taïtiens. A huit heures, trois coups de canon saluèrent notre pavillon, quand l'officier de quart cria :

— Hissez !

Et à huit heures et demie, trois autres coups de canon demandèrent le pilote, qui arriva à bord sur les midi.

CHAPITRE XVIII

Taïti. — Moorea. — Fatarea. — Aspect que présentent ces îles. — La rade. — Papeete. — Impression produite par cette ville. — Coup d'œil rétrospectif. — La cale de halage. — Son inauguration. — Activité des relations entre Taïti et San-Francisco. — Avenir et ressources de l'île. — La reine Pomaré. — La vérité sur elle. — Résultats de l'affaire Pritchard. — Les Taïtiens et les Taïtiennes. — Leurs mœurs. — Habitations européennes de Papeete. — Bâtiments français. — Le gouvernement. — Le théâtre. — L'église catholique. — Une revue de troupes. — Ce que l'on gagne à faire *six mille lieues.*

XLIV

Taïti est l'une des îles les plus élevées de cette partie de l'Océanie, et du plus loin qu'on l'aperçoit, on devine bien vite qu'elle est riche en végétation, car on n'y distingue pas une seule place qui ne soit verte, pas un seul pan de rocher qui ne semble un frais jardin.

Avant d'entrer à *Papeete*, nous relevâmes *Moorea*, l'une des îles placées sous le protectorat et située au nord de Taïti; puis, nous donnâmes franchement dans la passe, toutes voiles déployées, et dix minutes après nous mouillions par six brasses d'eau, à une demi-encâblure de la manutention.

Il serait difficile d'imaginer quelque chose d'aussi gracieux, d'aussi joli que la ville de *Papeete*. Toutes les maisons, bien blanches, tapissées de plantes grimpantes et élégamment assises sur un tapis de verdure, semblent jouer à cache-cache derrière

des massifs d'arbres et de fleurs; on dirait des pensionnaires en vacances, se poursuivant dans quelque poétique jardin. La rade, fermée par des bouquets de bananiers, est gardée par la petite île de *Fatàrea*, qu'on prendrait pour une rose, éclose du matin, tant elle est fraîche et souriante. Tout cela se découpe, comme un décor d'opéra, sous un ciel bleu et l'on se croit dans un pays enchanté.

Ah! certes, on comprend que Bougainville l'ait nommée la *Nouvelle-Cythère*, l'heureuse Taïti, et que l'amiral Legoarant de Tromelin, aujourd'hui encore, l'appelle la *bonbonnière* de l'Océanie; mais je crains bien, hélas! que le négoce aux doigts fourchus ne nous gâte tout cela, ce qui serait grand dommage, car franchement, Taïti n'a pas été créée pour devenir une place de commerce; c'est une terre primitive où il faudrait se contenter d'être heureux, d'aimer et de mourir.... encore, la *Nouvelle-Cythère* demanderait-elle un *Paul* et une *Virginie*, c'est-à-dire, par le temps où nous vivons, à peu près l'*impossible*.

Quoi qu'il en soit, Taïti est quelque chose comme un coin du cœur de la nature où il ne faudrait vivre que par le cœur. Est-ce pour obtenir la douce liberté d'envoyer les Français faire des idylles à Papeete que le gouvernement de juillet a fait pendant si longtemps la guerre aux Kanaks, qu'il a envoyé dans l'Océanie tant de bâtiments de guerre et que nous y entretenons, en ce moment encore, une petite troupe? Je n'oserais l'affirmer, la poésie et l'amour n'étant pas précisément les dieux auxquels les gouvernements ont l'habitude de sacrifier.

La vérité est que, en cette circonstance, la France s'est laissé inspirer un peu par Mars et beaucoup par Mercure : les lauriers commerciaux de l'Amérique et de l'Angleterre l'empêchaient de dormir, et elle envoya un amiral très-entreprenant planter son drapeau au milieu des cases kanakes.

Sans entrer dans l'appréciation de ce fait, — d'ailleurs accompli, — et laissant de côté, pour un instant, la poésie et son brillant cortége, il est juste de reconnaître que, soit prescience, soit bonheur, le vieux roi avait été bien inspiré en songeant à

placer Taïti sous le protectorat français. Longtemps on a ri de cette division navale et de ces troupes allant affronter avec leurs canons les *flèches kanakes* (lesquelles flèches étaient bel et bien des fusils du meilleur calibre), car longtemps, il faut le dire, on n'a compris ni en France ni même dans l'Amérique du Sud, le parti qu'on pourrait tirer de cette colonie.... Eh bien! aujourd'hui, on sait dans le monde entier quel trésor peut devenir Taïti, et le gouvernement actuel a prouvé qu'il le comprenait mieux que personne, en faisant hâter l'achèvement de la cale de halage dont l'amiral Bruat avait jeté les premiers fondements et que la marine marchande du *Pacifique* attendait avec une vive impatience. Et comme en ces sortes de matières, deux autorités valent mieux qu'une, je citerai un fragment de lettre de M. Derbec, l'intelligent colon correspondant du *Journal des Débats*, laquelle lettre est plus fraîche de deux années que ce voyage.

« Les relations commerciales entre Taïti et San-Francisco, — écrivait M. Derbec, à la date du 5 mai 1852, — deviennent très-actives. Depuis quinze jours, il nous est arrivé six navires chargés de fruits de toutes sortes, en particulier d'oranges, d'huile de coco et d'animaux domestiques, de nacres et de trépans. Les nacres sont fournies par les îles Pomotou et sont destinées aux habitants du Céleste Empire, ainsi que les trépans, vers de mer séchés au soleil et dont les Chinois sont très-friands. Douze bâtiments sont attendus de Taïti, aussi chargés de denrées de toute espèce, sans compter ceux qui opèrent leur chargement ou qui s'y dirigent dans le but de prendre des cargaisons. M. le capitaine de vaisseau Bonnard s'est appliqué par des mesures libérales et par une administration bien entendue à attirer le commerce du *Pacifique* à Taïti et un beau résultat a déjà couronné ses efforts.

« Les derniers arrivages de ces îles nous ont apporté une nouvelle d'un haut intérêt pour la marine du *Pacifique*. Le 15 mars, a été solennellement inaugurée à Papeete la *cale de halage* qui était depuis plusieurs années en construction.

« Cette cale est appréciée surtout par les marins qui naviguent dans ces mers, car elle est la seule qui existe dans l'Océan pacifique. De grandes fêtes ont eu lieu à cette occasion; les naturels y ont pris une part active, ainsi que la population blanche, les troupes de la garnison, les marins des équipages de guerre et des navires de commerce.

« L'établissement d'une *cale de halage* à Taïti contribuera à augmenter la prospérité que lui assurent sa position naturelle et la richesse de son sol, l'un des plus féconds de la terre. L'éloignement n'est pas un obstacle à l'activité des relations entre les deux pays.

« D'heureux passages répondent quelquefois aux efforts des capitaines. Le clipper-brick *Agathe* a opéré dernièrement sa traversée en vingt-trois jours et précédemment dix-neuf jours et quatorze heures, ce qui est merveilleux. — Déjà, l'année dernière, la goëlette américaine *Betty-Bliss*, dont le capitaine est aveugle, avait opéré la traversée de Taïti à San-Francisco en vingt-deux jours. Cette goëlette, arrivant la première sur un marché dépourvu, avait réalisé en bénéfice, à son capitaine, une somme de 30,000 piastres (150,000 fr.) sur son chargement d'oranges. Plus tard, les clippers régulariseront ces belles traversées; le fameux *Challenge* n'est-il pas venu dernièrement de Chine en trente-trois jours? J'aime à voir la Californie étendre son influence bienfaisante sur les possessions françaises de l'autre hémisphère; et il est hors de doute que les rapports des deux pays prendront à l'avenir une extension plus considérable, à leur satisfaction réciproque, si le nouveau gouverneur continue à marcher dans les voies libérales de celui qui l'a précédé. »

Si l'on ajoute aux faits consignés dans la lettre de M. Derbec, l'impulsion nouvelle que va donner à tout le commerce du *Pacifique* la découverte des mines de l'Australie; si l'on veut bien prendre la peine de consulter la carte géographique et se rappeler que Taïti est justement placée sur la route de San-Francisco à Sydney et du cap Horn à Hong-Kong, c'est-à-dire

au centre même de l'océan Pacifique, on comprendra aisément le rôle important que notre colonie est appelée à jouer dans les destinées prochaines des deux nouveaux mondes, pourvu que nous sachions le vouloir fermement.

XLV

Au moment de notre arrivée à Taïti, il n'y avait sur la rade, en fait de bâtiments de guerre, que la frégate de 50, la *Sirène*, commandant Lavaud, alors gouverneur de Papeete; le vapeur désarmé le *Phaéton*, dont les machines avaient été récemment expédiées en France, et la corvette à vapeur le *Gassendi*.

Le *Logan*, baleinier américain, un brick hambourgeois, une barque danoise et une quinzaine de goëlettes du pays formaient le contingent de la marine marchande.

Le gouvernement de la reine Pomaré est constitutionnel; les chambres se réunissent une fois par an, et chaque session dure environ deux mois. Je vous demande pardon de la transition, chère lectrice; mais il était impossible de parler plus longtemps de Taïti sans nommer la célèbre Pomaré et sans, par conséquent, dire un mot de son administration.

La reine, sur laquelle on a fait tant de bonnes et mauvaises plaisanteries, est une femme un peu forte, mais qui a certainement dû être la plus jolie de ses sujettes, qui a l'air fin, intelligent, que l'on dit excellente et que les Taïtiens adorent; au surplus, pleine de dignité... quand elle veut, et remplissant avec beaucoup d'aisance son rôle de majesté.

En temps ordinaire, la reine Pomaré ne porte qu'une longue tapa blanche et va pieds nus; elle couche sur une simple natte; elle a deux cents femmes pour la servir et toute l'île pour jardin royal.

Depuis la fameuse affaire Pritchard, les pouvoirs de la reine

Pomaré sont assez restreints, du moins en ce qui touche à la direction administrative de l'île ; mais il n'en est pas de même concernant la direction morale ; cette dernière lui appartient tout entière, et jamais reine ne régna plus exclusivement sur le cœur de ses sujets que la reine de Taïti. Sur un signe d'elle, toute l'île viendrait s'agenouiller avec amour et bonheur à ses pieds.

La reine Pomaré possède naturellement les plus grandes et les plus jolies cases de Taïti : on pourrait même dire qu'elle les possède toutes ; mais elle a, en outre, une sorte de petit palais officiel que le gouvernement lui a fait construire, comme gage de l'entente cordiale qui existe entre les deux pays.

Pour ses amours, la reine Pomaré est une Catherine au petit pied. Lors de mon passage à Taïti, son Grégoire Orloff était en disgrâce aux îles Gambier, et elle se proposait d'aller chercher un Lanskoï à la pointe de *Moorea*... Mais les grands hommes n'ont-ils pas tous leurs faiblesses ?

Les Taïtiens, et surtout les Taïtiennes, sont plus vêtus que les *Nou-Hiviens* (à la vérité, ce n'est pas difficile). Pour les hommes, le costume diffère peu de celui des colons de tous les pays : un pantalon blanc, une chemise de couleur, une petite veste et un chapeau de paille en font tous les frais. Le vêtement des femmes se compose d'une longue robe, ordinairement blanche et coupée à la façon de nos vieilles blouses gauloises.

La race taïtienne est de beaucoup supérieure à la race *nou-hivienne*. Les hommes sont grands, bien bâtis, vigoureux, très-doux et excessivement industrieux ; les femmes sont jolies, quoique un peu fortes, intelligentes et aux trois quarts civilisées.

Les mœurs sont légères ; mais, s'il en était autrement dans une *Nouvelle-Cythère*, ne serait-ce pas un non-sens ? D'ailleurs, les Taïtiens des deux sexes rachètent leur légèreté par une vertu rare, qui vaut son pesant d'or, l'hospitalité !

Entrez hardiment dans chaque case ouverte, ou frappez à la

porte de celles qui sont fermées, et vous êtes sûr que vous serez le bienvenu, que vous aurez la meilleure place dans l'humble demeure, que les enfants se précipiteront au dehors pour vous cueillir les fruits les plus beaux et les plus mûrs du verger, et que, pour peu que le cœur vous en dise, le chef de la famille vous fera les honneurs de sa femme, de sa fille, ce qui est assurément pousser aussi loin que possible le désir d'être agréable à ses hôtes.

Après cela, je n'ai pas besoin d'ajouter que le Kanak taïtien a renié depuis longtemps les sauvages et affreuses coutumes des *Taï-Pii*, et qu'il serait incapable de faire du mal à une mouche; pour comprendre et exercer aussi bien l'hospitalité, il faut aimer son prochain, sinon plus, du moins autant que soi-même, et par conséquent respecter sa vie au delà de toutes choses.

Toutefois, et quoi qu'en disent *les Annales de la Propagation de la Foi*, le Taïtien est fort peu catholique de son naturel, mais il est encore moins protestant, ce qui est une consolation... pour les missionnaires catholiques.

— Qu'est-il donc? demandera-t-on.

J'avoue que c'est assez difficile à dire. Il a renversé les autels dressés pendant des siècles à ses anciens dieux ; il n'en a pas encore élevé au nouveau ; il est dans une phase de voltairianisme, et j'imagine qu'il chanterait volontiers, avec Alexandre Dumas fils :

Ne croyons à rien,
Qu'à ce qu'on tient bien!

Seulement, ce scepticisme, cette indifférence en matière religieuse n'empêchent pas le Taïtien d'être la meilleure et la plus inoffensive créature du monde, ce dont le ciel lui tiendra probablement compte un jour.

En dehors de la population kanake, il y a, à Taïti, ou du

moins à Papeete, un nombre assez considérable d'habitants *blancs*.

Vous comprenez, madame, que le mot *blanc* n'est employé ici que parce qu'il a été adopté pour distinguer une certaine race d'individus, car il arrive souvent à Taïti que ces *blancs*-là sont plus *noirs* que les indigènes. Toujours est-il que Papeete est surtout habitée par des blancs, et que c'est bien un peu à cela qu'elle doit son aspect si riant, si pittoresque, si varié. Les maisons européennes, aux colonnades élégantes, aux volets verts et aux toits luisants, se mariant avec les cases kanakes, forment le plus charmant contraste et la chose du monde la plus gracieuse qui se puisse imaginer.

Le port, qui est lui-même fort animé et sur lequel s'élève la *Manutention* (d'un style presque monumental), ne laisse pas que d'avoir également une physionomie très-originale, grâce au mélange incessant de ses habitués. Là, ce sont des Chinois trafiquant avec l'habitant de Java ou de Manille; ici, des Kanaks faisant de l'eau pour un navire américain, et, un peu plus loin, un tapin français s'essayant dans l'art difficile des *ra* et des *fla*, en compagnie de quelque whaynée compatissante. Bref, on y voit les cinq parties du monde réunies.

Les constructions françaises n'occupent pas, à Taïti, l'une des parties les moins importantes de la ville ; elles se composent :

1° De la *Manutention*, dont je parlais tout à l'heure, et que son utilité me fait placer en tête de la liste ;

2° De plusieurs casernes pour les troupes ;

3° D'une cale de halage, aujourd'hui terminée;

4° D'un fort;

3° De divers magasins généraux ;

6° De nombreux bureaux, cafés, restaurants et demeures particulières ;

7° Et, enfin, des bâtiments du *gouvernement*.

Le *gouvernement* (le contenant est ici pris pour le contenu)

est une élégante et commode habitation, située à l'extrémité d'une vaste pelouse, ombragée d'arbres sur les côtés.

Au rez-de-chaussée sont les bureaux, l'administration et les salons de réception. Au premier se trouvent les appartements particuliers du gouverneur, au second... commencent les toits ; mais, sur les toits, il y a une terrasse d'où l'on domine la rade et la ville, et qui reçoit, à la tombée de la nuit, une brise si douce et si fraîche qu'on pourrait croire, là, n'avoir pas quitté Nice.

Il y a aussi un théâtre à Taïti, — je l'avais oublié, — et une église catholique. Les deux font la paire, comme grandeur, et pourraient tenir sur le pont d'une corvette de 30... ce qui, du reste, ne diminue en rien leur mérite.

L'église, surtout, — ou la chapelle, plutôt, — avec son humble clocher de bois, a quelque chose de simple et de primitif qui repose les yeux et le cœur. Elle est là, cachée sous les arbres, ainsi qu'une violette dans un bouquet de mousse... et ne trouvez-vous pas, mademoiselle, que ces sortes d'églises valent bien nos cathédrales ?

Le lendemain de notre débarquement à Taïti, il y eut une grande revue, avec manœuvres, défilés et musique en l'honneur de l'arrivée de M. de Cendrecourt, qui venait prendre le commandement des troupes... Faites donc six mille lieues pour voir de semblables choses !

CHAPITRE XIX

Comme quoi, en 1848, on était heureux de pouvoir s'embarquer, même sur un baleinier, pour ailleurs que pour la Californie. — Le *Logan* de New-Bedford. — M. Nickelson. — La cuisine des baleiniers. —Whale! — Journée perdue. — Diplomatie de mister Nickelson. — Pêche. — Armement des baleinières. — Il y a des navires malheureux. — Préparatifs pour faire de l'huile. — Un malencontreux coup de vent. — Notre cachalot coule. — Philosophie de notre capitaine. — Filets de baleine pris pour des filets de bœuf.

XLVI

Quelques jours après avoir quitté le bord de l'*Alcmène*, j'étais condamné à me rembarquer sur un baleinier américain, pour gagner les îles Sandwich, terme momentané de mon voyage. Je dis *condamné*, vu que les baleiniers ne sont pas positivement ce que l'on est convenu d'appeler d'agréables paquebots ; mais, à cette époque, tous les navires avaient la fièvre de l'or et c'était une véritable bonne fortune que de trouver, même un baleinier, allant ailleurs qu'à San-Francisco. Je m'embarquai donc sur le *Logan* de New-Bedford, capitaine Nickelson, heureux de trouver, pour cinq cents francs, une cabine grande comme deux fois votre armoire, madame, et une nourriture aussi malsaine que peu abondante, car, une heure après mon départ de Taïti, je ne savais déjà que trop bien à quoi m'en tenir à ce dernier égard. Nous avions, en effet, à peine franchi les passes et orienté notre voilure, que le capitaine Nickelson me fit informer que le déjeuner m'attendait.

Ce premier repas américain se composait d'une nappe, d'une assiette, d'une tasse, d'un couteau, d'une fourchette, d'un verre... et d'un morceau de lard salé, accompagné d'un plat de biscuit et d'un pot d'eau chaude, décorée par politesse du titre pompeux de café !

A midi, ce fut la même chose que le matin, et à six heures du soir, la même chose qu'à midi... à cette seule différence près, que cette fois l'eau chaude s'appelait du thé.

Mais, bah ! à la mer comme à la mer ! Précisément le lendemain de notre mise à la voile, nous eûmes l'insigne bonheur d'être pris en poupe par un petit coup de vent de sud, et cela vint faire une heureuse diversion à la monotonie que nous promettaient notre traversée et notre ordinaire.

— My Good ! — me dit le brave Nickelson en s'approchant de moi d'un air tout contrit, — le temps est trop mauvais aujourd'hui, on ne peut pas faire de cuisine, il faut s'en passer.

De la part de tout autre, ceci m'aurait paru une asez mauvaise plaisanterie ; mais de la part du capitaine Nickelson, c'était du haut comique, car le digne Yankee prenait très au sérieux son lard salé et son eau chaude. Je fis donc de mon mieux : j'allongeai ma mine autant que possible, d'un air de regret, et Nickelson, pensant que je m'apercevais de l'absence de la cuisine, ne se sentit plus de joie, et m'annonça, d'un air triomphant, que, dès le lendemain, nous serions appelés à jouir de nouveau des bienfaits culinaires de son Brillat-Savarin. Cependant le coup de vent se prolongea au delà des prévisions de l'honorable Nickelson, si bien que, neuf jours après notre départ de Taïti, — chose rare dans les annales maritimes, — nous étions en vue de *Nouka-Hiva*. C'était une chose rare, ai-je dit, parce que, penpendant trois cent soixante jours de l'année, les vents qui règnent dans ces parages sont des vents de nord-est ; vents excellents pour venir du Callao aux Marquises et des Marquises à Taïti, mais peu favorables, par contre, aux traversées de retour.

Tout à coup, comme nous passions à environ quinze milles de

terre, l'homme de quart, sur les barres de perroquet, cria d'une voix joyeuse :

— *Whale! whale! whale!*

Et aussitôt, ainsi que sous la baguette d'une fée, tout changea d'aspect à bord. A chaque écoutille parut un matelot à la mine épanouie, et le capitaine Nickelson, oubliant lui-même son flegme habituel, était déjà monté dans la grande hune avant que la vigie eût répété pour la troisième fois son cri de — *Whale* (baleine)!

A cette première explosion de joie succéda un silence solennel. On eût entendu voler une mouche à bord ; chacun se tenait immobile, le cou tendu, la main crispée, l'œil grand ouvert.

Enfin, deux fusées d'eau jaillirent à la fois à l'horizon, et de tous côtés retentit à bord l'heureux cri de — *Whale! whale!*

En un clin d'œil, toutes les baleinières furent armées et mises à la mer, car jamais pirate malaisien, poursuivant un pauvre hollandais-koff, n'apporta plus d'ardeur à la chasse que n'en apportent les baleiniers à courir sur leur proie.

Certes, la pêche de la baleine, considérée à son point de vue prosaïque, n'est pas autre chose qu'un commerce comme un autre, un commerce qui tient même par beaucoup d'affinités à celui de l'épicerie ; mais au point de vue des dangers qu'elle présente, de l'intrépidité et de la profonde expérience qu'elle exige, c'est presque un art, et il y a dans l'existence aventureuse du baleinier quelque chose qui tient du corsaire si l'on veut, mais qui ne laisse pas d'avoir son côté poétique.

Quant à l'émotion qui s'était emparé de l'équipage du *Logan*, elle était d'autant plus naturelle qu'elle était plus inattendue. Il arrive assez rarement, en effet, de rencontrer des baleines ou des cachalots dans l'archipel des *îles Marquises*... Ce n'est du moins qu'un fait exceptionnel encore, comme aux *Gallapagos*, à *Chiloé* et à *Juan-Fernandez*. Il faut ajouter, de plus, que le pauvre *Logan* n'avait pas eu de bonheur depuis deux ans qu'il avait quitté New-Bedford et qu'il venait de doubler les deux caps de

Bonne-Espérance et de *Horn*, sans faire un seul baril d'huile, circonstance qui le rendait naturellement très-âpre à la curée.

Donc, un quart d'heure ne s'était pas écoulé que nos quatre meilleures baleinières avaient poussé du bord.

Chacun connaît la forme qu'ont les baleinières ; mais ce que tout le monde ne sait pas peut-être, c'est la manière dont elles sont armées. La voici : quatre *nageurs*, un homme de barre et un harponneur, soit en tout six matelots ; plus, une *ligne* (la baleine se pêchant à la ligne comme un simple goujon), une hache pour couper celle-ci au besoin, un baril d'eau douce, du biscuit, un compas et une voile latine.

Une fois nos vingt-quatre hommes partis, il ne resta plus, à bord du *Logan*, que le *boy*, jeune mousse de quinze ans, le cuisinier, vieux nègre à barbe et cheveux blancs, un matelot invalide, le capitaine qui commandait la manœuvre du haut du grand mât, où il s'était installé avec sa longue-vue, et moi, qui avais été mis en possession de la barre par l'excellent Nickelson, lequel me croyait naturellement marin, ne supposant pas qu'on pût ne pas l'être.

Par bonheur la mer était belle, la brise ne nous faisait guère filer que quatre nœuds, et cela simplifiait singulièrement ma position ; d'ailleurs, sans justifier la flatteuse opinion qu'avait conçue de moi maître Nickelson, j'en savais cependant assez pour pouvoir rendre quelques menus services. Mais bientôt s'éleva une difficulté inattendue : le navire devait toujours avoir le cap sur les embarcations, afin de les suivre dans la direction où les entraînait la baleine (habituellement dans le vent), ce qui nécessitait des virements de bord incessants. Or, si *loffer*, *laisser arriver*, *mettre la barre dessous* ou *au vent*, *dresser le navire*, etc., etc., étaient pour moi (par un beau temps et une faible brise, s'entend) jeux d'enfants, il n'en fut pas de même lorsqu'il s'agit de comprendre le commandement du capitaine Nickelson... Mais comprenez donc l'anglais d'un Américain et surtout l'anglais d'argot maritime !... Aussi, à la première manœuvre,

fis-je une énorme bévue, et, du haut de son observatoire, mon brave baleinier m'apostropha-t-il d'un énergique :

— *Gooddam !*

La pensée me vint de traduire littéralement l'expression et de la renvoyer, en français, à son auteur ; je me ravisai toutefois songeant que ça ne servirait à rien... qu'à me placer un méchant mot dans la bouche... et je criai simplement :

— *I have not understand !*

Nickelson sourit et simplifia sa première exclamation en celle de *my Good*, qui était beaucoup plus inoffensive. Après quoi, nous convînmes de naviguer par signes. Il étendait la main à droite ou à gauche, selon que nous devions aller à tribord ou bâbord, puis il criait *stop !* quand le navire était droit. J'accomplissais l'ordre avec la docilité d'un soldat prussien, et, grâce à cette combinaison, tout alla pour le mieux.

Mais, hélas ! il ne dépendait pas de nous que les baleines fussent piquées, et soit fatalité, soit réellement défaut d'habileté de la part des harponneurs, le coup de canon de rappel se fit entendre sans que les embarcations ramenassent rien à bord.

L'accueil que fit à son monde le capitaine Nickelson fut plus politique que je n'aurais supposé. Il vanta l'adresse et l'énergie dépensées dans cette journée, parla de chances meilleures que présenterait sûrement celle du lendemain, et finalement, fit distribuer double ration à l'équipage, absolument comme s'il y avait eu pêche miraculeuse.

—Que voulez-vous ?—me dit-il en espagnol, en se tournant vers moi avec philosophie,— je connais les hommes !

Le fait est que les matelots regagnèrent leur poste sans montrer trop d'humeur, et que, jaloux de justifier les prévisions de leur capitaine, ils firent tant et si bien le lendemain, que, dès huit heures du matin, un énorme cachalot était amarré le long de notre bord.

Nickelson, radieux comme Napoléon après la bataille d'Austerlitz, fit un petit *speech* à son armée, et s'occupa incontinent

de mettre en sûreté les dépouilles de l'ennemi. En conséquence, les fourneaux furent installés, et, en un clin d'œil, on vit flamber le bois sous les chaudières; de tous côtés, des *palans* furent dressés, des filins de rechange préparés, des couperets aiguisés et l'opération allait commencer (déjà nos basses voiles étaient carguées, et nous nous tenions sous nos huniers contre-brassés au ris de chasse), lorsqu'un point noir, qui parut à l'horizon, nous annonça un grain. Un quart d'heure ne s'était pas en effet écoulé, qu'une pluie torrentielle tombait à bord, fouettée par une brise carabinée.

Le *Logan*, qui avait des qualités solides, et qui tenait admirablement la mer, ne s'émut pas d'abord pour si peu; mais le grain se fit gros temps, le vent devint furieux, l'Océan secoua sa vieille et pacifique crinière... si bien que, dans un formidable coup de roulis, notre cachalot coula. Le brave Nickelson supporta cette dernière épreuve sans sourciller; il engloutit, seulement, une énorme *chique* (ce qui me fit lui dire : Capitaine, avec quel *chic* vous recevez ce nouveau coup!); puis, comme pour se venger, il fit remettre le vent dans les voiles, larguer les perroquets, et alla se coucher avec une philosophie contre laquelle fut impuissant un tangage à tout briser.

Le lendemain, ayant, à mon profond étonnement, vu arriver sur la table, à l'heure du dîner, un magnifique filet de bœuf, et ayant trouvé celui-ci excellent, je demandai à notre *boy* l'explication de ce mystère culinaire.

— Ah ! monsieur, — me répondit-il d'un air contrit, — c'est tout ce qui nous reste de notre pêche d'hier !

CHAPITRE XX

Les îles Sandwich ou Hawaï. — L'île Hawaï proprement dite. — Hilo.— La maison de M. Pittmann. — Le fort. — Soldats kanaks. — Les indigènes d'Hawaï. — Les femmes. — Costumes. — Les Paranis. — Le père ***. — Sa retraite. — Le poï. — Le taro. — Les tarapasses. — Excursion dans l'intérieur de l'île. — Le Mouna-Roa. — Le Mouna-Kea. — Souvenirs évoqués par ces deux noms. — Végétation. — Magnificence du volcan. — La messe du père ***. — Simple parallèle. — Déjeuner champêtre. — Retour à Hilo. — Le *Logan* remet à la voile.

XLVII

Huit jours après avoir passé la ligne, par une forte brise de sud-est, nous étions à soixante milles des *îles Sandwich*, cet archipel, dont la mort de Cook a commencé la célébrité, et qui, aujourd'hui, est l'un des points les plus importants de l'Océanie.

Les *îles Sandwich* portent aussi, le plus communément même, le nom d'*îles Hawaï*.

Hawaï, en langue kanake, veut dire *feu*, et l'archipel polynésien n'étant, en effet, composé que de volcans, ce dernier nom est, de beaucoup, plus logique et plus rationnel que celui de *Sandwich*, qui rappelle simplement un lord de l'amirauté, fort honorable, sans doute, mais dont la postérité se soucie assez peu, en somme.

Quoi qu'il en soit, du reste, de lord Sandwich et de notre manie de tout débaptiser (nous débaptiserions l'Amérique si nous

nous en emparions un jour), nous étions en vue des *îles Hawaï*, juste une semaine après avoir coupé la ligne. L'*île Hawaï*, proprement dite, la plus grande du groupe, est celle que les navires relèvent la première ; c'est une terre haute et majestueuse, qui, posée là comme un rempart formidable contre l'Océan, semble lui dire :

— Tu n'iras pas plus loin !

On croirait, en effet, que c'est en vain que le flot brise sur les roches havaïennes et que le Pacifique finit où elles commencent. Une fois en vue d'*Hawaï*, nous eûmes encore à courir vingt-quatre heures, avec une vitesse moyenne de six nœuds, avant d'atteindre le mouillage de *Hilo*. Mais déjà, cinq gros navires sous le vent à nous et plusieurs goëlettes, courant des bordées, nous annonçaient que nous avions en face de nous un grand centre d'activité, et que le mouvement maritime des îles Sandwich est un mouvement considérable. A sept heures du matin, nous doublâmes enfin, le lendemain du jour où elle nous avait été signalée, la dernière pointe sud qui abrite la rade de *Hilo*.

Cette rade est splendide.

Dans le fond, s'élève la ville, entourée d'arbres séculaires, et à gauche on aperçoit le fort—*battery*, comme disent les Anglais, — lequel domine la rade.

Hilo, capitale de l'île Hawaï, n'est, à proprement parler, qu'un gros village kanak, à la façon de ceux de Taïti. Ce sont de belles cases, de charmants jardins, et des rues (tirées au cordeau) sablées comme les allées d'un parc princier. La seule jolie maison, — européenne, s'entend, — qui se montre là, est celle d'un certain M. Pittmann, riche et influent négociant. Cette maison se divise en deux parties, dont l'une est consacrée à l'utile, et l'autre à l'agréable, c'est-à-dire qu'à côté des vastes salles affectées aux magasins, — tant en gros qu'en détail, — aux entrepôts, aux cuisines, etc., etc., se trouvent les appartements particuliers, élégantes pièces meublées avec un goût aussi *confortable* que distingué. Aussi, la maison de M. Pittmann est-elle

celle où descend le roi, quand il vient faire une excursion à Hilo. A côté de cette résidence, est située l'habitation du gouverneur de l'île, habitation bien tenue, meublée avec non moins de goût que la précédente et d'un aspect extérieur très-pittoresque.

Le fort, orné d'un mât de pavillon auquel flottent les couleurs hawaïennes, n'est pas trop mal armé. Les bouches à feu y abondent, seulement elles sont tellement découvertes, qu'une résistance sérieuse à une attaque maritime ne serait pas possible, dans l'état actuel des choses. Les soldats kanaks, qui occupent ce fort, contribuent, de leur côté, à ne pas lui donner un aspect très-redoutable : ce qu'ils ont de plus militaire, c'est à coup sûr leur uniforme, qui ne l'est guère. Il ne faudrait pourtant pas aller s'imaginer que le *piou-piou* hawaïen ressemble aux caricatures de l'armée taïtienne, publiées jadis par le *Charivari*; s'il n'a pas encore la tournure et la tenue du *chasseur d'Afrique*, du moins n'est-il pas plus grotesque que la plupart des gardes nationaux. Prenez un pantalon blanc trop court, une veste bleue avec collet, parements et passe-poils rouges, une casquette en drap surmontée d'un K—III (abréviation de *Kameha-Meha III*), et vous aurez le soldat des îles Sandwich. Du reste, cette livrée de dentiste en plein air est portée avec une bonhomie qui ne peut pas laisser le moindre doute sur la parfaite innocence de ses heureux possesseurs. Mais ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de parler de l'armée hawaïenne, et je préfère m'arrêter devant les inoffensifs habitants de Hilo. Ceux-ci, — bien loin des *Nouka-Hiviens*, et plus avancés même que les Taïtiens, — sont habillés des pieds à la tête. Leur costume est simple, mais c'est celui qui convient à un climat de quarante degrés au-dessus de zéro. Il se compose d'un pantalon de couleur claire, d'une chemise flottant par dessus en guise de blouse, et d'un chapeau de paille de Guayaquil. Quant à la chaussure, considérée comme objet de luxe, elle n'est portée que les jours fériés. Certains Kanaks, toutefois, et notamment les femmes, se donnent quotidiennement la douceur du soulier chinois. Ainsi vêtus, ces braves gens ont

l'air de bons paysans languedociens hâlés au soleil, et on se demande, à les voir si doux, si tranquilles et si paternes, comment ils ont jamais pu se décider à être une fois cruels et tuer le capitaine Cook.

Les femmes,—ni laides, ni jolies,—mais avec de beaux cheveux et des dents à faire rougir le célèbre Fattet, ne paraissent pas moins débonnaires que leurs frères et époux, et ne le sont pas moins en réalité. Elles s'habillent, à peu de chose près, comme les Taïtiennes; seulement, le chapeau est ombragé de feuillage, et les bras et le cou sont ornés de bracelets et de colliers rouges faits avec un fruit du pays, d'un indigo plein d'éclat, mais d'une odeur âcre qui prend à la gorge. C'est, d'ailleurs, quoique déjà plus recherché, très-pittoresque encore.

Après avoir flâné un instant à Hilo, et m'être assuré qu'il n'y avait dans l'île, en fait de Français (*Parani* en langue kanake), qu'un missionnaire catholique, je me dirigeai hardiment vers la demeure du père ***. C'était un digne ecclésiastique, qui n'avait pas inventé la poudre. — Et pourquoi l'aurait-il inventée? — Un saint homme, auquel le royaume des cieux était assuré, — heureux les pauvres d'esprit!— après tout, un prêtre de bonne foi, ce qui rachète bien des choses.

Le père *** occupait donc à Hilo une petite case, modeste jusqu'à la pauvreté, et située tout à côté de son église, une véritable église à la Bernardin de Saint-Pierre. Derrière la case se montrait un long jardin, ombragé de bananiers et entouré d'une forte palissade de cannes à sucre. Peut-être était-ce bien le cimetière des catholiques de Hilo? Mais qu'importe!... où saurait-on être mieux qu'au sein de sa famille? Un bon pasteur ne doit jamais abandonner son troupeau... C'est comme un général sur le champ de bataille... Et puis, qu'y a-t-il donc de si terrible à marcher sur la mort? La mort ne nous environne-t-elle pas de tous côtés?... Le père *** pensait ainsi, sans doute; et j'imagine que c'est la cendre de ses brebis qui faisait mûrir sa treille. Si cela n'était pas, cela aurait pu être, et cela eût eu raison d'être.

Je ne connais, en effet, de vrais philosophes que les fossoyeurs : ils vivent de la mort comme la mort vit de la vie... ce qui est l'éternelle histoire du monde !

Toujours est-il qu'un jeune sacristain kanak, laid comme une vieille dévote, mais leste comme un singe, nous dressa en un clin d'œil une table sous une tonnelle en fleurs, et que, la nappe mise, nous nous assîmes, le père *** et moi, en face d'un déjeuner qui, pour être frugal, n'en était que plus appétissant. Qu'on s'imagine, en effet, un homme condamné depuis Taïti au lard salé, se trouvant tout à coup en face d'une tranche d'excellent saumon, accompagnée d'œufs frais, de laitage et de fruits, et on se fera une idée des joies du paradis succédant brusquement aux tortures de l'enfer !

Le vin ne figurant pas dans le budget d'un pauvre missionnaire en Océanie, le père *** alla cueillir dans son verger deux ou trois énormes limons, dont il exprima le jus dans une callebasse pleine d'eau fraîche, et nous eûmes une limonade exquise.

Je dois me hâter de dire que si l'existence actuelle de nos missionnaires dans les îles de la Polynésie n'est pas aussi semée de périls que veut bien l'imprimer le recueil bleu des *Annales de la Propagation de la Foi*, il s'en faut également qu'elle soit confortable, et le père *** ne déjeunait assurément pas tous les jours d'une façon splendide, pareille à celle que je viens de raconter. Il s'était mis en frais pour moi ; mais ayant un district de vingt-cinq lieues à desservir, et passant sa vie beaucoup plus sur le dos de son cheval que sur le banc de son confessionnal, s'arrêtant pour coucher dans la première case venue, c'est habituellement le *poï* national et traditionnel qui faisait tous les honneurs de sa table.

Sur ce, madame, vous me demandez ce que c'est que le *poï*, et, me renversant sur ma chaise de l'air capable d'un professeur de sixième expliquant un passage du *De Viris*, je réponds gravement :

— Le *poï* est une sorte de fermentation de *taro* ou de *taro*

fermenté, — ce qui revient au même — (ainsi que le ferait observer judicieusement l'Académie), et le *taro* est un tubercule de la famille des *convalvulacées*, originaire des îles Sandwich.

J'espère que vous voilà instruite, madame.

Faut-il ajouter encore, pour rendre la chose plus claire, que ce tubercule n'est autre que la *patate* de l'Amérique méridionale (*Convalvulus Batatas*)? J'imagine que ceci vous intéresse médiocrement; mais je tenais à vous apprendre que je sais le latin.... de cuisine, circonstance bien faite pour flatter le lecteur et augmenter d'autant la confiance qu'il accorde à son auteur.

Va donc pour *Convalvulus Batatas!*

Ces patates et ce *taro* tiennent une grande place dans l'agriculture kanake, ce qui est naturel, puisque le *poï* forme le pain quotidien de l'indigène. Aussi ne voit-on partout, — comme chez nous, dans les champs d'épis, à l'époque des moissons, — que de vastes et profondes *tarapasses*. Ces *tarapasses* sont des *gisements* de *taros*, creusés en écluses successives où l'eau coule d'un bout de l'année à l'autre, et c'est au sein de ces moissons marécageuses que Dieu a placé la vie de tout un peuple.

Au surplus, cuit sous la cendre, au naturel, le *taro* est un légume excellent, doué à peu près de toutes les qualités de la pomme de terre.... ce qui est en faire le meilleur éloge possible!

Préparé à la kanake, c'est une colle à nulle autre pareille et dont les tapissiers du pays se servent avec avantage pour poser leurs papiers.

XLVIII

Le père ***, après m'avoir révélé, tout en déjeunant, plusieurs des petites misères de son existence, après m'avoir expliqué comme quoi l'*île Hawaï* est divisée en cinq grands districts catholiques, administrés chacun par un seul homme; comme quoi encore, elle comptait plus de soixante-dix églises, dont quel-

ques-unes en pierres et fort belles ; après donc m'avoir appris beaucoup de choses, le père *** me demanda tout à coup :

— Combien restez-vous à Hilo ?

— Mais.... environ quarante-huit heures.

— Êtes-vous bon cavalier ? — ajouta-t-il.

— Pourquoi ? — demandai-je à mon tour.

— C'est que, demain dimanche, je dois aller dire la messe à environ vingt lieues de Hilo. Je compte partir ce soir.... mais si vous ne craigniez pas trop la fatigue, je partirais tout de suite, ou du moins nous partirions et nous irions visiter le volcan qui est presque sur ma route.

Ce volcan était trop célèbre et d'ailleurs il me rappelait trop d'heureux souvenirs (que je vais expliquer) pour que je n'acceptasse pas avec empressement la proposition du père ***.

Le *Mouna-Kea* était, en effet, un ami d'enfance pour moi, non pas que son nom m'eût beaucoup frappé dans la géographie que je n'ai jamais sue, mais parce qu'à l'époque où j'étais censé apprendre celle-ci, j'avais pour camarade de classe et pour intime ami, le neveu d'un membre remarquable de l'Institut, M. Gaudichaud, lequel avait vu le *Mouna-Kea* et nous en parlait souvent avec l'enthousiasme d'un artiste et la profondeur d'un savant.

Parfois aussi, M. Gaudichaud nous menait herboriser, son neveu et moi, dans la forêt de Meudon, et quand nous nous montrions, malgré nos quinze ans, inhabiles à monter une colline où à escalader un pan de roche, le célèbre naturaliste nous racontait comme quoi il avait gravi, lui, et de son pied léger, les deux tiers du *Mouna-Roa*,—le cousin germain du *Mouna-Kea*,— qui a 5,700 mètres d'élévation et non 4,888 comme l'affirment les géographies de tous les formats.

Il ajoutait que c'était du *Mouna-Roa* que datait son rhumatisme, mais que dut-il être rhumatisé de la pointe de l'orteil à celle du petit doigt, il en rendrait grâces à Dieu (à celui de l'Institut, je suppose), s'il lui eût permis, auparavant, d'atteindre le sommet du fameux mont.

Étions-nous fatigués par la chaleur, marchions-nous péniblement dans le sable échauffé par notre pâle soleil d'Europe? il nous disait ce qu'était le soleil d'Hawaï et les chaleurs souterraines qui brûlaient les pieds lorsqu'on descendait vers le volcan et que la lave bouillonnait tumultueusement au-dessous du sentier que l'on parcourait.

Bref, le seul nom de *Mouna-Kea* me reportait au temps le plus heureux et le plus calme de ma vie, à ces années couleur de rose qu'on appelle la jeunesse, et ce fut plutôt par religion pour le souvenir que par curiosité ou désir de m'instruire,—je l'avoue en toute humilité, — que je répondis à l'offre du père *** par un *très-volontiers* des plus reconnaissants.

Précisément, mon honnête Nickelson m'avait prévenu qu'il attendrait patiemment mon retour pour se remettre en route. Je n'avais donc nulle inquiétude de ce côté et je me trouvais dans les meilleures conditions du monde pour entreprendre n'importe quelle excursion.

Le père *** me donna un cheval excellent; je n'étais pas trop mauvais écuyer pour un Parisien habitué aux douceurs de l'omnibus; la brise soufflait tiède et régulière, et nous partîmes plus légers que des rêves d'amoureux.

XLIX

On ne peut que difficilement s'imaginer quelque chose d'aussi grandiose que l'île d'*Hawaï;* il faut l'avoir vue pour savoir tout ce que la nature a versé là de trésors. La végétation y est d'une richesse, d'une splendeur, d'un imprévu, d'un nouveau dont rien ne peut donner l'idée, si ce n'est Taïti, — mais Taïti n'est qu'un coin d'Hawaï.

Ce ne fut que fort avant dans la nuit et après avoir passé d'enchantements en enchantements, que nous arrivâmes au volcan.

Le ciel était splendide et la lune, se jouant dans les dentelures neigeuses du *Mouna-Roa* comme dans la haute cime des arbres, animait tout un monde de féeries. Au pied du *Mouna-Roa* s'ouvrait, comme un soupirail de l'enfer, le *Mouna-Kea*, immense fournaise en colère, dont on ne saurait mieux comparer l'aspect qu'à celui d'une mer de feu secouant sa crinière de flots enflammés. C'était là un spectacle magnifique, unique, un spectacle tel que nul poëte n'en a osé rêver.... ce qui prouve que la poésie humaine est bien peu de chose auprès de la vérité divine. Pour tout dire, en un mot, et tout dire simplement, le *Mouna-Kea* est le volcan le plus remarquable du globe. Ce qui ajoute encore à sa beauté et à son intérêt, c'est qu'il diffère essentiellement de tous nos Vésuves au petit pied. Habituellement, en effet, les volcans sont des gouffres qui s'ouvrent au sein des montagnes et qui, le plus souvent, choisissent le sommet de celles-ci pour y établir leur cratère ; mais le *Mouna-Kea* a procédé autrement : il a creusé son lit dans les entrailles mêmes de la terre, et il faut descendre longtemps pour atteindre son niveau.

Nous restâmes jusque vers les minuit au bord du *Mouna-Kea*, le père *** pensant peut-être à l'enfer et moi admirant, sans avoir besoin de faire autre chose que d'admirer. Nous finîmes, cependant, par nous décider à rejoindre la case à côté de laquelle nous avions attaché nos chevaux, — de précieuses bêtes, vraiment! — Nous nous étendîmes sur des nattes, et là, éclairés par les flammes du *Mouna-Kea* (alors en éruption), nous reposâmes jusqu'au lendemain. Au petit jour, nous repartîmes, et vers huit heures, c'est-à-dire après avoir fait environ douze lieues, nous atteignîmes la chapelle où le père *** devait dire la messe.

Il faut que je vous fasse une confession, madame : je ne suis pas très-fervent catholique, mais cela même ne me rend que plus indépendant appréciateur du culte dans ce qu'il a de théâtral ou de mystique.

Au milieu d'une grande ville, avec de riches ornements, les orgues, les contre-basses, les chanteurs d'opéra et les places

payées, la messe me fait l'effet d'un spectacle comme un autre, rien de plus, rien de moins.

Mais à la campagne, dans une chapelle qui tombe en ruines, sous la voûte du ciel, avec un prêtre, — un seul prêtre! — à figure vénérable, à étole tout unie, avec le chant des oiseaux qui viennent voleter jusque sur le seuil de la porte, quelques bons laboureurs et quelques bonnes ménagères agenouillés franchement sur la pierre, le sainfoin ou la primevère tenant lieu d'encens... ainsi, dis-je, la messe me paraît une chose poétique, parce qu'elle est une chose simple.

A ce compte, la messe du père *** me fut bonne et j'y priai avec le cœur, ce qui, je crois, ne m'était encore jamais arrivé... à la messe. Il est vrai, aussi, que j'étais pour un peu dans celle-ci, car j'avais tiré du sac de l'abbé le missel, les deux chandeliers, les burettes, le petit flacon au vin: j'avais été puiser l'eau à une source voisine, et j'avais décroché la corde de la cloche.... Un sacristain n'aurait fait ni plus, ni mieux.

Les Kanaks des îles Sandwich ne sont pas idolâtres; ils croient à la Bible et à Jésus-Christ, mais c'est tout. Ne leur parlez ni de l'Évangile ni de prières, ils vous répondront que Dieu les a créés bons, qu'il est bon lui-même, et qu'ils n'ont que faire de lui demander ce qu'il n'a pas jugé convenable de leur donner.

Quant aux femmes, cherchez à leur insuffler la chasteté, elles vous répondront ingénument : — Pourquoi ?

Ceci pour expliquer que les missionnaires de l'Océanie sont forcés de se montrer tolérants, quant à la forme surtout, et de demander peu pour obtenir quelque chose. Aussi, le père *** parut-il très-satisfait de la conduite de ses Kanaks à la messe, et ne s'inquiéta-t-il guère de savoir quel était le mobile qui les avait amenés, — la curiosité ou la piété. — Ils étaient venus, c'était l'essentiel!

A l'issue de la messe, nous fîmes un repas digne des *bucoliques*.

Nous étions assis sous un berceau d'arbres; à nos pieds cou-

lait un ruisseau; au bord de ce ruisseau pendaient des ananas que Chevet eût payés vingt francs pièce; au-dessus de notre tête se balançaient des bananes aux reflets dorés; il restait un peu de *taro* au fond du sac de l'abbé, et de zélés catholiques nous apportèrent du poisson grillé et du melon.... Qu'aurions-nous pu souhaiter de mieux?

Pour moi, je trouvai la chose charmante, et ce fut avec un véritable regret que je vis arriver l'heure du départ. Il fallut pourtant se décider à remonter en selle, et le même jour, à la nuit tombante, nous rentrions à Hilo.

La première personne que je rencontrai fut justement mon brave Nickelson. — Ah! s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, je suis enchanté que vous soyez de retour... la brise est bonne... nous allons mettre à la voile. Et, sans me donner presque le temps de prendre congé de mon excellent hôte, il m'entraîna vers la plage, me fit asseoir dans sa baleinière et cria : — *Poussez!* avec le flegme d'un propriétaire qui partirait pour faire le tour de son île, et revenir dix minutes après. Le fait est que, pour Nickelson, Hilo était ce qu'est chez nous, pour un conducteur d'omnibus, un bureau de station. Il ne connaissait rien au delà de son navire; à ses yeux, le reste du monde n'était qu'un endroit où l'on arrive et d'où l'on part.... quelque chose d'aussi indifférent qu'un relais de diligence, quand il fait nuit, qu'il pleut et qu'on n'a pas à descendre.

Je ne partageai pas, Dieu merci, cette manière de voir, car je suis de ceux, au contraire, qui pensent qu'il faut laisser un peu de son cœur partout où l'on vit, partout où l'on passe, et je me sentis plein de regret en quittant cette terre qui m'avait été si hospitalière. Mais ce qui me consola, à vrai dire, c'est que je me promis d'y revenir aussitôt que possible pour nouer plus ample connaissance avec le père ***.

A peine arrivé à bord, le capitaine Nickelson fit virer l'ancre, parer les huniers.... et, comme neuf heures sonnaient à l'église de Hilo, nous doublions, vent arrière, la pointe de la rade, lais-

sant au mouillage quatre grandes goëlettes hawaïennes, trois baleiniers américains et un brick anglais.

CHAPITRE XXI

Mauï. — Molokoï. — Le capitaine Nickelson éprouve le besoin d'aller revoir une vieille connaissance. — Le *Logan* met le cap sur la terre. — Un cyclorama animé. — Lahaïna. — Aspect de la ville quand on arrive d'Hawaï. — Le port. — La résidence royale. — Le temple protestant. — Les rues. — On rosse le guet. — L'hôtel de France. — Un compatriote. — Un peu de poésie, à propos d'un Vatel exilé. — Maître Victor Chancerel. — Il est heureux de pouvoir causer art. — Promenade à travers champs. — Un pays enchanté. — Les veilleurs de nuit.

L

Grâce à la brise de terre, nous pûmes contourner Hawaï pendant la nuit et éviter ainsi les calmes si prolongés qui règnent ordinairement sous le vent de l'île, par suite de l'élévation du *Mouna-Roa* qui rompt naturellement la zone des vents alisés.

La rade de Hilo, que nous venions de quitter, est celle que visitent de préférence les navires de guerre ; d'abord, parce qu'elle est d'un accès plus facile aux gros bâtiments et qu'elle est plus sûre ; ensuite, parce que Hilo joint, à l'avantage d'offrir un intérêt pittoresque très-grand, celui de présenter d'immenses ressources pour le ravitaillement des navires, les vivres de toute nature et l'eau s'y trouvant en abondance et à des prix très-minimes.

Une dernière considération, peut-être la plus réelle, pèse encore dans la balance en faveur des relâches à Hilo, c'est que le climat d'Hawaï est le plus sain du monde entier, c'est qu'à Hawaï, les désertions, — cette éternelle épée de Damoclès des navires de guerre, — sont pour ainsi dire impossibles.

Au petit jour, nous aperçûmes l'île de *Mauï*, située à environ soixante-quinze milles au nord-ouest d'Hawaï.

— Êtes-vous très-pressé d'arriver ? — me demanda Nickelson en pointant sa lunette sur le piton de *Molokoï*.

— Dame ! — répondis-je, — pressé comme un homme qui est depuis dix mois en route.

— C'est-à-dire qu'il vous est indifférent de tenir la mer quelques vingt-quatre heures de plus ou de moins. Eh bien ! donc, — ajouta-t-il en laissant arriver tout à coup le navire d'un quart, — nous supposerons que nous avons été sousventés cette nuit, ou bien encore que nous avons été assaillis par une tempête de calme, et nous toucherons à *Mauï*. C'est une bonne connaissance à moi... j'y ai fait une maladie de six mois, lors de mon dernier voyage.

Cette considération n'était cependant pas la seule qui déterminât l'honnête, mais peu sentimental Nickelson, à mouiller à *Mauï*, et, ainsi qu'il se fit lui-même un plaisir de me le confier, le véritable but de cette seconde relâche était un approvisionnement de pommes de terre, lequel approvisionnement devait être plus facile et surtout moins cher à *Mauï* qu'à *Oahu*.

Comme on le voit, les îles Sandwich, déjà si riches en produits des tropiques, offrent encore à l'agriculture tous les produits de l'Amérique septentrionale et de la vieille Europe. Là, pour la première fois depuis Paris, on trouve le vrai *cantaloup ;* là encore, fleurit dans toute la force de la jeunesse, la bienfaisante fille de Parmentier.

Une fois qu'il eut le cap sur *Lahaïna* (port de *Mauï*), le *Logan*, bien appuyé par une forte brise de travers, se mit à filer comme s'il se fût agi d'atteindre quelque jolie goëlette et il traversa fiè-

rement ainsi le chenal qui sépare les deux îles, laissant Hawaï par sa hanche de tribord et accostant *Mauï* par son bossoir de bâbord.

Des deux côtés, le panorama était magnifique, soit que les yeux suivissent dans les nuages les lignes du gigantesque *Mouna-Roa*, soit qu'ils s'arrêtassent sur les plaines vertes et riantes de *Mauï*.

A midi, nous n'étions plus qu'à trois encâblures de terre; nous pouvions compter les arbres, les cases ; voir les enfants courir sur le sable de la grève ; entendre les bœufs mugir et les chevaux hennir... c'est-à-dire que nous joignions aux plaisirs de la navigation tous les charmes de la villégiature... Et le tableau changeait sans cesse, ainsi que ces *cycloramas* où le spectateur émerveillé voit passer tour à tour devant lui les forêts, les fleuves et les savanes de l'Amérique, avec cette seule différence, que c'était nous qui passions et que la fiction était la réalité.

Vers les trois heures, nous commençâmes à découvrir, au vent à nous, une dizaine de gros bâtiments que nous n'eûmes pas de peine à reconnaître pour des *baleiniers* qui venaient à Lahaïna, sans doute guidés par le même motif que le *Logan*. Çà et là s'élevaient aussi sur la lame, semblables à des alcyons, de nombreuses petites voiles blanches qui annonçaient, mieux que le *point* du jour, le voisinage d'un port actif et important.

Nous ne tardâmes pas, en effet, à apercevoir la ville de Lahaïna. Elle nous apparut tout à coup comme une reine imposante, assise au bord de l'Océan et noyée dans des flots de lumière. Devant nous, miroitaient au soleil les toits ardoisés de la ville, dont les reflets de pourpre se détachaient admirablement du fond sombre des groupes d'arbres qui enlacent chaque maison. Au fond de la baie, une vingtaine de navires et autant de goëlettes se balançaient mollement sur leurs ancres, laissant flotter leurs pavillons bigarrés et admirer leurs mâtures fines, fraîchement galipotées. A gauche, continuait à se dérouler la luxuriante plaine de *Mauï*; à droite, se dressait le pic sablon-

neux de *Molokoï*... Le ciel était parsemé de ces mille et une fantaisies nuageuses qu'invente la lumière des tropiques; le soleil descendait à l'horizon, semblable à un globe de feu... et nous donnions majestueusement dans la passe, vent arrière, toutes voiles dehors.

Je vous assure, madame, que c'était là un spectacle magnifique et tel que les splendeurs de l'Opéra ou de votre imagination ne sauraient vous en donner qu'une faible idée. Je sens moi-même combien je suis impuissant à exprimer ce que j'ai vu et ressenti, et si j'avais sur ma palette toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, je n'en serais guère plus habile à peindre ce tableau, il lui manquerait toujours ce souffle de vie, cette harmonie divine, cette poésie puissante dont Dieu applique le sceau à ses œuvres de prédilection.

A cinq heures, la brise, essoufflée comme un joueur de clarinette après une représentation du *Prophète*, nous abandonna tout à coup à notre propre impulsion et nos voiles tombèrent flasques contre nos mâts, ainsi qu'une robe, jadis collante, sur l'échine d'une vieille fille amaigrie par le célibat.

Mais, à peine le *Logan* avait-il pris cette mine piteuse de renard attrapé par une poule, que donne le calme plat aux plus fins et aux plus intrépides voiliers des deux Océans, qu'une multitude d'embarcations sortirent, comme par enchantement, des longs roseaux qui bordent la côte et vinrent prendre notre remorque. A une demi-heure de là, nous laissions tomber notre ancre, par un fond de vingt-huit brasses, à une encâblure de terre, entre le yacht *Kameha-Meha III* et le *Regular-Packet-Oahu*.

LI

Lahaïna, vue de terre, est une délicieuse petite ville, d'un caractère un peu trop américain, selon moi, mais, du reste, très-originale, très-propre, très-vivante.

Une longue rue, d'une régularité parfaite, formée par des magasins de toutes sortes; des hôtels, des cafés, des *auctions* et des *bowling-alley;* des habitations d'été, élevées coquettement sur le bord de la mer ; un vaste temple protestant; un fort, armé de soixante-dix pièces de canon, une résidence royale, une campagne magnifique, des promenades charmantes — quoiqu'un peu poudreuses, — des plaines toujours vertes, des arbres à chaque pas, des ruisseaux circulant dans les moindres rues, voilà, — non pas en un mot, mais en peu de mots, — Lahaïna, la capitale de Mauï.

Ici, comme à Hilo, les principales autorités consistent en un gouverneur de l'île, un capitaine de port, un collecteur de la douane et un juge de paix; les soldats et les *policemen* ne manquent pas non plus, mais ils ont le même air paterne que leurs frères d'armes d'Hawaï, et avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de se résigner à les prendre au sérieux. C'est un des malheurs de leur profession; il en est un second, d'une nature infiniment plus désagréable, celui d'être régulièrement rossés par les sept ou huit mille matelots qui, bon an, mal an, descendent à Lahaïna. Après cela, rosser le guet n'a-t-il pas été longtemps à la mode chez nous... et n'était-ce pas, en définitive, une charmante mode?... Toujours est-il que, bonne ou mauvaise, le baleiniers du *Pacifique* l'ont fait renaître au profit de la police hawaïenne, avec addition de tous les horions dont s'est enrichie la science moderne.

Comme à Hilo, mon premier soin en débarquant fut naturellement de m'informer s'il n'y avait pas quelques Français à Lahaïna. Pour toute réponse, on me montra un drapeau tricolore, flottant victorieusement au bout de la jetée; je m'imaginai, d'abord, que ce pavillon appartenait à un consulat de France, mais au fur et à mesure que j'approchai, la réflexion, appuyée d'une forte odeur d'oignons brûlés, me fit penser que les *trois couleurs* servaient prosaïquement d'enseigne à quelque Vatel exilé.

Néanmoins, je me pris d'avance d'affection pour ce brave homme

qui avait quitté la patrie et tout ce qui la rend si chère, pour venir faire la cuisine à des sauvages (je parle des matelots américains), et qui, à six mille lieues de son village, arborait fièrement ses couleurs nationales.

— C'est là, pensai-je, — un de ces précieux pionniers, qui viennent annoncer aux nouveaux mondes que l'ancien n'a pas fini d'exister.

Et cependant, tout en avançant encore, j'ajoutai à part moi :

— Pourvu que cela ne soit pas un leurre et que le pavillon français ne couvre pas une cuisine américaine ! Mais, juste au même instant, j'aperçus l'enseigne et je lus :

Hotel de France, *tenu par Victor Chancerel.*

Il n'y avait plus de doute, et il ne pouvait pas y avoir de déception, tout cela était bel et bien français.

J'entrai donc avec l'assurance d'un homme qui sait où il va, et je n'avais pas fait trois pas dans la première pièce de l'hôtel, alors encombrée de buveurs, que je me dirigeai droit vers une bonne figure à larges favoris, qui s'épanouissait d'aise à la vue d'aussi nombreux visiteurs.

Cette bonne figure, vous l'avez compris, madame, n'était autre que celle de Victor Chancerel, en personne, et je l'avais aussitôt deviné. Que vous dirai-je? L'Enfant prodigue à son retour ne fut pas mieux reçu par son vieux père attendri et heureux, que je ne le fus par cet homme pour lequel, deux minutes auparavant, je n'étais qu'un être vulgaire, un buveur comme un autre. Ah ! c'est que j'arrivais de France, c'est que j'étais imprégné de son souffle, c'est que ce nouveau venu réveillait tous les souvenirs de la patrie absente, c'est qu'il rouvrait le champ à toutes les réminiscences de la jeunesse !

Et qu'on ne m'accuse pas de faire de la poésie, car je ne fais que de l'histoire, mais l'histoire du cœur humain.

Le voyageur frais débarqué n'est bien souvent, dans ces sortes d'occasions, qu'un prétexte aux regrets et aux douces souvenances, absolument comme une diligence qui arrive du pays

natal, ou un vieux journal contenant les publications des mariages de l'an VIII. N'en est-il pas de même en amour ? Qui oserait affirmer que cette cornette chiffonnée, ou cette botte irréprochablement vernie, ne sont pas un prétexte aussi? Savons-nous pourquoi nous aimons et ce que nous aimons?... Savons-nous pourquoi un mot bien dit nous fera pleurer, et pourquoi un malheur réel nous ferra rire?... A tout cela il ne faut qu'un prétexte, car tout est prétexte dans la vie, et nous portons dans notre propre cœur tous nos maux ou toutes nos joies... Mais, enfin, tels que nous sommes, qu'un bon prétexte vienne nous ouvrir la voie, et vous savez, madame, comment l'imagination,— cette avant-courrière du cœur, — la saisit avec avidité, comment elle court la poste ou bat la campagne, semblable à un écolier en vacances, ou bien à un jeune cheval auquel on a laissé la bride sur le cou, comment le cœur lui-même, attiré par un trompeur mirage, s'y laisse prendre à son tour... Bref, ne riez pas si je vous dis que mon cuisinier de Lahaïna, fut ému par la présence d'un compatriote, — et d'un *pays*, qui plus est, — ni plus ni moins qu'une sensible marquise.

A ce moment-là, le brave homme revit son village, son petit toit de chaume, son vieux père fumant sa pipe d'un air pensif, le curé Bridaine, les gamins avec lesquels il allait marauder les pommes, — chose répréhensible, si j'en crois le code, mais parfaitement innocente, si je m'en rapporte aux souvenirs du lecteur et aux miens. — Que ne vit-il pas, et que ne voit-on pas en réalité quand on se remet à remonter le passé?... C'est comme un feu d'artifice, un éblouissement où les événements de toute une vie apparaissent, à la même minute, réunis dans un cadre flamboyant qu'un instant anime et que l'instant d'après dissipe.

Mais je m'arrête, car je finirais par parler en vers, et de nos jours on ne les aime guère.

LII

Toujours est-il, à propos de *vers*, que nous commençâmes par en vider un ou deux *de verres*, mon *pays* et moi (je vous demande pardon pour cet atroce jeu de mots, mais, comme il est vieux et mauvais, il doit trouver grâce); puis, nous parlâmes de la France, des Français, voire même des Françaises, et, après avoir si bien employé nos premières heures, nous songeâmes à nous restaurer... ce qui était, du reste, pour mon *pays*, une occasion de me faire faire connaissance avec son talent de restaurateur.

L'*Hôtel de France* était alors une grande maison divisée en trois compartiments. La façade, ouvrant naturellement sur la rue, formait le premier. On y entrait à peu près de plain-pied. On se trouvait incontinent dans une espèce de bazar, qui était à la fois le café de l'hôtel et un champ de foire ambulant; mais de vestibules, il n'y en avait point, les vestibules ayant disparu de nos maisons modernes, absolument comme les préfaces ont disparu de nos livres; notre siècle vit si vite qu'il n'a plus le temps de s'arrêter aux bagatelles de la porte, et qu'il entre tout de suite en matière. Donc, on arrivait de plain-pied dans une longue chambre tapissée de bleu, qui offrait le spectacle d'un estaminet, en même temps que celui d'une vente publique.

Ici étaient rangées, avec leurs étiquettes, les différentes espèces de vins ou de liqueurs; là, pendaient des selles mexicaines, des rouleaux d'indiennes, des ponchos chiliens, des chapeaux de Panama, des pantalons chinois, et le même Kanak, placé gravement au comptoir, vous versait un petit verre de *parfait amour* et vous mesurait trois aunes de calicot. C'était une sorte d'*olla-podrida*, de *pot-pourri*, où tous les produits et toutes les nations se confondaient; mais, à coup sûr, tel quel, cela ne manquait pas d'originalité.

Le second compartiment, bâti sur la cour et faisant face à la mer, formait l'hôtel proprement dit. Au rez-de-chaussée était la salle à manger; au premier se trouvaient les chambres des voyageurs.

Quant au troisième compartiment, ce n'était pas le moins intéressant, si c'était de beaucoup le plus vulgaire. Il se composait de la cuisine, de la boulangerie et des différentes écuries réservées aux nombreux quadrupèdes et bipèdes qu'absorbait chaque jour le vigoureux appétit de messieurs les baleiniers.

Maître Victor Chancerel se complut naturellement à me faire promener de la cage à poules à la batterie de cuisine, et à m'expliquer l'art d'élever des chats pour en faire des gibelottes de lapin. Il était là dans son élément, il trônait comme un Dieu dans l'Olympe; ses fourneaux constituaient son champ de bataille, et il ne pouvait pas laisser échapper une aussi belle occasion de *causer art*. Je dus donc m'armer de philosophie et de courage, ni plus ni moins qu'à une séance de l'Académie, et j'avalai sans sourciller plus de deux cents entremets, rôts, courts-bouillons, bains-marie, etc., etc., dont je vous fais grâce, madame, certain que votre cuisinière est un *cordon bleu*.

Au surplus, faut-il l'avouer? cette conversation culinaire valait bien celles qui se tiennent, de nos jours, dans nos salons de la haute finance... Et puis, *dada* pour *dada*, chacun ayant le sien, autant vaut subir celui-là qu'un autre. Il en est des cuisiniers comme des poëtes et des hommes d'État... quand ils vous tiennent, ils ne vous font grâce ni d'un sonnet, ni d'un clou de girofle, ni d'un protocole; mais, pour peu qu'on ait fait dans sa vie une dizaine de fois la cour à la femme charmante d'un mari déplaisant et quelque peu député, rimailleur ou gargotier, on est cuirassé à l'endroit de toutes ces petites misères-là... N'est-ce pas votre avis, cher lecteur?

L'hôtel visité de la cave au grenier, maître Chancerel me fit asseoir à table et me servit un dîner qui, un instant, me permit de me faire illusion et de me croire encore à Paris, place de la

Bourse ou rue de l'Odéon. Le dîner fini, nous montâmes à cheval, mon hôte et moi, et nous nous lançâmes à travers champs. C'était toujours la même nature vierge, toujours au loin le bruit de la mer déferlant, toujours devant nous d'interminables savanes, toujours à l'horizon de majestueux monts touchant le ciel, c'est-à-dire toujours la puissance de Dieu se révélant dans ce qu'elle a de plus grand, de plus infini.

Quand nous regagnâmes la ville, il faisait nuit profonde, et le sommeil, de concert avec la lune, donnait à Lahaïna un aspect vaporeux et féerique auquel ne se prêtent guère nos populations modernes et nos constructions lourdes et carrées.

Ces toits couverts d'ardoises luisantes, ces cases en chaume, ces colonnes légères en bois peint, ces balcons de verdure, et, dans la rade, ces navires apparaissant comme autant de génies des eaux, assoupis sur le flot endormi, tout cela, dis-je, avait un caractère vague et indécis qui en faisait, à cette heure, un spectacle merveilleux; c'était un quelque chose d'indéfinissable qui semblait planer entre le ciel et la terre...; et l'on croyait voir un songe changé tout à coup en réalité par une puissance surnaturelle.

Lorsque nous eûmes dépassé les premières maisons qui s'étendent du côté de la plaine, le cri des *veilleurs de nuit* ne tarda pas à nous ramener ici-bas, — car il y a des *veilleurs de nuit* aux îles Sandwich ; — et pourtant ce cri lui-même avait je ne sais quoi de plaintif et de doux qui, abstraction faite de son objet, ne laissait pas que d'ouvrir aussi sa petite porte à la rêverie... Et puis, le costume de ces *veilleurs de nuit* s'harmonisait parfaitement avec leur cri ; tout était blanc, pantalon, veste, chapeau, poncho, et de loin, en apercevant ces hommes glisser silencieux parmi les arbres et les cases, on les pouvait prendre pour des fantômes, en même temps que leur voix semblait quelque âme en peine appelant à elle un être aimé.

Maître Chancerel, bien que blasé sur tout ce qui causait mon admiration, et d'ailleurs fort préoccupé d'un *coulis* nouveau

qu'il méditait pour le lendemain, maître Chancerel ne put s'empêcher de s'écrier lui-même, à un moment donné :

— Le diable m'emporte ! monsieur, on se croirait dans le royaume des fées.

Et c'est là la meilleure preuve que je puisse fournir à l'appui du spectacle grandiose et enchanté que nous avions alors sous les yeux.

La journée du lendemain fut employée par moi à visiter plus en détail la ville de Lahaïna et ses environs; mais mon intention étant surtout de vous faire connaître *Honolulu*, capitale de l'archipel des îles Sandwich et centre intéressant où les mœurs, les usages, la civilisation et la richesse réelle du royaume sont naturellement plus faciles à saisir dans leur ensemble, vous voudrez bien me permettre, madame, de regagner le bord du *Logan* et de remettre encore une fois à la voile.

Ce sera la dernière... pour quelque temps, du moins.

CHAPITRE XXII

Appareillage de Maui. — Nous dépassons les packets hawaïens. — Qui nous dépassent à leur tour. — Désespoir du capitaine Nickelson. — Le pilote. — Un naufrage au port. — La pointe du Diamant. — Honolulu vu de la mer. — La vallée de Nou-a-nou. — L'avenue des cocotiers. — L'auteur invite le lecteur à faire une halte chez lui. — Un peu d'histoire. — Kameha-Meha Ier, surnommé le Grand. — Il fonde la monarchie. — La journée du Pari. — C'est un Français qui aide à jeter aux îles Sandwich les premiers germes de civilisation. — Progrès rapides faits par ce pays. — Lio-Lio succède à Kameha-Meha Ier. — Il accepte la mission de *civilisateur* que lui lègue son père. — Comment il abolit le tabou. — Sa mort à Londres.

LIII

Nous avions appareillé à neuf heures du soir, en même temps que le *Kameha-Meha* et l'*Oahu*, goëlettes hawaïennes qui desservent régulièrement les îles et effectuent le transport des voyageurs. Dans le chenal des îles, entre Mauï et Molokoï, distantes d'un mille environ, où de grosses brises du nord, vent arrière, nous avaient favorisés au point de nous faire serrer nos perroquets et prendre le ris de chasse, nous avions battu bord sur bord les packets de Sa Majesté Hawaïenne; mais, quand, vers les cinq heures du matin, la brise vint à mollir et passa successivement du *travers* au *plus près*, ce fut au tour des deux goëlettes de battre le trois-mâts.

Nous commençâmes d'abord à les apercevoir à l'horizon comme un point blanc, puis le point blanc s'avança avec la ra-

pidité d'un grain et, tandis que nous tanguions sans gagner une longueur de navire dans le vent, le *Kameha-Meha* et l'*Oahu* se ruaient à plaisir dans la lame, et chaque fois en ressortaient ruisselants pour courir sur une lame nouvelle, avec la rapidité d'une flèche lancée d'une main vigoureuse.

On ne saurait rien s'imaginer de plus joli que ces audacieux et frêles navires, surchargés de toile, couchés à demi sur le flot et faisant voir leur carène effilée et leur cuivre luisant, ainsi qu'une femme, jeune et belle, laisse contempler à son amant des trésors cachés pour tous, excepté pour lui. Certes, à côté de cela, le meilleur chanteur de romances et la déclaration d'amour la plus agréablement tournée sont bien fades.... on dirait un homme, vu du haut de la colonne Vendôme. Quoi qu'il en soit, nos deux vaincus de la veille devinrent nos deux vainqueurs du lendemain.... ce qui arrive souvent aussi, ailleurs qu'en mer ou sur les champs de bataille.

A huit heures précises, le *Kameha-Meha* et l'*Oahu* nous dépassèrent en hissant leurs couleurs, le premier rangeant notre couronnement, le second frisant notre bout dehors de beaupré, et tous les deux piquant droit et de concert dans le vent. Eole prit enfin pitié du désespoir américain de Nickelson, et, vers les dix heures, il enfla nos voiles de son souffle protecteur. De ce moment, notre brave capitaine ne se sentit plus d'aise, car Honolulu était une de ses vieilles passions de jeunesse, et chaque fois qu'il traversait le Pacifique, il faisait volontiers cinq cents lieues en dehors de sa route, pour aller saluer cette ancienne maîtresse de ses premières années. Aussi, la voilure orientée et le navire dressé, descendit-il d'un pied léger dans sa chambre. Une demi-heure après, il reparut beau comme un astre.

Il avait endossé une superbe redingote en lustrine bleue, un pantalon blanc du temps de Washington, un gilet clair à fleurs, une cravate en mousseline et des bas blancs, sans compter qu'il portait des souliers à boucles, des breloques et un chapeau de l'ancien régime.... bref, il ne lui manquait que la queue, mais il

est vrai que le *Kameha-Meha* et l'*Oahu* s'étaient chargés de la lui faire.

Au moment où Nickelson parut sur le pont, dans tout l'éclat de sa splendeur, le ciel était devenu magnifique, la brise s'était faite tout à fait bonne et il y avait à peine de la houle. Derrière nous, à bâbord, disparaissait Mauï.... en face, s'élevait Oahu.

Quand on arrive de la première de ces deux îles, la seconde ne se présente pas très-heureusement. A côté des forêts vierges d'Hawaï et des savanes de Mauï, elle a l'air pauvre. La pierre y est noire et nue, la terre y semble sèche et stérile... mais cela dure quelques minutes à peine, le temps de doubler la pointe du Diamant. Une fois cette pointe doublée, le panorama le plus splendide se déroule tout à coup.

Aussi loin que peut embrasser la vue, s'étend une profonde et luxuriante vallée. A droite, une avenue de cocotiers, longue d'environ trois milles et parsemée de cases et de maisons de campagne, borde la mer à partir de la ville jusqu'à la pointe du Diamant. A gauche, une colline boisée sert à faire ressortir la blancheur de la ville, assise à ses pieds. Il y a de tout un peu dans ce paysage, et la vallée qui descend vers la mer ressemble, à s'y tromper, à quelque frais coteau du Lyonnais.

Quant à la ville elle-même, cachée sous une forêt de mâts, elle peut être prise du large pour n'importe quel port actif d'Europe ou d'Amérique.

A deux heures, nous demandâmes le pilote et nous le vîmes bientôt arriver à bord ; c'était un petit homme réjoui, à l'encolure épaisse et courte, aux couleurs un peu vives, à l'œil gros et rond. En le voyant, on devinait aisément qu'il devait être adepte fervent des diverses *sociétés de tempérance* qui pullulent à Honolulu, car il était mortellement ivre. Aussi, à peine eut-il pris le commandement du *Logan* que nous allâmes nous jeter sur l'un des nombreux bancs de coraux qui ferment la rade, auquel endroit nous eûmes l'agrément de talonner pendant deux heures, au risque de faire naufrage au port... ce qui eût été, il faut en

convenir, par trop ridicule. A la tombée de la nuit, une bande de Kanaks vint hâler le malheureux *Logan* à la bouline.

C'était décidément un navire prédestiné! Le lendemain, je rencontrai le pauvre Nickelson sur le quai d'Honolulu : la main du destin s'était appesantie sur lui sans l'affaisser! Il portait sa redingote de lustrine bleue, comme la veille, son pantalon et ses bas blancs, ses souliers à boucles et son gilet à fleurs. La seule chose qu'il avait ajoutée à sa toilette, c'était.. un parapluie

LIV

Au milieu d'un vaste et beau jardin, entourée de frais enclos, s'élève une maisonnette crépie à la chaux vive et ornée de volets verts, ni plus ni moins qu'une villa de Boulogne ou d'Auteuil. Cette maison n'a qu'un étage; elle est carrée, couverte en ardoises et serpentée par un escalier de bois, aboutissant à une double galerie, qui lui donne un faux air de chalet.

Escalier, balcon, fenêtres et auvent sont tapissés de lierre sauvage et de fleurs grimpantes. On arrive au perron par une allée sablée et bordée d'arbres.

Tout autour de la maison, et s'étendant d'un côté, jusqu'à la grille du jardin, on aperçoit une pelouse émaillée de campanules indigènes.

Au rez-de-chaussée de cette habitation est une grande pièce boisée. On y compte six fenêtres, ornées de stores, quatre chaises en crin, un canapé en coutil, un hamac en paille, un fauteuil en bois de Chine, un buffet et un bureau en cerisier.

C'est là, madame, qu'habite votre auteur. Maintenant, faites-lui la grâce de vous figurer un instant que vous êtes deux amis, vous et lui, que vous fumez ensemble des *manilles*, première qualité, que vous rêvez à demi tous deux, qu'il conte sans façon et que vous écoutez sans vous y croire obligée.

C'est la seule faveur que je vous demande pour lui. Vous allez vous récrier et dire que c'est beaucoup.

Eh bien! soit, vous avez raison.... J'abuse, je le confesse, de la bonté que vous avez eue de vous embarquer aussi légèrement avec moi.... mais je vous promets que ceci touche à sa fin. Encore un peu de patience ... quelques jours de repos, et puis, je vous promets de vous faire rentrer en France à toute vapeur et vent arrière. Je vous débarquerai saine et sauve, je l'espère, sur le quai de Calais, et une fois là, il vous suffira de six heures de chemin de fer pour oublier ce long voyage et celui qui vous l'a fait entreprendre, et pour causer une révolution à l'Opéra, en y réapparaissant tout à coup plus belle, plus gracieuse et plus charmante que jamais.

Est-ce vrai?

LV

Sans remonter au déluge, à la façon des avocats, et surtout sans chercher à refaire l'histoire des *îles Sandwich*, qui se trouve tout au long dans le *Voyage autour du monde*, publié sous la direction de Dumont-d'Urville, il est cependant utile de rappeler ce qu'étaient les *îles Sandwich* au commencement de ce siècle, afin de pouvoir faire admirer avec quelle intelligence précoce et merveilleuse s'est développé ce petit pays dans un peu moins de cinquante ans.

Longtemps encore après la découverte de Cook, les *îles Hawaï* ne présentaient aucune trace de civilisation; quelques misérables cases en chaume, disséminées çà et là sur le bord de la mer, et une centaine de pirogues avec leurs balanciers, formaient toute leur fortune et tout leur luxe.

Les indigènes étaient-ils plus heureux, alors, avec leur ignorance, qu'aujourd'hui avec leur civilisation? C'est une question qu'il serait difficile de résoudre d'une manière absolue, le

bonheur n'étant pas, comme le café ou le sucre, une denrée dont la valeur intrinsèque soit toujours appréciable; mais il est cependant permis de dire que les Kanaks ont beaucoup gagné à l'état de choses nouveau, et qu'ils n'ont rien perdu de ce que l'ancien pouvait avoir pour eux de bon ; d'où j'inclinerais volontiers à croire que la somme de leur bonheur, de leur bien-être matériel, est plus considérable à présent que jadis. Ainsi, pour ne citer qu'un seul motif militant fortement en faveur de cette opinion, il suffira de dire que la chose que redoute par dessus toutes les autres le Kanak hawaïen est, sans contredit, la guerre, ses fatigues et ses dangers ; or, les îles Sandwich jouissent maintenant d'une paix profonde, tandis qu'autrefois, démembrées en petites suzerainetés, elles avaient toujours à prendre les armes pour défendre la cause ou servir l'ambition de leurs nombreux seigneurs et maîtres.

Kameha-Meha Ier, surnommé le Grand, et qui a fondé la monarchie hawaïenne, conçut le hardi projet de soumettre toutes les îles à une seule métropole. Cette métropole, située au bas de la vallée de *Nou-a-nou*, et qui comptait une vingtaine de cases, s'appelait *Honorourou*, d'où l'on a fait plus tard *Honolulu*.

Pour atteindre au même but, on a ordinairement recours aux mêmes moyens, et *Kameha-Meha Ier* fut un peu, en réalité, le Louis XI des îles Hawaï ; mais il en fut aussi le Henri IV, et l'on cite plus d'un trait de lui, plus d'un fait d'armes, que le *bon roi* n'aurait pas reniés. Toute la gloire n'alla cependant pas de son côté, car les alliés, ses ennemis, eurent aussi leur passage des Thermopyles... On assure, en effet, que refoulés par l'armée de *Kameha-Meha Ier* jusque sur les bords du *Pari*, précipice qui n'a pas moins de trois cents mètres de profondeur, ces derniers préférèrent rouler dans l'abîme que de se rendre.

Si la chose est réellement vraie, — comme l'affirment les chroniques, — que devient le mot de Cambronne?

Quoi qu'il en soit, *Kameha-Meha Ier*, après avoir soumis une à une les différentes îles qui forment l'archipel et les diverses pro-

vinces qui composaient chacune de ces îles, s'occupa sérieusement de consolider son pouvoir par des institutions sages et habiles. En ce temps-là, le hasard lui amena justement deux vieux loups de mer, qui cherchaient fortune, et qui aidèrent à jeter les premiers fondements de celle d'Honolulu ; l'un de ces deux aventuriers était Américain, l'autre Français. C'est donc à nous que revient la moitié de l'honneur d'avoir fait faire les premiers pas à ce pays, sorti à peine de ses langes.

Grâce à quelques baleiniers, qui prirent petit à petit l'habitude de relâcher dans les îles, et avec lesquels on fit des échanges, ainsi qu'à d'autres navires auxquels on vendit, de loin en loin, des vivres frais moyennant un prix excessivement modique, l'argent commença à se montrer à Honolulu, et avec l'argent que ne fait-on pas, même chez des sauvages?

On songea d'abord à rendre le port d'un accès plus facile, en y exécutant quelques travaux préparatoires, on créa des ressources nouvelles à la métropole, en y faisant affluer les approvisionnements, jusque-là dispersés un peu dans toutes les îles; on éleva quelques cases grandes et commodes, où les marins trouvèrent un abri relativement très-confortable ; puis, lorsque les navires surent le chemin d'Honolulu, on les frappa d'un droit.

Ce droit fut, dans l'origine, presque insignifiant ; mais il créait un précédent, et, tel quel, il suffit pendant quelque temps à subvenir aux minimes dépenses du trésor. Mon intention n'est pas de suivre pas à pas le peuple hawaïen dans ses premiers tâtonnements, dans ses essais, et même dans son rapide développement. Aujourd'hui, c'est un homme fait ; ce que je tiens à montrer, c'est que, hier encore, c'était un enfant.

A *Kameha-Meha Ier* succéda *Lio-Lio* ou *Kameha-Meha II*. Le rôle de ce jeune prince, tout tracé par les faits accomplis et par l'impulsion générale donnée alors au pays, n'était pas difficile. On doit cependant de la reconnaissance à *Lio-Lio* pour le zèle avec lequel il embrassa la cause de la civilisation, cause que

lui avait léguée, en mourant, le grand *Kameha-Meha Ier*. Sans être né pour le mal, il aurait pu être tiède pour le bien, et, loin de là, on le trouva toujours prêt à donner son concours aux mesures qui avaient pour but de resserrer les liens par lesquels étaient unis les étrangers aux îles, et qui, par conséquent, facilitaient l'esprit de progrès. Non content de ce mérite, déjà très-grand, *Lio-Lio* voulut ajouter une gloire à son règne, celle d'abolir le *tabou!* Ce fut là sa journée du *Pari*, son *dix-huit brumaire!*

Il réunit dans un immense banquet tous les chefs kanaks, tous les puissants de l'île, puis, à un moment donné, il fit allumer un bûcher, et, s'adressant à ses convives, à son peuple, il s'écria :

— Si vos dieux ont le droit d'ordonner qu'une chose soit *tabou* (sacrée), ils doivent être *tabous* eux-mêmes, et s'ils sont *tabous*, il n'est pas en notre pouvoir de leur faire aucun mal. . C'est ce que nous allons éprouver.

Sur ce, il fit jeter dans le bûcher tous les petits bons dieux de l'île, qui brûlèrent comme de braves morceaux de bois secs qu'ils étaient... et, comme il n'en advint ni plus ni moins, le *tabou* fut aboli de fait, après l'avoir été de droit; car le bon sens public, aidé des lumières nouvelles du christianisme, comprit que l'intérêt sordide des grands-prêtres avait fait seul conserver une coutume aussi sévère qu'absurde.

De cet instant, on marcha à pas de géant, et, lorsque *Lio-Lio* vint mourir à Londres, sollicitant en vain une audience de *George IV*, les îles Sandwich possédaient déjà une petite marine côtière, des magasins d'approvisionnements pour les baleiniers américains, et une résidence royale assez convenable.

Voilà ce qu'avait fait, en une vingtaine d'années, la persévérance de quatre hommes. Voyons ce que, depuis, ont ajouté à cette ébauche les événements, l'amour des entreprises, et, par dessus tout, l'esprit de négoce qui dévore notre siècle. Nous trouverons que, si les moyens varient, la fin de l'humanité demeure éternellement la même, et que cette fin, c'est le progrès!

CHAPITRE XXIII

L'archipel Hawaïen. — Iles le composant. — Honolulu, capitale du royaume. — Le port. — Le quai. — La douane. — Le palais. — Les églises. — Les habitations particulières. — Contraste. — Le roi. — Les ministres. — *Le premier*. — M. Wyllie. — Le docteur Judd. — M. Armstrong. — L'hôtel du Gouvernement. — Polynesian-office. — La presse aux îles Sandwich. — L'armée. — La marine. — La corvée. — La liste civile. — Le budget. — Les recettes. — Embellissements. — Ressources qu'offre l'île de Oahu aux capitaines de navires. — Le théâtre, le cirque et les bowling-alley. — Un peu de philosophie, qui n'en est pas. — L'auteur propose au lecteur une promenade à cheval.

LVI

L'archipel Hawaïen, — chacun le sait, — se compose des îles : Oahu, — capitale Honolulu.

Hawaï, — capitales Hilo ou *Karakakoua*.

C'est à Karakakoua que fut tué le capitaine Cook.

Mauï, — capitale Lahaïna.

Plus Atoï, Molokotoï et Ranaï, presque exclusivement laissées en partage aux indigènes et ne comptant guère que quelques bourgs et villages sans importance, sans compter trois ou quatre rochers ou lambeaux de terre inhabitables et inhabités.

Quand je dis que *chacun le sait*, je me trompe. Vous n'en saviez rien, n'est-il pas vrai, madame? ni vous, ni monsieur votre mari, ni vos charmants enfants, ni leur estimable précepteur, ni votre confesseur, ni votre modiste, ni votre portier, ni per-

sonne en un mot de tous ceux qui ont l'inappréciable bonheur de vous approcher.

Chacun devrait-il le savoir ?..... c'est là une autre question. Quand mademoiselle votre fille, marchant sur les brisées de chaque miss américaine tant soit peu lettrée, nous dirait bien sans hésiter que l'archipel Hawaïen ou d'Owhyhee est situé par 157° 161' longitude ouest et 17° 23' latitude nord, ou encore que Paynagar, ville de l'Hindoustan, dans la principauté de Sindhy, se trouve à 104 kilomètres sud-est d'Haïderabad, je ne vois pas trop ce que nous pourrions y gagner, et, en revanche, je sais bien ce qu'elle y perdrait.

Toutefois, sans pousser la minutie de ces sortes de détails aussi loin que les Américains du Nord, nous ferions bien, de temps à autre, de nous montrer un peu moins ignorants des choses qui intéressent réellement notre pays. Ainsi, tandis que l'un de nos plus charmants écrivains laissait tomber de sa plume cette question bouffonne, mais évidemment peu sincère :

La Chine existe-t-elle réellement?

L'Angleterre et l'Amérique envoyaient, la même année, cinq cents vaisseaux à Hong-Kong.

Et remarquez-le bien, madame, tout s'enchaîne ici-bas, la politique, le commerce, les arts et même l'amour. Il y va donc de la conservation de ce vieux réseau qu'on appelle la société, c'est-à-dire la vie en commun, la vie dans ses conditions les moins mauvaises, que pas une maille ne tombe, que pas un chaînon ne se détache... et, tout en lisant Lamartine, nous ferions bien de ne pas oublier complétement notre Legende. Sur ce, vous me trouvez absurde, et vous n'avez pas tort : — qui veut trop prouver ne prouve rien !

Toujours est-il que les îles Oahu, Hawaï, Mauï et Atoï forment un archipel très-considérable, le plus important de la Polynésie.

Honolulu en est la capitale.

Ce n'est pas un petit Paris, comme la plupart des autres ca-

pitales de l'univers ; cela n'a pas la prétention d'être autre chose que ce que cela est en réalité, mais c'est précisément pour cette raison que cela est charmant.

Qu'on se figure une ville de quinze mille âmes environ, posée sur une plage immense et occupant l'espace qu'on accorderait chez nous à cent mille habitants.

Dans un port magnifique, qui ressemble au bassin d'un jardin anglais et où la mer se montre toujours limpide et endormie sur un fond de corail, se reposent de leurs longues fatigues trois cents navires appartenant à toutes les nations du monde. Ici, vous avez le pavillon étoilé des États-Unis, ou les trois couleurs françaises, flottant sur les intrépides baleiniers qui visitent les mers du Japon ; là, se balancent les immenses clippers anglais. Un peu plus loin, vous voyez briller les canons des navires de guerre. Aux anneaux du quai, sont amarrés les bâtiments récemment arrivés ou en charge ; puis, un peu partout, vous admirez la mâture fine et élancée des bricks, des goëlettes et même des lougres.

Sur le quai, — où règne cette activité merveilleuse et particulière qui n'appartient qu'aux ports de mer,—s'élève la douane, très-belle construction en pierres de taille et corail, aux portes de laquelle viennent paisiblement payer leur tribut, après avoir bravement tenu six mois la mer, tous les bâtiments, *packets* ou autres, fraîchement arrivés.

Au centre de la ville, on aperçoit le palais de *Kameha-Meha III*, un peu plus loin, la cathédrale française ; puis, ce sont les églises protestantes avec leur froid cachet de puritanisme, mais leur masse imposante, les hôtels consulaires, le siége du gouvernement, le fort, et enfin, une foule d'habitations particulières, plus riches, plus coquettes et plus originales les unes que les autres.

Voilà Honolulu !

Que dirait le capitaine Cook, s'il pouvait revivre une seule heure et se promener de par cette ville élégante et animée, qui

n'était qu'une plage déserte il y a soixante ans? Mais, mon Dieu! que diraient tous les morts de 93, s'il leur était donné de revenir parmi nous, et que ne verrions-nous sans doute pas nous-mêmes, si en 1954 nous pouvions, une fois encore, fouler l'asphalte parisien?

On a beau dire, le monde marche toujours... c'est le vrai *Juif-Errant*, celui-là!

Donc, Honolulu est une charmante ville et l'on trouve dans ses murs le luxe de l'Orient, le confort de l'Angleterre, le goût de la France, et même les plus jolies *chinoiseries* de la Chine.

Heureux pays! On croirait rêver de la création en se promenant dans ses forêts vierges, ses vallées luxuriantes, ses jardins enchantés, et puis, voici que tout à coup on se réveille au son du tambour ou au bruit de l'exercice à feu, au *café de Paris* ou sur la *perspective*.

Ici, vous avez un Kanak de la *vieille roche*, broyant son *poï* sur le seuil de sa case couverte en feuilles de palmier, et là, vous saluez un élégant en bottes vernies et une amazone en chapeau rond. C'est à la fois d'un prosaïsme désespérant et d'une poésie incomparable, mais surtout c'est d'une originalité vive, particulière, charmante!

LVII

A tout seigneur, tout honneur! Parlons un peu de Sa Majesté hawaïenne et de son gouvernement.

Le nom du roi *Kameha-Meha III* ne se trouve pas dans l'*Almanach royal de Gotha*. Le monarque kanak ne le cède cependant pas en dignité, en puissance, en bon air et même en finesse à certaines de nos têtes couronnées; mais l'*Almanach royal de Gotha* aura pris *Kameha-Meha III* pour une espèce de *Soulouque*, ce qui est une erreur grave.

Le fils de *Lio-Lio*, ou *Rio-Rio*, est un homme de trente-cinq

ans environ, d'une taille moyenne, mais bien prise, d'une physionomie excessivement douce et d'un extérieur aussi simple que digne.

Kameha-Meha III n'est pas instruit, dans l'acception rigoureuse du mot, surtout si nous comparons ses connaissances à celles que reçoivent chez nous les plus minces bacheliers, mais il a une teinture générale de toutes choses, et c'est déjà beaucoup, si l'on veut bien prendre la peine de se rappeler que le *tabou* et les autres superstitions de l'idolâtrie existaient encore dans toute leur vigueur aux îles Sandwich, il n'y a pas plus d'un demi-siècle. Ainsi, *Kameha-Meha III* parle très-convenablement l'anglais, comprend un peu le français, l'espagnol, et écrit très-purement sa langue maternelle; il possède quelques notions d'arithmétique et de géométrie ; il connaît assez bien l'histoire politique de nos soixante dernières années; il sait sa géographie sur le bout du doigt, et vous dirait, beaucoup mieux que moi, où est situé le duché de *Lippe-Detmol* et le rang qu'occupe son souverain à la diète germanique.

Comme roi, *Kameha-Meha III* est intelligent, ferme et juste. Son peuple l'adore; il aime son peuple, et, sous ce rapport, chez lui tout va comme dans le meilleur des mondes possibles. C'est un bon père de famille au milieu de ses enfants. Aussi, n'est-il pas rare de voir Sa Majesté se promener seule à la campagne ou s'arrêter complaisamment au marché pour causer avec un marchand de bananes ou de poisson,

Dans ces sortes d'occasions, le roi et l'homme du peuple parlent chacun de leurs petites affaires, comme s'ils étaient deux vieux amis d'enfance. Le marchand s'informe de la reine, des projets de la cour, de l'état des finances, et le roi demande des nouvelles des enfants, cousins et arrière-cousins de son interlocuteur, car *Kameha-Meha III* est une statistique vivante ; il connaît chacun de ses sujets et pourrait les nommer tous par leur nom. Il est vrai que la population totale du royaume ne s'élève

pas à un demi-million d'habitants; mais que de princes, en Europe, ayant trois fois moins de sujets, seraient bien embarrassés de mettre un *Pierre*, un *Stanislas*, un *Pietro*, un *Wilhem* ou un *Williams* quelconque sur la figure de leur bottier ou de leur tailleur. Il faut ajouter encore que *Kameha-Meha III* est le plus intrépide cavalier de l'île, qu'il est courageux marin, et on comprendra comment il a su conquérir ce bien, si rare pour les rois, qu'on appelle l'amour de leurs sujets.

En grand uniforme, *Kameha-Meha III* ressemble à un vrai monarque : il en a toute la dignité, toute la majesté. En modeste bourgeois, c'est un homme d'une extrême élégance et d'une élégance du meilleur goût, j'entends, comme tout ce qui est vraiment élégant.

Voici le costume invariable dans lequel on le rencontre toujours : pantalon, gilet et paletot blancs, en étoffe chinoise; linge et chaussure de Paris ; un ruban noir moiré pour toute cravate et un petit chapeau en paille de Panama, du prix de mille à douze cents francs; ce dernier objet constitue le seul luxe distinctif de sa toilette.

Le roi est le chef du pouvoir. La forme du gouvernement est une monarchie constitutionnelle, avec deux chambres délibérantes. La machine administrative est excessivement simplifiée. Il n'y a que quatre ministres pour expédier toutes les affaires, et, en réalité, il n'y en a même que trois, car Son Altesse Royale, le PREMIER, ministre de l'intérieur et président du conseil, n'a, en réalité, pas de portefeuille.

M. Wyllie, d'origine irlandaise, est titulaire des *affaires étrangères*. La *guerre* et la *marine* font partie de son département. C'est un homme fin, conciliant, d'une activité prodigieuse et d'une grande rigidité de mœurs.

Le ministre des *finances*, qui fait constamment l'intérim de l'*intérieur*, et qui, de plus, gère les *travaux publics* et le *commerce*, est un Américain du Nord, le docteur Judd, protestant puritain, assez peu agréable comme homme (c'est un défaut

qu'il partage avec beaucoup de ses compatriotes), mais très-habile financier.

Son collègue, M. Armstrong, ex-missionnaire yankee, à la fois ministre de l'*instruction publique*, de la *justice* et des *cultes*, et même un peu évêque, je crois, est le moins intelligent et le moins aimé des trois.

Ainsi qu'on le voit, les rouages ont été réduits à leur plus simple expression.

Les ministres ne sont pas logés aux frais de l'État; ils habitent chacun où ils peuvent, comme d'humbles mortels qu'ils sont. Le docteur Judd et M. Wyllie demeurent tous les deux à la campagne, où ils ont une propriété charmante. M. Armstrong reste au milieu de ses brebis.

Faute de ministres y résidant, il y a cependant des ministères, mais ces ministères sont réunis dans un seul et joli petit hôtel, commode, élégant et bien bâti, qu'on appelle le *gouvernement*.

En bas, est un salon commun de réception; en haut, sont les bureaux où travaillent les ministres. Le deuxième étage est réservé aux employés de tous rangs, chargés de l'expédition des affaires courantes. Deux petits bâtiments annexés, l'un à droite, l'autre à gauche du *gouvernement*, forment le complément nécessaire du vaisseau de l'État.

Le premier de ces bâtiments est habité par une sorte de *lord-maire* qui a des attributions de police très-étendues ; le second sert de local au *Polynesian-office*.

Le *Polynesian-office* publie, *the Polynesian*, journal officiel, paraissant tous les samedis dans le format des *Débats*; plus, tous les documents, traités, lois, décrets et ordonnances, etc., etc., émanant du gouvernement; enfin, de temps en temps, quelques ouvrages politiques ou spéciaux. Au *Polynesian-office*, paraît encore une autre feuille officielle, en langue kanake, rédigée par le docteur Judd, et un journal religieux, *the Friend*, écrit sous l'inspiration du ministre de l'instruction publique.

Voilà pour la presse ministérielle.

Il y a eu un moment une feuille d'opposition, *the Sandwich Island News;* mais l'argent et les abonnés manquaient... et le combat cessa faute de combattants.

La mission française, qui possède aussi une imprimerie, avait tenté, de son côté, une publication catholique ; mais elle renonça bien vite à ce genre d'enseignement, l'expérience lui ayant démontré que celui de la parole, de l'exemple ou des livres est de beaucoup préférable. Au surplus, le journal *the Friend,* sous prétexte d'orthodoxie sans doute, — *ô charité chrétienne!* — se livra à de telles invectives vis-à-vis de la pauvre feuille catholique romaine, que cette dernière jugea prudent d'abandonner le terrain... et là, également, le combat cessa pour les mêmes raisons que ci-dessus.

Le gouvernement hawaïen a indemnisé les descendants des chefs dépossédés, en leur donnant de riches uniformes qu'ils portent à merveille, et en les nommant gouverneurs d'îles ou de districts, à trois, quatre, cinq et jusqu'à six mille francs d'appointements par an, tous autres frais payés, y compris le logement. Ces gouverneurs sont des espèces de rois pour leurs administrés, mais de très-petits garçons vis-à-vis de leurs administrateurs.

L'armée se compose d'environ deux mille hommes, sur lesquels on compte bien certainement de deux à trois cents chefs, plus ou moins payés. Mais, en cas de guerre, tout Kanak est soldat, et, comme tel, possède constamment un fusil et un uniforme.

Il n'y a pas de marine de guerre, bien qu'il y ait deux ou trois navires armés (affectés au service personnel du roi ou remplissant l'office de *packets* réguliers) ; mais il y a un *commodore* à appointements fixes et des rôles d'équipages remplis d'avance. Dans le cas où le gouvernement jugerait nécessaire, soit de tenter une expédition, soit de veiller à la défense de ses côtes (ce qui serait plus naturel), ce *commodore* devrait appeler tous les marins enrôlés et requérir pour le service de la nation (sauf

indemnité postérieure), tous les navires hawaïens de commerce. c'est-à-dire environ cinquante goëlettes, dix bricks, cinq ou six trois-mâts et de soixante à quatre-vingts lougres ou autres faibles bâtiments.

La Constitution déclare libre tout citoyen habitant le territoire hawaïen ou y mettant le pied. Cependant, par une contradiction qu'a imposée la nécessité, chaque Kanak doit, par mois, deux jours de travail gratuit à la couronne et deux jours de service militaire, soit quatre jours en tout. Les deux jours de travail sont consacrés à l'entretien des routes, au curage du port et des rivières, et à tous les travaux d'utilité publique, en un mot, aux travaux qui chez nous sont accomplis, soit à forfait par des compagnies, soit par le gouvernement lui-même.

Comme on voit, les ministres ont fait flèche de tout bois. Ne pouvant pas subvenir à des dépenses du genre de celles que je viens de dire, et voulant pourtant doter le pays de bonnes voies de communication, ils ont imposé le travail. En principe, deux jours de travail, pris mensuellement à un ouvrier, constituent une mesure bien rigoureuse, bien peu équitable; mais, en réalité, aux îles Sandwich, où l'indigène vit de si peu, où la journée est consacrée aux douceurs du *far niente* et du cigare, ce n'est plus qu'un simple devoir de citoyen imposé à la paresse du Kanak.

LVIII

Chaque île possède un gouverneur, chaque gouverneur nomme les bourgmestres et les autorités des différents districts placés sous sa direction; mais les importantes fonctions de maître d'école ne peuvent être conférées que par l'État. L'art de faire épeler et de faire faire des majuscules exige, en effet, des études politiques dont le gouvernement aime naturellement à être l'inspirateur. Toutes les fonctions publiques sont rétribuées;

elles le sont plus ou moins, mais elles le sont. Seulement, pour aspirer à devenir fonctionnaire public, il faut être protestant. En dépit de cette dernière circonstance, la Constitution hawaïenne prétend assurer la même égalité à tous les cultes et leur reconnaître les mêmes droits.

Comme premier fonctionnaire de l'État, le roi est, bien entendu, forcé d'être protestant ; cela, et quelques signatures de temps en temps, plus sa présence deux fois par an aux chambres législatives, voilà tout ce que ses ministres demandent à *Kameha-Meha III;* moyennant quoi, ils lui fournissent un palais, une cour et une liste civile de trente mille francs. Ce dernier chiffre paraît assez maigre et jouerait, en réalité, un triste rôle dans les colonnes d'un budget européen ; mais il est juste de considérer d'abord que Sa Majesté hawaïenne le double, en y ajoutant une somme égale de dettes, et ensuite que ces soixante mille francs ne représentent absolument que l'argent de poche, toutes les autres dépenses du roi étant payées par sa maison. Les ministres se sont attribué seize mille francs ; c'est plus que de la modestie, et le dernier courtier de navire gagne davantage à Honolulu.

Les dépenses de ce petit gouvernement, on le voit, sont réglées avec beaucoup de parcimonie ; cependant, quand on les additionne, quand on a payé tous les employés (et il y en a beaucoup), quand on a pourvu à l'entretien des villes, à leur embellissement, à certaines constructions de première nécessité, à ces mille et une dépenses, en un mot, qui font partie du chapitre de l'imprévu... on arrive à un total de huit ou dix millions. Or, ces huit ou dix millions sont payés par l'étranger. La douane fournit son contingent et les droits de port complètent la somme.

C'est dire que la douane et la commission de port ont un tarif assez élevé ; mais on ne saurait jamais payer trop cher la Providence, et c'est une véritable providence, pour les navires et leurs cargaisons, que le royaume des îles Sandwich. Car, là, est un marché excellent pour toutes les marchandises (les bonnets de coton et les fourrures exceptés) ; là, sont de vastes ma-

gasins d'approvisionnement, là est un chantier de navires, là sont d'habiles constructeurs, c'est-à-dire, tout ce que peut souhaiter un honnête armateur dont le bâtiment se trouve arrêté entre la ligne et les tropiques du Pacifique.

Attirer les étrangers et leur rendre le séjour de l'île utile et agréable a été, de tout temps, la grande ligne de conduite du gouvernement hawaïen, sa seule politique à proprement parler; cette présence des étrangers dans l'archipel constitue pour lui une question de vie ou de mort : *to be, or not to be!* Aussi, à mesure que les ressources se sont accrues, avec quel amour n'a-t-on pas embelli cette seconde Cythère, qui serait cependant plus belle encore que ces embellissements? Comme on a bien posé partout de la glue pour retenir ces pauvres oiseaux qu'on appelle des émigrés! On a élevé des chapelles pour leurs différentes confessions. On a bâti un théâtre où l'on joue des opéras, des vaudevilles et jusqu'à des mélodrames de M. Dennery. On a élevé un cirque où des écuyers français et des clowns américains se livrent régulièrement aux exercices peu variés que l'on sait. On a ouvert des concerts, des bowling-alley, des cafés, des hôtels et que sais-je encore?... Bref, on a gâté, autant que faire se pouvait, cette poétique ville d'Honolulu. On en a fait, sous certains rapports, un faubourg de la plupart des villes de l'Amérique du Nord, et vous savez, madame, que ces dernières ne sont pas autre chose elles-mêmes qu'une espèce de décalquage de nos cités industrielles. Aussi, convenez-en, il est triste, hélas! de voir que toutes ces grandes et uniques choses que Dieu a créées, si loin de nous, aient passé par le vieux moule de notre société, et l'on a raison de se demander s'il n'y avait rien de mieux à faire, dans ces pays encore vierges, que de copier servilement notre Europe plusieurs fois centenaire, et de greffer sur un jeune arbre les fruits d'un arbre déjà fatigué.

Ceci est peut-être de la philosophie, madame, et vous vous efforcez vainement de dissimuler un.... comment dirai-je?.. enfin, le mot ne fait rien à l'affaire. L'essentiel est de constater

que vous avez porté votre main si coquettement gantée à vos lèvres et que cela est d'un fort mauvais augure pour moi.

La philosophie n'est pas amusante, j'en conviens; les rêves ne le sont guère plus, je le confesse; mais, grand Dieu! que la réalité l'est peu elle-même! Certes, j'admire fort l'esprit de mercantilisme allant implanter la civilisation au milieu des peuplades sauvages. Je ne m'inquiète ni des moyens, ni du but, je vois seulement le résultat; seulement, je voudrais que les *mondes nouveaux*, en se développant, ne prissent pas le cachet de l'ancien.

Souhaiteriez-vous, madame, que les dix-huit printemps de mademoiselle votre fille ressemblassent aux derniers hivers de votre grand'mère?... Non, sans doute, et alors vous me comprenez.

Si vous le permettez, nous abandonnerons donc les théâtres, les hôtels, les cafés, les églises, les hôpitaux, les maisons de jeux et les cimetières d'Honolulu, qui ressemblent à tout ce que l'on voit dans ce genre de Londres à Trieste, et de Lisbonne à Saint-Pétersbourg, pour jeter un coup d'œil sur la capitale kanake dans ce qu'elle a encore de kanak.

Ainsi, nous n'entrerons pas au petit lever de Sa Majesté hawaïenne; le roi des îles Sandwich se lève comme tous les rois possibles... et, depuis Louis XIV, ces choses-là ont bien vieilli.

Nous ne prendrons le thé chez aucune Américaine. Les Américaines se ressemblent partout et elles ne sont pas plus gaies à Honolulu que dans le Kentucky, où elles ne le sont cependant pas beaucoup. Nous n'irons à aucun sermon, catholique ou protestant, car il en est des sermons comme des Américaines et des gaufres.

Nous ne nous hasarderons dans aucun café, car les cafés sont, dit-on, des lieux de perdition pour la jeunesse.... et vous êtes jeune, madame...; nous n'irons dans aucun bal, car un bal n'est pas autre chose qu'un magasin de modes, étalé trop souvent

sans goût... et vous préférez voir la mode où elle est réellement... à Paris.

Savez-vous ce que nous ferons, chère lectrice? Nous monterons à cheval et nous traverserons la ville et la vallée de *Nou-a-nou*, un samedi, sur les quatre heures de l'après-midi.

CHAPITRE XXIV

La vallée de Nou-a-nou. — Ce que signifie et d'où lui vient son nom. — Steeple-chase de femmes. — Caractères de ceux-ci. — Le louaou. — La fête du roi. — Pourquoi l'île d'Oahu a été choisie pour devenir la métropole de l'archipel. — Sa position. — Produits des îles. — Le bois de Koa. — L'arow-root. — Le bois de sandal. — Fortune passée de l'archipel. — Son rôle dans l'avenir. — Douceur des indigènes. — Les enfants. — L'idolâtrie remplacée par le chistianisme. — Ce que les Kanaks ont perdu en se civilisant. — Opinion de quelqu'un à ce sujet. — Ce quelqu'un-là a tort et raison tout à la fois.

LIX

Nou-a-nou signifie beaucoup de choses, sans en avoir l'air ; du moins, on me l'a affirmé... et le lecteur ne se montrera certainement pas de moins bonne composition que moi.... il me croira sur parole, comme j'ai cru moi-même. Ce que je puis, du reste, affirmer de la manière la plus formelle, c'est que parmi ses nombreuses significations, *Nou-a-nou* a particulièrement celle de *pluie;* c'est donc *Vallée de la pluie* qu'il faut lire. Dame, les Kanaks appellent les choses par leur nom; il pleut dans leur vallée, il y pleut même beaucoup, et ils l'ont nommée *Vallée de la pluie.*

Malgré cela, ou peut-être bien à cause de cela, c'est une vallée délicieuse, traversée, dans sa plus grande longueur, par un sentier d'une poésie tout amoureuse. L'eau gazouille à vos pieds; les arbres s'enlacent au-dessus de votre tête, et, de droite et de gauche, pendent de magnifiques fruits qui embaument l'air et lui donnent je ne sais quoi de voluptueux et d'énervant à la fois, — ce qui pourrait bien être tout un.

Or, dans cette vallée, chaque samedi passent au galop des cavalcades qui ressemblent à des courses fantastiques de héros aériens. Les chevaux, à la robe luisante, aux naseaux enflammés, n'ont pour tout frein qu'un bridon invisible et portent un collier de hautes herbes qui les fait ressembler à de vieux portraits de famille ornés de leur fraise.

Vous souriez, madame ... Je conviens que ceci n'a rien de féerique; mais, si je vous avais dit que ces chevaux à la crinière tressée de pampres, au poitrail couvert de plantes marines, aux flancs chargés de lanières ruisselantes, figuraient quelques génies des eaux portant de frémissantes naïades, vous eussiez ri de même.... et cependant, j'aurais été plus dans le vrai, car ces chevaux (ornés ainsi que je viens de le dire) sont, en effet, presque tous montés par des femmes. Ces femmes portent des *sayas* et des *tapas* de couleur éclatante, qui leur enveloppent tout le corps, mais dont les longues pointes flottant autour d'elles, au gré du vent, forment de loin comme une espèce d'auréole. Leurs bras sont chargés de bracelets en coquillage; leurs chapeaux, en paille de Panama, sont bordés de feuillage, et elles ont au cou, en guise de collier, une guirlande d'herbes marines pareille à celles dont elles parent leurs chevaux.

On comprend ce que ce costume a tout à la fois de primitif, de singulier, d'original, et quelle étrange cavalcade doivent former celles qui le portent, surtout si l'on se les représente intrépides comme des amazones, s'excitant de la voix, du geste, et passant aussi rapides que l'éclair devant les yeux étonnés! Toujours est-il que cela n'a rien d'européen. C'est kanak et d'une

couleur locale telle, que cela perd toute sa vraisemblance et toute sa poésie à être raconté ; à titre de vieille coutume nationale, d'ancien usage, de dernier souvenir du passé... on devrait donc au moins le trouver respectable !... Mais de nos jours que respecte-t-on?... C'est dire qu'on jette beaucoup la pierre à cet innocent et pittoresque *steeple-chase* en jupons.

— « *Que celui qui est sans péché,* — a dit le Christ en parlant de la Madeleine, — *lui jette la première pierre.* »

Il l'a dit en hébreu, mais il l'a dit. Hélas ! quelle est celle de nos modes sans péché et qui pourrait jeter la première pierre aux modes d'une autre époque ?

Cependant on voit d'un mauvais œil cette pauvre ombre du passé ; on a peur d'elle... elle sent la barbarie ! s'écrie-t-on plein d'une pieuse indignation, — et, un de ces jours, *les chambres kanakes* supprimeront cette dernière tradition de leurs pères... et, quand elle aura disparu, on s'attaquera au *louaou*.

— Qu'est-ce que le *louaou ?* — me direz-vous.

A quoi je répondrai que c'est une fête culinaire, une fête d'origine purement kanake également.

Voici comment on y procède :

On enterre un cochon de lait ou un petit chien (le Kanak a un faible marqué pour ce dernier quadrupède) dans un grand trou, creusé en terre ; des cailloux, chauffés à rouge, recouvrent l'animal, qu'on a eu soin d'entourer préalablement de feuilles de *taro ;* on établit un feu de bois par-dessus, et, quand la braise est faite, on étouffe le tout et on attend douze heures... après quoi on a un *louaou*, c'est-à-dire la chair la plus délicate, la plus succulente, la plus tendre qui se puisse imaginer. Le *louaou*, qui ne désigne pas la nature de l'animal, mais simplement la façon dont il est cuit... absolument comme chez nous la *marengo*... ou le *bain-marie*..., le *louaou*, dis-je, est ancré dans les mœurs hawaïennes. C'est l'*oie de Noël* des Anglais, le *schachtfelt* des Allemands. Il ne se fait pas un enfant, il ne s'en-

terre pas un mari détesté, sans que ces heureux événements ne soient l'occasion immédiate d'un *louaou*.

Le roi lui-même, le jour de la saint *Kameha-Meha*, donne un *louaou* monstre, auquel sont conviées près de cinq mille personnes... Mais, hélas ! le *louaou* s'en ira comme le reste... et on le remplacera par Dieu sait quel salmigondis américain.

Seulement, avec le *louaou* s'éteindra le dernier vestige des anciens usages kanaks... C'est la clef de voûte du passé et de l'histoire des îles Sandwich... Le *louaou* une fois aboli, restera-t-il, de par l'univers, un seul coin de terre quelconque qui ne soit pas Marseille, Liverpool, New-York ou Trieste ?...

— Bah ! qu'importe ! — direz-vous.

— Il importe, madame, que ce sera fort triste. A la vérité, nous n'avons pas été mis au monde pour nous y amuser : c'est une consolation !

LX

Des quatre grandes îles dont se compose, à proprement parler, l'archipel des Sandwich, Oahu n'est certainement ni la plus vaste ni la plus riche ; mais c'est à Oahu que *Kameha-Meha Ier* a fondé la monarchie hawaïenne, c'est à Oahu que sont arrivés les deux premiers pionniers auxquels cette partie du monde doit d'être aujourd'hui un pays civilisé, et cela explique pourquoi elle a été choisie pour devenir la métropole. Oahu possède d'ailleurs des qualités précieuses qui, abstraction faite des motifs que je viens de dire, la rendaient digne de cette faveur. D'une part, elle forme, en effet, comme le noyau de l'archipel, se trouvant à peu près à égale distance de Mauï, d'Hawaï et d'Atoï, et de l'autre elle est dotée d'un port excellent, dont la passe est accessible aux bâtiments marchands du plus fort tonnage et aux frégates de guerre elles-mêmes.

Oahu compte environ cinquante mille habitants, réunis sur

un espace de vingt lieues carrées. Dans ce chiffre de cinquante mille, Honolulu seule figure pour un quart. Le reste de la population est réparti dans une dizaine de gros villages situés sur le littoral, dans des hameaux dispersés à l'intérieur, ou dans des *ranchos* isolés çà et là. Le terroir est fécond et bien cultivé ; il ne produit cependant pas de quoi subvenir aux besoins de la consommation étrangère, et c'est à Maui et à Hawaï que les grandes maisons d'approvisionnement d'Oahu prennent la meilleure partie de leurs denrées ; aussi, le cabotage est-il très-actif entre les trois ports de Hilo, Lahaïna et Honolulu. L'île d'Atoï expédie également tous les jours plusieurs schooners chargés de ses produits vers la métropole, mais ce sont des produits destinés à l'exportation, des cafés, des sucres, des oranges, etc. Chacune des îles apporte donc ainsi sa pierre, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, au monument de la richesse publique. Hawaï fournit le bétail ; Maui et Oahu, toutes les denrées alimentaires (le blé excepté) ; et Atoï, les produits recherchés pour l'exportation. Jusqu'à présent, je l'ai dit plus haut, c'est à la relâche régulière des flottes baleinières à Honolulu que l'archipel Hawaïen a dû sa prospérité ; c'est surtout comme centre d'approvisionnement qu'il a acquis de l'importance ; mais la découverte de la Californie lui a ouvert une voie nouvelle. Désormais, les îles Sandwich prennent part au grand commerce international : elles exportent des cafés, des sucres, des fruits, des fourrages, des vivres, des bois de construction, des sels, de l'arow-root, etc., etc., et elles reçoivent en échange des objets manufacturés de l'Amérique, de la France, de l'Angleterre et de la Chine. En outre, comme elles possèdent le climat le plus sain du monde entier, qu'on n'y trouve ni reptiles, ni bêtes féroces, que la vie matérielle y est aussi confortable que comparativement peu coûteuse, et, comme avant qu'il soit longtemps, une ou deux lignes de bateaux à vapeur y feront escale, il est permis de leur prédire un avenir brillant, un rôle important dans les destinées du Pacifique. Parmi les produits de l'archipel Hawaïen,

susceptibles de prendre une place notable en Europe même, il est juste de citer le bois de koa, qui peut lutter avec l'acajou et l'*arow-root*, dont la médecine moderne fait un grand cas. Quant au bois de sandal, on ne le trouve plus que sur le sommet des montagnes d'Oahu et en très-petite quantité, mais tout fait espérer qu'en apportant une sage économie dans les coupes, on pourra réaliser encore quelques bénéfices avec lui, et cela pendant assez longtemps.

L'idolâtrie a cessé d'exister aux îles Sandwich ; le christianisme y a répandu sa bienfaisante lumière, tantôt sous la forme de protestantisme, tantôt sous celle de catholicisme, et Honolulu, à l'heure qu'il est, jouit certainement d'une somme de civilisation beaucoup plus grande que Brives-la-Gaillarde ou Carpentras.

La société blanche d'Oahu, bien qu'un peu mêlée, est charmante, et les Kanaks constituent le plus excellent peuple qui se puisse imaginer. Pour donner une idée de la bonté et de la douceur de ces derniers, il suffira, en effet, de dire que jamais on ne les voit se disputer entre eux, que jamais on ne surprend une contestation entre époux, et que les enfants, loin de se querèller et de se battre, comme cela n'arrive que trop souvent chez nous, n'ont mutuellement que de bons procédés les uns à l'égard des autres et ne connaissent pas de plus grand bonheur que celui de se promener ensemble, par grandes bandes, en se donnant fraternellement la main.

Au surplus, si les Kanaks tiennent du ciel un heureux naturel, il est juste de reconnaître que l'instruction, répandue aux îles Sandwich par les missionnaires catholiques et protestants, n'a cependant pas peu contribué à y adoucir les mœurs.

Seulement, on le conçoit sans peine, ce que les Hawaïens ont gagné en civilisation, ils l'ont perdu en originalité. Leur physionomie particulière disparaît, leurs traits distinctifs s'effacent, leurs mœurs caractéristiques s'éteignent..., en un mot le Kanak s'en va, pour faire place à l'Américain.

Je connais des gens qui sont d'avis que cela est triste;
Ces gens-là ont tort et raison tout à la fois.

CHAPITRE XXV

Départ d'Honolulu. — La corvette française le *Gassendi*. — La frégate française la *Poursuivante*. — Rencontre de deux baleiniers. — Le brick *el Delphin* de Valparaiso. — Los Farallones. — Nécessité que ces îles soient bien relevées. — Les Russes y avaient autrefois une colonie. — Entrée de la baie de San-Francisco. — Le Saülito. — Yerba-Bueña. — San-Francisco. — Physionomie unique de cette ville. — Les émigrants. — Bizarreries et caprices du sort. — Bras-Rouge. — Le fils d'un ex-pair de France. — Le gouvernement. — Aperçu rapide. — Les hôtels. — Californiens et Californiennes. — Costume national. — Les chevaux du pays. — L'auteur au lecteur. — Ce qu'est aujourd'hui San-Francisco. — Les missions. — Un mot à propos de l'Australie.

LXI

Après un séjour de plusieurs mois aux îles Sandwich, je me rembarquai de nouveau, mais cette fois sur une magnifique frégate-amirale française, la frégate de cinquante-deux canons la *Poursuivante*, que je connaissais de longue date déjà, et qui était venue à Honolulu en même temps que la corvette à vapeur (française également) le *Gassendi*, pour terminer un petit différend survenu entre le gouvernement du prince Louis-Napoléon et celui du roi Kameha-Meha III.

Cinq cents hommes d'équipage à bord, un bâtiment célèbre alors dans le Pacifique par la rapidité prodigieuse de ses traversées, un état-major d'élite et une musique excellente ! C'était

une véritable bonne fortune ! Aussi fut-ce avec un incontestable bonheur que, le 5 septembre 1849, sur les sept heures du matin, je sautai dans le canot-major pour aller m'embarquer sur la *Poursuivante*, mouillée en grande rade et en partance pour San-Francisco de Californie.

A neuf heures, la corvette le *Gassendi*, qui chauffait depuis le point du jour, se mit en mouvement, sortit de la passe, vint ranger le couronnement de la frégate, puis, après avoir salué le pavillon amiral, fit route, à toute vapeur, pour Taïti. Une demi-heure après, nous avions appareillé à notre tour, et le même soir, au coucher du soleil, nous laissions à toute distance Oahu, par notre anche de tribord, et Atoï, par celle de bâbord.

Les premiers jours de notre traversée n'offrirent rien de remarquable. La brise était bonne, le ciel magnifique, et l'on sait que rien n'est monotone, en mer, comme le beau temps. Le seul incident qui vint un instant donner un peu de vie à notre navigation fut la rencontre de deux baleiniers, dont l'un français, et l'autre américain. Ces deux navires arrivaient des mers du Japon et venaient se ravitailler aux îles Sandwich.

Le 21 septembre, c'est-à-dire environ deux semaines après notre départ d'Honolulu, nous ne nous trouvions plus qu'à cent vingt milles de San-Francisco, et nous pouvions être arrivés le lendemain; mais, par malheur, le temps se mit à brumer, le vent tomba, et nous ne filâmes plus que deux nœuds. Le thermomètre marquait encore vingt-sept degrés de chaleur.

A deux heures de l'après-midi, la vigie signala un navire devant, courant comme nous. A trois heures, on le reconnut pour un brick, et à quatre heures il hissait le pavillon chilien. Dès que nous eûmes répondu par nos couleurs, il mit en panne. L'amiral donna l'ordre de laisser arriver.

Nous supposâmes tous, d'abord, que ce navire était le brick *el Correo de Cobija*, commandé par un Français, et parti le même jour que nous d'Honolulu ; mais, en y réfléchissant, il devenait bien difficile de croire que ce bâtiment eût pu lutter

de vitesse avec la *Poursuivante*, surtout dans une traversée comme celle des îles Sandwich à San-Francisco, où la rapidité de la navigation tient beaucoup plus aux qualités du navire lui-même qu'à la force et à la bonté du vent; au surplus, nos doutes ne tardèrent pas à être complétement dissipés, car, en passant sur l'arrière dudit navire, nous pûmes lire tout à notre aise son nom écrit en grosses lettres blanches, sur un fond noir, et ce nom était : *el Delphin de Valparaiso*.

Le brick *el Delphin*, — ou le *Dauphin*, — commandé également par un capitaine français et se rendant à San-Francisco, venait de Valparaiso avec soixante-dix jours de mer et avait mis en panne pour nous demander notre latitude. Les deux navires ayant navigué pendant quelques minutes de concert, nous remarquâmes que le *Dauphin* était un heureux mortel et qu'il portait tout une cargaison de jolies femmes. Ce ne fut donc pas sans un soupir de regret que nous nous éloignâmes de lui.

Le lendemain 22 septembre, un peu avant midi, la vigie cria : *Terre!* La brise était molle, la mer houleuse et le temps brumeux. Nous reconnûmes cependant bientôt *los Farallones*, par le bossoir de bâbord. Une demi-heure après, la terre était signalée à tribord et devant.

Los Farallones sont un groupe d'îlots, divisés en deux parties et distants d'un mille environ; au milieu s'élève un piton, piton d'autant plus dangereux qu'il n'est pas indiqué sur les cartes et que cette partie du Pacifique est généralement couverte de brumes. *Los Farallones* sont inhabitées et (on pourrait dire avec raison) inhabitables. Autrefois, pourtant, les Russes du Nord-Amérique y ont eu une petite colonie composée de quelques soldats et d'une trentaine d'Indiens. Ces derniers faisaient la pêche à la loutre et au phoque, qui pullulent dans ces parages. On allait chercher des vivres à San-Francisco, situé à trente milles, et les navires mouillaient dans une petite anse du groupe du sud. Lorsque la corvette française, la *Brillante*, fit, il y a peu d'années, son expédition de Californie, elle sonda

tout auprès des *Farallones,* et son journal dit qu'on peut y mouiller par vingt-huit brasses ; seulement c'est dans le sud, et il peut arriver à bon nombre de navires de se trouver pris au milieu du groupe, comme nous le fûmes nous-mêmes, et là, le fond est de vase ou de sable, et l'ancre ne tient pas. Bien que contrariée par des calmes, la *Poursuivante* sortit cependant sans encombre des *Farallones;* mais tous les navires ne naviguent pas avec autant de prudence que les navires de guerre, tous ne sont pas aussi bien commandés et surtout n'ont pas d'aussi nombreux bras pour exécuter vigoureusement une manœuvre décisive. Il est donc urgent que ces îles soient bien relevées et que leur position sur la carte soit bien indiquée, maintenant surtout que San-Francisco est appelé à devenir le centre d'un grand mouvement maritime. En effet, que les bâtiments viennent du nord, du sud ou de l'ouest, ils sont forcés de venir reconnaître *los Farallones* avant de mettre le cap sur ce dernier port. Si l'on ajoute aux motifs que je viens de dire la difficulté ou le danger de mouiller en dehors de la passe de San-Francisco, le jusant, la grosse houle, les rescifs et le vent du nord-est, on comprendra combien il est important pour la marine d'être fixé sur la véritable position des *Farallones.*

Quoi qu'il en soit, en approchant de la côte, nous pûmes nous faire une idée de l'activité qui régnait alors dans le port de San-Francisco, ce port où relâchaient jadis par aventure cinq ou six baleiniers chaque année. Nous rencontrâmes, sortant de la baie :

— Un brick anglais,
Un brick américain,
Un trois-mâts français,
Un trois-mâts américain,
Un trois-mâts anglais,
Un brick-goëlette français,
Un schooner hawaïen.
Soit, huit bâtiments de différentes grandeurs.

Et nous vîmes y entrant :
— Un trois-mâts français,
Un brick chilien,
Un brick américain,
Et une goëlette danoise.

Soit, quatre bâtiments de divers tonnages, ce qui faisait un mouvement total de douze bâtiments dans la même journée, presque à la même heure.

Un banc de rescifs garde l'entrée de la baie de San-Francisco, du côté du nord. Dès qu'on a doublé la première pointe, on est pris par la brise de nord-ouest, qui souffle avec violence dans la passe, et la brume se dissipe comme par enchantement.

L'entrée de cette baie est d'un caractère grandiose. On la compare à celle de Rio-de-Janeiro, et le fait est qu'on ne saurait rien trouver de plus splendide, de plus vaste, de plus merveilleux.

Le Saülito, où nous jetâmes l'ancre, forme l'un des côtés nord de la baie; il y a entre lui et San-Francisco une distance de cinq milles; mais, de son mouillage, on aperçoit l'embouchure du Sacramento, et l'on distingue les innombrables et bienheureux bateaux chargés d'or qui sillonnent le Rio, se rendant à Stockton. Le Saülito est très-vert, très-boisé, très-giboyeux. C'est là qu'habite l'ancien pilote de San-Francisco, M. Robertson, autrefois pauvre diable comme tous ceux de son état, aujourd'hui riche propriétaire, affermant trente mille piastres par an le droit de faire de l'eau dans sa propriété. Droit précieux, en effet, et que les navires venus en Californie sont heureux d'acquitter, l'eau de San-Francisco ne valant rien, ou du moins ne se conservant pas à la mer.

On ne saurait trop se faire une idée exacte de la cité naissante qui s'élevait à l'endroit de la baie nommée Yerba-Bueña. Environ trois cents navires étaient mouillés dans le port, le plus grand nombre désarmés, quelques-uns rasés et érigés en pontons ou magasins. Ces navires étaient américains, chiliens, péru-

viens, mexicains, brésiliens et buenos-ayriens, pour la plupart. Il y en avait également de hollandais, de danois, de sardes, de belges, et de toutes les nations en un mot, y compris deux ou trois prussiens. Chose bizarre, les Anglais, qu'on rencontre partout, faisaient défaut sur ce point ; en revanche, on y comptait un assez grand nombre de bâtiments français, parmi lesquels : le *Staouëli* (du Havre), la *Martiniquaise* (idem), la *Meuse* (idem), l'*Hougly* (idem), le *Bon-Père* (de Saint-Malo), le *Paul*, la *Cœlina*, la *Ville-de-Bordeaux*, le *Châteaubriand*, l'*Orion*, l'*Anonyme*, le *Jules-César* (de Bordeaux), la *Papeete* (de Taïti), et l'*Élisabeth* (d'Honolulu), plus une dizaine de grandes goëlettes sous le pavillon du protectorat.

Si la baie est splendide, le port de San-Francisco sera magnifique (il l'est sans doute aujourd'hui déjà). La ville était alors construite en planches, et les maisons n'avaient qu'un étage, mais elles étaient toutes rigoureusement placées à l'alignement des rues tracées. Le monument le plus remarquable, le seul même, était un établissement fondé sur la grande place, et dans lequel se trouvaient spécialement des bureaux de change, de bateaux à vapeur et de chemins de fer ; car déjà on s'occupait de rallier, par des bateaux à vapeur et un chemin de fer, les deux villes de San-Francisco et de Stockton, distantes l'une de l'autre de quatre-vingt-dix milles. Dans cet établissement, ou plutôt dans cette espèce de cité, était également un grand café américain, qui payait cent cinquante mille piastres, — sept cent cinquante mille francs ! — de loyer, et dans lequel on avait la surprise de trouver un vrai luxe français. Sur les divans de ce café s'abattaient des nuées de gaillards en grandes bottes crottées ou poudreuses, pantalons fantastiques, chapeaux à la Macaire, chemises de laine, cheveux en désordre, visages et mains sales, pistolets, sabres et poignards au poing, bref, un vrai personnel d'opéra-comique, une troupe d'affreux bandits s'introduisant dans quelque élégant manoir pour y faire une orgie.

Les habitants de San-Francisco, qui avaient senti le besoin de

se soutenir mutuellement, venaient de faire ce que font généralement les étrangers dans la plupart des pays où le gouvernement est trop faible pour offrir des garanties suffisantes de sécurité, ils s'étaient constitués en tribunal permanent et en milice civique. Un homme était-il convaincu de vol ou de détournement frauduleux, on le pendait immédiatement. Certes, c'était là de la justice expéditive ; mais on ne peut s'empêcher d'avouer que c'était de la justice nécessaire dans un pays qui avait, à cette époque, autant de dispositions que la Californie à tourner à la forêt de Bondy. A côté du tribunal, il y avait un alcade. Alcade! le nom est espagnol, mais la chose est américaine. L'alcade de San-Francisco était un peu juge de paix, un peu notaire et un peu policeman. Au surplus, la ville jouissait de la plus parfaite tranquillité, ce qui se comprenait, le nombre des gens en train de s'enrichir dépassant de beaucoup, alors, celui des gens n'ayant rien. Le manque de garanties de chacun contre tous n'est-il pas la meilleure garantie de tous contre chacun?... Je crois vraiment que s'il n'y avait plus à Paris ni agents de police, ni portes fermées... il finirait bientôt également par n'y avoir plus de voleurs !

Le gouvernement se composait d'un gouverneur, le général Smith, qui, jugeant sans doute sa présence inutile, était allé s'établir dans un petit port situé à trente milles, au nord, de San-Francisco. Quant aux assemblées provinciales, elles siégeaient, comme par le passé, à Monterey, mais on semblait craindre que les braves représentants ne quittassent leur poste pour aller chercher de l'or. La force armée comptait de sept à huit cents hommes de troupes, campés à une lieue de la ville, et qu'on envoyait, à tour de rôle, travailler aux mines, afin d'éviter une désertion totale. Le fort domine la rade et sera imprenable... mais il ne possédait encore ni un canon, ni un artilleur. En ceci, les Américains diffèrent essentiellement de nous. Avant de se fortifier, ils attendent d'avoir réellement quelque chose à défendre ; tandis que nous, nous ressemblons aux chasseurs de la fable :

nous fonderions volontiers un établissement pour le travail de la peau de l'ours que nous n'avons pas encore tué.

La douane et l'administration des postes fonctionnaient déjà très-convenablement, et encaissaient chaque jour des sommes folles.

La plupart des hôtels appartenaient à des Français. C'est fâcheux à dire, mais dans tous les pays du monde où il y a la queue d'une poêle à tenir, c'est nous qui la tenons. Le meilleur de ces hôtels était l'*hôtel Tortoni*, où l'on trouvait du luxe et d'assez bons beafsteaks à quinze francs la portion. Au surplus, on annonçait de tous côtés des restaurants nouveaux ; il en arrivait de France, d'Angleterre et des États-Unis, tout montés : maison, meubles, vaisselle, linge, argenterie, etc., etc.

San-Francisco, qui s'était si souvent endormi triste et pauvre bourgade, s'est réveillé tout d'un coup grande ville. Les étrangers y sont accourus des quatre coins du globe, et des besoins nouveaux et nombreux y sont naturellement nés. De là les ventes prodigieuses, incroyables, qui se sont faites dans le principe; de là aussi l'encombrement si souvent dénoncé sur la place de San-Francisco, car les maisons européennes expédient généralement leurs produits sur de vieilles nouvelles (il ne peut guère en être différemment), et les besoins changent vite dans les pays neufs.

On voyait, à ce moment, de curieuses choses dans la cité californienne. De grandes dames ruinées y faisaient les modistes, d'ex-nobles y tenaient l'emploi de porteurs d'eau; tandis que des décrotteurs enrichis et des cuisinières millionnaires y spéculaient sur les chemins de fer en voie d'adjudication. Pour ma part, j'ai retrouvé là beaucoup de visages parisiens, auxquels j'avais connu une toute autre expression quelques mois auparavant. Un de mes anciens amis, un élégant, un habitué de l'Opéra et du divan Lepelletier, vendait du *parfait-amour* et du *trois-six* dans une petite baraque placée au débarcadère des bateaux à vapeur, et dont l'enseigne portait : *Aux Mystères de Paris*, *Bras-*

Rouge. Il avait déjà gagné près de deux cent mille francs à ce petit métier-là, bien qu'il ne l'exerçât que depuis quelques mois à peine. Un second, le fils d'un ci-devant pair de France, s'était associé avec un mauvais gargotier, et se chargeait de l'approvisionnement de l'établissement, moyennant moitié dans les bénéfices de l'exploitation. Il avait acheté un canot, et partait tous les matins pour une île située à quelques milles de San-Francisco, dans l'intérieur de la baie, nommée *île des Cerfs*. Là, il chassait du lever au coucher du soleil, et, le soir venu, il reprenait la route de la ville avec une cargaison complète de cerfs. D'autres fois, il montait à cheval, se dirigeait vers le Pueblo, armé d'un lasso, et ne rentrait pas chez son associé sans lui amener trois ou quatre jeunes buffles.

Bref, tous les moyens lui étaient bons pour gagner de l'argent, tous paraissaient également honorables, et la seule valeur dont on tînt réellement compte était celle des bras.

Le climat de San-Francisco est sujet à des variations de température assez brusques, mais l'air y est très-pur, et en prenant quelques précautions contre les refroidissements, en évitant les excès de boisson, on est sûr de s'y porter à merveille, et d'y devenir aussi vieux que Mathusalem, d'heureuse mémoire.

LXII

Le Californien proprement dit est un Indien de l'espèce sociable. Il est de taille moyenne, vigoureux, adroit, sobre, vigilant, et passe la plus grande partie de sa vie à cheval. Son costume est fort joli. Il se compose d'un large pantalon de velours, à bandes, ouvert par le bas et laissant voir la botte, à travers un lacet d'argent attaché à une double garniture de petits boutons de même métal, d'une ceinture rouge en crêpe de Chine, d'une veste bien pincée, ornée de petits boutons bombés, en argent, à la façon des vestes mauresques; d'un chapeau

de paille à larges bords et d'un poncho en laine, si vaste, qu'il recouvre à la fois l'homme et le cheval. Les éperons californiens possèdent une molette encore plus exagérée, s'il est possible, que celle des éperons mexicains, péruviens et chiliens. Les Californiennes sont, comparativement, très-blanches, et généralement jolies; leur costume n'a pas de caractère bien arrêté; c'est espagnol, voilà tout.

Quand on parle du Californien, il faut nécessairement aussi parler de son cheval. Les chevaux de la Californie sont justement célèbres dans toute l'Amérique occidentale, du Nord et du Sud. Ce sont de merveilleuses bêtes, d'assez chétive apparence, mais capables de faire trente lieues tout d'une haleine. Quand leur cavalier s'arrête, elles tondent une touffe d'herbe ou lèchent une pierre pour se rafraîchir, et tout est dit. Sur ce, madame et chère lectrice, je prends la liberté de me remettre en route et de vous faire observer que si je m'arrête aussi peu en Californie, c'est que dans les pays comme celui-là les choses changent vite de face, et que ce qui, hier, y était une vérité, y serait aujourd'hui sans doute un mensonge. Aussi vous voudrez bien remarquer que j'ai toujours employé la forme de l'*imparfait*.... forme qui convient *parfaitement*, d'ailleurs, à un travail aussi peu parfait que celui-ci. Quoi qu'il en soit, on sait que depuis l'année 1849 la Californie a changé totalement d'aspect. Là où étaient jadis de chétifs villages, s'élèvent de florissantes cités; là où de lourds chariots avaient de la peine à se frayer une route à force de bœufs, des locomotives font promptement franchir l'espace; là où de frêles goëlettes remontaient péniblement les rivières, de commodes et rapides bateaux à vapeur naviguent nuit et jour.

Ainsi, aujourd'hui, de magnifiques et solides constructions, d'une valeur de soixante ou quatre-vingts millions de francs, se montrent dans tous les quartiers de San-Francisco. On continue ces constructions sur tous les points, et cela, au milieu de mille autres travaux, avec une activité dont nul autre pays au monde

n'a jusqu'ici donné l'exemple. Si de nouveaux sinistres ne viennent point interrompre ces magnifiques progrès, San-Francisco sera bientôt l'une des plus grandes et des plus belles villes des États-Unis. Mais un fait important à remarquer, c'est que la prospérité, les richesses et les ressources de la Californie ne se développent que là où se porte l'émigration. Partout ailleurs le progrès s'arrête totalement. La division, située au sud des comtés de Santa-Clara et Santa-Cruz, par exemple, qui est presque exclusivement habitée par des Mexicains et des Californiens, ne produit rien, et n'étaient l'établissement de la secte dite des *Mormons*, à San-Bernardino, et les vignes et vergers des étrangers à *Los Angeles*, on ne trouverait pas sur toute cette vaste étendue la moindre trace de progrès, de culture ou de civilisation.

Jusqu'à présent, ce sont les nombreuses *missions*, répandues sur le territoire californien et fondées pendant la domination espagnole par les pères franciscains, qui ont été la véritable providence de l'émigration; mais on espère qu'à mesure que le rendement de l'or diminuera et que le nombre des étrangers augmentera, il se trouvera plus de bras pour travailler la terre et demander à l'agriculture un nouveau moyen de fortune. Par malheur, en Californie, on compte sans l'Australie... et l'Australie pourrait bien déranger plus d'une combinaison, plus d'une espérance ou d'un projet.

CHAPITRE XXVI

Départ de San-Francisco. — Le steamer l'*Orégon*. — Monterey. — Santa-Barbara. — Mission de San-Luiz. — San-Diego. — La plage. — La ville. — La mer Vermeille. — Mazatlan. — Perte du navire français le *Roland*. — San-Blas. — La forteresse. — Le cap Corrientes. — Un homme à la mer. — Le cordoñas de San-Francisco. — Accapulco. — Arrivée à Panama. — La ville. — Son caractère. — Les Padres de l'équateur. — Passage de l'isthme. — Le village indien de Crucès. — Le Rio de Chagres. — Chagres. — Le steamer le *Tay*. — Carthagènes. — Sainte-Marthe. — Le choléra. — Le docteur Valentin. — Martha. — Départ pour l'Europe. — Séjour forcé à Saint-Thomas. — L'auteur prend congé du lecteur.

LXIII

Le 1er octobre, à six heures du matin, je quittai San-Francisco sur le steamer américain l'*Orégon*, navire encombré de passagers, de marchandises, et mal tenu, s'il en fut. Le même jour, nous entrâmes à Monterey, par une forte brume qui ne se dissipa qu'au moment où nous mouillâmes, pour ainsi dire, sous les murs de la ville. Monterey n'a qu'une rade, formée par une langue de terre qui s'avance vers le sud, et une petite côte qui la borde au nord. Cette rade n'est d'ailleurs pas mauvaise, et elle servait autrefois d'abri aux quelques rares navires baleiniers qui venaient pêcher sur la côte de Californie. On mouille sur un fond assez ferme, bien que de vase et de sable, par vingt brasses et à une encâblure de terre.

Monterey est la capitale officielle de la Californie, et possède

comme telle un petit fort, armé de huit canons de faible calibre et sur lequel flotte le pavillon américain. Les montagnes qui environnent la ville sont boisées, et la campagne est verte et riante. Monterey n'est qu'à 90 milles, au sud, de San-Francisco; mais par terre, vu le mauvais état des routes, ces 90 milles demandent plusieurs jours pour être franchis, tandis que par la vapeur c'est l'affaire de dix heures. Non loin de Monterey il existe de nombreux ranchos habités par des Indiens, et de riches pueblos, appartenant pour la plupart à des étrangers. Le climat est sain et l'eau est bonne. On ne peut pas en dire autant de toutes les villes de la côte.

Le 2 octobre, à cinq heures du soir, nous touchâmes à Santa-Barbara, petit port situé à 190 milles, au sud, de Monterey et célèbre jadis par sa mission. La ville se compose d'une soixantaine de cases indiennes et de deux ou trois vieilles masures espagnoles. La mission de Santa-Barbara est placée sur une hauteur et domine la baie. On y parvient par un sentier bien sablé, orné de petits cailloux blancs sur les côtés et bordé de gazon. Cette mission comprend, comme toutes celles fondées en Californie par les Franciscains, un immense couvent, une chapelle, une vaste cour carrée, dans laquelle sont les hangars réservés aux divers corps de métier, de grands enclos et plusieurs jardins, merveilleusement tenus. Le couvent de la mission de Santa-Barbara s'appelle San-Luiz et venait d'être réparé. Il est d'une beauté majestueuse et sévère. Un plateau agreste et poétique, la vue d'une mer toujours calme et d'un ciel toujours bleu, doivent lui donner un prix incontestable aux yeux de celui qui, ayant rompu pour toujours avec le monde, cherche un refuge où pouvoir s'isoler et songer. L'endroit avait donc été bien choisi par les bons pères, et l'on envie leur bonheur d'habiter ce petit coin de la terre, à la fois si riche et si pauvre. Au moment de notre passage à Santa-Barbara, il n'y avait qu'un seul bâtiment sur la rade, un bâtiment français; mais on espère que la relâche régulière des bateaux à vapeur donnera un peu de vie

à ce petit port, qui ne manque pas complétement de ressources.

Le 3 *octobre*, c'est-à-dire le lendemain, nous jetâmes l'ancre à San-Diego. La plage offre l'aspect d'une désolation incroyable, et le port ne se compose guère que de trois cases en bois et de quelques tentes déchirées sous lesquelles campent une trentaine de soldats américains. San-Diego est le dernier port au sud de la Californie ; il est appelé à servir de dépôt de charbon pour les steamers qui desservent la ligne de Panama à San-Francisco ; aussi, les seuls navires qui y fussent mouillés étaient-ils des *charbonniers* de Newcastle. La ville elle-même est située à trois milles dans l'intérieur des terres, et, comme l'*Orégon* s'arrêtait deux jours pour faire son charbon, ses trois cent quatre-vingts passagers, ceux du moins qui n'étaient pas retenus à bord par la fièvre, en profitèrent pour aller faire une excursion jusque-là. Sur la plage, on trouve généralement des chevaux à louer ou des chariots traînés par des bœufs. Il en coûte de deux à trois piastres, par l'un ou l'autre moyen, pour franchir les trois milles qui séparent San-Diego de la mer. A cheval, c'est l'affaire d'un quart d'heure ; avec les chariots, cela dure une éternité. Il y a cependant beaucoup de personnes qui préfèrent ce dernier mode de transport, et, il faut le reconnaître, peut-être avec raison, car les chariots sont recouverts de feuillages, et protègent ainsi les voyageurs contre les ardeurs asphyxiantes du soleil ; tandis qu'à cheval, si l'on a l'avantage d'aller plus vite, en revanche on se fatigue et on se grille tout à la fois, sans compter que, pour rafraîchir sa poitrine haletante, on n'a que les tourbillons du sable brûlant soulevé par les pieds de sa monture. Néanmoins je me décidai pour le cheval.

San-Diego s'élève au milieu d'une savane de sable, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; mais, en poussant à un mille plus en avant, on retrouve de la verdure, de la vraie verdure, j'entends. La ville, au milieu de laquelle les Américains ont braqué un canon et élevé un mât de pavillon aux couleurs de l'Union, consiste en une centaine de maisons délabrées et de cases indien-

nes; cependant elle ne manque pas d'un certain caractère, et là, du moins, malgré ses cicatrices, on reconnaît le vieux génie espagnol. On retrouve même des types et des intérieurs qui ressemblent à une page animée du *Don Quichotte* de Cervantes.

Eh bien! qui le croirait, dans ce trou perdu, où l'on rencontre plus de mules mortes que d'êtres humains vivants, deux Français sont venus s'établir et ont ouvert, — ai-je besoin de le dire? — l'unique *fonda* du lieu, la seule qui existe peut-être dans toute la province, celle où accourent régulièrement s'enivrer tous les Américains de passage, car on sait que, dans les pays chauds, ce n'est ni avec les Français, ni avec les indigènes, que les hôteliers font de brillantes affaires, mais bien avec les Américains du Nord.

Chose non moins extraordinaire que la présence de deux Français résidant à San-Diego, j'ai trouvé là et dans les environs (où je fis une excursion), ainsi du reste qu'à Santa-Barbara, le *portrait de l'Empereur*, le *passage du pont d'Arcole* et la *bataille de Montereau*, décorant la plupart des cases indiennes. Avouez donc, madame, que la gloire et la lithographie servent encore à quelque chose ici-bas!

Repartis de San-Diego, le 5 octobre au soir, nous coupâmes la mer Vermeille quatre jours après (la teinte rougeâtre de l'eau dans ces parages explique le nom de mer Vermeille donné au golfe de Californie), et le 10 nous mouillâmes en tête de rade, à Mazatlan, à environ deux milles de la plage.

Mazatlan, port très-important du Mexique, et qui a joué un si grand rôle dans toutes les guerres de l'indépendance, est la plus délicieuse ville du monde. Elle s'élève en amphithéâtre, au sein d'une végétation luxuriante, et laisse admirer ses maisons blanches, ses tourelles élancées et ses toits étincelants, avec l'aisance d'une femme coquette, qui sait qu'elle est belle et qu'on admire ses charmes.

A l'intérieur, Mazatlan est une ville de quinze mille âmes, bien bâtie, bien régulière, bien propre et bien pavée, et dans

laquelle on retrouve à chaque pas le vieux style mauresque, avec ses longs arceaux, ses dentelures et ses voûtes immenses.

De Mazatlan on peut gagner l'océan Atlantique, à travers le Mexique, mais c'est un voyage de quinze jours au moins et des plus pénibles, surtout jusqu'à Mexico, d'où l'on va ensuite en soixante heures (au moyen d'excellentes diligences) à la Vera-Cruz. Aussi, le port de Mazatlan approvisionne-t-il plutôt Tépic, Durango et les autres villes de l'Occident que la capitale de la république elle-même. Les magasins sont nombreux et fort beaux ; à la seule inspection des devantures, on voit que les Mexicains aiment le luxe. Si les maisons particulières, anciennes ou modernes, attirent l'attention des étrangers, il n'en est pas de même des monuments publics qui, du reste, sont peu nombreux. Parmi les plus importants, on cite les deux églises et la soi-disant citadelle que les Mexicains ont récemment livrée aux Américains et dont ils avaient enterré les canons dans la crainte d'être obligés de s'en servir.

Les femmes de Mazatlan sont, comme les Péruviennes, délicieusement faites et jolies à damner tous les *padres* de la terre. On les dit spirituelles, ce que je croirais volontiers d'après le peu que j'en ai entendu. Chez le consul de France, je rencontrai plusieurs de nos compatriotes, parmi lesquels M. le docteur Alphonse Chelles, de la Faculté de Paris, qui jouit dans le nouveau monde d'une juste renommée, et qui a écrit un ouvrage fort estimé sur l'*Hygiène des pays chauds*.

Au point de vue industriel, Mazatlan est célèbre par ses magnifiques ponchos en laine, lesquels sont, du reste, tissés à cinquante lieues de là, dans l'intérieur des terres. La rade est charmante, grâce aux frais îlots qui l'émaillent, mais dangereuse. Aussi les navires y séjournent-ils généralement le moins longtemps que faire se peut. Ils jettent l'ancre à deux milles de terre, opèrent leur déchargement au moyen de *lanches* (bateaux plats), et, l'opération terminée, s'éloignent au plus vite. Quelques jours avant notre arrivée à Mazatlan, et dans l'un des derniers

coups de vent qui avaient soufflé, le trois mâts le *Roland*, du Havre, s'était perdu corps et biens sur l'une des nombreuses roches qui montrent çà et là leur crête mousseuse.

Au moment où l'*Orégon* quittait Mazatlan, la corvette de charge anglaise le *Champion* y arrivait pour embarquer de l'or. Les deux navires se saluèrent du pavillon, et nous courûmes bientôt dans le sud à toute vapeur, poussés par une vigoureuse brise de nord-ouest.

Le soir, un grain, accompagné d'éclairs et de coups de tonnerre, tomba à bord, et un de nos malades rendit le dernier soupir au milieu du fracas de l'orage.

Pauvre diable, parti pour faire fortune, qui revenait riche, et que la mort prenait en route ! C'était vraiment jouer de malheur ! s'exiler, aller bien loin chercher un peu d'aisance pour ceux que l'on aime, jouer sa vie vingt fois, réussir... et ne pouvoir achever le voyage de retour ! Pauvre homme ! — me dis-je en regardant son cadavre abandonné, — mourir sur le tambour d'un steamer, en plein Océan, sans autre rideau à son lit qu'un bout de voile jeté là !... Pauvre homme ! où est ta famille, où est ta petite chambre bien propre, au lit bien douillet, aux draps bien blancs, ta chambrette au jour bien cachée, bien cachée au bruit aussi ? Et ta fille, et ta femme, et ton frère, où sont-ils pour pleurer à ton chevet et deviner tes derniers désirs ? Hélas ! pauvre homme! tu es loin : ton frère est à la chasse, ta fille essaye une romance au piano, ta femme sourit à quelqu'un... et toi, tu meurs à la pluie, comme un chien, plus tristement encore qu'un chien, car un chien a quelquefois un maître qui est un ami, et qui lui dit une bonne parole, lui donne un regret ! Ah ! pauvre homme ! je te plains... Et cependant, tu es mort ; j'ai tort, tu n'es plus à plaindre.

Le 11 octobre, nous arrivâmes à San-Blas, petite bourgade située à soixante milles, dans le sud, de Mazatlan. La rade était déserte, et on ne remarquait pas beaucoup plus d'animation sur la plage. Le choléra venait de décimer la population, et, en fait

de blancs, il ne restait plus que trois hommes valides. San-Blas a joué jadis un grand rôle dans l'histoire de la domination espagnole, et aujourd'hui encore sa vieille forteresse montre ses bastions démantelés et ses flancs ouverts comme pour témoigner du passé. Les environs de la bourgade sont magnifiques et d'une richesse de végétation incroyable. Trois routes, ou plutôt trois sentiers, partent de San-Blas : ce sont les routes de Mazatlan, d'Accapulco et de Tépic.

Après un séjour de quelques heures seulement (le temps d'échanger les malles et d'enterrer notre mort de la veille), nous reprîmes la mer. A la tombée de la nuit, nous doublâmes le cap Corrientes. Il y avait de la houle, le temps était sombre, il tonnait dans les montagnes, il faisait une chaleur accablante, et le baromètre descendait. Incontestablement, il se préparait au ciel quelque chose de sérieux pour le lendemain. A huit heures, le cri : *Un homme à la mer !* se fit entendre, et aussitôt l'*Orégon* mit en travers ; un canot, armé de six hommes et de fanaux, fut amené ; mais toutes les recherches restèrent vaines. L'homme tombé à la mer était le cuisinier du bord, qui s'était endormi imprudemment sur le mât de beaupré, et qui avait dû être broyé par les roues presque incontinent.

— Ah ! — fit un vieux matelot en secouant la tête, — un homme à la mer au cap Corrientes !... c'est du gros temps dans les environs.

En effet, le 13 octobre, au soir, une épouvantable tempête éclata à bord, et pendant toute la nuit notre pauvre *Orégon*, ne battant plus que d'une aile, fut menacé de sombrer à chaque coup de mer. Quand le vent commença à tomber un peu, et que le jour vint, nous nous aperçûmes que nous avions deux pieds d'eau dans la chambre, que tout était brisé ou rasé sur le pont, que pas un verre, pas une assiette ne restaient entiers, et que notre machine, sans avoir précisément reçu d'avarie, exigeait cependant d'immédiates réparations. En conséquence, nous mîmes le cap sur Accapulco, dernier port du Mexique, au sud,

et dont nous ne nous trouvions alors qu'à une assez faible distance. Le coup de vent que nous avions essuyé, et qui a lieu chaque année, à la même époque, sur toute la côte occidentale du Mexique, s'appelle le *Cordoñas de San-Francisco*.

Accapulco est l'un des meilleurs et des plus beaux ports connus. L'entrée en est seulement assez difficile, cachée qu'elle est par un îlot, et il faut absolument avoir de bonnes hauteurs pour l'accoster sans danger; mais aussitôt dans les passes, on n'a plus à s'inquiéter de rien: le navire gagne de lui-même le mouillage et s'arrête au moment voulu.

Il y a deux passes, l'une au nord, l'autre au sud, toutes les deux sûres, excellentes. Il est donc assez indifférent de prendre celle de droite ou celle de gauche. Toutefois, les navires à voiles entrent généralement par le sud, parce qu'il est plus facile d'y courir des bordées, et que la brise y est ordinairement plus régulière. La ville d'Accapulco est située à l'extrémité d'une baie profonde, fermée de tous côtés par de hautes montagnes; je dis de tous côtés, car les passes elles-mêmes sont abritées par l'îlot dont je viens de parler, et le vent n'a pas d'issue par où entrer dans cette espèce de petite mer intérieure. La forteresse qui commande le port se détache très-heureusement sur un fond d'arbres; l'église montre sa tourelle lézardée; les maisons font admirer leur blancheur, et la plage est poétiquement ombragée. Tout cela est très-pittoresque, très-vif, très-riant, très-joli.

Accapulco a perdu beaucoup de sa splendeur passée, toute sa valeur, comme place militaire, et la plus grande partie de son importance commerciale; mais en ce qui concerne cette dernière, il est présumable qu'elle l'aura bientôt reconquise, car l'émigration californienne s'y donne rendez-vous, soit qu'elle arrive de Panama par les steamers, soit qu'elle ait pris la voie de terre et vienne par la Vera-Cruz et Mexico. Déjà, lors de notre passage, la ville regorgeait d'étrangers, et dans le port on comptait plusieurs bâtiments, parmi lesquels quatre bateaux à vapeur.

LXIV

Le 23 octobre, à onze heures du soir, nous mouillâmes dans la rade de Panama, et, le 24 au matin, je descendis à terre, où mon premier soin fut de m'entendre avec un muletier pour le transport de mes bagages jusqu'à Crucès; puis j'achetai un cheval à l'aide duquel je comptais accomplir, au plus fort de la saison des pluies, cet affreux voyage de neuf lieues, auquel certains Américains préfèrent l'ascension des montagnes Rocheuses, et qu'on appelle le passage de l'isthme de Panama.

Toutes choses ainsi réglées, je m'installai dans une modeste *fonda*, où, moyennant un louis par jour, on me promit de ne pas me laisser tout à fait mourir de faim, ce qui me parut très-peu, venant de quitter San-Francisco au moment où les œufs frais y étaient cotés une demi-once chaque (1), puis, profitant des quarante-huit heures que j'avais encore devant moi, je me mis en devoir de visiter la ville.

Panama était alors une assez triste cité, mais, grâce à la Californie, aux quantités inouïes d'émigrants qui traversaient l'isthme, au chemin de fer que les Anglais et les Américains projetaient d'y construire, il était déjà facile de prévoir qu'elle allait devenir un entrepôt très-considérable, un port très-actif, un grand centre, et, au seul point de vue de l'émigration, elle offrait un contraste fort curieux d'arrivants et de partants. — D'un côté, l'espérance! de l'autre, les déceptions! Mais il est un aspect, toutefois, sous lequel Panama me plut davantage, c'est celui de sa grandeur passée, entrevu à travers ses ruines : c'est le Panama qui n'est plus, le Panama de Ferdinand III, roi des Espagnes et de l'Inde, le Panama que les bou-

[1] Plus de quarante francs.

caniers venaient rançonner et dont chaque faubourg était défendu par de doubles bastions.

Ce Panama-là est fort intéressant. Tout y a gardé son cachet; chaque mâchecoulis pourrait y dire son histoire.

Le fort, à l'intérieur duquel on voit encore de magnifiques canons espagnols coulés en 1760, est solidement construit. La ville a deux portes avec tourelles et des murs de rempart qui la ceignent de tous côtés.

Quatorze églises montrent leurs flèches ébréchées... La plupart d'entre elles tombent en ruines, mais presque toutes sont remarquables par leur architecture ou leurs souvenirs. Sous leurs voûtes crevassées on retrouve l'écusson sculpté aux armes d'Espagne et le dais sous lequel venaient jadis s'agenouiller les vice-rois de la province. La cathédrale possède même encore une assez belle façade... et d'ailleurs, les vieilles églises ont cela de bon que les rides leur vont mieux qu'aux vieilles femmes. Aussi, le soir, quand toutes les cloches bourdonnent dans l'antique clocher tremblant; que, derrière ces vitraux, couverts de plantes grimpantes, s'animent tout à coup les lumières, et que des voix s'élèvent à l'orgue, psalmodiant un vieux et poétique cantique, l'on croirait assister au réveil de quelque sombre manoir d'autrefois; l'on croirait être dans le pays de *Lénore*, en pleine ballade allemande. Cela a quelque chose de mystérieux et de magique.

A l'intérieur, mille cierges éclairent une image jaunie de la Vierge; des prêtres en surplis lisent un psaume ou donnent la bénédiction, et de braves Indiens, au buste nu, répètent la prière que leur ont apprise leurs pères.

On voit par là, si on en avait jamais pu douter, que cette nation espagnole était vraiment une grande nation, qui laissait après elle des monuments, des traditions, et qui, partout où elle passait, insufflait si bien sa propre vie, que les peuples qu'elle avait conquis sont demeurés et demeureront Espagnols en dépit du pavillon anglais ou américain implanté parmi eux.

Des colonies modernes, que restera-t-il un jour ?... des tronçons de railways et le nom conservé par l'histoire de leurs fondateurs... mais rien de plus.

A Panama, le *Padre*, ou si vous aimez mieux le *Basile*, fleurit encore comme aux beaux jours de Sa Majesté Très-Catholique Ferdinand III, roi de toutes les Espagnes et de l'Inde.

Ce n'est pas évidemment ce que j'ai le plus admiré dans les souvenirs vivants laissés par la domination espagnole... mais c'est un des traits caractéristiques qui frappent le plus les étrangers.

Ce Padre, en souliers à boucles d'argent, bas de soie bien collants, culotte idem, soutane de satin noir, manchettes de dentelles, attachées par une chaînette d'or, manteau traînant et chapeau traditionnel, fait l'effet d'un marquis de comédie descendu par hasard dans la rue, et étalant, sans s'en douter, son habit pailleté à côté du vulgaire paletot et de la blouse faubourienne.

On se recueille en voyant passer à la tombée de la nuit ce type si admirablement conservé, on s'imagine lire un vieux roman.

On trouve enfin à Panama, dans une rue effondrée, les ruines d'un couvent qui jadis a joué un grand rôle dans l'histoire de la vice-royauté, et dont la chapelle, restée debout tant bien que mal, est affectée au service divin ni plus ni moins qu'au beau temps de sa jeunesse, et absolument comme si le soleil et la pluie n'avaient pas pris possession, depuis bientôt trois quarts de siècle, de ses murailles ouvertes à tous les vents.

Dans le fond de cette chapelle, vis-à-vis de l'autel, on peut encore apercevoir la cellule à triple grille de fer, dans laquelle les nonnettes venaient entendre autrefois la messe, loin de l'œil du profane, ou du moins invisibles pour lui.

Plus d'un drame lugubre s'est, dit-on, lentement déroulé dans cette espèce de fosse bardée de fer, sur ces dalles humides usées par les genoux... Aujourd'hui la mort et l'oubli ont passé par

là. Tout est silencieux, tout est muet, et, c'est à peine si le soir, à l'heure de la prière, ce mutisme, ce silence de la tombe, sont troublés par le bruit de quelques chapelets égrenés machinalement d'une main distraite.

Là, le temps a écrit partout de son doigt décharné :

— *Memento, homo, quia pulvis es et in pulvem reverteris!*

Et l'on sort le cœur serré, en songeant combien l'homme est peu de chose. Mais heureusement qu'aux portes mêmes de cette triste chapelle pousse une herbe haute et vivace ; de grands arbres suspendent leurs branches vigoureuses au-dessous du clocher en ruines, des oiseaux chantent gaiement sur le bord de leurs nids, le soleil jette ses flots de lumière embrasée, et l'on se souvient de Dieu... ce qui console d'être homme.

Mes excursions à travers la ville et mes rêvasseries devant chaque pan de vieilles murailles me prirent deux jours. Je me souvins, fort à propos, qu'il était temps de partir, et je commandai mon cheval pour le lendemain matin à la première aube.

A la *fonda* où je logeais, j'avais fait la connaissance du docteur ***, de Toulouse, praticien aussi habile que savant distingué, et je lui demandai ses commissions pour la France.

— Oh ! je vous remercie, — me dit-il avec un sourire amer, — je n'ai plus là-bas personne qui songe à moi... mais je profiterais peut-être de votre offre obligeante pour écrire quelques lignes à un confrère qui habite sur la route..... si vous partiez par le packet anglais.

— Le packet anglais ?... — répétai-je.

— Oui, le courrier des Antilles.

- Qui va directement à Southampton ?

— Précisément.

— Eh bien ! docteur, vous pouvez préparer votre lettre; c'est le *vapeur* que je prends...

— Et à quelle heure partez-vous demain ?...

— Ma foi, j'ai commandé mon cheval pour la pointe du jour... Est-ce de trop bonne heure ?...

— Non, il vous faut bien toute la journée pour aller à Crucès, et, comme vous avez besoin de passer une bonne nuit avant de vous remettre en route, je vous souhaite le bonsoir... à quatre heures et demie je viendrai vous réveiller.

J'allai me mettre au lit, où j'essayai vainement de dormir, tant j'étais surexcité par la joie de franchir enfin le dernier obstacle sérieux qui me séparât encore de France (car une fois à bord du packet anglais, je me regardais déjà comme en Europe), et j'attendis le jour avec une impatience fébrile qui me rappela les premières insomnies de l'enfance, la veille du premier de l'an.

A l'heure qu'il avait dite, le docteur entra dans ma chambre, armé d'un flambeau dans lequel brûlait une épaisse chandelle, couleur de safran.

— J'espère que je suis exact, — me dit-il en tirant sa montre.

— On ne peut plus exact.

— Ah çà ! avez-vous un peu dormi, au moins?...

— Pas trop, je vous avoue...

— Je m'en serais douté, rien qu'à voir vos paupières. — Heureusement nous allons réparer ça par une bonne côtelette de mouton, arrosée d'un verre d'excellent bordeaux.

— Vous voulez me faire déjeuner à cette heure-ci, docteur, et à la fourchette encore?...

— Dame ! à moins que vous ne préfériez prendre la fièvre... Vous imaginez-vous, par hasard, que nous sommes en France, sous le ciel le plus sain du monde, pour vous amuser à ne pas dormir et à faire neuf lieues à cheval avec un estomac vide?...

— C'est différent, docteur, et nous déjeunerons tant que vous voudrez... Mais dites-moi un peu, quel temps fait-il?...

— Magnifique !... dans une heure, il pleuvra à verse... puis il fera de nouveau superbe... et il repleuvra encore... Ainsi de suite, jusqu'à la fin du mois prochain.

— Diable ! je préfère décidément le climat de la France.

— Vous n'êtes pas dégoûté....

— Voyons, docteur, un conseil s'il vous plaît?... Comment faut-il se vêtir pour traverser votre affreux isthme?...

— Le meilleur serait de ne pas se vêtir du tout, à la façon des Indiens... mais, nos mœurs ne nous permettant pas cette manière commode, à l'aide de laquelle nous pourrions, comme les habitants de la forêt, narguer la pluie et le beau temps... il faut du moins, s'habiller aussi peu et aussi légèrement que possible : pantalon blanc, veste idem, poncho *ad libitum* et chapeau de paille, voilà tout.

Je regardai le docteur : il portait exactement le costume qu'il venait de m'indiquer, compliqué seulement d'un long couteau de chasse passé dans une lanière de cuir, de deux énormes éperons mexicains et d'une paire de bottes en drap sombre retenues au-dessous du genou par un lacet de laine.

— Vous m'accompagnez donc? — lui dis-je d'un air enchanté.

— Jusqu'au *pueblo !* — fit-il en frappant sa botte du bout de sa cravache. — J'ai là un pauvre diable de fiévreux qui n'attend plus que ma dernière visite pour se mettre en route...

— En route?

— Oui... pour le grand voyage... Mais le déjeuner est prêt, descendons.

Une demi-heure après, nous sortions de Panama au petit galop de nos bêtes et comme l'angelus tintait aux quatorze églises de la ville.

Le ciel était clair, l'air frais et la route unie, quoique lavée par les pluies de la nuit.

Nous eûmes bientôt franchi la côte, bordée d'arbres, qui commence à la porte de la ville et finit aux dernières maisons du faubourg.

Arrivé sur le plateau qui lui fait suite, le docteur retint la bride de son cheval.

— Maintenant, — me dit-il, — en voilà assez.... prenons le pas.

— Pourquoi, docteur?.. le galop vous fatigue-t-il?

— Moi? répondit-il en souriant, — non.... j'y suis habitué... et mon cheval aussi... C'est notre allure ordinaire à tous deux... mais vous, c'est différent.

— Je vois que vous me croyez mauvais cavalier...

— Du tout... je suis sûr que vous êtes un homme à faire trente lieues à cheval, sans débrider... Mais autres temps, autres mœurs... autres climats, autres forces... Nous ne sommes ici ni au Pérou, ni au Chili, ni même aux îles Sandwich... et ce qui vous était là-bas très-facile et même particulièrement salutaire, vous serait ici tout simplement impossible...

— Cependant, docteur, vous le pouvez bien, vous qui avez deux fois mon âge?

— C'est justement à cause de cela que je le puis et parce que j'habite Panama depuis vingt ans... Au surplus, de l'autre côté de la rivière, nous allons trouver un petit chemin qui va couper court à toutes vos envies de galop.

Nous eûmes en effet bientôt atteint un étroit sentier défoncé par les pluies, où deux chevaux n'eussent certes pas pu passer de front, bien que cela s'intitulât orgueilleusement *route royale*, et où nos montures s'enfoncèrent jusqu'au ventre...

— Hein? — se contenta de me dire le docteur, en accompagnant son exclamation d'un sourire narquois.

— C'est assez joli! — répondis-je.

— Eh bien, — reprit-il, — vous en avez comme ça jusqu'à Crucès.... neuf lieues de pays!...

— D'où je dois conclure que j'arriverai là-bas...

— Vers les dix heures du soir.

— Vraiment?

— En toute vérité.

— C'est qu'alors j'ai été volé. On m'a donné une rossinante à la place d'un cheval.

— Ah!... pour ce qui est de ceci, je n'en voudrais pas jurer. Cependant, eussiez-vous ma *Pepita*, la meilleure bête de Panama, que vous n'en seriez peut-être guère plus avancé....

Après une heure de marche pénible, au pas, nous arrivâmes à une sorte de carrefour en plein air où la route se bifurque.

Le docteur arrêta son cheval, et me tendant une petite lettre élégamment pliée et cachetée :

— Voici, — me dit-il, — la missive dont vous voulez bien vous charger pour mon confrère de Sainte-Marthe... le docteur Valentin. C'est un homme distingué dont vous ferez, je crois, la connaissance avec plaisir, et qui, pour sa part, sera heureux de pouvoir presser la main d'un compatriote... si toutefois il vit encore.

Le docteur sourit en disant ces derniers mots, mais de ce sourire plein de tristesse et d'amertume que j'avais déjà remarqué la veille au soir, quand je lui avais demandé ses commissions pour la France.

— Y a-t-il longtemps, — hasardai-je, — que vous êtes sans nouvelles du docteur Valentin?...

— C'est par le dernier packet seulement que j'ai appris son arrivée à Sainte-Marthe.

— Eh bien, alors?...

— Eh bien.... trois semaines dans un pays infecté par le choléra, sans compter la fièvre et les autres maladies habituellement régnantes, ne pensez-vous pas que cela soit suffisant pour trépasser fort à son aise?...

— Je pense, s'il en est ainsi, que le docteur Valentin a été mal inspiré en venant à Sainte-Marthe.

— Il n'y venait pas... ou du moins il n'y venait pas pour y rester, mais son devoir l'y a retenu.

— Son devoir?

— Oui, le choléra!... Vous me regardez avec étonnement. C'est cependant bien simple. Quand le docteur Valentin est arrivé à Sainte-Marthe, avec l'intention d'y séjourner vingt-quatre heures, le choléra y sévissait avec une telle intensité, que les deux ou trois vieux Esculapes de la ville avaient déjà succombé, et que les habitants étaient livrés à tous les caprices du fléau,

faute de soins et de médicaments... Dans de telles circonstances, la conduite d'un médecin est toute tracée, et s'y soustraire serait une lâcheté.

— N'importe, docteur, l'accepter n'en est pas moins magnifique...

— Vous trouvez?... Eh bien, allez au Brésil, au Mexique, au Sénégal, aux Antilles, à Bourbon, partout en un mot où il y a un peu de fièvre, de peste ou de choléra, et vous y rencontrerez un médecin français, faisant cette chose qui vous paraît magnifique... Sur ce, mon compatriote, bonne chance, bon voyage, heureuse arrivée, et au revoir... dans l'autre monde.

Nous nous serrâmes encore la main avec cordialité et comme des gens qui sont à peu près sûrs de se la serrer pour la dernière fois, puis le docteur prit à gauche, tandis que je m'enfonçai dans le sentier bourbeux de droite, et ainsi finit brusquement notre connaissance.

Vers les dix heures du soir, après une journée dont je ne raconterai ni les cataractes ni les fondrières, j'arrivai au village indien de Crucès, où je fus forcé d'attendre deux jours la pirogue à l'aide de laquelle je devais descendre le rio de Chagrès jusqu'à son embouchure. Les deux jours écoulés, tant bien que mal dans la *fonda* du lieu qui s'intitulait bravement *Hôtel de France*, — et qui était, en réalité, tenue par trois Français, les seuls *blancs* de Crucès, — les deux jours écoulés, dis-je, je m'embarquai sur une longue et étroite pirogue montée par trois Indiens complétement nus, et nous mîmes le cap sur Chagrès.

Cette seconde partie du passage de l'isthme de Panama, qui est de beaucoup la plus intéressante, demande de douze heures à trois jours pour être accomplie, même dans les conditions les meilleures : douze heures, quand on descend le fleuve ainsi que je le faisais ; trois jours, quand il s'agit au contraire de le remonter.

Mais ce n'est pas trop ; car vraiment, si ce n'est l'imagination

elle-même, rien ne saurait donner une idée du spectacle magique et constamment nouveau qu'offre la navigation du rio de Chagrès.

Cette forêt vierge, dont les arbres s'unissent au-dessus de vos têtes, comme pour former un berceau de feuillages et à travers laquelle court le fleuve, pareil à un serpent géant, cette forêt, dis-je, a des profondeurs immenses qui semblent conduire à l'éternité... et, en traversant cette grande et mystérieuse nature, on sent la main de Dieu peser sur soi.

A la tombée de la nuit, et par une pluie battante, nous abordâmes à Chagrès.

La ville paraissait morte, l'on n'entendait nul autre bruit que celui de la mer déferlant en courroux sur les rescifs et de la foudre tonnant au loin dans le golfe.

Quelques goëlettes, à l'ancre au milieu du fleuve, et quatre grands vapeurs, vomissant des flots de fumée dans la rade, indiquaient seuls que nous venions d'atteindre l'extrémité de l'isthme baignée par l'Atlantique.

Quant à l'aspect pittoresque et sauvage du pays, il n'avait pas changé.

C'était la même nature abrupte et vigoureuse; c'était le même ciel plein d'ouragans et de tempêtes.

Le lendemain, à pareille heure, j'étais déjà loin de Chagrès, faisant cette fois route pour l'Europe, sur un magnifique steamer anglais, à bord duquel nous n'étions qu'une dizaine de passagers de chambre et où nous jouissions de toutes les douceurs du confort moderne.

Le retour aux usages européens, après un séjour dans le nouveau monde, est quelque chose de si bon et la transition avait été pour moi si brusque, qu'en me réveillant à bord du *Tay*, dans une cabine élégante, il me sembla n'avoir jamais quitté l'Europe, et mon voyage de la veille disparut dans un lointain nébuleux qui lui donnait tout à fait l'air d'un songe...

Petit à petit, pourtant, la mémoire me revint, et je me rap-

pelai la commission dont m'avait chargé, pour son collègue, le docteur ***.

En conséquence, je demandai au capitaine et j'obtins de lui la permission de me laisser descendre à terre par le canot qui devait aller prendre les malles de Sainte-Marthe ; puis, une fois tranquille de ce côté, je me livrai, de plus belle, aux charmes d'un *far niente* d'esprit, qui avait entre autres avantages celui de me permettre une petite illusion, et je m'arrangeai dans cette innocente pensée que je n'avais réellement pas quitté le continent, ni plus ni moins que dans une chaude et commode douillette de voyage, bien résolu à ne m'en débarrasser qu'au moment où je mettrais le pied à terre...

Nous arrivâmes enfin devant Sainte-Marthe, après toutefois avoir salué Carthagène, cette vieille royauté espagnole contre laquelle le canon anglais fut jadis impuissant lui-même, et dont le temps a fait aujourd'hui une ruine.

C'était le soir, après le coucher du soleil, et, le pilote n'ayant pas répondu à notre appel, nous dûmes nous tenir au large, sous petite vapeur, et attendre le lendemain matin pour entrer.

En toute autre circonstance et malgré l'heure avancée, le capitaine du *Tay* aurait envoyé un canot à terre, avec l'agent des postes, pour échanger les correspondances; puis, les malles à bord, il aurait continué sa route; mais il avait été informé à Carthagène qu'il aurait de l'or à embarquer à Sainte-Marthe, et, cette opération demandant plusieurs heures, il avait bien été forcé de la remettre au lendemain.

Le ciel était assez pur, mais la ville disparaissait sous une épaisse brume qui l'enveloppait comme une sorte de voile funèbre; la rade était presque déserte, et le peu de navires qui s'y balançaient sur leurs ancres avaient l'air désemparés... Quant aux canots et aux pirogues du rivage, ils étaient presque tous échoués dans le sable, et, sur la plage, c'est à peine si de loin en loin on voyait passer un homme.

Vers les minuit pourtant, cette ville endormie parut se réveiller.

Les cloches se mirent à tinter d'une façon particulière, à la fois triste et discrète, et de nombreux fanaux s'allumèrent simultanément dans divers quartiers...

Penchés sur les bastingages du steamer, nous crûmes alors voir de sombres et mystérieux cortéges se détacher sur le fond blanc des maisons, et s'animer comme dans une vieille légende de la forêt Noire, au douzième coup de la douzième heure... Nous retînmes notre respiration, nous écoutâmes avec recueillement, et il nous sembla que la brise nous apportait par intervalle l'écho lointain d'un chant d'église...

— Eh ! maître William ! — fit en ce moment le timonier de quart en s'adressant à un jeune mousse qu'il soupçonnait n'être pas tout à fait à son poste d'observation, — pourriez-vous me dire comment on appelle ce grand jardin, entouré de murs blancs, que nous voyons là-bas ?...

— Le cimetière !...

— Et ces processions armées de lanternes qui courent la ville ?

— Des enterrements !...

— Bien répondu, mon fils ; vous avez des yeux et vous vous en servez pour voir... ça vous sera utile dans le monde, on ne vous mettra pas à cheval sur les barres de cabestan.

Tout retomba dans le silence à bord, mais nous tenions le mot de l'étrange spectacle que nous avions sous les yeux, et qui nous avait si fort intrigués un instant... Le choléra était à Sainte-Marthe !...

A la pointe du jour, le pilote vint à bord, et une heure après j'étais à terre, à la recherche du docteur Valentin.

Celui-ci habitait seul une maison grande comme une auberge, bastionnée comme une citadelle, et située à l'extrémité de la ville, sur une sorte de monticule qui en faisait comme un point d'observation.

Un domestique mulâtre vint m'ouvrir, et me pria d'attendre le retour de son maître, déjà sorti, mais dont l'absence ne devait pas se prolonger au delà de quelques minutes.

J'acceptai, et je fus introduit dans le cabinet du docteur.

Le style c'est l'homme, a dit Buffon, et après lui chacun l'a répété, parce que cela est vrai ou à peu prés vrai ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'on retrouve l'homme dans le moindre de ses actes, dans le plus insignifiant de ses gestes, et jusque dans sa toilette et dans son ameublement, là même peut-être plus que partout ailleurs.

Convaincu de l'exactitude de cette dernière maxime, je me pris donc à examiner le cabinet du docteur Valentin, afin de savoir à quel homme j'avais afffaire. Ceci par désœuvrement beaucoup plus que par curiosité.

C'était une grande pièce carrée, ayant pour parquet de larges dalles marbrées, et pour plafond une voûte d'église. La lumière et l'air pénétraient par une haute fenêtre à ogive ouvrant au nord, et les murs étaient crépis à la chaux vive.

L'ameublement avait la sévérité du lieu auquel il s'adaptait. On sentait qu'il venait en droite ligne d'Espagne et qu'il avait été fait pour quelque austère hidalgo des siècles passés.

Le docteur Valentin n'y avait guère ajouté qu'un hamac de paille, un arsenal de pipes et d'instruments de chirurgie, deux planches surchargées d'ouvrages de médecine, — au milieu desquels on remarquait par exception les *Méditations* de Lamartine — et un portrait couvert d'un voile noir...

Au-dessous de ce portrait, se dressait la table de travail, encombrée de livres ouverts, de feuillets volants, de médicaments et de fioles....

Mais ce que j'y remarquai surtout, ce fut un élégant petit coffret de Giroux, portant des armes de comte et un Évangile, au même blason, imprimé en caractères allemands....

Ces deux objets appartenaient-ils au docteur Valentin? et s'ils lui appartenaient, à quel titre lui appartenaient-ils?.

Telle est la question que je me posai immédiatement, bien décidé à la résoudre de la manière la plus surnaturelle possible, ainsi qu'il arrive toujours quand on a un faible pour le merveilleux.

Mais fort heureusement qu'en ce moment la porte s'ouvrit et que le docteur Valentin, en entrant, vint mettre fin à toutes mes suppositions.

Je ne l'avais pas, en effet, plutôt aperçu que j'avais reconnu en lui l'un des hommes les plus à la mode de Paris, pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe, le comte de *** que j'avais eu l'occasion de voir souvent chez la princesse de S***, dont il était alors l'amant.

— Voilà un miraculeux hasard ! — s'écria-t-il en venant a moi avec effusion, après m'avoir dévisagé un instant et remis à son tour. — Si je ne me trompe, nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois, à Paris, à l'inauguration du *Théâtre-Historique*, et nous ne songions guère, ni l'un ni l'autre alors, à traverser l'Océan....

— Dame... c'est que nous songions sans la révolution....

— La révolution? — fit-il machinalement,— ah ! je l'avais oubliée....

— N'est-ce donc pas elle qui vous a amené ici ? lui demandai-je involontairement.

— La révolution? — répéta-t-il encore du même air distrait. — Non... ce n'est pas cela... Mais au fait, vous ne comprenez rien à ma métamorphose, n'est-il pas vrai?...

— Du moins, pas grand'chose, je vous l'avoue....

— Eh bien, je vous l'expliquerai en deux mots : je m'ennuyais horriblement à Paris, lorsque je me souvins par hasard que j'avais fait jadis quelques études médicales et que j'étais même reçu médecin depuis assez longtemps... Le résultat de cet ennui mortel et de ce souvenir fortuit fut que huit jours après je m'embarquais au Havre pour le centre de l'Amérique... où vous me rencontrez aujourd'hui.

Par politesse, je feignis de croire le docteur Valentin, puis je lui remis la lettre de son collègue de Panama, afin de faire diversion....

— Vous me permettez de lire? — me dit-il en rompant le cachet.

— Comment donc ! je vous en prie...

— Je vous demande pardon, — continua-t-il en souriant, — mais ce sont de ces sortes d'affaires qu'il ne faut pas renvoyer au lendemain par le temps qui court....

Et il se mit [illegible]e de l'air le plus tranquille du monde, absolument, au contraire, comme un homme qui se croit sûr, non-seulement du lendemain, mais même de l'année suivante.

Je profitai de cette circonstance pour l'examiner un peu plus attentivement. C'était un homme d'une trentaine d'années environ, bien pris, d'une tournure élégante, d'une physionomie fine et distinguée, tel enfin que je l'avais connu autrefois, c'est-à-dire, un cavalier accompli de tous points; mais en y regardant de plus près, on s'apercevait que l'ébène de sa chevelure était par-ci par-là veinée de fils d'argent, que la blancheur de son teint était de la pâleur et le charme de son regard de la tristesse... On voyait aussi que le sourire de sa lèvre avait quelque chose de douloureusement forcé, et que la sérénité de toute sa personne était un masque sous lequel se cachait un malheur....

Quoi qu'il en soit, le docteur Valentin me fit les honneurs de chez lui avec une grâce charmante et une courtoisie toute parisienne.

On eût dit qu'il n'avait pas quitté son élégant appartement de la Cité d'Antin, tant il avait conservé dans ses manieres et dans son air cette aisance exquise des gens du grand monde qui ne s'apprend ni ne se donne.

Le domestique mulâtre qui était venu m'ouvrir dressa une table sous une tonnelle en fleurs et nous servit un déjeuner un

peu frugal peut-être, mais que je trouvai excellent, et que l'esprit de mon hôte releva d'ailleurs infiniment.

Vers la fin du repas, le docteur Valentin tira sa montre, y regarda et parut fort étonné de l'heure avancée.

— Pacheco, — demanda-t-il au mulâtre pendant que celui-ci nous versait le café, — personne n'est venu me demander?

— Personne, señor, — répondit celui-ci.

— C'est bizarre, — reprit le docteur en se parlant pour ainsi dire à lui-même. — Est-ce que par hasard la bourrasque de ce matin aurait emporté avec elle le choléra?...

A peine avait-il achevé, qu'un enfant d'une dizaine d'années environ, qui jouait tout près de nous, dans un jardin voisin du nôtre, tomba comme frappé de la foudre.

Au cri qu'il poussa en tombant, sa mère accourut, le releva, le prit dans ses bras et l'emporta vers la maison... mais à peine la pauvre femme avait-elle fait quelques pas, qu'elle chancela comme une personne ivre et vint s'affaisser elle-même sur le sable de l'allée... presque à nos pieds.

Nous nous élançâmes à son secours, brisant la faible claire-voie qui nous séparait d'elle.

— Laissez-moi faire! — me dit avec vivacité le docteur Valentin en se chargeant seul du double fardeau de la mère et de l'enfant. — Ceci ne regarde que moi...

Je voulus insister pour faire accepter mon aide, mais il insista de son côté pour la refuser, et je dus me résoudre à mon inutilité forcée.

— Je vous assure, — se contenta-t-il d'ajouter, que vous me ferez infiniment plus de plaisir en allant m'attendre tranquillement dans mon cabinet qu'en me suivant chez mes malades....

Je lui obéis, car le médecin venait de reparaître, et les médecins sont tous plus ou moins des despotes devant la volonté desquels il n'y a qu'à s'incliner...

Un quart d'heure après, il rentra aussi calme que si rien ne s'était passé.

Je remarquai seulement qu'il était un peu plus pâle.

— Eh bien? — lui demandai-je vivement.

— C'est fini! — me dit-il laconiquement. Je compris et je me tus.

Le docteur Valentin alla considérer son thermomètre, placé à l'angle de la fenêtre, répandit sur le sol le contenu d'un petit flacon qu'il tenait à la main, puis venant à moi :

— Tenez, — fit-il, je suis très-heureux de votre visite et je souhaiterais pouvoir en jouir plus longtemps, mais le soleil est mauvais aujourd'hui, et si vous m'en croyez vous retournerez à bord...

— Comme vous voudrez, docteur...

— Alors partons... je vous accompagnerai jusqu'à l'embarcation.

—Franchement, je vois que vous craignez que je n'aille grossir le nombre de vos administrés...

— C'est possible.

— Et pour vous, docteur, ne craignez-vous rien?

— Pour moi? — reprit-il avec un abandon soudain, — oh! c'est bien différent... Ma présence est utile ici, Dieu le sait, et s'il me frappe par la main du fléau, je serai le dernier qu'il frappera... semblable à un général d'armée que la mitraille a respecté, et qu'une balle perdue vient chercher après la bataille...

— Docteur, je vous plains autant que je vous admire...

— Je suis à plaindre, en effet, — murmura-t-il avec une mélancolie profonde, — mais non pas à admirer.

— Bon! vous voilà comme votre confrère de Panama, qui trouve tout naturel qu'un médecin aille au-devant de la mort et l'affronte...

— Sans doute... c'est, comme pour le soldat, son premier devoir. .

— D'accord... mais un grand devoir, grandement accompli, est une grande chose...

— Une chose rare, vous voulez dire.

— Rare, soit!. . et précisément à cause de cela plus belle! ..

— Écoutez, — reprit le docteur Valentin assez rapidement, mais avec beaucoup d'expansion, — je ne veux pas que vous emportiez de moi une opinion exagérée ou simplement meilleure qu'il ne convient... Je ne suis pas venu ici par amour de mon art, par dévouement à l'humanité, en un mot par aucun des sentiments généreux et élevés que vous pourriez supposer...

— Pourquoi donc alors?... car, en vérité, je vous l'avoue, docteur, je ne suppose pas que ce soit par désœuvrement et par ennui, ainsi que vous avez voulu tantôt me le persuader?...

— Vous avez eu raison de ne pas me croire tantôt, — fit-il d'une voix altérée, — car si je suis à Sainte-Marthe, voilà seulement pourquoi j'y suis...

Et, en disant ces derniers mots, il écarta du portrait que j'avais remarqué en entrant le voile noir qui le cachait à demi.

Je me trouvai alors en face de la plus ravissante apparition qu'il fût possible d'imaginer : une jeune fille de dix-huit ans à peine, fraîche comme le printemps, blonde comme les blés, et d'une beauté aussi correcte qu'éclatante.

Ce n'était pas une de ces héroïnes pâles et langoureuses comme on en trouve beaucoup dans les romans et pas mal sur les chevalets de l'école moderne. Mais c'est précisément à cause de cela qu'elle plaisait surtout. On la regardait avec bonheur, parce qu'on voyait qu'elle était de son âge, qu'elle en avait les brillantes couleurs, la santé, les charmes et la naïveté.

C'était la véritable fille de Goëthe, la *Gretchen* de *Faust*, le type accompli de la *Yungfrau* allemande. L'œil, d'un bleu céleste et d'une pureté remarquable, était noyé dans des flots de ten-

dresse, la bouche avait un sourire d'une grâce adorable, et ce qui frappait le plus dans cet angélique visage, c'est l'air de douceur et de bonté dont il était comme parfumé...

On le respirait avec enivrement, ainsi qu'on respire un bouquet de bruyères fraîchement cueilli... Je restai plusieurs minutes en contemplation devant cette toile enchantée ; quand je me retournai vers le docteur Valentin pour le féliciter de la posséder, je m'aperçus que de pâle il était devenu livide, et que de grosses larmes, qu'il dévorait en silence, coulaient le long de ses joues.

D'une main tremblante d'émotion, il replaça la gaze noire sur le portrait, puis, me prenant brusquement par le bras :

— Partons, — me dit-il.

Et nous partîmes.

Nous traversâmes la ville dans sa plus grande longueur ; il faisait une chaleur écrasante, les rues étaient désertes, un silence de mort régnait autour de nous, et je ne sais quelle oppression douloureuse j'éprouvai soudainement, qui glaça toute pensée au fond de mon cœur, toute parole sur mes lèvres...

Je sentais vaguement pourtant le besoin d'exprimer au docteur Valentin, par un mot parti du cœur, ma reconnaissance pour son gracieux accueil, et ma sympathie pour un malheur que je devinais instinctivement ; mais je faisais vainement effort sur moi-même pour trouver ce mot : il ne venait pas... Je marchais comme un homme ivre, j'avais un voile sur les yeux, il me semblait rêver tout éveillé.

Quand nous fûmes arrivés sur la plage, l'air frais de la mer dissipa un peu cette sensation pénible, et j'en profitai, faute d'autre éloquence, pour presser la main du docteur Valentin avec effusion.

— Merci, — fit il en devinant ma pensée et en serrant à son tour ma main dans la sienne ; puis, au bout d'un instant, il ajouta :

— En fait de confidences, je ne connais pires confidences que les demi-confidences ; elles me produisent l'effet de ces femmes honnêtes et pudiques qui ne se donnent qu'à moitié à leurs amants... Je suis pour les extrêmes : ou tout, ou rien

Ce disant, le docteur Valentin me tendit le petit coffret de Giroux, objet primitif de mon examen en arrivant chez lui, et qu'il avait emporté sans que je me fusse encore aperçu de cette circonstance.

— Là dedans, — continua-t-il de l'accent bref et saccadé de quelqu'un qui a hâte d'en finir avec un souvenir pénible,—vous trouverez toute mon histoire, depuis le soir où nous nous sommes rencontrés, pour la dernière fois, aux stalles du Théâtre-Historique jusqu'à ce jour... C'est un manuscrit de deux cents pages environ, écrit de mémoire pendant ma traversée, et qui pourra peut-être vous fournir un sujet de roman... J'y parle de moi absolument comme s'il s'agissait d'un autre, c'est-à-dire avec la plus complète indépendance ; et quand vous l'aurez lu, vous saurez, puisque cela a paru vous intéresser, pourquoi je suis venu demander aux pays les plus meurtriers un asile, et pourquoi surtout je trouve un charme particulier à celui-ci, à cause du nom même qu'il porte.

Je ne répondis pas au docteur Valentin, ce qui, cette fois, était peut-être la meilleure réponse à faire, mais je l'embrassai ainsi qu'aurait pu l'embrasser un frère, puis je sautai dans l'embarcation, qui n'attendait plus que moi pour pousser du bord.

— Adieu ! — me cria-t-il.

— Au revoir ! — fis-je à mon tour.

— Non ! — répéta-t-il avec une expression dont je ne compris tout d'abord pas le vrai sens, — adieu !

Le même soir, je prenais les fièvres, et je me couchais pour ne me relever que six semaines après, à Saint-Thomas.

Pendant le séjour forcé que je fis dans cette île, comme convalescent, je lus le manuscrit du docteur Valentin. Ce manuscrit

était intitulé : *Martha*, et contenait une naïve et touchante histoire.

Un jour, madame, je vous raconterai cette histoire ; mais aujourd'hui, je dois m'arrêter, car ce voyage est achevé, et vous m'en voudriez de vous retenir plus longtemps loin de Paris à un moment où tout le monde y rentre.

Adieu donc, madame, — ou plutôt, je l'espère, au revoir

FIN

TABLE

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DE M. PAULIN NIBOYET.

LA CHIMÈRE, roman. . . . . 1 vol.

ÉLIM, *histoire d'un poète russe*, avec une Préface de madame la comtesse Dash. 1

LES VEILLÉES DE NOEL, simples récits du foyer. 1

LE LIVRE D'OR, comédie. 1

TRADUITS DE L'ALLEMAND :

HISTOIRE DES BEAUX-ARTS *depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, ouvrage illustré de 120 gravures sur acier.. . . . . 2 vol.

L'EMPIRE TURC, histoire et statistique, etc. 1

VENISE, histoire et arts, etc. 1

SOUS PRESSE :

LES FEMMES DE L'ALLEMAGNE... . . . . 1 vol.

LES ENFANTS D'ISRAEL.. 4

